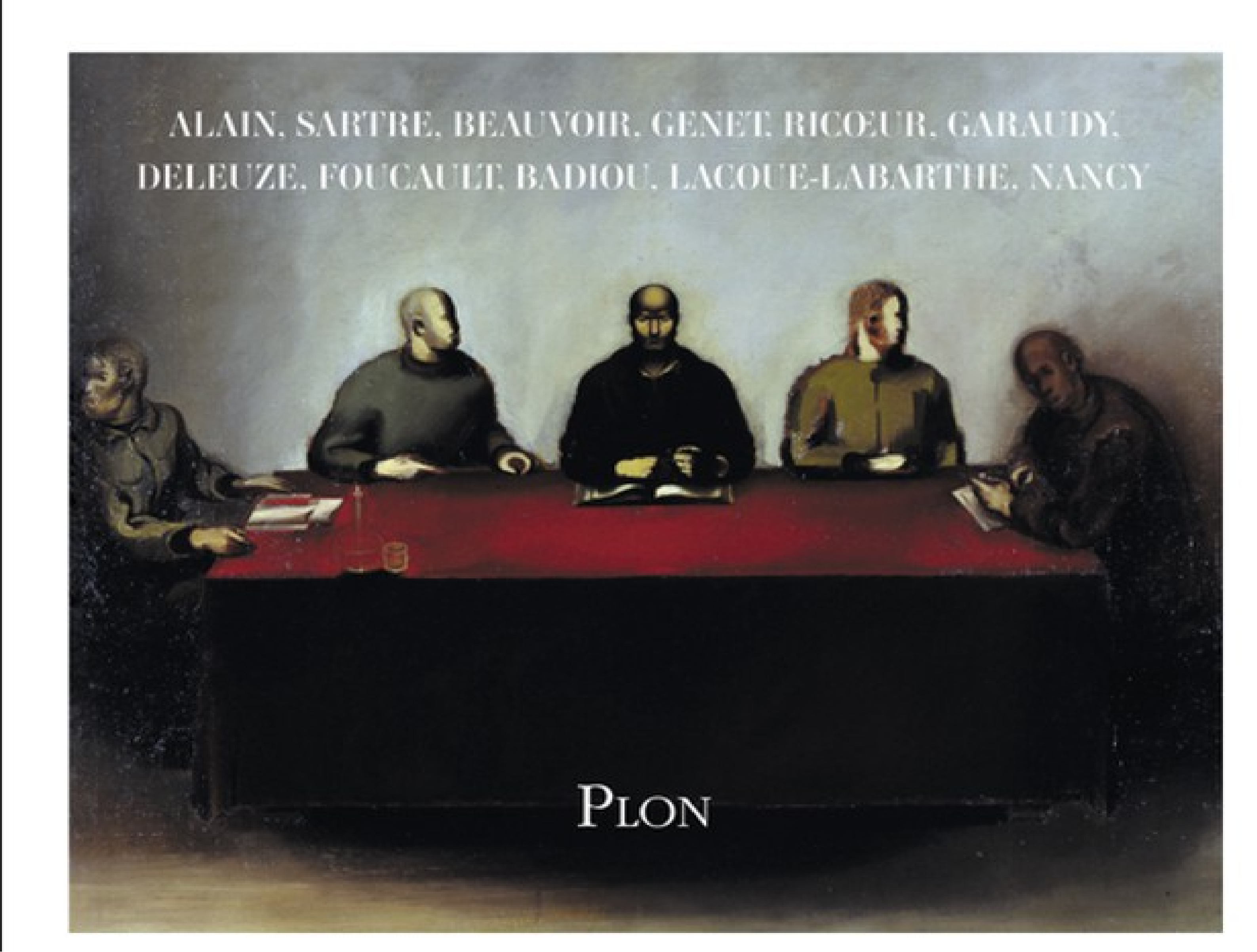
MICHEL ONFRAY

L'autre Collaboration

Les origines françaises de l'islamo-gauchisme



Sommaire

PRÉFACE

Jean Moulin n'a ni violé ni torturé

J'ai regardé les images du massacre perpétré par le Hamas en terre juive le 7 octobre 2023, des images tournées par les assassins eux-mêmes avec leurs caméras GoPro fixées sur le front comme l'œil d'une bête maléfique (1). J'ai entendu leurs conversations pendant cette extermination programmée.
J'ai visionné les entretiens menés par les enquêteurs israéliens avec les tueurs qui racontaient froidement ce qu'ils avaient fait, exterminer le plus de Juifs possible, et les raisons pour lesquelles ils agissaient ainsi. On apprend que l'organisation terroriste offre un appartement et plus de dix mille euros pour tout otage juif rapporté au chef de la tribu islamiste.
Les négationnistes qui, faute d'images d'une séance de gazage dans une chambre à gaz nationale- socialiste, estiment qu'il n'y a jamais eu de chambre à gaz nationale-socialiste, jamais d'extermination, et que cette absence de preuve constitue une preuve de l'absence, ne peuvent, dans le cas du 7 octobre, nier que ce massacre-là ait bel et bien eu lieu : il fonctionne en fait comme un codicille au testament nazi.

Un tueur assis devant un enquêteur raconte sans plus d'émotion que cela dans la voix, le visage ou le corps, qu'il a violé une jeune femme de 30 ans... après que son père l'a lui-même violée et un de ses comparses aussi.
Or il dit que son père l'a tuée après l'avoir violée. Donc, s'il viole cette femme après que son père l'a tuée, c'est d'une morte qu'il abuse (2) ?...Une autre fois, c'est la voix d'un possédé, d'un forcené, d'un enragé qui téléphone à ses parents pour leur annoncer sa fierté d'avoir tué dix Juifs et vocifère, excité à cette perspective, qu'il va continuer à en tuer autant qu'il pourra. Il s'est filmé avec le téléphone de l'une de ses victimes, il a mis son massacre en ligne, il invite son père et sa mère à regarder les preuves de sa sauvagerie – qu'il nomme... héroïsme (3) !

Décapiter des morts et des vivants; mutiler des corps en quantité; abattre des animaux de compagnie ; mettre des immondices dans le vagin de femmes juives; rapporter des otages au chef de la tribu qui, en retour, offre des cadeaux ; violer une femme morte après que son père a lui aussi abusé du corps de cette femme et continuer à s'acharner sexuellement sur elle alors qu'elle est morte; appeler « Papa » et « Maman » pour leur annoncer la bonne nouvelle de l'extermination de dix personnes et qu'on va continuer, ce qui va permettre de dire qu'on est un héros et qu'il faut porter la bonne nouvelle de l'héroïsme du fils urbi et orbi...Ces terroristes du Hamas ne sont pas des bêtes, aucune bête ne s'abaisse à tuer pour le plaisir de tuer, aucune vipère, aucun crotale, aucun scorpion, aucun guépard, aucun charognard; ils sont humains, puisque seuls les hommes tuent leurs semblables et en retirent du plaisir.

Le marquis de Sade a construit son œuvre complète sur la célébration de ce sentiment humain, très humain, que l'on nomme depuis le sadisme. La quasi-totalité

des philosophes et des penseurs de Saint-Germain-des- Prés du XXe siècle, sauf Albert Camus, ont fêté cette perversion à longueur de livres (1). Qu'on songe au *Sade mon prochain*, publié par Pierre Klossowski au sortir de la guerre ! Un titre programmatique...Que des militants politiques néomarxistes associent le sadisme à la résistance d'un peuple n'est pas audible. À la limite, au comportement de la division Das Reich à Oradour-sur-Glane, oui, mais pas à la Résistance, car, que je sache, Jean Moulin et ses hommes n'ont jamais violé ni torturé. Ceux contre lesquels il se battait, la Milice, la Gestapo, les nazis français, en revanche, oui... Klaus Barbie, oui; Jean Moulin, non.

Ce livre se demande comment la France peut aujourd'hui se trouver forte de millions de citoyens pour lesquels ce 7 octobre 2023 aura été un grand jour pour le peuple palestinien.

Quel rôle ont joué les philosophes du XXe siècle dans la construction de cette effrayante passion triste, de cette sinistre joie mauvaise qu'est le consentement au sadisme des bourreaux contre des victimes innocentes ?
Quelle forme a pu prendre l'antisémitisme chez Sartre, qui pense que le Juif n'a pas d'existence historique propre en dehors de l'antisémite qui le fait exister, malgré trois mille ans d'existence, et Beauvoir qui en a assez des jérémiades autour d'Anne Frank? Chez Deleuze, qui s'agenouille devant Yasser Arafat ou chez Foucault, qui aime tant les mollahs iraniens dont l'antisémitisme est la colonne vertébrale et la destruction de l'État d'Israël le mantra? Chez Genet, qui célèbre Hitler, les miliciens, les gestapistes, les collabos et les terroristes palestiniens? Chez Jean-Luc Nancy, qui voit des antisémites partout sauf chez Heidegger qui a adhéré au parti nazi de 1933 à 1945 et n'a rien trouvé à redire à la mort de six millions de Juifs jusqu'à sa mort, en 1976, ou chez Alain Badiou pour qui la question juive semble juste une affaire de philologie ? Chez Roger Garaudy, communiste emblématique, négationniste forcené et converti à l'islam, qui semble triompher aujourd'hui post mortem dans une « gauche » somme toute assez joyeuse de compagnonner avec les assassins du Hamas pour quelques plats de lentilles servis à l'Assemblée nationale ?

Cet ouvrage met au jour les racines philosophiques de l'islamo-gauchisme contemporain. Notre époque, qui est celle d'une nouvelle Collaboration (3), invite à une nouvelle Résistance.

---

(1) Dans un film intitulé 7 octobre 2023, Israël attaqué par le Hamas: l'histoire d'un massacre, réalisé par Yves Azeroual. Voici son synopsis : « en Israël, le 7 octobre s'annonce être une journée paisible et festive. C'est à la fois shabbat - jour chômé dans le calendrier juif - et Sim hat Torah, une fête joyeuse qui marque la fin et le recommencement du cycle annuel de lecture du Livre saint. Une joie partagée par la jeunesse israélienne qui, en cette veille de réjouissances, converge vers la frontière avec Gaza, où doit se tenir le plus grand

rassemblement musical de l'année : le Nova festival. Pourtant, ce samedi 7 octobre, en Israël, l'insouciance cède, dès l'aube, la place à la sidération. Et la sidération aux supplices et au deuil. Au moment où le ciel de l'État hébreu s'embrase sous des salves de roquettes tirées depuis le territoire de Gaza, des terroristes du Hamas, épaulés par d'autres groupes, vont commettre des assassinats de masse, des actes de barbarie et même des crimes sexuels. Sur la base d'images inédites, de témoignages rares de rescapés, de héros et d'anciens otages, ce film raconte minute par minute comment, en moins de vingt-quatre heures, 3 000 terroristes sont parvenus, à la surprise générale, à mener une opération meurtrière d'ampleur par air, mer et terre et à assassiner près de 1 200 femmes, hommes et enfants, en kidnapper 252 et à en blesser plus de 5 000. Du kibboutz Nir Oz, où un quart des habitants a été exécuté à la rave-party de Nova, lieu d'un carnage aveugle; de la ville de Sdérot, en état de siège au plus près des secouristes, de l'armée et de la police; de la ville d'Ofakim, où des combats héroïques se sont déroulés à la base militaire d'Urim assiégée, plongée dans l'horreur d'une journée décrite par ceux qui l'ont vécue comme la plus sanglante de l'histoire d'Israël et comme le plus grand pogrom de Juifs depuis la Shoah.»

(2) Retranscription de l'interrogatoire :

« Quel âge avait la victime que ton père a violée ?

-Environ 30 ans.

Ton père a été le premier à la violer?

Oui. Puis moi, et Ahmed, on l'a violée aussi, et on est partis.

Vous êtes partis après l'avoir violée ?

- Oui, après l'avoir violée.

Elle était encore en vie?

-Non, mon père l'a tuée. Après qu'il a fini de la violer, mon père l'a tuée. »

(3) Retranscription de la conversation:

«Papa?

Oui ?

- Je t'appelle de Mefalsim. Regarde sur mon WhatsApp. Toutes les victimes que j'ai faites. Je les ai tuées
de mes propres mains. De mes propres mains. Votre fils a tué des Juifs. Je suis à Mefalsim, Papa.

- Que Dieu te protège !

- Papa, je t'appelle avec le portable d'une Juive que j'ai tuée. Je les ai butés, elle et son mari. J'en ai tué dix de mes propres mains. Dix, Papa, dix de mes propres mains! Dix, Papa, dix. Dix de mes propres mains ! Leur sang est encore sur mes mains. Passe-moi Maman.

(La mère pleure.)

- Maman, j'ai buté plus de dix Juifs de mes propres mains.

- Que Dieu te ramène en paix, mon fils.

- Maman, ton fils est un héros. Je tue ! Je tue ! Je tue encore !»

(4) J'ai raconté cette ignominie théorique, cette infamie textuelle, cette vilenie théorique dans La Passion de la méchanceté. Sur un prétendu divin marquis, éditions Autrement, 2014. Voici la quatrième de couverture:

« Pourquoi Sade qui fut, au dire même de ses hagiographes, coupable de

séquestrations, de viols en réunion, de menaces de mort, de traitements inhumains et dégradants, de tortures, de tentatives d'empoisonnement, fut-il porté aux nues par l'intelligentsia française pendant tout le XXe siècle ? De Breton à Bataille, de Barthes à Lacan, de Deleuze à Sollers, tous ont vu en lui un philosophe visionnaire, défenseur des libertés, un féministe victime de tous les régimes. Fidèle à sa méthode, Michel Onfray croise la vie, l'œuvre et la correspondance de Sade. Romancier, il n'y aurait rien redire à ses fonctions; mais Sade se réclame de la philosophie matérialiste, mais il laisse une place possible à la liberté, puis fait le choix du mal. Dès lors, cet homme triomphe moins en libérateur du genre humain qu'en dernier féodal royaliste, misogyne, phallocrate, violent. »
(5) En 2015, chez Flammarion, Michel Houellebecq en a raconté les modalités dans Soumission. J'ai publié un éloge de ce livre en 2017 dans Miroir du nihilisme. *Houellebecq éducateur*, éditions Galilée.

INTRODUCTION

« Quel est le fond profane du judaïsme ?
Le besoin pratique, l'utilité personnelle.
Quel est le culte profane du Juif ? Le trafic.
Quel est son Dieu profane? L'argent. »

« La nationalité chimérique du Juif
est la nationalité du commerçant, de l'homme d'argent. »

« L'émancipation sociale du Juif,
c'est l'émancipation de la société du judaïsme. »

Karl Marx, *La Question juive*

Marx était-il si juif qu'on veut bien le dire ? Certes, sur le terrain philosophique, il est présenté comme l'un des philosophes juifs célèbres du monde entier (1)... mais il est luthérien ! Il procède d'un long lignage de rabbins très érudits des deux côtés de sa famille. C'est son père, juif, qui se convertit au christianisme, change de prénom, effectue des études de droit à l'université de Strasbourg et devient avocat.
Il est alors un pur produit des Lumières en général, de Voltaire et Kant en particulier.

Un édit du roi de Prusse qui interdit le métier d'avocat aux Juifs en 1812 le pousse à se convertir en 1816 ou 1817. Karl Marx est baptisé dans la foi luthérienne ainsi que ses frères et sœurs, en 1824. La mère de Marx se fait aussi baptiser l'année suivante. Marx n'a probablement pas été circoncis et n'a pas reçu d'éducation juive, puisqu'il est allé au collège luthérien jusqu'à l'âge de 12 ans. Dix ans plus tard, il reçoit la confirmation protestante et, après sept années de fiançailles, se marie religieusement au temple avec la baronne Jenny von Westphalen. Marx père souhaitait pour lui et les siens, sa famille et ses enfants, une réelle, pleine et entière assimilation.

Son éducation n'est pas religieuse mais politique : il est élevé dans une optique kantienne, où la Raison, l'Être suprême, le Dieu des déistes et une foi rationnelle font la loi. On ignore les détails de sa relation à la religion de Luther. Mais peut-être qu'elle explique l'antisémitisme du philosophe Karl Marx, d'origine

juive mais assimilé et converti au christianisme.

On eût aimé savoir, par exemple, ce que Marx aurait pensé de ce terrible texte de Luther, *Des Juifs et de leurs mensonges* (1543), dans lequel se trouve théorisé l'antisémitisme chrétien. Dans un plan pour se débarrasser des Juifs, Luther souhaite en effet : les priver de droits et de la possibilité d'enseigner; les interdire de propriété ; les mettre au travail de la terre ; les expulser d'Allemagne ou les exterminer («nous sommes fautifs de ne pas les tuer (2) »); incendier leurs synagogues et leurs écoles rabbiniques, puis recouvrir leurs ruines de cendres; raser et détruire leurs maisons; faire disparaître leurs livres sacrés; interdire aux rabbins d'exercer sous peine de mort; supprimer les sauf- conduits qui leur permettent de se déplacer ; leur interdire l'usure; confisquer leurs biens - et donner de l'argent à tout Juif qui se convertirait !

Le tout avec une plume pamphlétaire, grossière, vulgaire, ordurière, scatologique : leur culte du lignage et la circoncision sont des cochonneries, ils sont pleins de la merde du diable, la synagogue est «la putain incorrigible » de Satan, ils sont «des vers venimeux et vénéneux », il ne faut montrer à leur endroit ni pitié ni bonté. Ils sont assimilables aux matières fécales, aux anus, aux déjections.

L'amour du prochain luthérien connaît d'incontestables limites.

Quelques mois plus tard, dans *Du Shem ha-meforash et de la généalogie du Christ* (1543), Luther écrit aussi ceci : «*Ici à Wittenberg, une truie a été sculptée dans la pierre de l'église paroissiale. En dessous de celle-ci se trouvent de jeunes pourceaux et des juifs allongés, en train de téter.*

Derrière la truie se trouve un rabbin qui soulève la jambe droite de la truie de la main gauche, lui soulève le derrière au-dessus de lui et se penche pour regarder le Talmud avec une grande application, sous le derrière de la truie comme s'il voulait y lire et y comprendre des vérités singulières et exigeantes pour le lecteur, c'est assurément de là qu'ils tiennent leur Shem ha- meforash (3). »

Dans son Appel à la mobilisation contre les Turcs, le même Luther manifeste une grande tolérance à l'endroit du Coran et des musulmans! Un certain antisémitisme judéo-chrétien islamophile voit le jour dans l'Allemagne du XVIe siècle.

On sait que Marx connaissait bien les œuvres de Luther et qu'il les a commentées, à son époque hégélienne de gauche, pour trancher le conflit théologique qui opposait le David Friedrich Strauss de l*a Vie de Jésus* et le Ludwig Feuerbach de *L'Essence du christianisme*, et ce, en faveur du seconds. Luther y apparaît comme un penseur dialectique qui conduit vers l'athéisme. Mais rien de plus, semble-t-il, concernant ses écrits antisémites...

La question qui se pose au sujet de Marx, était-il juif ?, n'est pas aussi paradoxale qu'elle pourrait le paraître ! Peut-être est-ce même la question essentielle pour tout Juif d'abord et pour tous les autres ensuite. C'est celle qui demande si la judéité est une affaire de sang, on est juif quand on naît d'une mère juive, ou si elle est une affaire de volition, on est juif parce qu'on décide de l'être en

n'ayant pas eu de mère juive par exemple, ou en voulant cesser de l'être bien qu'ayant une mère juive. Pour les premiers, les orthodoxes, l'essence précède l'existence; pour les seconds, les libéraux, l'existence précède l'essence. De sorte que, si l'on considère le sang, né d'une mère juive, Marx est juif; mais si l'on se place du point de vue de la volition, il ne l'est pas parce qu'il ne l'est plus depuis l'acte de volonté paternel qui a induit la conversion au protestantisme et le fait que Marx lui-même soit convenu qu'il était luthérien il n'est donc pas juif.

La résolution de ce problème n'est pas sans importance pour penser *La Question juive*, le livre antisémite de Marx: s'il est juif, c'est le livre d'un Juif antisémite; s'il ne l'est pas, c'est le livre d'un luthérien converti, devenu antisémite par soumission à la doctrine de l'auteur de *La Dispute sur la puissance des indulgences*, autrement connu comme les 95 Thèses.
Il ne saurait ici être question de cette prétendue haine de soi juive que théorise Theodor Lessing dans *La Haine de soi ou le Refus d'être juif*, un livre qui paraît en 1930. Lessing pense que la honte d'être minoritaire et de faire partie d'un peuple persécuté générerait l'adoption des codes antisémites par les Juifs eux-mêmes. Et pour quelles étranges raisons vouloir devenir l'ami de son bourreau ?

Le père de Marx était un Juif libéral, ce qui suppose qu'il s'était affranchi du judaïsme orthodoxe sous l'influence des philosophes des Lumières. On sait que Heinrich, le père de Marx, était un grand lecteur des penseurs anglais, allemands et français, Voltaire et Rousseau, je l'ai déjà signalé, mais également de Locke ou Leibniz.

On ne sait s'il a, lui, ou son fils, lu l'ouvrage de l'abbé Grégoire *Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs*, écrit en 1788 et publié en 1789. Le titre qui invite à la régénération des Juifs dit on ne peut mieux qu'ils sont dégénérés ! Et cet évêque constitutionnel présenté comme un ami des Juifs les décrit de façon immonde : selon lui, l'apport des Juifs à la culture européenne est quantité négligeable, la croissance de leur population est dangereuse, ils se reproduisent trop rapidement, leur foi les oblige à croire le rabbin y compris quand il dit des bêtises, leur pratique de l'usure se révèle dommageable pour les paysans, les critiques qui leur sont faites sur ce sujet sont fondées, ils ont eu tort de ne pas souscrire au message chrétien de l'accomplissement du judaïsme par le christianisme, le Talmud fourmille de sottises, le rabbinisme procède du délire (3.)

L'abbé Grégoire écrit : *« L'entière liberté religieuse accordée aux Juifs sera un grand pas en avant pour les réformer, et j'ose le dire, pour les convertir. »* Mais également ceci : *« À force d'encourager les Juifs, insensiblement ils adapteront notre manière de penser et d'agir, nos lois, nos usages et nos mœurs.»*

Moins ils seront eux, mieux ils seront nous, plus ils seront régénérés ! Le curé veut que les Juifs cessent de l'être en se convertissant et en adoptant les us et coutumes des Français. C'est la théorie la plus radicale qui soit de l'assimilationnisme : un bon Juif, c'est donc un Juif mort parce que converti à la

religion chrétienne revue et corrigée sous sa forme dix-huitiémiste : le déisme.

L'antisémitisme de Marx relève moins d'un délire œdipien que d'un désir de parfaire la volonté paternelle d'assimilation. Un Juif libéral peut être un Juif athée, il peut être un Juif qui ne respecte pas les interdits alimentaires, ne fait pas le shabbat, ne circoncit pas ses enfants : il croit en un dieu déiste, grand ordonnateur de l'univers, une sorte de raison suprême qui serait la raison de toutes les raisons, un Être suprême auquel le Kant auteur de La Religion dans les limites de la simple raison n'aurait rien à redire.

Un antisémitisme qui ne serait pas antijudaïsme peut ainsi se manifester chez un Marx issu d'une famille juive mais converti au protestantisme de Luther qui outre l'antisémitisme catholique. Cet antisémitisme ne serait pas ponctuel, de jeunesse, comme on parle d'une erreur de jeunesse, mais structurel.

La preuve, il le manifeste en dehors de La Question juive. Par exemple, dans sa correspondance au-delà de 1843, date de sa rédaction, et 1844, date de sa publication.

Pour preuve ce texte de Marx qui paraît dans le New York Daily Tribune en 1856 : *«Chaque tyran est soutenu par un Juif. »* Il ajoute qu'il existe toujours « *quelques Juifs prêts à vous faire les poches »*. Et puis ceci : «*Les Juifs pratiquant l'usure en Europe font à une échelle plus grande et plus néfaste ce que d'autres font à une échelle moins importante et plus modeste. Mais c'est uniquement parce que les Juifs sont si forts qu'il est important et urgent de dévoiler et de clouer au pilori leur organisation (10). »*

Dans une lettre à Engels qui date du 30 juillet 1862, il écrit : « *Le Nègre juif Lassalle [...]. Pour moi, c'est désormais évident comme la forme de son crâne et la manière dont ses cheveux poussent — qu'il est un descendant de ces Nègres qui accompagnèrent la fuite de Moïse d'Égypte. [...] L'inconvenance de ce type est elle aussi caractéristique que celle des Nègres (11). »*

Les dévots du marxisme trouvent dans ces lignes-là, bien sûr, de l'humour et de l'ironie - c'est une vieille méthode des néostaliniens qui consiste à invoquer le second degré ironique pour sauver leur héros d'une vilenie en prétendant que c'était de l'humour, de l'ironie, de la parodie, un clin d'œil......

Quoi qu'il en soit, en 1843, en 1856, en 1862, Marx a respectivement 25, 38 et 44 ans, son antisémitisme n'est pas une erreur de jeunesse (12) mais une option récurrente qui n'est pas sans entretenir quelque relation avec l'ouvrage de l'abbé Grégoire, qui estime que le bon Juif, c'est le Juif assimilé et que tout Juif qui refuse cette disparation dans l'assimilation mérite l'anathème.

L'antisémitisme de Marx n'est pas conjoncturel et œdipien, mais structurel et politique, idéologique. Que trouve-t-on en effet dans *La Question juive* ?

C'est d'abord un livre polémique contre Bruno Bauer, auteur lui aussi d'un livre ayant ce titre. La lecture s'en trouve compliquée, car on ne sait pas toujours qui pense quoi quand Marx cite Bauer pour mieux le critiquer.

Mais voici ses thèses :
Le sujet est celui de l'émancipation civique et politique des Juifs. Ce qui pose la question des relations entre l'État et les Juifs, donc celle de l'articulation entre le politique et le religieux, le citoyen et le croyant. Cette question se trouve résolue par la laïcité : l'État doit devenir athée afin que la religion devienne une affaire privée, intime, personnelle.
On sent ici la bonne copie du jeune hégélien de gauche qui ferraille contre Bruno Bauer, qui donne à l'État toute la puissance que lui offre Hegel dans les *Principes de la philosophie du droit* (1820), et qui sollicite le Feuerbach de *L'Essence du christianisme* (1841) pour penser la question de l'aliénation. Marx a 25 ans, il affûte ses couteaux intellectuels.

Le futur auteur du Manifeste du Parti communiste se demande si les droits de l'homme, récemment apparus dans l'histoire de l'Europe, concernent les Juifs puisqu'ils se définissent moins comme hommes que comme Juifs. Il existe une incompatibilité entre les droits de l'homme et la religion.
Hegel s'oppose aux droits de l'homme bourgeois et égoïstes qui garantissent la sûreté, le maître mot de la bourgeoisie, son idéal.
Abordant plus directement la question juive, Marx écrit :

> *« Quel est le fond profane du judaïsme ? Le besoin pratique, l'utilité personnelle. Quel est le culte profane du Juif ? Le trafic. Quel est son Dieu profane ? L'argent. Eh bien, en s'émancipant du trafic et de l'argent, par conséquent du judaïsme réel et pratique, l'époque actuelle s'émanciperait elle-même. Une organisation de la société qui supprimerait les conditions nécessaires du trafic, par suite la possibilité du trafic, rendrait le Juif impossible. La conscience religieuse du Juif s'évanouirait, telle une valeur insipide, dans l'atmosphère véritable de la société.*
> *D'autre part, du moment qu'il reconnaît la vanité de son essence pratique et s'efforce de supprimer cette essence, le Juif tend à sortir de ce qui fut jusque-là son développement, travaille à l'émancipation humaine générale et se tourne vers la plus haute expression pratique de la renonciation ou aliénation humaine. Nous reconnaissons donc dans le judaïsme un élément antisocial, général et actuel qui, par le développement historique auquel les Juifs ont, sous ce mauvais rapport, activement participé, a été poussé à son point culminant du temps présent, à une hauteur où il ne peut que se désagréger nécessairement.*
> *Dans sa dernière signification, l'émancipation juive consiste à émanciper l'humanité du judaïsme (13).* »

On ne peut guère être plus clair : il n'est pas souhaitable d'émanciper les Juifs d'Europe, en revanche, il est nécessaire d'en finir avec le judaïsme en Europe. De là à estimer qu'il faut en finir avec les Juifs d'Europe...
Marx écrit également : *« Le Juif s'est émancipé d'une manière juive, non seulement en se rendant maître du marché financier, mais parce que, grâce à lui et par lui,*

l'argent est devenu une puissance mondiale, et l'esprit pratique juif l'esprit pratique des peuples chrétiens. Les Juifs se sont émancipés dans la mesure même où les chrétiens sont devenus juifs (14). »

On ne peut dire en termes plus explicites que, pour Marx, les Juifs disposent du capital mondial et qu'ils ont enjuivé le monde en général et les chrétiens en particulier.

Marx associe le Juif au bourgeois et l'on sait que le bourgeois se définit par le fait qu'il possède les moyens de production : « *C'est du fond de ses propres entrailles que la société bourgeoise engendre sans cesse le Juif.* »

Juifs et capitalistes incarnent le besoin pratique, l'utilitarisme, l'égoïsme et *« le dieu du besoin pratique et de l'égoïsme, c'est l'argent. L'argent est le dieu jaloux d'Israël, devant qui nul autre dieu ne doit subsister. L'argent abaisse tous les dieux de l'homme et les change en marchandise. L'argent est la valeur générale et constituée en soi de toute chose. [...] Le dieu des Juifs s'est sécularisé et est devenu le dieu mondial. Le change, voilà le vrai dieu du Juif. Son dieu n'est qu'une traite illusoire (15). »*

Et Marx de poursuivre les Juifs de sa haine : *«La nationalité chimérique du Juif est la nationalité du commerçant, de l'homme d'argent (16). »*

Karl Marx conclut son pamphlet antisémite par une phrase lapidaire et programmatique : *« L'émancipation sociale du Juif, c'est l'émancipation de la société du judaïsme (17). »*

On imagine bien que Karl Marx eût été vent debout à l'idée de la création de l'État d'Israël, car la naissance de cet État suppose l'affirmation du judaïsme en vue de l'émancipation des Juifs, alors que Marx souhaitait la négation du judaïsme afin d'émanciper les Juifs par l'abolition du capitalisme après la révolution communiste réalisée par la dictature de l'avant-garde éclairée du prolétariat !

On comprend dès lors que marxistes d'hier et néomarxistes d'aujourd'hui souscrivent à cet antisémitisme de gauche qui, paradoxalement, pour le bien du judaïsme, souhaite la disparition des Juifs.

Les chiens (marxistes) ne font pas des chats (philosémites).

---

1. Avec Philon d'Alexandrie, Maïmonide, Montaigne, Spinoza, Freud, voire Einstein, dont la dimension philosophique n'est nullement négligeable. Ajoutons, au XXe siècle, Adorno, Horkheimer, Marcuse, Reich et tant d'autres - Simone Weil, Arendt, Jankélévitch, Misrahi, Derrida.
Voir Armand Abécassis, La Pensée juive, 4 vol., Le Livre de poche, 1987-1996: Du désert au désir, 1987, t. I; De l'état politique à l'éclat prophétique, 1987, t. II; Espaces de l'oubli et mémoires du temps, 1989, t. III; Messianités : Éclipse politique et éclosions apocalyptiques, 1996, t. IV.
2. Martin Luther, Des Juifs et de leurs mensonges (1543), éditions Honoré Champion, 2015, p. 163. La traduction de Martin H. Bertram dans Luther's

Works (vol. 47, H. T. Lehmann, Philadelphie, 1971, p. 267) est plus directe que celle de Johannes Honigmann pour le compte des éditions Honoré Champion, qui préfère : « si, au lieu de les tuer, nous les laissons vivre parmi nous », et quelques autres « si » en cascade, sans qu'il y ait jamais aucun «alors »...
3. Martin Luther, Du Shem ha-meforash et de la généalogie du Christ (éd. Matthias Morgenstern et Timothée Minard, trad. Hubert Guicharrousse et Mathilde Burgart), éditions Honoré Champion, 2019, p. 51-52.
4. Il est bien évident que ce projet antisémite trouve l'écho que l'on sait dans le national-socialisme ! Karl Jaspers n'a pas écrit par hasard sur cette feuille de route génocidaire : « Là, vous avez déjà l'ensemble du programme nazi. »
5. Ce texte ne se trouve pas dans les œuvres complètes de Marx. On peut le lire dans André Dumas, « Marx commentateur de Luther », Revue d'histoire et de philosophie religieuses, no 54-2, 1974, p. 261-263.
6. Shlomo Sand, Comment j'ai cessé d'être juif, éditions Flammarion, 2024. L'auteur écrit, par exemple : « Supportant mal que les lois israéliennes m'imposent l'appartenance à une ethnie fictive, supportant encore plus mal d'apparaître auprès du reste du monde comme membre d'un club d'élus, je souhaite démissionner et cesser de me considérer comme juif. »
On lira également, d'Élisabeth de Fontenay, Actes de naissance. Entretiens avec Stéphane Bou, Éditions du Seuil, 2011. Un livre dans lequel elle raconte comment, née d'une mère juive russe d'Odessa convertie au catholicisme et d'un père noble, catholique et normand, baptisée à l'âge de 5 ans, elle se convertit au judaïsme à l'âge de 22 ans. Auteur d'un ouvrage publié chez Galilée, Les Figures juives de Marx (1973), elle s'est opposée à sa republication après avoir estimé qu'elle y avait minoré l'antisémitisme de Marx.
7. La préface que Robert Badinter donne à ce livre dans une réédition de 1988 chez Stock laisse croire qu'il ne l'a pas lu...
8. Dans Anima (éditions Albin Michel, 2023), j'analyse cet ouvrage. Voir, par exemple: « L'abbé Grégoire estime que les Juifs sont sexuellement dégénérés et doivent se corriger physiquement les garçons sont sexuellement trop précoces et les filles fort sujettes à la nymphomanie tant qu'elles sont célibataires. De Johann Caspar Lavater, l'inventeur de la physiognomonie avec lequel il s'est entretenu, il tient que les Juifs "ont le visage blafard, le nez crochu, les yeux enfoncés, le menton proéminent, et les muscles constricteurs de la bouche fortement prononcés". Il véhicule le lieu commun antisémite de leur mauvaise odeur. Il estime que leurs traits physiques expriment leurs traits psychiques négatifs. Pour régénérer la race juive, l'abbé propose d'en finir avec les lois kasher, qui contraignent à laver la viande de toute trace de sang pour la rendre propre à la consommation. Se priver de sang, c'est se couper des forces qu'il donne. Sur cette question du sang, il invite également à combattre les mariages consanguins en faisant la promotion de mariages mixtes avec des chrétiens, ce qui présente également l'avantage d'accélérer les conversions! »
9. Je ne souscris pas aux thèses de Robert Misrahi qui, dans Marx et la question juive, mélange le marxisme, le freudisme, le sartrisme pour expliquer que l'antisémitisme de Marx relève ponctuellement d'un temps de jeunesse bien vite dépassé. Son antisémitisme serait un genre de réponse œdipienne à la conversion

de son père à la religion de Luther, Marx choisissant par liberté le refus du judaïsme qui s'est imposé à son géniteur au regard des conditions historiques - le décret du roi de Prusse. Ce qui donne : « Non seulement Marx pouvait, à travers l'identification positive à son père, s'opposer négativement à une tradition juive allemande qui se donnait essentiellement comme religieuse, mais il pouvait aussi s'opposer négativement à sa mère. [...] L'image maternelle, loin de le fasciner comme dans les schémas les plus fréquents, se présentait au contraire aux yeux du jeune Marx comme ce à quoi il fallait s'opposer: la mère de Marx représentait dès lors concrètement et directement ce négatif à nier réflexivement et dialectiquement, ce négatif que Marx niait avec son père et par l'identification positive à celui-ci. La tradition était la religion, puisque le judaïsme ne savait pas encore qu'il était autre chose qu'une religion ; c'est cette religion juive traditionnelle que Marx niait indirectement par l'identification négative à la mère » (Robert Misrahi, Marx et la question juive, éditions Gallimard, 1972, p. 222). Seuls les dévots du divan souscriront à ce gloubi-boulga freudo-marxiste-sartrien. Nous sommes en 1972, rien que de très normal : c'est le catéchisme de l'époque.
10. Friedrich Engels et Karl Marx, Les Articles du « New York Daily Tribune », vol. 2, Éditions sociales, date inconnue.
11. Id., Correspondance, tome VII : 1862-1864, Éditions sociales, 1980.
12. Comme le prétend Robert Misrahi, qui parle du « caractère de crise exceptionnelle de cette période antisémite » (les italiques sont de lui), dans Marx et la question juive, op. cit., p. 217.
13. Karl Marx, La Question juive, 10/18, 1968, p. 49-50.
14. Ibid., p. 50.
15. Ibid., p. 52.
16. Ibid., p. 53.
17. Ibid., p. 56.

Première partie
LE PACIFISME MEURTRIER

ALAIN PRÉFÈRE HITLER À DE GAULLE

« *Pour moi, j'espère que l'Allemand vaincra;*
car il ne faut pas que le genre de Gaulle l'emporte chez nous.

Alain, *Journal, 23 juillet 1940*

Il existe une carte postale du philosophe Alain : celle d'un brave bonhomme avec son béret et sa moustache, auteur de propos qui lui permettent de partir de la vie quotidienne afin de délivrer des messages de bon sens populaire ; d'un philosophe qui pense dans les journaux pendant trente ans, qui plus est dans la presse régionale, par exemple La Dépêche de Rouen et de Normandie ; d'un écrivain enraciné, natif de Mortagne-au-Perche, dans l'Orne, mais qui se dit plus volontiers percheron que normand; d'un fils de hongreur qui raconte la vie quotidienne des villages d'avant la modernité avec ses charrons et ses tonneliers, ses instituteurs hussards noirs de la République et ses médecins sortis d'un roman de Flaubert; d'un professeur de philosophie qui captivait ses étudiants et qui n'a pas fait carrière dans l'enseignement supérieur ; d'un maître qui eut pour illustres disciples, excusez du peu, Simone Weil et Raymond Aron, Julien Gracq et Georges Canguilhem; d'un radical-socialiste anticlérical, mais pas athée pour autant, un peu agnostique, vaguement déiste, prudent en la matière, disons normand; d'un philosophe conservateur, sinon traditionaliste, qui refuse aussi bien la relativité d'Einstein que le surréalisme d'André Breton, la psychanalyse de Freud que le socialisme de Marx, la photographie que le cinéma, et qui déplore Stravinsky.

À la lecture de son œuvre complète, si l'on se pose la question de la vision du monde d'Alain, on est bien en peine de donner une réponse... Il n'est pas matérialiste, il n'est pas marxiste, il n'est pas freudien, il n'est pas moderniste. C'est un genre de catholique modéré mâtiné de scepticisme qui préfère l'amour à la haine, la gentillesse à la méchanceté, la vérité au mensonge, le beau au laid, la loyauté à la fourberie, la joie à la peine, le plaisir à la souffrance, la santé à la maladie, la vie à la mort, la raison aux passions, et autres facilités morales; pas de quoi casser quatre pattes à un canard philosophique.

Si la formule n'avait été, hélas, déjà attribuée, on pourrait dire qu'il est le prototype du philosophe pour classes terminales. Un Socrate portant costume, gilet, cravate qui traverse dans les clous pour n'avoir pas affaire à la maréchaussée.

On lui doit un étrange texte qui fonctionne en scie musicale des épreuves du

baccalauréat. Et il y a beaucoup de lui, de sa psyché, dans ces quelques lignes qui paraissent complexes, parce que contradictoires, mais qui ne le sont pas vraiment. Il date du 4 octobre 1912 et examine l'articulation entre l'obéissance, indispensable à l'ordre, et la résistance, nécessaire à la liberté, ordre et liberté s'exigeant l'un l'autre. Alain affirme de façon paradoxale: « Obéir en résistant, c'est tout le secret » - secret qu'il garde celé. Car il a beau écrire que «ce qui détruit l'obéissance est anarchie; ce qui détruit la résistance est tyrannie », puis préciser qu'il ne faut ni l'anarchie ni la tyrannie, que désobéir, c'est fortifier la tyrannie, qu'il faut définir le devoir de résistance et le devoir d'obéissance pour obtenir une pratique équilibrée, il laisse le lecteur - je ne parle pas de l'élève devant son sujet - Gros- Jean comme devant.
Car obéir, c'est ne pas résister, résister, c'est ne pas obéir, on ne saurait donc obéir en résistant... Alain se montre habile dialecticien, mais philosophe confus. Car on n'a rien dit en affirmant qu'il faut savoir obéir quand il le faut et désobéir quand on le doit.
Quand le devrait-on ? À quel moment le faudrait-il ?
Quand il faudra obéir ou résister, le temps venu des troupes nazies qui occupent la France, que veut dire obéir en résistant? Car les choses sont alors historiquement claires : obéir, c'est obéir à Pétain, résister, c'est résister avec de Gaulle, comment dès lors pourrait-on obéir avec Pétain tout en résistant avec de Gaulle?
Quel est le secret, pour utiliser son mot, de cet oxymore qui ne produit rien d'autre qu'une confusion? Car, l'heure venue, Émile Chartier dit Alain préférera contre toute attente obéir avec Hitler plutôt que résister avec de Gaulle...
Avant d'en arriver à ce moment, voyons ce qui le prépare.

Alors qu'il avait passé l'âge de la mobilisation, le pacifiste qu'il est se porte volontaire pour aller au combat. Dans ses Souvenirs de guerre, il raconte la vérité de ce qu'elle est : des villages qui sentent l'incendie et la pourriture, des tas de centaines de chevaux morts, leurs odeurs tenaces et envahissantes de décomposition, le grouillement des rats avec lesquels il faut vivre, les plaies purulentes à cause des poux, le souffle des bombes qui tue les nourrissons, un homme qui fait griller un hareng dans un feu de bois sans souci des signes qu'il donne à l'ennemi avec sa fumée, l'explosion d'un tunnel qui emporte cinq cents victimes, la vague odeur de noyau de pêche des nappes de gaz verdâtres, des manœuvres d'exercice effectuées... pendant la guerre, des tirs d'artillerie exécutés en dépit du bon sens, des obus ennemis qui tombent partout et tuent indistinctement, les compagnons de tranchées décapités, pulvérisés, mutilés en un éclair à un mètre de soi (1)...
Alain se fera écraser le pied sous la roue d'une charrette qui transportait des munitions vers Verdun. Il quitte le front pour le service météo.
Il est démobilisé le 14 octobre 1917.

Trois livres se nourrissent de cette expérience fondatrice *Mars ou la Guerre jugée* (1921), *Convulsions de la force*. *Suite à Mars I* (1939) et *Échec de la force*.

Suite à Mars II (1939). L'entre- deux-guerres est pour lui le moment de la maturité. Il enseigne jusqu'à sa retraite, qu'il prend en 1933 à l'âge de 65 ans. C'est aussi la date d'arrivée de Hitler au pouvoir.
La guerre de 14-18 a concerné des millions d'hommes : des blessés, des morts, mais aussi des cervelles cassées comme il existe des gueules cassées.
Une Anthologie des écrivains morts à la guerre paraît en cinq forts volumes : elle montre à quel point la France a été saignée et amputée de ses forces vives. Combien de romanciers, de professeurs, de poètes, de philosophes, d'intellectuels, d'artistes ont trouvé la mort sur le champ de bataille et ont privé la France d'un sang neuf et vif. Restent des traumatisés du corps, du cœur et de l'âme.
Dont Alain.
Pas question, pour un certain nombre de ceux qui ont connu les horreurs de la guerre, d'en revoir une autre. Cette première serait la dernière - la der des der... D'où la conversion d'un grand nombre d'anciens combattants au pacifisme qui, le temps venu, ne sauront pas douter de leur religion de la paix, ni même y renoncer, et qui, de ce fait, emprunteront des voies dangereuses.

Nombre de vichystes, de maréchalistes, de pétainistes, de collaborationnistes, de fascistes préféreront la paix avec Pétain, sinon avec Hitler, plutôt que la guerre avec lui. L'antisémitisme est la pensée des gens qui ne pensent pas mais cherchent puis trouvent un seul et unique bouc émissaire responsable de tous leurs problèmes. Il est facile de faire de la guerre une volonté des Juifs et, au nom du pacifisme, de les attaquer en vociférant qu'ils sont coupables de déclencher le feu parce qu'ils tireraient bénéfice de la vente d'armes.
C'est tout le délire antisémite de Céline visible à chaque page de *Bagatelles pour un massacre* et de ses autres pamphlets.

Alain n'a publié aucun texte antisémite; rien contre Alfred Dreyfus, il a même écrit et agi pour, notamment dans les universités populaires (2); aucun texte, aucune page, aucune ligne qui justifierait ici Maurras, là Drumont, ailleurs Drieu ou Brasillach. En 1936, le philosophe a subi un AVC qui l'a contraint au fauteuil roulant. Quelques défenseurs du philosophe qui invoquent un Alain affaibli par cet AVC pour expliquer, voire excuser, son antisémitisme oublient qu'après cet accident de 1936 il publie un nombre considérable d'ouvrages qui attestent qu'il dispose de toute sa tête (3) !

Un autre élément de langage mis en avant par ceux qui veulent expliquer que l'antisémitisme manifesté par Alain dans son journal n'en est pas un, c'est que... un journal n'est pas une thèse, un livre, un article, un texte, une conférence qui auraient, eux, une dignité documentaire dont le journal se trouve privé ! Dès lors, circulez, il n'y a rien à voir : Alain n'est pas, n'a pas été, ne sera jamais, n'aurait jamais pu être antisémite.
Cette façon de procéder est la meilleure manière de ne pas penser. C'est aussi d'une faiblesse intellectuelle insigne1.
Or, le journal d'Alain a été publié - grâce à moi...

En voisin normand, il m'arrivait souvent de conduire des amis au musée Alain à Mortagne. Une dame qui s'occupait de ce petit endroit aménagé de façon surannée m'a un jour demandé si je savais que le Mortagnais avait écrit un journal: je l'ignorais. Elle me mit alors le manuscrit entre les mains et, en le feuilletant, j'ai découvert un passage sidérant concernant de Gaulle et Hitler. J'ai fait savoir que ce serait bien de publier ce texte et que je pourrais solliciter quelques éditeurs. J'obtins qu'il le soit. On m'a proposé une préface, je l'ai rédigée. Elle a déplu. Je n'étais pas du genre à minimiser, ni même à exagérer, les passages problématiques de ce texte. Pas question pour autant que je légitime ou justifie l'antisémitisme du philosophe. L'éditeur a donc refusé de publier ma préface. C'est tout à son déshonneur. J'ai pour ma part publié ce texte dans un petit livre autonome sous le titre *Solstice d'hiver. Alain, les Juifs, Hitler et l'Occupation*, en 2018 (6).

J'ouvre ce livre avec une citation d'Alain qui donne tort aux universitaires pour lesquels ces pages n'ont aucune dignité philosophique (pour mieux empêcher qu'on pense l'antisémitisme du philosophe, bien sûr.....), écrite le 4 mai 1938 : « Je compte bien que ce journal sera lu quelque jour et l'on verra bien que j'y ai mis mes pensées les plus assurées. »
Sauf à estimer, comme certains sorbonagres, le mot est de lui, qu'Alain n'a plus sa tête, car il n'a plus ses jambes, ce qui équivaudrait à avouer qu'il pense avec ses pieds, qu'il est intellectuellement amoindri bien qu'il publie une douzaine de livres avant sa mort, qu'il est vieux bien qu'il ait encore quinze ans à vivre... Que dit ce livre ?
Alain écrit le 21 décembre 1937 : « Écrire mon journal, est-ce raisonnable ? » Pas sûr... Car on y trouve sur Hitler et le national-socialisme, sur Mein Kampf, sur de Gaulle, sur les Juifs, sur l'Occupation d'étranges formules. De même, les silences de ce journal ne cessent d'inquiéter, car, comme Heidegger, Alain ne manifestera aucun regret d'avoir pensé aussi bassement. Après la Libération, il donnera même une préface à un individu peu recommandable pendant l'Occupation...
Le 28 janvier 19388, il écrit : « *Je voudrais bien, pour ma part, être débarrassé de l'antisémitisme, mais je n'y arrive point.* » Notons en passant qu'avec cette seule assertion, on n'a pas à se demander si Alain est antisémite ou non, il dit lui-même qu'il l'est ?!

Alain écrit sur le philosophe Léon Brunschvicg, auquel il succède à Rouen. Ce normalien, membre fondateur de la Société française de philosophie et de la Revue de métaphysique et de morale, enseigne à la Sorbonne, il est aussi membre de l'Académie des sciences morales et politiques : il arbore donc toutes les médailles d'un grand dignitaire de l'armée philosophique... et Alain n'est alors pas grand-chose ! Voici ce qu'il en dit : «*Brunschvicg excelle à réfléchir sur ses propres préjugés. Ces hommes-là [sic] sont très faciles à conduire ; on leur donne des préjugés et on les laisse fermenter. Brunschvicg était pour Einstein. Pourquoi ? Par préjugé de race, et enfin parce que personne n'osait dire sa pensée.* »
Alain a toujours combattu la relativité d'Einstein; on conviendra donc que son

antisémitisme déborde les pages privées d'un journal, puisqu'il sous-tend des prises de position théoriques (10).
Il poursuit ce texte, le même jour, en commentant la façon qu'a Rembrandt de peindre les Juifs: *« Je voudrais bien, pour ma part, être débarrassé de l'antisémitisme, mais je n'y arrive point, ainsi je me trouve avec des amis que je n'aime guère, par exemple Léon Blum. Je devrais oublier les remarques faciles. En réalité, quand je lis avec indignation le mauvais style de Bergson [sic], je n'oublie pas qu'il est juif, et en cela je me sens injuste. Il me semble qu'il faut être juif pour écrire aussi mal, et pour se présenter en même temps comme un bon écrivain. C'est peut-être qu'un Juif imite simplement le style ordinaire, je veux dire le style Boutroux, Jules Lachelier, etc., et arrive à faire aussi bien que ces messieurs ; il a la simplicité d'en être fier (11).* »

Les bras nous en tombent quand Alain critique le style de Bergson, qui est l'un des plus simples, des plus clairs, des plus limpides, sinon des plus beaux par son caractère cristallin, debussyste, de toute l'histoire de la philosophie française ! Que l'auteur de *Quatre-vingt-un Chapitres sur l'esprit et les passions* puisse moquer l'auteur de *L'Énergie spirituelle* ou de *L'Évolution créatrice*, c'est l'hôpital goy qui se moque de la charité juive !
Précisons pour l'intelligence de la situation qu'Alain, qui affectait de mépriser les honneurs sur le papier, lorgnait un poste à la Sorbonne, où enseignait Brunschvicg, et louchait en même temps sur le Collège de France, où Bergson avait la chaire que l'on sait avec un réel succès qu'on dirait aujourd'hui médiatique - on parle de femmes qui s'évanouissent à son cours, de gerbes de fleurs déposées dans l'amphithéâtre et de gens grimpés sur les rebords des fenêtres ou qui, dehors, écoutent ce qui leur parvient du cours (12)...
Le 16 juin 1938, Alain commente des ajouts à ses Propos sur la religion avec ces mots concernant le judéo-christianisme :

> « *Notre religion nous vient des Bédouins, qui sont des êtres sans délicatesse, frottés de sable et accoutumés à leurs tentes en peau de mouton. [...] Cette invasion de l'Occident par la pouillerie orientale a de quoi étonner. L'antisémitisme en est l'effet détourné ; car il est vrai que le Juif ne s'intéresse qu'aux choses de l'esprit.*
> *Nous autres, nous nous intéressons également à tout ; voilà le crime. Nous faisons de l'esprit parure et amusement. Aussi n'est-ce pas notre peuple que Hegel a baptisé le "peuple de l'esprit". N'empêche que ce peuple de l'esprit nous perdra par le sérieux. Enfin, qui eût dit que Léon Blum prendrait au sérieux le peuple ouvrier ? Ce sont toujours les prophètes d'Israël qui nous gâtent la vie par une fureur de blâmer.* »

Plus loin, Alain assimile les Juifs au profit; puis il écrit : « *C'est l'affaire de la structure paysanne de neutraliser le profit peut-être. Certainement il ne fait pas faire de phrases. Or, observez les Juifs. Ils ne font que cela, soit en psaumes, soit en*

musique. Réellement il y a une immense quantité de musique, qui sera oubliée quand les exécutants juifs auront cessé de se gratter en public. La vraie musique est bien au-dessus de ces chatouilles » (p. 86). Ce sont les lignes d'un philosophe qui fut aussi l'auteur en 1920 du Système des Beaux-Arts.

Sa fameuse « structure paysanne » est invisible dans ce journal. Il attaque le capitalisme, la banque, la Bourse, le profit, les machines, la spéculation, l'usure, la lettre de change et désigne le Juif derrière ce monde moderne, et il oppose à tout cela un bon sens paysan qui mettrait à bas la totalité du monde contemporain. Mais on ne saura jamais très précisément en quoi consiste cette structure paysanne révolutionnaire...

Alain met en perspective les Juifs et la guerre. Parlant des romans de Walter Scott, il ébauche une théorie du papier-monnaie qui débouche sur la guerre ! Selon lui, l'écrivain écossais « *a dépeint le crédit des Juifs et la substitution du papier à l'or. Une fois le billet inventé, tout se suit, l'action, le prêt à intérêt, l'escompte, le chèque, etc., enfin tout notre monde moderne* » (p. 211).

Où se trouve le meilleur placement ? Dans les armes. Et à quoi servent les armes ? À faire la guerre.

Dès lors, une ligne droite relie l'invention du billet, les Juifs et le fait que les guerres se trouvent un jour déclenchées par eux afin de nourrir le système qu'ils ont contribué à mettre en place.

Si l'on en finit avec ce capitalisme, écrit-il naïvement, alors on en finira avec la guerre. Pour ce faire, il suffit de supprimer ce système «par l'abolition de l'usure ou, ce qui est le même, par la fermeture de la Bourse ». Fin du syndicalisme, puisqu'il n'y a plus de raison de baisser les salaires,
d'augmenter les rendements; développement de l'artisanat qui interdit le pouvoir des actionnaires. Voilà qui est simple...

Les Juifs sont de frustes Bédouins du désert qui vivent sous des tentes qui puent le suint ; ils sont coupables de spiritualiser le monde, donc de nous éloigner de sa matérialité poétique ; ils sont des pouilleux orientaux qui obscurcissent le réel avec leur sérieux ; ils sont obsédés par les idées, les mots, les phrases, on leur doit l'enjuivement de la musique, mais aussi, soyons fous, de la totalité du monde ! Ils fomentent les guerres, parce qu'ils y trouvent matière à s'enrichir, ils manipulent les banques, la finance, l'argent, la monnaie, les billets; ils sont derrière le capitalisme, Marx l'avait bien dit.

Le bon sens paysan se révèle l'antidote à cette décadence imputable aux Juifs - mais les sorbonagres vous le disent doctement : Alain n'est pas antisémite...

Or, antisémite, Alain avoue lui-même l'avoir été très tôt, en l'occurrence: dès l'École normale supérieure, où il lui arrivait de traiter tel ou tel de «sale Juif ! ». Mais s'il est antisémite, c'est autrement que comme les autres le sont, dit-il, lui l'est avec la hauteur que lui permet son statut d'étudiant en philosophie : « *J'étais dès l'École un peu trop antisémite, arrêté seulement par mon horreur naturelle des antisémites, entendez les gros propriétaires de province comme ceux de Château-Gontier, où je*

fus précepteur en 1891. »

Après la défaite de juin 1940, l'armistice du 17 juin, l'appel du 18 juin du général de Gaulle, à la date du 23 juillet 1940, tout ce que le philosophe trouve de notable à consigner dans son journal consiste à incriminer les Juifs: « Il est remarquable que la guerre revient [sic] à une guerre juive, c'est-à-dire à une guerre qui aura des milliards et aussi des Judas Maccabées. » La guerre est donc la création des Juifs (13), le produit des Juifs avec leur usure, leur banque, leur Bourse, leur spéculation, leur papier-monnaie, leur or et leurs marchands d'armes. Hitler n'y est donc pour rien...

Le 22 juillet 1940, Alain entretient d'Adolf Hitler : *« Je lis Mon Combat avec la plus stricte attention. Sur ce sujet je ne veux rien écrire d'incomplet. Aussi je laisserai la question juive qu'il traite dès le commencement avec une éloquence extraordinaire et une remarquable sincérité (14).* » Il y trouve une pensée architectonique: Hitler, qui n'a pas été peintre mais dessinateur et surtout architecte :

« [...] *choisit ce métier avec tant de clairvoyance que je devine comment son esprit s'est formé. Par l'architecture, c'est-à-dire par l'art où il n'y a point de semblant; par l'art qui fait tenir pierre sur pierre d'après une expérience très connue et en vue de fins très claires. Je crois que c'est ainsi que pensa ce penseur extraordinaire [sic] ; il fit des châteaux, des tours et des ponts, raisonnant toujours sur le poids, la poussée et la résistance de la matière.*

Il forma ses idées d'après les expériences les plus simples de l'équilibre social, il ne cessa de construire et d'essayer la solidité de ses constructions; c'est une pensée physique, c'est-à-dire fondée sur l'expérience, mais, entendez bien, sur l'action. Tout ce qu'il pense a été essayé par lui avec un sérieux admirable [sic] et la conscience d'un homme qui assure chacun de ses pas de façon à ne point tomber. Aucune instruction abstraite ne le détourne de cette expérience.

D'après ce départ, je comprends qu'il devait dominer le problème militaire, qui est un problème de construction. » Puis, plus loin: « *Et voilà comment pense un Hitler; il est bâti pour faire la leçon aux généraux. Il est le contraire d'un polytechnicien; car jamais il ne remonte à un principe abstrait; toujours il applique force sur force. Il pense directement l'expérience et cette méthode si simple devient rare par le développement de l'esprit calculateur (déductif). Et voilà cet esprit moderne, cet esprit invincible. Je m'en tiens à ces précieuses remarques.* »

En effet, précieuses remarques (15)...

Ce texte est daté du 22 juillet 1940. Qu'est-ce que ce grand architecte de la politique a fait depuis son accession au pouvoir le 30 janvier 1933 ?

Quelles œuvres concrètes peut-on mettre au crédit de ce « penseur extraordinaire » ?

En 1933 incendie du Reichstag, ouverture du premier camp de concentration à Dachau, interdiction de la fonction publique aux Juifs, autodafé de vingt mille

livres à Berlin, instauration du parti unique; en 1934: Nuit des longs couteaux, abolition de la république de Weimar ; en 1935: récupération de la Sarre, privation des droits politiques et de la citoyenneté des Juifs, lois contre les handicapés mentaux et physiques; en 1936: occupation et remilitarisation de la Rhénanie en violation du traité de Versailles, persécutions des Tziganes, création d'un camp pour les y enfermer; en 1937: bombardement de Guernica, enfermement des Témoins de Jéhovah et des objecteurs de conscience en camps de concentration; en 1938 annexion de l'Autriche au Reich allemand, accords de Munich, Nuit de cristal; en 1939: occupation de la Tchécoslovaquie, pacte germano-soviétique, occupation de la Pologne - ce qui marque le début de la Seconde Guerre mondiale.
Y a-t-il dans le journal d'Alain mention d'un seul de ces événements ?
Oui, un seul. Les accords de Munich, qui permettent la destruction de la Tchécoslovaquie et son annexion.
Qu'en pense le philosophe ? Qu'à cette époque, on aurait dû «fonder l'union des pacifistes et [1]'en nommer président » - le philosophe qui fait l'éloge de la modestie ne manque pas de culot... Mais cette note arrive le 30 septembre 1940, or les accords ont été signés exactement deux ans plus tôt, le 30 septembre 1938.

Il poursuit sa lecture et, à la date du 13 juillet 1940, il commente les passages dans lesquels le dictateur critique le parlementarisme et confesse sa préférence aux convictions obtenues par une éloquence publique : « Cela, c'est Hitler lui-même et sa puissance. » Alain défend le bon usage de l'art oratoire et en donne même une raison qu'il trouve bonne : « Je soutiendrais que les masses ne choisissent pas mal et Hitler m'en serait un exemple. »
Il ajoute : *« Je conclus provisoirement par ce que dit Hitler; il faut savoir parler aux masses et les persuader ; c'est là qu'est le ressort démocratique. L'orateur est libre de ses développements, de ses sentiments, de ses mouvements et cela même nie le tyran en tout orateur véritable. Soyons donc orateur. »*
Alain tourne le dos à Platon, dont il a dit tant de bien, pour faire l'éloge des sophistes, ses ennemis. On ne retrouve plus le philosophe des propos politiques qui fait l'éloge du citoyen contre les pouvoirs, de la nécessité de se prémunir des dictateurs, des chefs, des militaires, des armées, de la méfiance à l'endroit des hommes politiques, du peuple pris comme une référence au détriment des élus.

Toujours lecteur de *Mon Combat*, Alain reprend la plume dans son journal à la date du 24 juillet 1940 et ajoute des éloges :
« Mon combat. J'y trouve une idée de première profondeur [sic], c'est que le triomphe économique de l'Allemagne, et la certitude où elle se vit (où on la vit) d'acquérir la souveraineté par le commerce et l'industrie, c'est que cette idée ne pouvait que la perdre, attendu qu'on ne meurt point pour l'économique. Et au contraire le vrai mobile des peuples conquérants se devine dans la thèse anglaise qui prétend combattre pour la Liberté. C'est qu'on meurt pour la liberté. Voilà donc un lieu commun non contesté et vigoureusement attaqué, et dans ce centre, par ce

penseur original [sic], qui en même temps retourne complètement l'idée de conquête. Il examine le rapport entre la population et le territoire ; la population s'accroît; il faut donc étendre le territoire. Mais l'illusion économique fait qu'on réalise cette colonisation de peuplement sans y penser et seulement pour gagner. Alors on perd de vue la vraie grandeur d'un peuple ; grandeur qui est de race et qui étend le territoire pour la race, c'est-à-dire pour la liberté. Ce noble motif [sic] est ce qui fait la gloire et le droit [sic !]. Ici on découvre par les racines l'idée de l'espace vital, qui est ainsi une idée morale [sic], disons l'idée morale même [sic !], l'idée du droit reposant sur la valeur.

À ce point de vue le pacifisme est criminel, car il se persuade qu'on peut conquérir par le commerce, c'est-à-dire par l'amitié, par la paix ; et le dangereux c'est que le résultat semble obtenu, alors que ce qui est réalisé c'est la profonde démoralisation du peuple commerçant. Ici revient, avec des raisons fortes, l'idée déjà explorée de l'État juif qui conquiert par la douceur et l'amitié, par la probité, et qui fait de cette idole son idéal.

Cette vue gagne en profondeur; on voit très bien comment l'idée raciste travaille dans l'esprit de Hitler et rassemble les débris des autres analyses. Jamais peut-être encore une pensée politique ne s'est révélée aussi franchement. Une conséquence suivait. C'est que l'Autriche, en qui s'affaiblissait la race allemande, et en qui en même temps se développait l'idée juive du commerce et de la conquête pacifique, était une mauvaise alliée. Ici, une analyse historique de première force [sic] où on fait voir le jeu autrichien, masqué de paix et de civilisation, au fond profondément étranger à l'esprit allemand.

Les choses sont claires, sauf pour les aveugles !

Alain affirme qu'il suffisait de lire ce livre pour tout comprendre, car tout s'y trouve: « Aussitôt l'illusion anglaise se dissipait, ainsi que la puissance juive, toutes deux profondément liées par le dessous [sic]. Toute l'humanité prenait un autre sens. Je rassemble ces idées avec l'espoir [sic] qu'elles referont les nouvelles notions politiques selon lesquelles nous devrons vivre » (p. 367).

Critique des Anglais et des Juifs associés de façon secrète, éloge de l'impérialisme nazi au nom de l'espace vital promu morale, vertu et droit : le philosophe écrit dans son journal le contraire des idées avec lesquelles il plastronnait dans ses livres ! Où sont les *Propos sur les pouvoirs* qui datent de 1925 ? *Les Éléments d'une doctrine radicale* (1925), *Le Citoyen contre les pouvoirs* (1926), les *Propos de politique* (1934) qui montraient l'homme de gauche dans sa superbe ?

Voilà Alain qui affirme que le pacifisme, qui était son idéal, est un instrument entre les mains des Juifs ! Le même prétendait déjà que la guerre elle aussi était une création des Juifs ! Il annonce - avec espoir, on se frotte les yeux pour être sûr d'avoir bien lu... que ces nouvelles idées nationales- socialistes devraient infuser une nouvelle politique : quid de cette nouvelle politique ce 25 juillet 1940, si ce n'est celle du maréchal Pétain ? Il envisage une nouvelle humanité sous le signe du

programme délivré par Hitler dans *Mon combat* !

Je comprends que, comme les trois singes, les sorbonagres se voilent les yeux, se bouchent les oreilles, mais, hélas, ne se bâillonnent pas la bouche devant pareilles idées (16)...

À cette même date, le pacifiste Alain, l'antimilitariste Alain, le non-violent Alain célèbre la propagande qui construit des machines de guerre humaines prêtes au combat, au sacrifice, à la mort. Alain, oui, Alain, l'auteur de *Mars ou la Guerre jugée* (1921), de *Convulsions de la force. Suite à Mars I* (1939) et d'*Échec de la force. Suite à Mars II* (1939) avoue sa fascination pour les parachutistes aguerris «jetés » d'un avion, celle des aviateurs portant ces hommes sacrifiant à «*un sport tellement contre nature, tellement dangereux »*, mais aussi pour les soldats nazis grimpés sur leurs motos augmentées de mitraillettes qui foncent à cent à l'heure aussi résolus que leurs machines ! Le même écrit : *«Des avions ont jeté sur les terrasses des parachutistes pourvus chacun d'un lance- flammes; ils ont lancé des flammes par les embrasures! Que voulez-vous faire contre des enragés pareils ?* » S'il n'y a rien à faire, la question est résolue une bonne fois pour toutes: il faut collaborer avec Pétain et non pas résister avec de Gaulle !

On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que, quelques jours plus tôt, le 23 juillet 1940, il écrive franchement : *« Pour moi, j'espère que l'Allemand vaincra; car il ne faut pas que le genre de Gaulle l'emporte chez nous. Il est remarquable que la guerre revient [sic] à une guerre juive, c'est-à-dire à une guerre qui aura des milliards et aussi des Judas Maccabées. Qui peut savoir ? Hitler prétend savoir, ce général d'un modèle nouveau. Presque toujours il prévoit juste. Pour moi, je ne crois pas absurde de faire débarquer 400 000 hommes en Angleterre (17). «*

À ceux qui veulent absolument sauver Alain de ce naufrage en prétendant qu'il n'a jamais dit du bien de Pétain on peut malgré tout rétorquer qu'il a explicitement écrit contre de Gaulle, contre les Juifs, contre les Anglais, au point même d'envisager un débarquement de soldats nazis en Angleterre, et que ne pas célébrer un homme quand on célèbre son projet, c'est en dire assez pour qu'on sache ce qu'il pensait véritablement du maréchal Pétain (18).

Le 2 août 1940, leçon du professeur Alain à l'élève Adolf Hitler: il reproche au Führer de n'avoir pas cherché à fonder philosophiquement son antisémitisme et d'en être resté à l'invective. Il renvoie à l'un de ses livres, *Les Dieux*, dont il dit lui-même tout le bien qu'il en pense, et ça n'est pas la première fois qu'il s'autocongratule, pour expliquer que les Juifs ont «un Dieu sévère et qui veut que l'on soit malheureux (Job) » et que, conséquemment, ils cherchent leur malheur ; mieux : ils font leur malheur (19).

De là à innocenter les antisémites qui ne seraient coupables de rien avant de mieux accabler les seuls Juifs coupables de masochisme, il n'y a qu'un pas ! Auschwitz aurait donc été souhaité et désiré, voulu et créé par les Juifs dont la nature consiste à perpétuellement chercher pour eux-mêmes la douleur, la souffrance, la misère ?

Concernant l'antisémitisme, Alain poursuit ainsi :
« *Je m'y suis jeté en étourdi dès mon entrée à l'École normale, élevant un formidable scandale par les interpellations ordinaires [sic] («sale Juif ! »), ce qui fit de la peine à mes amis Brunschvicg, Halévy, Lévy- Oulmann, Eisenmann, etc. Ce qui est vrai c'est que je ne me relèverai jamais de cette faute, d'avoir jugé sans former la notion. On pouvait s'en tirer de deux manières; ou former la notion par les sociétés anonymes, ou la former d'après la métaphysique. Je n'ai pensé à rien de tel; simplement je me suis moqué de ces bons travailleurs ; je les ai niés comme plus tard j'ai nié Bergson. Autre imprudence! Telles sont mes folies de jeunesse.*
Il faut que j'ajoute que la violence hitlérienne m'a toujours révolté et que jamais je n'ai désiré ni espéré des pogroms.
Je me suis aussi répandu en injures contre Worms, qui connut la célébrité, comme directeur de la Revue de sociologie; celui-là était insuffisant, et en est mort. Nous avons vu ensuite Berr et sa Revue de synthèse ; c'était toujours la même mystification.
En même temps, je m'installais dans les libres Propos, création juive et autres sottises, qui font que je me trouve non moins confus que Romain Rolland, qui épousa une riche Juive. Ce sont là des fautes.
Mais des fautes délicieuses qu'il ne s'interdit pas de commettre encore... Et puis, minimisant cette faute, il écrit qu'il est moins coupable d'antisémitisme que, la chose se trouve en italique dans son texte, d'avoir jugé sans former la notion - comme Hitler, en fait. »
Alain commente Gobineau : « *il n'est pas contre le fait que Dieu ait confié aux Aryens la tâche de créer une magnifique civilisation et que, pour ce faire, ils puissent exploiter les Nègres.* » Puis, le 3 août 1940, il ajoute une idée de son cru: « *Un grand peuple est toujours guidé par l'Aryen et toujours perdu par le Juif.* » Sans transition, il poursuit : « *On verra peut-être si, les Juifs éliminés de tout pouvoir, les choses vont mieux. Il se peut, mais je n'en sais rien. J'ai connu plus d'un homme injuste, vaniteux, cupide et qui n'était pas juif. À quoi l'on dira que je n'en sais rien ; et c'est vrai.* » Éliminer les Juifs tout pouvoir, ça vaut le coup d'être tenté, semble écrire Alain !

En 1943, après la fin du pacte germano-soviétique, après la victoire de Stalingrad, après Pearl Harbor, après l'entrée en guerre des États-Unis, Alain comprend comme beaucoup d'opportunistes que la guerre va finir..... question de temps !
Le voilà qui affirme que nous devrions nous soumettre aux nouveaux arrivants, les Américains qui auraient fait la guerre... pour la paix (20) ! Alain, toujours content de lui, écrit : « Je n'ai pas erré en politique, puisque j'ai tenu jusqu'à maintenant pour Vigilance » - il estime donc que, depuis sa présence dans le mouvement antifasciste en 1934, il n'a pas changé d'avis !

Or, en 1943, il a adhéré à la Ligue de pensée française, une structure de

gauche franchement collaboratrice créée par son disciple René Château, normalien, agrégé de philosophie, député radical-socialiste, laïc, franc-maçon au Grand Orient de France, membre du Comité central de la Ligue des droits de l'homme et du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (21).

Ce René Château a été arrêté par les Francs-tireurs et partisans pour collaboration le 30 août 1944. Libéré, il publie en 1947 une *Introduction à la politique : cours d'initiation sociale, civique et humaine* aux éditions Chateaubriand. Il sollicite Alain pour une préface; le philosophe la lui donne. L'année suivante, René Château, dont le vrai nom est Jean-Pierre Abel, publie *L'Âge de Caïn*, un livre dans lequel il dénonce les cruautés et les atrocités commises... par les résistants. Alain ne regrettera rien, jamais (22).

---

1. Dans le roman de Roland Dorgelès que M. Germain, son instituteur, lit dans la classe d'Albert Camus, Les Croix de bois, un soldat sort de la tranchée, monte à l'assaut alors qu'un éclat d'obus lui a déjà tranché la tête et qu'il continue de courir machinalement...
2. Les universités populaires ont été créées pour lutter par la raison contre les passions qui ont rendu possible l'antisémitisme des antidreyfusards. Alain fut de cette aventure comme Bergson, Simone Weil, Élie Faure, Paul Valéry. «<< C'est par la parole cependant qu'il commence à agir par son action à la société républicaine d'instruction puis à l'université populaire fondée à la suite de l'affaire Dreyfus en 1899, comme il en naissait partout à cette époque : des intellectuels "de gauche", le plus souvent des professeurs idéalistes, se faisaient un honneur d'aller au peuple pour l'instruire et surtout pour lui apprendre ses droits et pour le libérer de ses maîtres, avec un succès réel, quoique relatif. Tous les jeunes en étaient. Nous parlions à la ville et dans les faubourgs. [...] Nous dévoilions toutes les tyrannies. Avec nous, une partie de la sérieuse bourgeoisie, quelques officiers même, de terre et de mer. Alain faisait un cours de philosophie et morale sociales, et notamment une conférence dont le titre était significatif : "Le culte de la raison comme fondement de la République". Dès cette époque, il proclame que l'exécutif doit sans cesse être contrôlé par le peuple pour l'empêcher d'abuser de sa puissance, que les intellectuels doivent refuser les honneurs, et que le pouvoir militaire est un danger permanent pour la République »>, André Sernin, Alain. Un sage dans la cité, Robert Laffont, 1985, p. 66.
3. Histoire de mes pensées (1936), Avec Balzac (1937), Souvenirs de guerre (1937), Entretien chez le sculpteur (1937), Les Saisons de l'esprit (1937), Propos sur la religion (1938), Convulsions de la force (1939), Minerve ou De la sagesse (1939), Vigiles de l'esprit (1942), Préliminaires à la mythologie (1943), Abrégés pour les aveugles (1943), Idées. Introduction à la philosophie (1945), Les Aventures du cœur (1945). Alain meurt le 2 juin 1951.
4. C'est celle de Thierry Leterre, normalien, agrégé, docteur, universitaire,

président des Amis d'Alain, Alain, le premier intellectuel, éditions Stock, 2006. Tout y est! Malade, vieux, fatigué, physiquement amoindri (des membres inférieurs, pas de la tête...), Alain qui tient des propos antisémites n'est pas antisémite : << [on] se trompe totalement si l'on veut se servir du Journal pour juger de la personne et du philosophe, qui n'a cessé de mettre en garde contre le passage indu des émotions intérieures, qu'on voit en effet se projeter sur le Journal, à la réalité d'un être qui sait se conduire avec ses semblables. Et, ici, se conduire, c'est rappeler la force paradoxale de la frivolité, de la part d'un vieillard au milieu d'une guerre qu'il n'a pas su éviter, en plein désarroi personnel, dans le déclin des facultés physiques qui l'abandonnent. C'est une écriture qui ne dit pas seulement ce qu'est la frivolité, mais qui est, par son acte même, un acte de frivolité », p. 473-474. Le vieux tropisme des universitaires qui estiment que, même quand ils écrivent une biographie, surtout quand ils écrivent une biographie, ils peuvent tenir le journal ou la correspondance pour nuls et non avenus renseigne sur le sérieux et le crédit qu'on peut apporter à leur travail. « Certains visiteurs se demandent s'il n'est pas gâteux », écrit-il aussi p. 490. Pour excuser, c'est le mot employé p. 478 (« deux passages peu reluisants en effet et qui appartiennent aux quelques- uns qu'on doit excuser chez Alain »), des passages antisémites d'Alain, le même auteur convoque une fois encore « l'affaiblissement de la maladie ». Or il n'y a pas eu que deux passages, on va le voir.
5. Le livre est paru aux éditions Équateurs en 2018 dans une édition établie et présentée par Emmanuel Blondel, normalien, agrégé, docteur, vice-président des Amis d'Alain, administrateur littéraire de l'œuvre du philosophe, directeur de l'Institut Alain, « avec le concours des Amis d'Alain »...
6. Aux Éditions de l'Observatoire.
7. Les lignes qui suivent synthétisent ce que je développe dans l'ouvrage.
8. Quand je donne la date, je ne renvoie pas à la page du Journal. On s'y référera avec cette seule mention.
1.9. « Alain n'est pas antisémite, même s'il a joué [sic] avec des considérations antisémites qui ne valaient pas les quelques pages, même privées, qu'il lui a consacrées », Thierry Leterre, Alain, le premier intellectuel, op. cit., p. 484.
10. Il y aurait ainsi beaucoup à dire sur la place tenue par Bergson et le bergsonisme dans les Propos : le philosophe juify apparaît comme un défenseur de l'instinct, de l'irrationnel et, en tant que tel, comme un fourrier de la guerre : « La mystique, le fanatisme, l'enthousiasme guerrier, tout cela se tient; tout cela s'affirme contre la Critique, contre la raison raisonneuse. Réveil, expansion, vitalité, l'action aveugle dominant les preuves l'instinct divinisé ; tout cela traîne dans les livres et dans les cours publics depuis vingt ans ; cela ennuie déjà la jeunesse, car c'est du rabâchage, et de la neurasthénie intellectuelle tout simplement. Nietzsche, le pragmatisme, et cet Illuminisme qu'on appelle Bergsonisme, tout cela est déjà vieux, et usé par le fond comme des culottes d'écoliers. Mais les journalistes en font leur dimanche. En mêlant proprement toutes ces idées, et nos froides résolutions, et l'admiration pour nos aviateurs, si naturelle, nos réactionnaires avoués ou masqués ont bien fait une espèce de doctrine en fermentation, une philosophie de l'action et de la vertu, de la force,

qui va rejeter la France au despotisme et aux aventures », « Propos 2211 » du 7 avril 1912, dans Les Propos d'un Normand de 1912, Institut Alain, 1998, p. 134. Le bergsonisme, un judaïsme délétère qui conduit au despotisme et à la guerre ? On peut le croire, mais cette fois-ci, c'est dans l'œuvre philosophique.
Alain estime que Jules Lagneau, dont il est le disciple, a été privé d'un poste de maître de conférences à l'École normale supérieure (ENS) par Bergson et que, de ce fait, l'auteur de Matière et Mémoire a tué Lagneau, p. 159. Or, Bergson n'était pas à l'ENS quand Lagneau, privé de ce poste dont il prétend qu'il l'aurait sauvé, est mort...
11. Dans le Bulletin de l'Association des amis d'Alain de décembre 2000, n° 90, Georges Pascal signe un texte intitulé « De quelques malentendus concernant Alain et la dernière guerre ». À propos de cette phrase, il écrit : « Il est bien évident que ce qu'il appelle ici antisémitisme est tout à fait autre chose que "la doctrine ou attitude systématique de ceux qui sont hostiles aux Juifs et proposent contre eux des mesures discriminatoires (définition du mot antisémitisme dans le Grand Dictionnaire Larousse). » L'auteur commente également une autre citation antisémite d'Alain, qui confesse avoir traité de « sale Juif ! » tel ou tel camarade normalien, en expliquant qu'un homme qui a des amis juifs ne saurait être antisémite ! La rhétorique est connue. Georges Pascal concède « une sorte d'antipathie instinctive à l'égard des Juifs ».. mais qui n'aurait rien à voir avec l'antisémitisme!
12. Philippe Soulez et Frédéric Worms, Bergson, éditions Flammarion, 1997, p. 110.
13. Une fois de plus, on admirera la sophistique de Thierry Leterre (dans Alain, le premier intellectuel, op. cit., p. 477), pour qui Alain ne saurait être antisémite, puisque ce qui définit l'antisémite, c'est qu'il met en relation les Juifs et la défaite et qu'Alain ne pense pas cela puisque, en effet, les Juifs ne sont pour lui que la cause de la guerre ! Autre grand classique de l'antisémitisme...
14. Toujours Thierry Leterre (dans Alain, le premier intellectuel, op. cit.), qui annote ainsi cette citation: « Les premières lignes peuvent inquiéter - et ont suscité quelques contresens absolus-, car Alain déclare que Hitler s'y exprime dès le commencement avec une éloquence extraordinaire et une remarquable sincérité. Mais ici Alain n'exprime pas un jugement, il constate un fait », p. 480.

Pourquoi donc cette citation est-elle tronquée ? Car s'il s'agit vraiment des «<premières lignes », comme l'écrit le professeur, pourquoi faire sauter ce fragment de citation, « Aussi je laisserai la question juive qu'il traite », pour ne commencer sa citation qu'avec : « dès le commencement avec une éloquence extraordinaire et une remarquable sincérité » ? Pourquoi effacer le mobile du crime, s'il n'y a pas crime?
15. « Penseur extraordinaire », «sérieux admirable », « bâti pour faire la leçon aux généraux », « esprit moderne », « esprit invincible », en italique s'il vous plaît... Comment pourrait-il y avoir des «contresens absolus » avec des expressions d'Alain aussi précises?
16. « Ni pétainiste ni vichyste » est le titre d'une partie d'un chapitre du livre de Thierry Leterre, Alain, le premier intellectuel, op. cit., p. 481-490. Ce qui

n'empêche pas l'auteur d'écrire : « Alain a visiblement perdu toute confiance dans Pétain et dans son régime », p. 490. Il n'était pas pétainiste, p. 481, mais il cesse de l'être tout de même p. 490. Sauf à cesser d'être ce qu'il n'était pas...
17. Georges Pascal, dans «De quelques malentendus concernant Alain et la dernière guerre », art. cit., souhaite contextualiser ce texte. Quelle est sa thèse ? Si Alain avait été publié dans une revue française en 1941, ou en 1942, il aurait voulu dire une chose; mais, comme il ne l'a pas été et qu'il relève du journal privé, il en dit une tout autre. Mieux: il dit même le contraire ! Car, dans La Nouvelle Revue française (NRF), ces lignes auraient été franchement collaborationnistes, mais, consignées dans un journal privé, elles relèvent de l'intime ! De plus, puisqu'il n'existe aucun texte publié qui permettrait de renvoyer le pacifisme d'Alain du côté de la collaboration, du pétainisme, du vichysme, c'est qu'il n'est coupable de rien et que croire le contraire, ce serait se rendre coupable « d'une interprétation hâtive ». C'est, en philosophie, une variation sur le thème du pas vu, pas pris...
Comme la dénégation ne va jamais sans l'affirmation d'une contrevérité qui la complète, Georges Pascal, auteur d'un Pour connaître la pensée d'Alain, explique au lecteur qu'au vu de la date, le 23 juillet 1940, il ne saurait s'agir avec cette citation d'une critique de l'action du général de Gaulle, dont l'appel du 18 juin fut le manifeste, parce qu'Alain renvoyait à la victoire allemande au Danemark, en Norvège, en Finlande, en Belgique, aux Pays-Bas, dans la moitié de la France. Dès lors, le conflit n'opposant plus que la Grande-Bretagne à l'Allemagne liée à l'Italie, il fallait laisser Hitler envahir l'Angleterre. Georges Pascal ajoute : « C'est dans ce contexte qu'Alain se dit qu'une victoire des Allemands serait préférable à la poursuite de combats à laquelle convie le général de Gaulle. Il est fidèle en cela à sa conviction que la paix est le premier bien et que "la guerre entre nations civilisées" engendre plus de maux qu'elle ne résout de problèmes. On peut ne pas partager cette conviction, et c'est le cas, d'ailleurs, dans ce conflit, de certains de ses admirateurs les plus sincères, tels que Simone Weil, Jean Prévost, Georges Canguilhem ou Maurice Schumann, qui répondirent à l'appel du général de Gaulle. » Cette singulière défense d'Alain enfonce le clou. Car elle atteste qu'il préfère n'importe quelle paix à la guerre et que Hitler lui semble préférable, du point de vue de la paix, à de Gaulle, qui invite à poursuivre le combat. Mais la paix d'Alain serait celle qu'imposerait Hitler par une occupation... militaire !
Sur la question de «la guerre juive qui aura des milliards et aussi des Judas Maccabées », Georges Pascal concède que « cela n'est évidemment pas clair ». Il me semble au contraire que ça ne l'est que trop... Puis ceci : « Il est vraisemblable qu'Alain aurait exprimé sa pensée de façon plus précise dans un texte écrit en vue d'une publication. » Mais pourquoi donc Alain serait-il clair dans un propos publié, mais ne le serait pas dans une page de son journal, si ce n'est parce que, outre les arguments de la sénilité et du registre privé du journal, celui des deux registres stylistiques permet de dire que ce qu'il a dit n'est pas à entendre comme il l'a dit - mais autrement, la bonne version n'étant pas à chercher chez Alain, dans son texte, mais chez celui qui le commente? Voilà pourquoi : « Une interprétation doit être écartée : l'expression "guerre juive" ne

peut pas avoir, sous la
plume d'Alain, le sens que lui donne la propagande antisémite quand elle parle d'une guerre "judéo- maçonnique" ou "judéo-capitaliste". Pour une raison historique d'abord en juillet 1940, on ne voit guère dans Churchill ou dans de Gaulle des agents de "la finance juive internationale”. Mais aussi pour deux autres raisons qui tiennent à la philosophie même d'Alain » - suivent alors des citations cherchées dans l'œuvre complète pour que l'Alain d'avant Hitler donne raison à l'Alain d'après...
Faut-il rappeler à Georges Pascal que, quand Guy Môquet est arrêté, ça n'est pas pour fait de résistance, mais parce que, fidèle au pacte germano-soviétique, il distribue les tracts défaitistes du Parti communiste français (PCF) pour qui, à l'époque (nous sommes entre le 23 août 1939 et le 22 juin 1941), le général de Gaulle est « le valet de la City: » - voir Jean-Marc Berlière et Franck Liaigre, L'Affaire Guy Môquet. Enquête sur une mystification officielle, Larousse, 2009, p. 54. Durant les deux années du pacte germano-soviétique, le PCF associe les Juifs, le capitalisme, l'Angleterre et de Gaulle qu'il faut combattre au nom du pacte passé avec Staline. Les citations de L'Humanité que Berlière et Liaigre produisent dans leur ouvrage sont édifiantes...
Enfin, sur les « Judas Maccabées » et les « milliards », Georges Pascal affirme que Judas Maccabée était un résistant juif à l'occupation romaine et que «c'est parce qu'il ne doute pas de la détermination de tous les Juifs du monde à soutenir la lutte contre Hitler qu'Alain dit que cette guerre aura des milliards ». Puis il ajoute, montrant ainsi qu'il n'est pas même convaincu par sa propre démonstration: « Ce qui est déconcertant [sic], dans le texte d'Alain, c'est qu'il dise espérer que l'Allemagne vaincra, tout en évoquant le nom de Judas Maccabée, symbole de la résistance des Juifs contre leurs persécuteurs. Sans doute était-il perturbé par la contradiction qu'il y avait entre son désir de voir la guerre se terminer au plus vite et sa condamnation des violences hitlériennes. »
Déconcertant? Oui quand on veut montrer qu'Alain dit blanc quand il dit noir, mais non, dès que l'on considère que, s'il dit blanc, c'est qu'il dit blanc ; car les choses sont hélas très claires : par aveuglement pacifique, Alain souhaitait bel et bien la victoire de Hitler et l'échec du général de Gaulle...
18. En écrivant p. 490 qu'« en 1941 Alain a visiblement perdu toute confiance dans Pétain et dans son régime », Thierry Leterre convient donc enfin du pétainisme d'Alain au moins jusqu'à cette date ! Il s'agit du 1er novembre 1941.
19. Dans cet esprit, lire Theodor Lessing, La Haine de soi ou le Refus d'être juif. Ce livre est paru en 1930 ; trois ans plus tard, la Gestapo assassinait son auteur.
20. La place manque ici pour démontrer que cette idée est fausse : les Américains viennent sur le territoire européen pour faire la guerre que Hitler leur a déclarée. Ils ont le projet de vassaliser la France avec l'AMGOT (Allied Military Government of Occupied Territories), un projet auquel de Gaulle s'oppose avec succès, puis d'aller jusqu'à Moscou, après Berlin et Berchtesgaden.
21. Simon Epstein, Un paradoxe français. Antiracistes dans la Collaboration, antisémites dans la Résistance, éditions Albin Michel, 2008.
22. Thierry Leterre, encore lui, estime qu'Alain « s'est approché dangereusement

d'un précipice où il n'est pas tombé [sic !] » (Alain, le premier intellectuel, op. cit., p. 483). Le même universitaire, tout au blanchiment de son héros malpropre, écrit que « la justification est en effet un travail pénible quand elle se heurte à la mauvaise foi. Elle est d'autant plus difficile lorsqu'on se heurte à la volonté inquisitoriale de mener un procès à charge, sous couvert de la volonté de comprendre les tourments d'une époque », p. 469. Car « la mauvaise foi », « la volonté inquisitoriale », « le procès à charge » sont bien sûr du côté de ceux qui lisent ce qu'il y a à lire et comprennent ce qu'il y a à comprendre.
À la date du 24 juin 1938, Alain écrivait : « Le Journal doit me peindre. » Sur ce point, il a mis dans le mille.

Deuxième partie
LE FASCISME FRANCAIS

RICŒUR ESCAMOTE PÉTAIN

« Le langage de Hitler est d'une belle dureté
-j'allais écrire "d'une belle pureté".»
Paul Ricœur,
Où va la France ? Perte de vitesse

Le philosophe Paul Ricoeur a été coiffé d'une poubelle à Nanterre en Mai 68, puis présenté plus de cinquante ans plus tard comme le maître à penser d'Emmanuel Macron, chef de l'État que je dirai pataphysique, pour éviter un mot inapproprié, ce qui a généré un tollé des disciples de Ricœur.
Ces derniers, qui incarnent le bras gauche molle de la gauche maastrichtienne, ne reconnaissaient pas leur maître dans l'odyssée personnelle du jeune homme devenu président de la République.
Le ci-devant prétendait en effet que, outre un travail universitaire avec Étienne Balibar sur Machiavel (1), il avait été l'assistant de l'auteur de *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli,* le livre d'un penseur qui connaissait bien le sujet puisque la propre mémoire de sa propre histoire fut pleine d'oublis - sinon de pire que l'oubli : disons, pour éviter le mot mensonge, d'accommodements raisonnables avec son passé pétainiste... Commençons par la poubelle.

Après Mai 68, à la rentrée d'automne, Paul Ricoeur obtient la présidence de Nanterre, avec René Rémond. Son biographe écrit : « Ricœur est désigné à cette fonction parce que, en phase avec les idées de Mai, il ne peut être soupçonné d'aller à l'encontre du mouvement. » Le biographe signale même « sa participation active au mouvement? ». Voilà donc un homme de gauche... À l'issue d'un vote qui a duré quatre jours, Paul Ricoeur devient donc doyen de la faculté de Nanterre en avril 1969.

Alors qu'il entre dans l'amphithéâtre où il doit donner son cours d'agrégation sur Hegel et l'État, le professeur découvre que, sur le tableau, des étudiants ont écrit : «Ricœur, vieux clown ». Il estime que si le clown, c'est celui qui, dans l'esprit de Shakespeare, dit la vérité au roi, alors il veut bien l'être ; en revanche, s'il s'agit d'attenter à sa dignité, il récuse le jugement !
On se doute que les étudiants utilisent moins le mot dans l'esprit de l'auteur de *La Comédie des erreurs* que dans celui de Michel Audiard, le scénariste à qui l'on doit *Le drapeau noir flotte sur la marmite.*
Des maoïstes qui recourent à la violence non plus verbale mais physique (3) viennent chercher Paul Ricœur dans son bureau afin de le juger devant un tribunal populaire... d'étudiants!
Ces maoïstes français *« le somment de s'expliquer devant les masses pour leur dire ce qui l'autorise à faire cours, à être professeur, leur expliquer pourquoi et en quoi*

il est différent et supérieur aux autres. Ricœur reste calme et répond que cette situation tient au fait qu'il a lu plus de livres. Ils sont restés complètement ébahis et l'ont raccompagné très respectueusement jusqu'à son bureau »(4) . Ricœur fait l'objet de menaces, on l'insulte avec des graffitis sur les murs, des affiches, des tracts. On envahit son bureau, on le traite de tous les noms, puis les insurgés en peau de lapin repartent.

La révolte reprend de plus belle début 1970. Le 26 janvier, alors qu'il se fraie un passage parmi des étudiants agressifs et vindicatifs, il se fait cracher au visage et renverser le contenu d'une poubelle sur la tête. Il se débarrasse de la corbeille, entre dans l'amphithéâtre. Il ouvre son cartable, pose ses notes sur son bureau, s'apprête à donner son cours, puis renonce : il a le cœur fragile, malade, il rentre dans son bureau, s'allonge, fait venir un médecin qui lui prescrit un arrêt maladie d'une dizaine de jours.

Ricœur choisit de communiquer pour obtenir un ralliement en sa faveur. L'inverse se produit. Il devient le professeur coiffé d'une poubelle comme un mauvais élève l'est d'un bonnet d'âne. Une plainte est déposée. Ricœur connaît le nom du coiffeur, mais ne veut pas une plainte nominative. Les syndicats et les partis de gauche finissent par se ranger aux côtés du doyen. Ricœur démissionne.

Quelques années plus tard, en 1991, le maoïste auteur de la voie de fait est, bien sûr, lui aussi, entré dans le moule : il est devenu professeur d'université. Il retrouve Paul Ricoeur dans un jury de thèse et vient lui présenter ses excuses (3)... Un même virage à angle droit concerne un autre gauchiste du moment. Voici ce que Ricœur raconte d'un autre face-à-face de l'époque «Daniel Cohn-Bendit est apparu, au fond de l'amphithéâtre, et il a dit : "Ricoeur, c'est terminé !" Il y avait cinq cents ou six cents étudiants, ils se sont levés comme un seul homme et ils sont sortis. Et j'ai compris d'un seul coup, en un éclair, quelles étaient la puissance de parole de cet homme et sa capacité d'entraînement. »

On sait que cette figure emblématique de Mai 68 est devenue un demi-siècle plus tard une figure emblématique du macronisme !

À cette époque, donc, Paul Ricœur est un professeur d'université important, l'année 1970, il dirige quatre-vingts thèses. C'est un apparatchik de gauche. Il s'est trouvé aux côtés des étudiants en Mai 68, mais le mouvement l'a débordé sur sa gauche.

Paul Thuillier fait paraître un pamphlet intitulé Socrate fonctionnaire, dans lequel il attaque Ricœur de façon assez bien vue en réduisant sa philosophie à une théologie déguisée qui ne devrait pas s'enseigner dans les facultés de philosophie mais dans les séminaires. La pensée de Ricœur, présentée dans un style pâteux, avec une plume laborieuse, relève en effet du prêche protestant enveloppée dans des habits philosophiques de la philosophie allemande : c'est Luther et Calvin lus et commentés avec Husserl et Heidegger.

Ricœur publie en 1955 un ouvrage intitulé *Histoire et Vérité*. Il questionne la

vérité et l'objectivité en histoire. Au-delà des questionnements stratosphériques, on eût aimé quelques réponses, pas seulement des arabesques réflexives. Plus tard, dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* (2000), le philosophe s'installe sur les hauteurs de l'herméneutique. Le sujet à traiter s'éloigne, le penseur s'élève, les interrogations restent pendantes, le lecteur s'en va.Car le philosophe qu'est Paul Ricoeur pense les penseurs, il pense les pensées, il théorise les théories, il évolue dans le théorétique et procède avec des catégories majuscules: la Mémoire, l'oubli, le Pardon, l'Amnistie. Ces gros mots de la philosophie sont autant de catégories platoniciennes qui dansent dans l'éther du ciel des idées pures, déconnectées de toute réalité matérielle, privées de tout caractère concret.Or, le philosophe qui s'intéresse aux articulations entre le récit, la mémoire et l'histoire a tout simplement oublié l'homme qui a été pétainiste, ce qui est une chose, mais qui, c'en est une autre, a minoré cet épisode biographique, autrement dit qui n'a pas pensé ce qu'il y avait à penser surtout quand, libre de son choix, on élit ces fameux objets de prédilection que sont le récit, la mémoire, l'histoire, la vérité, l'objectivité.
Car, pour un philosophe, pour un penseur, pour un chrétien, pour un protestant, il y a dans cet escamotage de ses années pétainistes matière à pensée, matière à penser.

Dans ces conditions, on comprend que le philosophe puisse affirmer : « *Je n'ai jamais voulu mêler mes analyses philosophiques avec mes adhésions, avec mes engagements de caractère religieux et confessionnel. Je les ai toujours complètement distingués, d'abord par respect pour l'institution universitaire dans laquelle j'enseigne, par respect pour la laïcité* », il y a intérêt...
Mais cette pitoyable justification ne tient pas quand on sait qu'il a publié des milliers de pages sur sa foi protestante, un militantisme qui semble ne pas concerner son respect de l'institution universitaire et de la laïcité !

Ouvrons le dossier. Effectuons le travail de mémoire, d'histoire, de vérité, d'objectivité qui n'a pas été fait. Dans un ouvrage d'entretiens (9) paru en 1995, le philosophe concède qu'il a été « séduit » par le maréchal Pétain jusqu'en 1941. Ce qui, on va le voir, est faux... Mais admettons cette date. D'abord, le philosophe sait qu'en n'affinant pas cette date avec un mois et un jour, il gagne du temps: un an, en fait. Car ça n'est pas la même chose de comprendre son erreur en janvier, en juillet ou fin décembre... Pétain a eu en effet, cette année 1941, l'occasion de commettre un certain nombre de méfaits auxquels on consent ou auxquels on échappe si la séduction cesse au début ou à la fin de l'année. Pour un spécialiste de l'histoire, de la mémoire et du récit, c'est moyen!

Rappelons pour mémoire que le premier statut des Juifs qui les exclut de la fonction publique, des fonctions commerciales et industrielles date du 3 octobre 1940 ; qu'une loi du même jour oblige les entreprises juives à s'immatriculer et exclut les Juifs de toute profession commerciale ou industrielle; que cette même loi interdit aux Juifs d'exercer les professions de fonctionnaires, d'enseignants, de journalistes ; que la loi du 4 octobre 1940 autorise l'internement des Juifs étrangers, ce qui suppose les rafles, les spoliations, les camps d'internement, la déportation; que les naturalisations obtenues depuis 1927 sont nulles et non avenues et que

nombre de Juifs deviennent de ce fait des apatrides; que la profession de médecin leur est interdite (16 août 1940), celle d'avocat (10 septembre 1940), celle d'universitaire (mai 1940) aussi ; que la loi qui punissait les injures et diffamations raciales est abolie (27 août 1940); que l'État peut interner des Juifs étrangers sur décision préfectorale; que la nationalité française est retirée aux Juifs d'Algérie (7 octobre 1940); qu'un fichier est créé pour répertorier les Juifs (31 octobre 1940); qu'un Commissariat aux questions juives est créé le 29 mars 1940.
Comme ces lois sont en amont de 1941, et comme Ricœur nous dit qu'il était séduit par Pétain jusqu'à cette date, il faut conclure que ces lois ne suffisaient pas à entraver la séduction du philosophe pour le maréchal antisémite...

Quant à 1941, elle est riche en lois antisémites: celle du 2 juin 1941 élargit les interdictions professionnelles faites aux Juifs; celle dite d'aryanisation promulguée le 22 juillet 1940 permet la confiscation des biens ayant appartenu à des Juifs absents ou disparus ; celle du 17 novembre 1941 réglemente l'accès à la propriété foncière; celle du 27 novembre 1941 permet de déchoir les députés et sénateurs juifs; deux jours plus tard, une loi dissout les associations juives et permet la confiscation de leurs biens. À quel moment de l'année Ricoeur jette-t-il l'éponge pétainiste?
Être sous le charme jusqu'en 1941, c'est être sous l'enchantement d'un homme qui, le 11 juillet 1940, abolit la République pour la remplacer par l'État français, d'un militaire qui supprime la devise « Liberté, Égalité, Fraternité » pour la remplacer par « Travail, Famille, Patrie » ; qui, le 24 octobre 1940, serre la main de Hitler à Montoire et entame une politique de collaboration.

C'est aussi avoir fait le choix du Maréchal, après son discours d'armistice du 17 juin 1940, contre celui du général de Gaulle, émis à Londres le lendemain, le 18 juin 1940, qui, comme on ne l'ignore plus, appelait à refuser l'armistice et à résister. Dans son discours du 30 octobre 1940, Pétain dit : « *C'est dans l'honneur [sic] et pour maintenir l'unité française - une unité de dix siècles - dans le cadre d'une activité constructive du nouvel ordre européen, que j'entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration [sic](10.*) »
C'est le même Pétain qui abolit les partis et les syndicats ; qui destitue quantité de maires, de préfets ou de gens de l'administration au motif qu'ils sont juifs, de gauche ou francs-maçons ; qui condamne à mort le général de Gaulle, met Mendès France et Léon Blum en prison et fait guillotiner des communistes ; qui organise son culte et scénographie soigneusement ses présences et ses apparitions; qui décrète une Révolution nationale qui se révèle xénophobe et antisémite ; qui proclame en octobre 1940 les premières lois antisémites; qui pénalise l'homosexualité, condamne le divorce et réduit les femmes à la fonction de mères.

Et ce, en 1941... ce qui veut dire que Ricoeur ne s'insurge contre rien de tout cela à cette époque ! Récit, histoire, mémoire, quand vous nous tenez ! Or, Paul Ricœur ment...Car il est avéré qu'il n'a pas été seulement séduit par Pétain mais qu'il a été pétainiste au moins deux années encore après 1941, puisqu'il est prouvé qu'il a participé activement à un « cercle Pétain (11) » créé en décembre 1941 et

actif... jusqu'en 1943 !
Ce club pétainiste se réunit dans une salle dédiée décorée avec des portraits du Maréchal et des affiches arborant des slogans (12). Des conférences y sont données à la gloire de sa personne et de son programme, celui de la Révolution nationale, clairement antisémite.
L'un des membres de ce club, Jean Rivain, est libéré de l'oflag où il était à cause de son âge. Il ne trouve rien de mieux à faire, une fois rentré en France, que de créer une revue ayant pour titre L'Unité française. Le premier numéro sort en avril-juin 1941 avec pour thème « Comme Paul Ricoeur y publie un texte, , on conviendra qu'il est resté séduit par le maréchal Pétain jusqu'à mi-1941 - au moins.Dans ce texte de Ricoeur, dont ses thuriféraires disent qu'il n'est pas de lui13, il est question de la France.
Dans un deuxième numéro, daté d'avril-septembre 1941, Ricœur écrit encore. Il nous faut donc repousser la date à laquelle le charme pétainiste cesse de fonctionner chez lui! Cette fois-ci, le penseur célèbre l'esprit de service. Son biographe, pourtant avocat de la défense en diable, précise que ces pages font «Quand il comprend que cette revue est pétainiste, René Lévy adresse un courrier au philosophe, qui lui répond en donnant les éléments de langage repris depuis par les biographes officiels : il a bien été pétainiste, mais dans un bref temps qui va de 1940 à 1941; il a été victime de la propagande massive du régime ; il n'a pas publié ces textes, car ils ont été bricolés par le directeur de la revue ; il ne les a pas revus, mais il suppose qu'ils ont pu être manipulés, coupés, arrangés.
René Lévy mène une enquête très serrée (15) à l'issue de laquelle il constate que le moment pétainiste de Paul Ricoeur est effacé, gommé, supprimé, travesti, dissimulé, caché, arrangé. Il s'agit d'invisibiliser ces années au cours desquelles le philosophe a été franchement, clairement, délibérément pétainiste et qu'il a organisé le silence sur ce temps-là de sa vie. Il a menti sciemment et on a beaucoup menti avec lui.
Nombre de chrétiens ont contribué à l'édification de ce mensonge.

L'enquête passionnante de René Lévy le conduit à douter de la version donnée par Ricœur du bref égarement et permet de lire un texte paru dans Terre nouvelle, une revue protestante de mars 1939 qui fait froid dans le dos. Paul Ricoeur parle du langage employé par Hitler en le gratifiant « d'une belle dureté - j'allais écrire "d'une belle pureté" » ; il estime que le même Hitler « lui, au moins, parle du dynamisme de son peuple, et non du droit éternel » ; il affirme que les démocraties défendent « des valeurs impures » ; il écrit que la France n'est plus capable d'idéal et qu'elle « ne semble même pas capable d'être fasciste ».
En mai 1944, l'esprit libre et décapant Georges Gusdorf le rencontre dans son camp. Dans son autobiographie, Le Crépuscule des illusions. Mémoires intempestifs, voici ce qu'il en dit, c'est savoureux :

> *J'appris à mon arrivée dans ce camp qu'il hébergeait un ancien camarade d'études, que j'avais connu à Paris, protestant convaincu et militant*

socialiste. On me dit aussi qu'il avait été l'un des plus brillants propagandistes de la pseudo-Révolution nationale dans les cercles Pétain. J'allai le trouver pour lui demander ce qu'il en était ; il reconnut les faits. Dans la sainte colère qui m'animait alors, je l'accusai de haute trahison envers les devoirs de l'esprit. Il se mit à pleurer et déclara : « J'ai été la dupe des socialistes. J'ai été la dupe des pétainistes. Je te jure bien que je ne ferai plus de politique. » Telles furent ses paroles dont j'adoucis seulement, par décence, la franchise militaire.
Bien entendu, à peine rentré, l'auteur de ce propos énergique reprit sa posture d'intellectuel de gauche, grand signeur de pétitions en tout genre. Je le vois encore, au retour d'un voyage en Chine aux frais du tyran local, exaltant la démocratie chinoise sous la salutaire inspiration de Mao Tsé-toung; il célébrait les hauts-fourneaux de campagne, résurrection d'une métallurgie millénaire, partout érigés, et avec lesquels on forgerait bientôt l'acier victorieux. Mao a été déchu de son socle, et le maoïsme avec lui, ainsi que la désastreuse initiative des hauts-fourneaux de campagne.
Mon collègue, lui, est devenu une des grandes figures de 1968; il a exalté la nécessité de détruire les universités par le dedans, après quoi il a pris le parti d'achever sa carrière au pays du dollar fertile. Aux États-Unis, les universités ne risquent pas d'être démolies du dedans ou du dehors et les intellectuels gauchistes sont parfaitement libres d'y poursuivre leurs rêveries, que l'opinion se garde bien de prendre au sérieux(16)

Le texte est paru à La Table ronde en 2002... sans le nom de Ricœur, caviardé par l'éditeur (17). C'est donc au minimum entre mars 1939 et mai 1944, soit pendant plus de cinq années, qu'il a défendu des idées qui allaient d'une certaine complaisance à l'endroit d'Adolf Hitler à un franc enthousiasme pour Pétain, puisque Georges Gusdorf, un penseur intempestif et libre, lui, précise que Ricœur ....Cinq ans, c'est beaucoup, dans la vie d'un homme. Et c'est encore plus dans la vie d'un philosophe dont les sujets de prédilection sont l'histoire et la vérité !
De plus, cacher ces cinq années, c'est dissimuler qui l'on fut. Comment peut-on alors parler sérieusement de vérité ? C'est grâce à l'enquête de René Lévy que Paul Ricoeur s'est trouvé obligé d'inventer un récit devenu légende : celle d'un homme brièvement abusé par la défaite française et la propagande gouvernementale.
Or, avant guerre, on l'a vu, cet homme qui haïssait la démocratie et avait de coupables penchants pour Hitler s'est trouvé logiquement du côté de la Révolution nationale jusqu'à ce que la guerre perdue par les nazis l'oblige à se convertir fort opportunément, comme tant d'autres, à la croix de Lorraine...Si d'aventure on faisait entrer en résonance la biographie de Paul Ricoeur dans sa philosophie, on découvrirait quelques pistes très intéressantes pour ce qui concerne notre sujet, à savoir ses propositions sur ce que je nommerai ici la question juive (18).

Quand *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* paraît en l'an 2000, c'est un pavé

phénoménologique de presque sept cents pages qui se retrouve sur les étals des libraires. Nonobstant ce qui apparaît tout de suite comme répulsif pour le plus grand nombre, une telle somme rédigée dans le sabir de Husserl et Heidegger, c'est un succès de librairie. Pour quelles raisons? L'époque est depuis plus d'une décennie au devoir de mémoire.
L'échec politique de Mitterrand au pouvoir depuis mai 1981, son renoncement au socialisme et son adoption du libéralisme sans état d'âme - c'était le programme de son adversaire politique Valéry Giscard d'Estaing... - en mars 1983, son art de plumer la volaille communiste, selon l'expression de l'époque, en achetant le PCF avec quelques plats de lentilles ministérielles, déçoivent massivement.

Désenchantés, un certain nombre de Français se retournent vers le Front national. Mitterrand instrumentalise le Parti et son chef, il le veut suffisamment fort pour casser en deux la droite républicaine afin d'être moins fort de sa propre force que de la faiblesse de la droite d'alors.
Mais il maîtrise mal cette progression fulgurante d'un Jean-Marie Le Pen, bête de scène médiatique, qui fait des scores incroyables lors de ses passages à la télévision, invité sur l'instance de François Mitterrand auprès du ministre de l'Information de l'époque, Georges Fillioud, qui rechigne, mais pas trop puisqu'il obéit.
Une autre instrumentalisation, celle de la profanation du cimetière de Carpentras, effectuée par quelques voyous qui haïssaient le FN, mais qu'on impute tout entier au parti et à la personne de Le Pen père, permit de contenir la poussée lepéniste. Vichysé, pétainisé, fascisé, nazifié, le Front national est assimilé par la totalité du monde médiatique, universitaire, culturel, scolaire, institutionnel, politique, religieux, syndical, à la Solution finale, aux millions de morts des guerres menées en Europe par le III Reich, à Oradour-sur-Glane et aux six millions de Juifs déportés, exterminés, brûlés, etc. La Shoah devient hélas, hélas, hélas, un enjeu de politique politicienne dont nous ne sommes pas sortis.

Si Jean-Marie Le Pen coche en effet toutes les cases de l'extrême droite française - dilection pour Pétain, haine du général de Gaulle, antisémitisme, anticommunisme, haine de la franc- maçonnerie, célébration de Brasillach fusillé pour intelligence avec l'ennemi (il écrivait qu'il ne fallait pas oublier les enfants juifs dans les déportations) (20) –, pourquoi diable François Mitterrand en a-t-il fait son meilleur allié pendant plus de dix années ? Pour rester au pouvoir, fût-ce au prix d'une guerre civile française, et ce, afin de jouir des prébendes de notre monarchie présidentielle.
Cette guerre civile lui permettait de se goinfrer de pouvoir comme un empereur de la Rome décadente, Le Pen fut donc l'avers de médaille dont Mitterrand était le revers. Dans cette configuration, le devoir de mémoire devenait l'impératif catégorique de toute belle âme des années 1980-1990. L'horizon politique ainsi bouché était : « Trop de mémoire quand et où ? Trop d'oubli quand et où ? Il signale dans une phrase qui peut paraître innocente dans un premier temps que la société française ne saurait être « indéfiniment en colère avec elle-même » mais qui, dans

un second temps, avec les précisons qui suivent, ne fait plus guère mystère.

Car de quelle colère s'agit-il ? Quelle guerre civile oppose qui et qui ? Ricoeur disperse l'ambiguïté en affirmant : « *Il ne faudrait pas qu'une nouvelle intimidation venue de l'immensité de l'événement [la Shoah] et de son cortège de plaintes vienne paralyser la réflexion sur l'opération historiographique (22).* » Le cortège de plaintes des victimes dont Ricœur souhaite qu'il cesse afin que les historiens puissent effectuer leur travail, voilà une idée chez un homme qui, spécialiste de la mémoire, de l'histoire et de l'oubli, a menti sur son passé pétainiste soit en le niant, soit en le minimisant, soit en le cachant, soit en en rendant responsable la propagande de l'époque !

Est-il le mieux placé pour dire, notamment aux Juifs, qu'on les entend trop sur ce devoir de mémoire et qu'ils devraient se taire... pour permettre, bien sûr, aux historiens de travailler? Venant d'un homme qui fut pétainiste de 1939 à 1944 et qui a menti sur ce passé-là, que faut-il comprendre de cette saillie plus d'un demi-siècle plus tard (23) ?

On eût aimé un commentaire détaillé de ces lignes écrites par le philosophe en 1939: « *J'avoue avoir éprouvé une véritable angoisse en lisant le discours de Hitler; non que je croie ses intentions pures mais dans un langage d'une belle dureté - j'allais écrire "d'une belle pureté" -, il rappelle aux démocraties leur hypocrite identification du droit avec le système de leurs intérêts, leur dureté pour l'Allemagne désarmée, l'interdiction qu'elles lui signifiaient de se créer des zones de puissance [...]. Je le sais bien, Hitler ne songe pas du tout à organiser le monde sous le signe de la collaboration, mais lui au moins [sic] parle du dynamisme de son peuple, et non du droit éternel (24) »*

Il n'est jamais venu. Si le philosophe avait vraiment voulu penser la mémoire, l'histoire et l'oubli, avec cette boue il disposait d'un matériau en or.

---

1. Étienne Balibar dit n'avoir conservé aucune mémoire, aucune trace, oubli là aussi, oubli là encore, de ce travail... Ces pages furent-elles mauvaises à ce point? Ont-elles même existé un jour ? Aucun journaliste n'a effectué l'enquête...
On peut lire dans Les Échos (article du 20 octobre 2017), qui rendent compte d'un livre de François Dosse, *Le Philosophe et le Président, Ricoeur & Macron,* paru chez Stock en 2017, ces mots d'Emmanuel Macron: C'est Ricœur qui m'a poussé à faire de la politique, parce que lui-même n'en avait pas fait », avait-il déclaré en juillet 2015. C'est, en partie, parce que Paul Ricoeur, son mentor en philosophie, lui avait confié avoir eu le sentiment de ne pas avoir été à la hauteur de Mai 68, de ne pas avoir osé « dire, affirmer les choses »... lorsqu'il était professeur à Nanterre, que le fondateur d'En marche ! s'est décidé à franchir le pas. François Dosse, celui qui a présenté le jeune étudiant au vieux philosophe octogénaire, revient sur le bourgeonnement de ce « compagnonnage intellectuel »

improbable qui a façonné le destin du « premier président philosophe de la Ve République ». L'expression est osée, mais l'auteur est convaincu de son bien-fondé. L'essai se veut aussi une réponse cinglante aux « Macron-sceptiques » tels Étienne Balibar, l'ancien professeur de philo de Macron, ou la philosophe Myriam Revault d'Allonnes, qui se sont interrogés sur l'instrumentalisation de la pensée de Ricœur r Macron. En 2022, le même François Dosse publie Macron ou les Illusions perdues. Les larmes de Paul Ricœur, Le Passeur éditeur. Voici la quatrième de couverture « Un retour critique sur le quinquennat d'Emmanuel Macron: la déception d'un penseur qui voyait en lui un véritable président philosophe. L'heure du bilan du quinquennat d'Emmanuel Macron a sonné. François Dosse avait soutenu le projet qu'il portait en 2017, discernant un prolongement politique de l'éthique du philosophe Paul Ricoeur (Le Philosophe et le Président, Ricœur & Macron, éditions Stock, 2017). Force est de constater que la politique menée a tourné le dos à l'ambition, préconisée par le philosophe, d'une vie bonne, avec et pour autrui, dans des institutions justes". Après s'être appuyé sur des idées fortes dans sa phase de conquête du pouvoir, Macron s'en est rapidement débarrassé dans son exercice. Dans cet essai, François Dosse passe en revue les grandes orientations du quinquennat du président Macron. S'il retrouve dans sa politique mémorielle et dans son européisme une cohérence avec ses sources d'inspiration, il en va tout autrement de sa pratique du pouvoir: privilégiant la verticalité, celle-ci aggrave la crise de notre démocratie, amplifie des inégalités déjà criantes, enferme notre pays dans ses frontières et ne parvient pas à répondre au défi écologique. La pandémie de Covid-19 a achevé de révéler les dysfonctionnements d'un pouvoir navigant à vue. Alors que cette crise en appelle impérieusement à un changement de cap, ce que nous propose le Président nouveau candidat n'est autre que de continuer à marcher... sans boussole. La lucidité vient toujours à point pour qui sait attendre...

2. François Dosse, Paul Ricoeur. Les sens d'une vie, éditions La Découverte/Poche, 2001, p. 475-476.

3. Ce sont ces maoïstes à propos desquels Bernard-Henri Lévy écrit, dans la préface aux Lettres à Hélène d'Althusser , Paul Thuillier, Socrate fonctionnaire. Essai sur (et contre) l'enseignement de la philosophie à l'université, éditions Complexe, 1982, p. 113.

4. François Dosse, Paul Ricoeur. Les sens d'une vie, op. cit., p. 477.

5. François Dosse, Paul Ricoeur. Les sens d'une vie, op. cit., p. 480.

6. Olivier Abel, Paul Ricœur, Jacques Ellul, Jean Carbonnier et Pierre Chaunu, Dialogues, éditions Labor et Fides, 2012, p. 42.

7. « Si c'est cela, la philosophie, pourquoi ne l'enseigne-t-on pas simplement dans les facultés de théologie ? »>, Paul Thuillier, Socrate fonctionnaire. Essai sur (et contre) l'enseignement de la philosophie à l'université, éditions Complexe, 1982, p. 113.

8. Olivier Abel, Paul Ricoeur, Jacques Ellul, Jean Carbonnier et Pierre Chaunu, Dialogues, op. cit., p. 35. 9. Paul Ricoeur, *La Critique et la Conviction.* Entretien avec François Azouvi et Marc de Launay, éditions Calmann-Lévy, 1995.10. Philippe Pétain, Discours aux Français (17 juin 1940-20 août 1944), éditions Albin Michel, 1989, p. 95.

11. Un appendice sur Jean Guitton, pétainiste notoire jusqu'à ses derniers jours, permet d'en savoir plus sur le fonctionnement de ce cercle Pétain: , on tait également la vérité de cette histoire à défaut de l'histoire de cette vérité ; quand les services du Quai d'Orsay mettent en réseau un texte rédigé par Olivier Mongin et Michaël Foessel sous le label de l'Association pour la diffusion de la pensée française, le moment pétainiste de Paul Ricoeur est tout simplement gommé. Comme il a avoué qu'il s'est trompé sur peu de temps, on loue sa grande honnêteté. En 1988, il semble que Ricœur n'ait pas écrit par hasard un livre au titre ambigu: Innocente culpabilité...
16. Georges Gusdorf, Le Crépuscule des illusions. Mémoires intempestifs, éditions de La Table ronde, 2002, p. 207-208. Voir sur ce sujet Paul Ricoeur,
22. Alexandra Laignel-Lavastine, « La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli », Le Monde, 21 août 2008.23. Voici comment Alexandra Laignel-Lavastine conclut son article:
24. Paul Ricœur, «*Où va la France ? Perte de vitesse* », Terre nouvelle, 2 mars 1939.

PREMIER APPENDICE
Jean Guitton chasse le Juif errant

Jean Guitton n'était pas un philosophe de gauche, c'est le moins qu'on puisse dire. Je ne lui consacre un chapitre dans cet ouvrage sur les racines de gauche de l'islamo-gauchisme français que pour saisir un peu du Paul Ricoeur qui, lui aussi, enseignait les vertus de la Révolution nationale dans les cercles Pétain.

« Pétain c'était le bon Dieu. »
Jean Guitton

Un étrange paradoxe conduit le philosophe Jean Guitton à se dire pétainiste lors de son séjour dans un camp de prisonniers en Allemagne entre 1940 et 1944, à réitérer cette profession de foi qu'il le fut et ne regrette pas de l'avoir été devant un tribunal d'épuration à la Libération à qui il dit : «le Maréchal, c'est sacré (1)», tout en prétendant qu'il n'a pas été antisémite.
Comment un agrégé de philosophie qui enseigne la discipline à l'université peut-il affirmer qu'il porte le Maréchal aux nues mais n'a jamais été antisémite? Car amputer le maréchalisme de l'antisémitisme, c'est créer une fiction, une chimère - il est vrai que ce penseur catholique se montre plus d'une fois en délicatesse avec la raison raisonnable et raisonnante (2).C'est ainsi qu'il estime que la mystique Marthe Robin
« était soumise à un phénomène très curieux qui lui permettait d'apparaître à cent kilomètres de l'endroit où elle se trouvait. Dans le domaine de la psychanalyse, cela porte un nom, d'envoyer ainsi un ectoplasme très loin de l'endroit où l'on se trouve. J'en ai eu une expérience très particulière avec Marthe Robin: elle avait une amie qui mourait et qui lui avait promis de l'assister au moment de sa mort. Elle était à cinq kilomètres de cette amie. Au moment de sa mort, cette femme a vue [sic] l'ectoplasme de Marthe Robin arriver et lui donner quelques paroles de consolations (3) »

Mais Jean Guitton incarne assez bien cette façon qu'ont eu un certain nombre de pétainistes de prétendre après guerre qu'ils n'avaient pas été antisémites, qu'ils ignoraient l'existence des camps d'extermination et l'existence des chambres à gaz, qu'ils n'ont pris connaissance de la Solution finale qu'après la guerre avec la libération des camps en janvier 1945 et qu'ils croyaient que le pétainisme était l'avers d'une pièce dont le revers était le gaullisme, le premier brandissant un bouclier qui protégeait la France du mal nazi, pendant que le second, à Londres, était avec la Résistance le glaive qui permettrait le jour venu de libérer la France de l'occupant national-socialiste.

Dans son oflag, Guitton a créé un mouvement qui avait pour nom : « Centre d'études de la Révolution nationale » : « Pendant six ans, toutes les fois que Vichy prenait un décret pour soutenir le travail, la famille ou la patrie, Jean Guitton [il parle de lui à la troisième personne...] faisait un discours. J'ai fait cela pendant six ans. Après, on m'a dit : "Vous avez été avec le diable." Puisque Pétain, c'était le diable. »
À Jacques Lanzmann qui lui demande : «Vous saviez que Pétain était le diable? Pour beaucoup il était le mal, le traître. Mais le saviez-vous ? » Il répond : « C'était l'inverse, je pensais que c'était le bon Dieu. Comme pour la plupart des Français, Pétain était pour moi le vainqueur de Verdun. Il représentait celui qui défendait la famille et la patrie, valeurs auxquelles j'adhérais. » Question de Lanzmann : «Saviez-vous qu'il y avait toutes ces déportations de Juifs ? »
Réponse : « Mais non, personne ne le savait, à ce moment-là, dans les oflags. Je ne l'ai su qu'à la fin, quand les Allemands m'ont mis sur les routes avec la Gestapo et que je croisais des hommes en pyjama autour des camps de déportation (3.) »

On peut s'étonner que Jean Guitton puisse dire, en même temps, que, pendant six années, il a épluché tous les décrets de Pétain et qu'il aurait eu connaissance de ceux qui concernaient le travail, la famille, la patrie, mais pas de ceux qui concernaient les Juifs!
Car dire clairement que « toutes les fois que Vichy prenait un décret » il était au courant et prétendre qu'il ignorait le sort fait aux Juifs dans les décrets antisémites, c'est mentir. S'il choisissait les textes sur travail, famille, patrie, il écartait ceux qui faisaient des Juifs des sous-hommes, il lui fallait donc bien les connaître.

Ce fameux Centre d'études de la Révolution nationale qui a fonctionné si longtemps dans le camp de prisonniers ignorait qu'on maltraitait les Juifs en France ! Que Pétain ait été le vainqueur de Verdun, soit, qu'on ait apprécié cet homme-là, pourquoi pas, ce fut le cas d'Emmanuel Berl, juif apparenté aux Proust et aux Bergson, à qui l'on doit cette fameuse phrase prononcée par... Pétain: « La terre, elle, ne ment pas. » Mais l'auteur de Regain au pays d'Auge a très vite compris que le Pétain de 1918 n'était pas le Pétain de 1940 et qu'en 1940, 1941, 1942, 1943, 1944 et 1945, et après, aimer encore Pétain sous prétexte qu'il fut l'homme de Verdun, c'était aussi aimer le Pétain antisémite et collaborationniste.
Pour Jean Guitton, Pétain, c'était «l'homme providentiel qui avait arrêté Hitler. Nous n'entendions jamais parler de De Gaulle. L'appel du 18 juin, personne n'en parlait parce que personne ne l'avait entendu. Ma captivité a duré six ans, six années d'ignorance des faits réels? ».

Le philosophe catholique peut donc dire en même temps qu'il est au courant de toute la législation de Vichy, puisqu'il commentait les textes de loi prélevés par ses soins dans le corpus vichyste dont il ignorait le caractère antisémite, et qu'il ignorait l'existence du général de Gaulle, de son appel du 18 juin, et celle de la Résistance

par lui organisée. Ce qui veut dire qu'il n'a pas vu non plus qu'un tribunal a jugé de Gaulle en son absence à la dégradation, à la confiscation de tous ses biens, sous prétexte qu'il aurait déserté, se serait mis au service d'une puissance étrangère - on croit rêver... —, puis qu'il l'a finalement condamné à la peine de mort le 2 août 1940.
Lors de son procès à la Libération, le tribunal a demandé à Jean Guitton :
« Rachetez-vous. Reconnaissez au moins que vous vous êtes trompé. »
C'était en 1946, le philosophe ne pouvait plus ignorer le rôle joué par le maréchal Pétain dans la collaboration avec le national-socialisme. Il savait que six millions de Juifs avaient été exterminés en Europe avec la complicité du vainqueur de Verdun et que la vareuse du militaire était recouverte du sang des Juifs d'Europe exterminés dans les camps de la mort nazis.
Il avait eu le temps de prendre connaissance de la réalité de la Solution finale, de son dispositif, des rafles et des déportations, des camps de concentration et d'extermination, des chambres à gaz et des fours crématoires.
Qu'a-t-il répondu ?
« Je ne le reconnais pas. »
Au motif d' « intelligence avec l'ennemi et aide à la propagande allemande », Jean Guitton est rétrogradé : il ne peut plus enseigner à l'université (de Montpellier), mais au lycée (d'Avignon). Un ministre socialiste, Marcel Naegelen, transforme cette sanction en «interdiction d'accéder aux fonctions administratives ».

Le philosophe introduit une requête au Conseil d'État qui arrive sur le bon bureau celui d'un certain Georges Pompidou, qui a bien pris soin de ne pas entrer dans la Résistance. Le jugement du Comité de libération et la décision du ministre sont cassés. Jean Guitton est réintégré dans l'enseignement supérieur.
Il enseigne à la faculté de Dijon. Puis, en 1955, et malgré les protestations, légitimes, de Jean Wahl et de Vladimir Jankélévitch10, à la Sorbonne. En 1961, il est admis sous la coupole de l'Académie française. En 1987, à l'Académie des sciences morales [sic] et politiques [sic].
Y eut-il intelligence avec l'ennemi de la part de Jean Guitton?
Le philosophe publie Fondements de la communauté française chez Plon dans une collection intitulée « *Les cahiers des captifs* ». À la fin de l'ouvrage, le philosophe note une date: 25 décembre 1941. Noël donc pour qui voudrait y voir un signe, autrement dit, celui de l'annonce du retour de l'espérance. Il se trouve que cet ouvrage est un éloge de la politique et de la personne du maréchal Pétain...
Que dit ce livre ?
C'est un traité du fascisme français.
Ce petit texte d'une centaine de pages, vif et pédagogique, dont on sent bien qu'il est pensé comme le petit livre brun de la Révolution nationale, s'ouvre... avec une préface on ne peut plus claire du maréchal Pétain lui-même : «*Votre œuvre est une expression fidèle des principes qui dirigent mon action et vous en avez composé une parfaite synthèse. [...] Votre effort pour pénétrer mes intentions vous donne une*

part efficace à mon action. Vous vous placez ainsi parmi les artisans de l'édifice nouveau. Je vous en félicite et vous remercie (11). »

Le philosophe ne regrettera jamais ni ce livre, ni cette préface, ni les idées qu'on y trouve. Jean Guitton fait l'éloge de la Révolution nationale; il invite au « redressement national » dans l'esprit du Maréchal qu'il présente comme un grand soldat, un grand homme, un grand chef d'État qui s'inscrit dans la lignée des rois de France. Il affirme que la décadence de la nation française a précédé juin 1940 et que la décomposition du pays a préparé la défaite.

La reconquête est possible, il suffit de souscrire à la thérapie pétainiste.

Le philosophe précise, et l'information ne manque pas d'intérêt, que, dans ce camp de prisonniers où il se trouve, à Hoyerswerda, en Saxe, « on ne cesse de penser à cette Révolution nationale dont on épie les moindres manifestations. On étudie les textes. On en recherche l'esprit. On en imagine les prolongements. On veut en découvrir la substance (12) ». Épier les moindres manifestations de la Révolution nationale, étudier les textes, distinguer en eux l'esprit et la lettre, imaginer les conséquences de ces textes lus et analysés, étudiés et médités, voilà un projet dont on ne saurait imaginer une seule seconde qu'il passe à côté de la dimension antisémite de l'État français !

Le 25 décembre 1941, date de fin de ce texte, la persécution des Juifs existe depuis plus d'une année. Faire silence sur ce sujet, c'est manifester sa complicité: Jean Guitton ne trouve rien à redire aux lois antisémites de Vichy. On verra que, sauf une seule occurrence, le mot Juif est inexistant dans ce texte et que cette seule évocation explicite, doublée d'une allusion, ressemble à s'y méprendre à une bénédiction discrète de l'antisémitisme de Vichy par le philosophe.

Jean Guitton propose un régime nouveau, « un ordre neuf (13) ». Il n'est pas question d'aller chercher un modèle dans le passé en envisageant un quelconque retour à la tradition; pas plus il ne faudrait imiter quelque régime que ce soit, ni le marxisme-léninisme collectiviste ni l'individualisme libéral du capitalisme.

Sur l'Allemagne nazie, Guitton écrit que « les nécessités de la guerre n'ont jamais encore laissé aux communautés leur jeu normal (14) ». Voilà une formule qui ne cesse d'étonner, car Hitler est au pouvoir depuis le 30 janvier 1933 et le philosophe écrit après huit années d'exercice du pouvoir national-socialiste, ce qui permet de disposer d'un avis. De plus, la guerre n'a commencé qu'avec l'invasion de la Pologne le 1er septembre 1939, ce qui laissé au dictateur nazi six années pour conduire la politique que l'on sait, notamment pour son caractère violemment antisémite – l'arsenal des lois antisémites de Nuremberg date du 15 septembre 1935, la Nuit de cristal du 9 novembre 1938 et l'Allemagne est constellée de camps de concentration où sont enfermés les opposants, Juifs compris, depuis 1933. Le camp d'Auschwitz a été créé le 27 avril 1940.

L'antisémitisme de Jean Guitton prend la forme d'un silence coupable, car taire la persécution des Juifs dans le régime national-socialiste, tout autant que dans l'État français du maréchal Pétain, puis, plus tard, en 1946, lors de l'épuration, persister et

signer en présence de ceux qui lui demandent de dire au moins qu'il s'est trompé et tenir ce langage jusqu'à sa mort presque centenaire, par exemple dans son autobiographie parue en 1997, Mon testament philosophique (15) c'est, pour le moins, illustrer l'adage « qui ne dit mot consent »...
S'il prétend qu'il ne faut pas rechercher de modèle à l'ordre nouveau du maréchal Pétain dans le passé et le présent, pourquoi dès lors citer en bonne part António de Oliveira Salazar, le dictateur portugais, et ce, à deux reprises (16) ?
Rappelons que Salazar enverra un télégramme de condoléances à Berlin, fera mettre les drapeaux en berne et décrétera une demi-journée de deuil national à l'annonce de la mort de Hitler.

L'utopie politique de Jean Guitton emprunte ici ou là à Bergson - ça n'est pas le lieu de développer ici, mais nombre de concepts du philosophe auteur de La Pensée et le Mouvant parsèment le texte des Fondements (17). À l'évidence, la pensée politique de Bergson qui prend le parti d'une société ouverte contre une société close, c'est la thèse développée dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion*, ne saurait cautionner les réflexions politiques pétainistes de Jean Guitton. Pour information, signalons en passant que, dans les cours qu'il donne dans le Centre d'études de la Révolution nationale du camp, il effectue des conférences sur Henri Bergson, qui est juif.
Guitton a découvert le philosophe quand il avait 16 ans en lisant L'Évolution créatrice. Il fait sa connaissance à son domicile en 1921, alors qu'il est à l'École normale supérieure, en venant l'inviter au bal de l'école ! Au cours de cette rencontre, Bergson dit à Guitton : « *Quand je dis christianisme, j'entends aussi judaïsme, qui n'est que la préparation du christianisme. C'est un des accidents les plus regrettables de l'histoire que les Juifs n'aient pas suivi le Christ; à cause des sectes, comme celles des pharisiens (18)*. » Le judaïsme, même pour Bergson, qui est juif, nomme donc l'erreur de ceux qui n'ont pas compris qu'il s'est réalisé dans le christianisme - c'est alors la position officielle de l'Église catholique, apostolique et romaine.
Jean Guitton revint souvent voir Henri Bergson jusqu'à sa mort, en 1941. Ce dernier eut l'intention de se convertir au catholicisme, mais ne le fit pas pour éviter qu'en pleine occupation de la France par les nazis on puisse penser qu'il agissait par opportunisme. Il ne voulut pas commettre ce qui aurait été vu comme une trahison de son peuple. C'est donc par fidélité qu'il ne se fit pas catholique (19).
De sorte que, quand Jean Guitton prétend avoir pris des risques en faisant cours sur Bergson dans son oflag, il sait qu'il consacre ses conférences à un homme que des scrupules retiennent dans le judaïsme mais qui aspire à la conversion catholique l'auteur de L'Évolution créatrice s'est intérieurement détaché du judaïsme pour embrasser le catholicisme (20).
Le cours qu'il donne sur Bergson dans son oflag n'est pas celui d'un rebelle qui résiste, d'un résistant qui s'oppose, d'un insoumis qui se lève, mais d'un catholique qui célèbre un autre catholique afin d'édifier son auditoire. Les hagiographes aiment

à préciser que le chef du camp lui fit savoir qu'un cours sur le Juif Bergson était mal venu et qu'il aurait répondu, bravache, qu'il était moins juif qu'universel – il aura probablement dit, eu égard à l'étymologie, catholique. L'histoire n'alla guère plus loin, il put continuer à enseigner Bergson.

Revenons aux *Fondements de la communauté française*. J'ai écrit plus haut qu'il s'agissait d'un traité du fascisme français. Précisons.
Quelle est la thèse de ce livre ?
Il faut en finir avec les idées de la Révolution française, l'internationalisme et la lutte des classes et, pour ce faire, retrouver la puissance de la tradition chrétienne. Guitton, qui connaît le sens des mots, propose une mystique *sociale, nationale et spirituelle*. Il revient à plusieurs reprises sur ce couple *social et national, national et social,* non sans ignorer que la doctrine raciste du III Reich est nationale et socialiste - nazi étant d'ailleurs la concentration des deux mots. Pas une phrase de précaution n'accompagne cette célébration qu'il fait des deux instances liées. Quand il invite à de nouveaux paradigmes mystiques, il écrit : «Un socialiste devenu national sera plus et mieux socialiste. Un nationaliste devenu social aimera sa nation davantage (21). » Ce dangereux jeu sémantique semble une façon de murmurer pour n'avoir pas à dire clairement.
Comme souvent chez Jean Guitton, il faut lire entre les lignes, interroger les blancs et les silences, questionner le monde muet du je-ne-sais-quoi et du presque-rien. Par exemple, qu'il ne soit nulle part explicitement question des Juifs dans ce texte fondateur d'une mystique nationale appelée à permettre une refondation de la France dans le moment historique du délire nazi européen et en pleine Révolution nationale, voilà une preuve que le philosophe met la question juive sous le boisseau et que, pareil à Ponce Pilate, il se lave les mains des persécutions que Hitler et Pétain infligent aux Juifs d'Europe.
Ainsi, il dit que, dans son Cercle d'étude de la Révolution nationale, avec ses amis, ils sont « guidés par la pensée lucide [sic] du Maréchal (22) ». On ne saurait imaginer que cette pensée lucide ne le soit pas aussi en matière d'antisémitisme et que, dès lors, les lois, qu'il ne peut pas, on l'a vu, ne pas connaître, sont de bonnes lois, justes et bienvenues.
Le philosophe oppose l'individu égoïste à la personne généreuse : la première ne se reconnaît que des droits et manifeste un esprit victimaire, la seconde donne, partage et se reconnaît des devoirs ; la première incarne l'esprit de jouissance, la deuxième l'esprit de sacrifice; l'une ne connaît que son intérêt particulier, l'autre aspire au Bien commun, la notion essentielle de ce projet de société ; ici le nihilisme ferment de décomposition de la société qui aliène, là le sens du service qui libère ; d'une part, l'égocentrisme narcissique, le repli sur soi, l'égotisme immoral, d'autre part, le sens du Travail, de la Famille et de la Patrie.
En d'autres termes : le Mal qui a produit la défaite et la débâcle, contre le Bien qui générerait le bonheur de la communauté nationale derrière son chef, le Maréchal.
La Révolution nationale consiste à créer le Bien commun par le sacrifice, par le

souci de ce qui, au-delà de soi, permet à ce qui fait la grandeur de la France de perdurer au-delà de la mort des individus se marier, faire des enfants, fonder une famille; travailler, être fier de son métier, se faire paysan, ouvrier, soldat, aimer et respecter ses outils, vénérer le travail bien fait, obéir au contremaître ou au patron qui dispose de l'autorité ; le moment venu, obéir aussi à l'officier qui invite au sacrifice de sa vie pour la France.
On aura reconnu la trilogie Travail, Famille Patrie, une devise qui remplace le triptyque Liberté, Égalité, Fraternité, puisque la République française, détruite par Pétain, a été remplacée par l'État français.

Quand il consacre un plein chapitre à la société communautaire, Jean Guitton parle à mi-voix, disons-le autrement avec une voix de messe basse. Il chuchote, il susurre, il siffle contre « les sociétés occultes (23) » qui empêchent la formation des sociétés que le philosophe dit naturelles et qu'il présente comme « organiques (24) » – un classique de la pensée fasciste. On songe bien sûr, c'est à mi- mot ou à bas bruit, à la franc-maçonnerie qui se met en travers du projet de réalisation du Bien commun au profit du seul bien particulier, des petits intérêts personnels.
Guitton analyse les communautés intermédiaires que sont, je respecte son ordre, les provinces, la communauté agricole, la communauté de travail, les professions libérales, les fonctionnaires, l'armée, la communauté de culture, à savoir l'université et l'institut, les communautés spirituelles - nous sommes au sommet de sa hiérarchie.
C'est donc à ce moment de l'analyse, à ce lieu même du texte, qu'apparaît cette phrase: « Enfin [sic], il y aura lieu d'étudier les communautés accueillies dans la nation (problème juif et musulman) (25) » - nous y voilà.
Les musulmans sont à penser dans le cadre de l'Empire français où ils sont alors nombreux, notamment en Afrique et au Moyen-Orient; les Juifs relèvent plus explicitement d'une présence diffuse dans le corps de la nation française.
Musulmans et Juifs génèrent, on l'a vu, un problème.
On n'en saura pas plus.
Mais pour qui écrit, et pense, que le maréchal Pétain est un guide à suivre en tout, une haute conscience qui incarne l'autorité conférée par l'histoire, notamment celle qui s'est jouée à Verdun en 1918, une figure qui incarne le Bien commun et le peuple construit par la mystique nationale, un écho aux figures de la royauté française, pour le ramasser en une seule formule : « le bon Dieu (26) », autrement dit : parole d'Évangile, c'est un problème qui a pour nom l'incapacité juive à faire partie de la communauté organique nationale.
Le philosophe dit que ce problème aura à être traité plus tard ; à ma connaissance, il ne l'a pas été. La suite de l'histoire, la fin de la guerre, la Libération, l'épuration, le triomphe du gaullisme jusqu'en 1968 (27) feront rentrer Jean Guitton dans sa coquille : il dira n'avoir jamais changé d'avis sur Pétain, jusqu'à la fin de son existence, nonobstant ce qu'il a pu apprendre de lui après guerre et de sa politique antisémite pendant l'Occupation. Il eût été difficile pour lui de revenir sur ce sujet

en pétainiste impénitent!
Un second moment de son analyse permet de comprendre ce qui se cache sous ce qu'il estime être un problème : Jean Guitton critique la démocratie qui valide le triomphe de l'intérêt égoïste contre le Bien commun. Il lui préfère un régime dans lequel le chef est élu par un conseil dont les membres sont choisis... par le chef ! Suit alors une analyse qui oppose les enracinés aux déracinés.
De la même manière que les sociétés occultes font obstacle à la vie des communautés organiques (dit autrement : que les francs- maçons empêchent la cohésion nationale), les déracinés ne permettent pas l'existence de ces mêmes communautés organiques (dit autrement : les Juifs en tant que déracinés emblématiques incarnent les maladies du corps social).
Jean Guitton oppose, toujours sans en avoir l'air, les célibataires aux pères, les incompétents aux compétents, les masses aux élites, mais également les déracinés aux enracinés. On comprend que, dans la poursuite du Bien commun, qui permet de construire une mystique nationale, les pères sont préférables aux célibataires, les compétents aux incompétents, les élites aux masses, mais également, bien sûr, évidemment, les enracinés aux déracinés.
Car les déracinés sont «ceux qui manquent par nature [sic] du sens du Bien commun sur ceux qui le possèdent par la vocation [sic], l'éducation et l'expérience (28) ».
Manquer par nature du sens du Bien commun définit le Juif déraciné contre le Français qui, par vocation, en est, lui, capable, parce qu'il est enraciné.
L'élève du lycée Louis-le-Grand, l'étudiant de l'École normale supérieure, l'agrégé de philosophie, le docteur ès lettres, le penseur ayant déjà écrit sur Plotin, Augustin, Leibniz, Renan, Newman pense qu'il existe par nature des gens incapables de viser le Bien commun du simple fait qu'ils sont ce qu'ils sont c'est le sens de l'expression par nature..., à savoir: des Juifs déracinés.

C'est dans sa conversation avec Claude Lanzmann que Jean Guitton en dit un peu plus sur les Juifs. À son interlocuteur lui faisant remarquer qu'il parle peu de son père, le philosophe répond: « Parce que mon père était essentiellement opportuniste. L'idée de mon père, c'était l'idée des Juifs. Parce que dans le sang Guitton, il y a du sang juif. Roger Peyrefitte le dit dans son livre, que les Guitton sont des Juifs convertis (29). » Il faut bien se rendre à l'évidence, cet homme qui dit qu'on ne peut avoir aimé sa mère à ce point et envisager d'épouser une femme (30), ce qu'il fera tout de même, déteste son père qu'il assimile aux Juifs et dont il estime qu'il est par essence opportuniste, c'est-à- dire, selon lui, juif...

Bien sûr, Lanzmann ne peut laisser passer ce lieu commun chez les antisémites qu'un Juif serait un opportuniste : il le lui fait remarquer.
Il affirme : « Le tempérament juif, c'est plutôt la générosité, le don de soi. Généralement, en tous les cas chez les intellectuels juifs. Il y a presque une mystique juive du don de soi. Je ne peux pas vous laisser dire une pareille chose sans réagir. Et le fait que vous ayez peut-être du sang juif n'excuse pas ce genre de

pensée. » S'ensuivent un bref échange et une question de Guitton : « Les Juifs sont-ils les maîtres du monde ? » Nouveau cliché antisémite.
Le philosophe récuse les thèses de Lanzmann : elles sont une projection de ce qu'il est et il est lui-même généreux, mais les Juifs ne le sont pas, dit-il. Puis ceci, troisième lieu commun antisémite : « Le caractère propre du Juif, c'est d'être errant, c'est-à-dire toujours en train de changer. »

Ces propos sont échangés entre juin et juillet 1994, Jean Guitton est alors âgé de 92 ans. Il pense toujours que, déraciné, incapable de viser le Bien commun, inassimilable par nature à la communauté française qui suppose une mystique nationale dont il est incapable par essence, le Juif est opportuniste, qu'il est le maître du monde, qu'il erre sans cesse et qu'il est tout le temps en mouvement, c'est-à-dire insaisissable, donc incapable de faire un bon Français enraciné animé par une mystique nationale et sociale.

La vérité du judaïsme pour Jean Guitton, c'est le christianisme dans lequel saint Paul, d'abord juif qui persécute les chrétiens sous le nom de Saül, se convertit sur le chemin de Damas, et abolit le judaïsme par la révolution chrétienne qui suppose la suppression du judaïsme et des Juifs.
Le philosophe, qui fut l'ami des papes, de Jean XXIII, qui le choisit comme laïc pour participer au concile Vatican II, de Paul VI, de Jean-Paul II, incarne l'antisémitisme chrétien dans sa superbe.
Cette théorie vaticane disparaît avec Nostra Ætate, un texte de Paul VI Sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes publié le 28 octobre 1965. Mais Jean Guitton semble n'avoir pas souscrit aux conclusions du pape qui affirmait que les Juifs n'étaient pas le peuple déicide et que l'Église n'était pas la vérité accomplie du judaïsme.
Jean Guitton est mort pétainiste le 21 mars 1999.

En évoquant le pétainisme de ses années d'Occupation, il écrit dans une lettre au général Jacques Le Groignec datée du 5 août 1991 :

> « *Ce fut, à mon avis, l'heure du sacrifice absolu, du sacrifice de la réputation; l'acceptation de l'infamie". Quel eût été le sort des prisonniers ? J'étais prisonnier alors, et je n'aurais sans doute pas survécu... Je me sens (à tort peut-être) lié pour la vie à Pétain par la reconnaissance, mais je considère qu'il a épargné aux Français une épreuve dernière en assumant le déshonneur, inévitable. N'est-ce pas la définition de l'amour ? Se sacrifier soi-même pour sauver les autres ? »*

Jean Guitton, l'ami des papes, poussa le zèle jusqu'à s'assurer qu'il apparaîtrait comme fidèle au- delà de sa vie, car il demanda à son correspondant, par ailleurs auteur pétainiste d'une série de six livres sur le Maréchal, de publier cette lettre après sa mort. Ce général d'aviation était aussi président de l'Association pour défendre la mémoire du maréchal Pétain.

Ce qui fut fait dans les colonnes du Figaro à la date du 29 mars 1999 (31). C'était une façon de cracher sur les cendres des six millions de Juifs exterminés dans le cadre de la Solution finale, ce qui en dit long sur ce que fut l'amour du prochain pour ce philosophe chrétien.

---

1. Jean-Jacques Antier, La Vie de Jean Guitton, éditions Perrin, 1999, p. 179.
2. Sur toutes les questions de théologie chrétienne, par exemple, historicité de Jésus, virginité de Marie, réalité matérielle de l'incarnation, ou plus encore dans son Portrait de Marthe Robin (éditions Grasset, 1999), un ouvrage dans lequel il soutient que cette femme a vécu trente années en ne mangeant que des hosties.. Il lui a rendu visite une fois par an pendant des années; tous les vendredis, elle saignait à l'endroit des stigmates du Christ. Le père carmélite Conrad de Meester, chargé d'instruire son procès en béatification pour le Vatican, a montré combien Marthe Robin était une affabulatrice qui marchait, mangeait, buvait et qui a pillé nombre de textes de mystiques pour écrire les siens sans citer ses sources. Son rapport circonstancié a été envoyé au Vatican, il a été enterré. On a retrouvé le manuscrit dans sa cellule à sa mort, le 6 décembre 2019. Il a été publié sous le titre La Fraude mystique de Marthe Robin, aux Éditions du Cerf, en 2020.
3. Jean Guitton et Jacques Lanzmann, Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas, éditions Desclée de Brouwer/éditions JC Lattès, 1994, p. 93.
4. On doit cette thèse du glaive gaulliste et du bouclier pétainiste au maurrassien Henri Massis, utilisée dans sa plaidoirie par maître Isorni, l'avocat de Pétain. On sait que c'était la défense du président de la République François Mitterrand, qui avait été vichyste, maréchaliste, pétainiste et giraudiste. Des historiens ont même créé, pour nommer cette engeance, le concept de << vichysto-résistant » : Bénédicte Vergez-Chaignon, Les Vichysto- Résistants de 1940 à nos jours, éditions Perrin, 2008, livre couronné par l'Académie française! On trouve également cette thèse dans la biographie de Maurice Clavel, par Monique Bel: « Ses discours aux jeunes de Cambons [où il est à la tête d'un chantier de jeunesse pétainiste...] sont "pétanisto-résistants" : il croit à une connivence secrète entre le gouvernement de Vichy et la France libre de Londres: de Gaulle est le ministre des Affaires étrangères d'un gouvernement dont Pétain a pris en charge l'Intérieur » (Maurice Clavel, éditions Bayard, 1992, p. 53).
5. Jean Guitton et Jacques Lanzmann, Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas, op. cit., p. 118.
6. Quand François Mitterrand, devenu président de la République, faisait fleurir la tombe du maréchal Pétain de 1987 à 1993, il prétendait célébrer le vainqueur de Verdun, mais il n'ignorait pas qu'il célébrait en même temps le chef de l'État français qui fut antisémite et collaborationniste. Voir Michel Onfray, Vies parallèles. De Gaulle et Mitterrand, éditions Robert Laffont, 2020; voir Pierre Péan, Une jeunesse française, François Mitterrand (1934-1947), éditions Fayard, 1994; voir également Emmanuel Faux, Thomas Legrand et Gilles Perez, La Main droite de Dieu. Enquête sur François Mitterrand et l'extrême droite, Éditions du Seuil, 1994.
7. Jean Guitton et Jacques Lanzmann, Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas, op. cit., p. 119. 8. Jean-Jacques Antier, La Vie de Jean Guitton, op. cit., p. 180.
9. Id. Son biographe estime ce motif « non crédible ».

10. Vladimir Jankélévitch, L'Esprit de résistance. Textes inédits, 1943-1983, éditions Albin Michel, 2015. 11. Jean Guitton, Fondements de la communauté française, éditions Plon, 1942, p. 5-6.
12. Ibid., p. 15.
13. Ibid., p. 35.
14. Ibid., p. 75.
15. Jean Guitton, Mon testament philosophique, Presses de la Renaissance, 1997. 16. Id., Fondements de la communauté française, op. cit., p. 76 et 83.
17. Ainsi avec l'usage de ces mots, concepts ou notions: énergie, vie, mouvement, élan, mystique, intuition, caractère du chef, société organique, joie, ou sur la nécessité de coupler l'action et la pensée. Bergson écrivait quant à lui qu'il faut << agir en homme de pensée et penser en homme d'action >>, << Message au congrès Descartes (1937) », dans Mélanges, PUF, 1971, p. 1579 et p. 1537. Le futurisme italien, via les usages du bergsonien Georges Sorel et de ses Réflexions sur la violence, a paradoxalement nourri le discours fasciste. Précisons qu'à l'autre extrémité du spectre politique, Bergson a également nourri la pensée du général de Gaulle : voir Michel Desvignes, << Bergson et de Gaulle », dans Charles de Gaulle, « Les Cahiers de L'Herne », 1973, p. 252-260. Pour un usage de << gauche » de Bergson, voir Souleymane Bachir Diagne, Bergson postcolonial, CNRS éditions, 2011.
18. Jean-Jacques Antier, La Vie de Jean Guitton, op. cit., p. 77.
19. Ibid., p. 151. Dès 1937 (!), dans un codicille à son testament, il écrit: << Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du catholicisme, où je vois l'achèvement complet du judaïsme. Je me serais converti si je n'avais vu se préparer depuis des années la formidable vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux qui seront désormais des persécutés. >>
20. C'est ce que Jean-Jacques Antier nomme << une conversion l'intention », dans La Vie de Jean Guitton, op. cit., p. 80.
21. Jean Guitton, Fondements de la communauté française, op. cit., p. 111.
22. Ibid., p. 17. Du même, Jean Guitton écrit: << Le Maréchal était chef de guerre ; l'appel communautaire, en le sacrant chef d'État, développe dans sa riche nature les qualités en quelque sorte royales », p. 55-56.
23. Ibid., p. 74.
24. Ibid., p. 48: « Une société organique n'est pas composée d'individus solitaires, mais de communautés hiérarchiquement ordonnées. » Jean Guitton écrit par ailleurs que les communautés inférieures doivent se soumettre aux communautés supérieures jusque dans la forme d'un empire, p. 68. Il théorise un impérialisme colonialiste catholique qui se révèle l'élargissement du nationalisme, où le chef contrôle la radio, la presse, l'école, l'université, l'édition, etc.
25. Ibid., p. 78.
26. Jean Guitton et Jacques Lanzmann, Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas, op. cit.
27. Quand il rencontre le général de Gaulle en juin 1964 en tant que directeur de l'Académie, qui se doit de présenter Jacques Rueff, qui vient d'y être élu, au président de la République, il en profite pour lui demander... de rapatrier les cendres de Pétain à Douaumont ! Refus du général, bien sûr... Dans Jean-Jacques Antier, La Vie de Jean Guitton, op. cit., p. 274.
28. Jean Guitton, Fondements de la communauté française, op. cit., p. 86-87.
29. Jean Guitton et Jacques Lanzmann, Celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas, op. cit., p. 178. 30. << Quand on a trop aimé sa mère, on ne peut pas aimer une autre femme », ibid., p. 185.

31. Dominique Venner, Histoire de la collaboration, éditions Pygmalion, 2002, p. 374. On apprend également dans cet ouvrage que Jean Guitton a écrit dans une revue pétainiste catholique créée et animée par Jean de Fabrègues, un proche de François Mitterrand, intitulée Demain et qui est parue jusqu'en 1944, p. 117.

Troisième partie
LA NÉANTISATION DES JUIFS

SARTRE RÉSISTE DÈS 1946

« *La seule arme dont disposent les Palestiniens est le terrorisme.* »
Jean-Paul Sartre,
La Cause du peuple

Sartre a politiquement empuanti le XXe siècle, il a également empoisonné la question juive. Une biographe du philosophe avant la Seconde Guerre mondiale montre un dandy prétentieux et suffisant ravagé par son envie de laisser son nom dans l'histoire de la littérature. La publication de ses Carnets de la drôle de guerre et des deux tomes de sa correspondance avec Simone de Beauvoir, les *Lettres au Castor et à quelques autres* (1926-1963), le montrent soucieux de lui-même et de l'immortalité que cet athée se propose d'obtenir par ses livres.
Son écrivain préféré n'est pas Stendhal par hasard : c'est l'auteur des *Souvenirs d'égotisme*, un néologisme qui qualifie cette propension au culte du moi satisfait de lui-même.
Dans quelques lettres à Beauvoir, il écrit sous le regard de lui-même statufié puisqu'il s'interdit de confier à ses lettres des détails peu reluisants qui pourraient entraver son projet existentiel - son projet originaire, pour parler le langage de sa psychanalyse existentielle, à savoir: devenir un grand écrivain.
Sartre passe à côté du Front populaire : du trottoir, il regarde les cortèges avec morgue. En 1926, il écrit à Simone Jollivet : « Je voudrais être très au-dessus des autres, que je méprise (1). » Dix ans plus tard, il n'a pas changé.

Cette année du Front populaire, il part en vacances en Italie avec Beauvoir. Le couple a obtenu des prix réduits sur les billets de train: il suffisait d'aller retirer à l'ambassade de l'Italie alors mussolinienne un coupon à faire tamponner à l'issue de la visite d'une exposition à la gloire du fascisme. Ils y vont, ils ont le tampon...
Dans une très longue lettre écrite pendant ce périple - ils sont à Naples -, Sartre raconte la misère, la pauvreté, la crasse, la saleté, la prostitution, mais il n'y a pas de compassion, pas d'empathie, encore moins d'envolées lyriques contre le fascisme et la nécessité d'une révolution marxiste...
Pour l'heure, il n'est pas question des Juifs (2).
Ils apparaissent dans un texte assez peu connu de lui qui est une pièce de théâtre de sept tableaux, *Bariona, ou le Jeu de la douleur et de l'espoir*, écrite en captivité dans son stalag et représentée sur place en présence des officiers nazis qui avaient bien sûr donné leur aval.

Que dit cette pièce ?
Sartre a choisi un personnage, Bariona, dans un cadre dont on se demande s'il est vraiment approprié :: « Cette histoire se passe au temps que les Romains étaient maîtres en Judée (3). » Le sujet de la pièce ? Une Annonciation suivie d'une Nativité. En mai 1968, Sartre parlera d'un sujet fédérateur (4) - pas sûr que ce soit si fédérateur que cela pour les Juifs...
Le fonctionnaire romain est gros et gras, de méchante humeur, il chevauche un âne. On comprend que les Romains, ce sont les nazis.
Dans le dialogue entre le publicain et le fonctionnaire, Sartre accumule les clichés antisémites. Par exemple, leurs gestes: « T*oujours ses mains qui volettent autour d'eux comme des pigeons autour d'un charmeur d'oiseaux. Ces mains, toujours ces mains de prestidigitateur, au marché, au temple, qui bruissent comme un feuillage, qui tournent, qui virevoltent, la paume en avant... Quand ils viennent m'expliquer leurs affaires, pliés en deux, la tête inclinée de côté, avec leurs maudits petits gestes étriqués et serviles, je ne peux pas détourner les yeux de leurs mains* (3). » Les visages juifs ? « Les visages des Juifs ont trop de goût, ils donnent la nausée. Ces yeux superbes et liquides, ces joues toutes tremblantes d'humilité, ces larges bouches amères et comiques qui semblent perpétuellement distendues par l'envie de vomir ou de pleurer et la bonté épaisse de leurs lèvres... C'est indécent, mon cher, indécent. » Après leurs mains quémandeuses, leurs visages qui donnent envie de vomir, leurs idées qui sont celles des Orientaux: « Vous ne serez jamais des rationalistes, vous êtes un peuple de sorciers. De ce point de vue, vos prophètes vous ont fait beaucoup de mal, ils vous ont habitués à la solution paresseuse : le Messie, celui qui viendra tout arranger, qui rejettera d'une chiquenaude la domination romaine et qui assurera la vôtre sur le monde. » Le Juif accepte de se faire le collecteur d'impôts du Romain - n'a-t-il pas cela dans les gènes ?
Bariona convainc ses compatriotes de payer l'impôt, mais il ajoute à cette décision celle de ne plus engendrer, de ne plus procréer: «P*lus d'enfants. Nous n'aurons plus commerce avec nos femmes. Nous ne voulons plus perpétuer la vie ni prolonger les souffrances de notre race. Nous n'engendrerons plus, nous consommerons notre vie dans la médiation du mal, de l'injustice et de la souffrance*. »
Des mains de rapiats, des visages veules, des idées de sorciers, des velléités de collaboration et, pour couronner le tout, le choix comme destin de l'anéantissement de son peuple et de sa race.
Cessons là.

Le but n'est pas d'aller plus loin. On comprend que l'administration du stalag ait donné son autorisation à la représentation d'un pareil texte. Les officiers nazis au premier plan pouvaient applaudir Sartre, l'auteur et le comédien, puisqu'il tenait un rôle, et lui offrir en paiement de cette pièce dans laquelle les Juifs coïncidaient tellement avec les stéréotypes de leur idéologie une belle gratification: sa libération du camp.

Rentré à Paris, Sartre présente cette libération comme une « évasion », c'est

du moins la version que donne Simone de Beauvoir qui a consacré des milliers de pages de ses *Mémoires* moins à raconter la vérité qu'à sculpter la légende de son Pygmalion, d'elle et de leur couple. Il prétend qu'il est revenu pour entrer dans la Résistance. Beauvoir signale pourtant que Sartre ne supporte pas qu'elle ait pu acheter du thé au marché noir - « ce qui me désorienta, ce fut la raideur de son moralisme », écrit-elle ! Elle donne un exemple : « J'avais eu tort de signer le papier affirmant que je n'étais ni franc-maçon ni juive » - elle souligne qu'il manifestait de l'«intransigeance », probablement pas autant qu'il aurait fallu, car lui aussi a signé le formulaire attestant qu'il n'était pas juif à l'époque où il n'a pas eu de problème de conscience pour remplacer un professeur juif que Vichy avait interdit d'enseignement à cause de ses lois antisémites...

De la même manière que la lettre de Naples ne trouve rien à redire au fascisme mussolinien, aucun écrit intime de Sartre et de Beauvoir ne critique l'antisémitisme du régime de Vichy. Quand Simone de Beauvoir se fait exclure de l'Éducation nationale parce qu'elle couche avec des élèves, elle prétend que ce sont des raisons politiques qui ont présidé à sa mise à la porte.

Le couple prétend avoir résisté.

Sartre aurait même rédigé un projet de Constitution pour l'après- guerre dont il aurait envoyé un exemplaire au général de Gaulle!

Peut-être y eut-il une fiesta, c'est le nom que Beauvoir donnait aux nombreuses orgies alcoolisées auxquelles ils ont participé pendant la guerre ces fiestas furent leurs seuls faits de guerre... -, un soir où ce projet fut envisagé entre tabagie et ivresse.

Pendant ce temps, René Char était dans le maquis, armes à la main?. Quant au général de Gaulle, soucieux des écrivains français qu'il respectait et honorait, s'il avait reçu pareil texte, il aurait accusé réception, lu, commenté et envoyé une lettre, peut-être même consigné la chose dans ses Mémoires de guerre, ce qui attesterait de la vérité de cette information.

Or, ce texte est perdu et rien du côté du Général.

S'il n'y eut pas de traces de leur résistance, il y en eut en revanche de leur collaboration. Sartre écrit dans Comœdia1o, un journal collaborationniste. Il publie dans le premier numéro qui comporte un article antisémite contre Bernard Natan. À la Libération, Sartre nie avoir donné un seul texte à Comœdia.

Dans *La Force de l'âge*, Beauvoir écrit qu'il n'en donna qu'un, un compte rendu de Moby Dick (11), le 21 juin 1941. Ce qui est faux : le 24 avril 1943, il donne un entretien dans lequel il critique Bergson, qui est juif, redisons-le; en septembre 1943, il fait partie d'un jury pour un prix Comoedia- Gaumont ; il est lui-même proclamé « Auteur de l'année 1943 » par cette même revue; enfin, le 5 février 1944, il publie un hommage à Giraudoux qui vient de mourir, or, l'auteur de *La guerre de Troie n'aura pas lieu* n'est pas connu pour avoir été un grand résistant (12).

Pas de texte, dit Sartre, un seul, dit Beauvoir; en vérité, le compagnonnage dura de juin 1941 à février 1944.

Quant à Simone de Beauvoir, au chômage pour avoir été mise à la porte de l'Éducation nationale à cause, on l'a vu, de ses coucheries avec ses élèves présentées comme des actes de Résistance, elle a franchement travaillé pour Radio-Vichy pistonnée par le patron de... Comoedia, Delange.
Sartre lui écrit: « *Delange, qui est décidément une perle [sic], m'a dit ce matin qu'il allait vous trouver quelque chose: douze sketchs radiophoniques à raison d'un par mois à arranger pour l'année prochaine (on vous fournit l'idée, vous faites le dialogue - ça dure dix minutes) qui vous serait payé de 1 500 à 2 000 balles. Ce serait déjà fort beau. Ça vous prendrait bien quatre heures par mois. J'ai accepté pour vous d'enthousiasme [sic] (13).* »
C'est le même Sartre qui écrivait :

> « *L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire, dira-t-on. Mais le procès de Calas, était-ce l'affaire de Voltaire ? La condamnation de Dreyfus, était-ce l'affaire de Zola? L'administration du Congo, était-ce l'affaire de Gide? Chacun de ces auteurs, en une circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain. L'Occupation nous a appris la nôtre [sic] (14)!* »

Écrite en 1948, cette dernière phrase ne manque pas de sel !

La Libération a lieu, Sartre n'est pas fusillé, il fait même partie du Comité d'épuration, il blanchit de sinistres personnes, dont son éditeur Gaston Gallimard et celui de La Nouvelle Revue française (NRF) sous Drieu la Rochelle, qui, en contrepartie, le blanchit à son tour. Il va passer le restant de sa vie à donner des leçons d'engagement – à gauche, bien sûr, c'est la meilleure assurance vie pour un intellectuel qui se destine à faire carrière...

Silencieux sur l'antisémitisme nazi de 1933 à 1945, bien qu'il passe un an à Berlin à partir de l'automne 1933, et muet sur l'antisémitisme pétainiste pendant les quatre années de l'Occupation, le voici qui publie Réflexions sur la question juive en 1946, un texte qu'il a commencé à écrire en octobre 1944 - il avait rapidement des choses à se faire pardonner !
La thèse annonce un genre de négationnisme : le Juif n'existe pas en tant que tel, car il est une invention de l'antisémite. Ce qui est proprement nier trois mille ans d'histoire juive. Cet exercice de normalien par excellence joue la carte du brio sans fond, comme s'il s'agissait encore et toujours de convaincre le jury de l'ENS. Examinons le topo.

Dans une première dissertation, Sartre brosse le portrait de l'antisémite. Cette première partie transpire la catharsis et l'opportunisme.
Catharsis : le philosophe de la psychanalyse existentielle nous apprend que chacun se choisit un projet originel qui induit toute son existence. Celui de Sartre est simple : détruire la bourgeoisie, car un bourgeois lui a volé sa mère veuve dans un

remariage qui a placé le petit Poutou dans une situation où il n'est plus le seul homme de sa jeune mère.
Dès lors, cet homme qui n'a rien dit de la question juive qui travaille l'Europe depuis Dreyfus, mais aussi et surtout depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir le 30 janvier 1933 - Sartre a 28 ans —, prend sa revanche en opposant le Juif au bourgeois avec de pitoyables généralisations ! Le Juif, c'est le bien; le bourgeois, c'est le mal.
Opportunisme : nous sommes dans l'immédiat après-guerre, le Parti communiste français est puissant, auréolé de sa participation à la Résistance, malgré deux années de collaboration active avec les nazis au nom du pacte germano-soviétique – du 23 août 1939 au 22 juin 1941, date à laquelle Hitler rompt unilatéralement le pacte en attaquant l'URSS.
Cette rupture du seul fait de Hitler renvoie les communistes dans le camp de la Résistance après qu'ils ont été deux ans dans celui de la collaboration (15). Pendant la durée du pacte, le PCF souscrit à l'antisémitisme nazi.
À la Libération, le général de Gaulle remet en selle le PCF en accueillant des ministres communistes dans son gouvernement. Il ne saurait leur confier les portefeuilles trop stratégiques de l'Intérieur, des Affaires étrangères, de l'Économie, des Finances, de la Défense.
Il leur attribue le magistère de la Culture et des idées. En 1947, date de publication du livre de Sartre, ils sont incontournables et font la pluie et le beau temps en matière de culture.
Sartre écrit des sottises pour s'attirer les faveurs du Parti : « On ne trouve guère d'antisémites chez les ouvriers (16). » Ou bien : « L'ingénieur, l'entrepreneur et le savant, que leurs métiers rapprochent du prolétariat et qui, d'ailleurs, ne sont pas fréquemment antisémites (17) », ceci expliquant cela !
On sent ici le catéchisme de la pensée marxiste-léniniste pour lequel l'ouvrier flanqué de l'ingénieur constitue l'avant-garde éclairée du prolétariat duquel vient la révolution.
Sartre fonctionne sur le principe des vérités révélées ! Il écrit par exemple de l'antisémite : « Une des composantes de sa haine est-elle une attirance profonde et sexuelle pour les Juifs (18) ? » Ou bien : « Les femmes antisémites ont assez souvent un mélange de répulsion et d'attraction sexuelle pour les Juifs (19). » D'où tient-il ces inepties sinon qu'il estime que le performatif suffit en la matière: il l'a dit, c'est donc vrai.
De même, dans son combat contre les bourgeois - essentialisés dans toute son œuvre -, il oppose le Juif intelligent, travailleur, laborieux, intellectuel, cérébral, conceptuel, universaliste disons : sartrien... à ce que l'on pourrait appeler les Français moyens, ruraux, provinciaux, étroits, bornés, etc.
Selon Sartre : Un vrai Français ayant derrière lui des siècles d'enracinement peut faire l'économie de l'intelligence. Il suppose les strates accumulées par ses ancêtres qui constituent la propriété héritée, non pas celle qu'on acquiert.
L'antisémite passe à côté de la propriété moderne comme l'argent car c'est une

abstraction réservée à l'intelligence abstraite du Juif. L'antisémite ne comprend que la propriété foncière visible (20).
Disons-le autrement : d'un côté, le bien, le beau, le vrai, le juste et les Juifs; de l'autre, le mal, le laid, le faux, l'injuste et les Français moyens assimilés aux bourgeois, aux ruraux, aux terriens, aux propriétaires fonciers, mais aussi aux bureaucrates, aux patrons, aux professions libérales, aux « métiers du transport », allez savoir pourquoi ! et autres « parasites (21) » qui, eux, n'ont pas besoin de penser...
Il y a des façons d'aimer les Juifs en les parant de toutes les vertus qui ressemblent étrangement à de l'antisémitisme qui s'empêche. L'antisémite est celui qui a peur de lui-même, écrit Sartre...
Dans une deuxième dissertation, beaucoup plus courte, cinq pages, Sartre oppose « le démocrate » à « l'antisémite » comme si c'étaient des concepts, des essences, des figures immuables sorties de l'histoire qui flottent dans le monde des idées platoniciennes.
Le démocrate, nous dit Sartre, passe pour l'ami du Juif; c'est en fait son pire ennemi...

> « *Sans doute [le démocrate] proclame que tous les hommes sont égaux en droit, sans doute il a fondé la Ligue des droits de l'homme. Mais ces déclarations même montrent la faiblesse de sa position. Il a choisi une fois pour toutes, au XVIIIe siècle, l'esprit d'analyse. Il n'a pas d'yeux pour les synthèses concrètes que lui présente l'histoire. Il ne connaît pas le Juif, ni l'Arabe, ni le nègre, ni le bourgeois, ni l'ouvrier: mais seulement l'homme, en tout temps, en tout lieu pareil à lui-même (22).* »

On ignore les raisons pour lesquelles le Juif et l'Arabe méritent la majuscule qui permet de se hisser à hauteur de concept, mais pas le nègre, le bourgeois ou l'ouvrier.

Cette façon de méconnaître les Juifs dans l'histoire, donc l'histoire des Juifs, est, dit Sartre, l'une des modalités de la suppression du peuple juif ! Car l'assimilation, c'est la destruction du peuple juif.

> *« Pour un Juif conscient et fier d'être juif, [...] il n'y a pas tant de différences entre l'antisémite et le démocrate. Celui-là veut le détruire comme homme pour ne laisser subsister en lui que le Juif, le paria, l'intouchable ; celui-ci veut le détruire comme Juif pour ne conserver en lui que l'homme, le sujet abstrait et universel des droits de l'homme et du citoyen. On peut déceler chez le démocrate le plus libéral une nuance d'antisémitisme : il est hostile aux Juifs dans la mesure où le Juif s'avise de se penser comme Juif (23).* »

Incroyable texte qui, quelques semaines après l'ouverture des camps de concentration, dont celui d'Auschwitz, entretient de la destruction des Juifs par ceux-là mêmes qui travaillent à leur émancipation!
A ce titre, l'auteur de l'*Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs* (1788), l'abbé Grégoire, peut être présenté comme une source de *Mon combat* d'Adolf Hitler ! Il y aurait donc une essence juive, ce qui se révèle bien étonnant

pour un philosophe qui a fait son succès avec *L'existentialisme est un humanisme* (1945), une conférence dont la thèse est : « L'existence précède l'essence. » Ici, l'essence précède l'existence, le Juif se définit d'abord comme Juif avant que d'être homme, même chose avec l'Arabe avec majuscule. Sartre aurait pu écrire les juifs, il a préféré écrire le Juif.
Troisième dissertation en fait, Sartre s'amuse. Il pense, rédige, compose, écrit comme un normalien. Thèse, antithèse, synthèse... Cette fois-ci, Sartre rafraîchit la mémoire de ses lecteurs : il ne croit pas à la nature humaine, ni à l'homme (24), mais à un être en situation qui se définit par sa liberté, par sa possibilité de choisir, de se choisir, de se faire et de se construire.
L'antisémite a beau faire le Juif, le Juif se fait lui aussi en faisant quelque chose de ce que l'antisémite fait de lui.
Ce qui n'empêche qu'il existe une physiologie, une anatomie juive : le Juif a beau être une essence, il est physiquement reconnaissable par son existence qui semble coïncider avec son essence! Et Sartre de nous en apporter la preuve :
« je ne nierai pas qu'il y ait une race juive (25) », écrit-il. Certes, il ne veut pas être assimilé aux racistes mais, comme Gribouille qui échappe à la pluie en se jetant dans la rivière, il renvoie à «<ce qu['il] appeller[a] faute de mieux des caractères ethniques, ce sont certaines conformations physiques héritées qu'on rencontre plus fréquemment chez les Juifs que chez les non-Juifs ». Des caractères ethniques ? Des types physiques ? Des spécificités héritées ?
Lesquelles?
Sartre raconte un moment biographique : « *Quand je vivais à Berlin, dans les commencements du régime nazi, j'avais deux amis français dont l'un était Juif et l'autre non. Le Juif présentait un "type sémite accentué", il avait un nez courbe, les oreilles décollées, les lèvres épaisses. Un Français l'eût reconnu sans hésiter pour israélite (26). »* Cet ami, c'est Henri Brunschwig, qui allait devenir historien associé aux Annales.
Quelques pages plus loin, on trouve aussi cette description:

> *«Voici un Juif assis sur le pas de sa porte, dans la rue des Rosiers. Je le reconnais aussitôt pour un Juif [sic] : il a la barbe noire et frisée, le nez légèrement crochu, les oreilles écartées, des lunettes de fer, un melon enfoncé jusqu'aux yeux, un vêtement noir, des gestes rapides et nerveux, un sourire d'une étrange bonté douloureuse. Comment démêler le physique du moral (27) ? »*

Sartre est donc capable de reconnaître un Juif rien qu'à le voir.
Certes, il prend soin de préciser que ces caractères existent mais ne sont pas déterminants.
Ces analyses ébranlent un peu la doctrine existentialiste comme chaque fois qu'on lui fait rencontrer la réalité ! Le Juif a donc le nez courbe, les oreilles décollées, les lèvres épaisses, la barbe noire et frisée, des lunettes cerclées, un chapeau melon, des habits noirs : c'est très exactement ce que l'exposition « Le Juif et la France » montre sous Vichy, à Paris, entre le 5 septembre 1941 et le 15 janvier 1942, une

exposition réalisée sous les auspices du livre de George Montandon, *Comment reconnaître un Juif* ?, professeur à l'École d'anthropologie de Paris, antisémite, communiste devenu collaborationniste.

Mais l'existentialiste revient au galop et précise que ce donné n'est pas déterminant. Il y a bien une existence avant l'essence... mais cette essence, c'est son existence ! Le philosophe s'embrouille. La pirouette qui permet de sortir de ce paralogisme c'est que ce donné, le Juif en fait ce qu'il veut, car il est libre: soit il l'assume pleinement et il est un Juif authentique, soit il ne l'assume pas et il est un Juif inauthentique.

Prisonnier de son schéma existentialiste, gêné aux entournures quand le réel lui donne tort, Sartre pratique un jeu de bonneteau philosophique un peu lassant sur la dialectique entre regarder et être regardé, entre être et être perçu, entre être et se dire, entre vouloir et se vouloir, sans jamais sortir du dogme: on est ce que l'on fait de ce que les autres font de nous.

Le Juif est donc ce qu'il fait de ce qu'on veut faire de lui ; ce qui ne l'empêche pas, nouveau paralogisme, de se retrouver le dos au mur ontologique, car « c'est nous qui le contraignons à se choisir Juif (28) » - que peut bien vouloir dire une volonté libre si elle est déterminée par autrui ? C'est le sens de cette phrase célèbre : « C'est l'antisémite qui fait le Juif (29). »

Affirmer que c'est l'antisémite qui crée le Juif est une étrange pensée, car il ne viendrait à l'idée de personne d'affirmer qu'un antisémite puisse exister avant même qu'il y ait un Juif à haïr !

La logique veut qu'on ne puisse s'opposer à quelque chose qui n'existe pas encore et qu'il faut, rationnellement, que le Juif préexiste à celui qui va le détester. Mais l'existentialisme compte l'histoire pour nulle et non avenue.

Il n'y a que la liberté métaphysique, celle qui lui permet d'écrire un jour : « Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'occupation allemande (30). »

Cette ineptie illogique ne saurait gêner un homme qui qualifie la communauté juive de communauté « historique abstraite ». Ce qui expliquerait pourquoi « ces vingt siècles de dispersion et d'impuissance politique lui interdisent d'avoir un passé historique ». Et donc que «la collectivité juive est la moins historique de toutes les sociétés (31)». CQFD.

Ce texte est proprement scandaleux et je m'étonne toujours que des Juifs puissent faire des *Réflexions sur la question juive* un grand livre (32) ! Dans la même phrase, Sartre dit qu'Israël, c'est vingt siècles de dispersion et d'impuissance politique et que c'est même précisément cela qui interdit à Israël d'avoir une histoire !

Comme s'il ne pouvait y avoir d'histoire de ces vingt siècles d'attaques subies par ce peuple! Conclusion, le peuple juif « a une sagesse mais pas d'histoire (33) ».

Sartre finit par proposer un portrait psychologique du Juif. Il est effarant : le Juif se fait un corps pudique parce qu'il veut « sentir son organisme comme un signe au service de l'idée » ; le Juif aime l'argent, sa fameuse « âpreté du gain », mais parce que l'argent est une abstraction et qu'il aime les abstractions; le Juif «manque de tact

», mais parce qu'il ignore l'esprit de finesse; le Juif est utilitariste, mais « parce que l'opinion lui refuse tout mode de jouissance des objets autres que l'usage » ; le Juif aime les honneurs, mais parce qu'il s'en défie ; le Juif «<veut être riche pour passer inaperçu »(34).
Ajoutons à cela, on l'a vu, que le Juif n'existe que parce que l'antisémite le crée ; que le Juif n'a pas d'histoire ; que le Juif a le nez crochu, les oreilles décollées, les lèvres épaisses - avec un tel ami, les Juifs n'ont pas besoin d'ennemis.

Une seule remarque: dans ces *Réflexions sur la question juive*, Sartre ne parle jamais de ce qu'on appelait alors l'Holocauste et qu'on appellera bientôt la Shoah.
La dernière dissertation des Réflexions sur la question juive concerne les solutions. Sartre ne croit pas que l'éducation, la propagande ou des lois sévères contre les antisémites résoudraient le problème.
Il propose une solution naïve, ingénue, puérile :

> « *Dans une société sans classes et fondée sur la propriété collective des instruments de travail, lorsque l'homme, délivré des hallucinations de l'arrière-monde, se lancera enfin dans son entreprise, qui est de faire exister le règne humain, l'antisémitisme n'aura plus aucune raison d'être : on l'aura coupé dans ses racines (35). »*

Abracadabra.
C'est la solution de l'Union soviétique qui prétendait que la prostitution, la délinquance, le vol, l'homosexualité n'existaient pas en régime socialiste tout en pratiquant un antisémitisme d' État et une répression des homosexuels (36)...
Précisons qu'après les plus de mille pages du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir elle aussi résout le problème de l'inégalité entre les hommes et les femmes, autrement dit, de la domination masculine, avec la même potion magique marxiste. Le PCF pouvait applaudir et le monde de la culture bénir. Et les Thénardier de la philosophie, passant de Comœdia et de Radio-Vichy au compagnonnage avec le Parti du pacte germano-soviétique devenu résistant après le lâchage de Hitler lors de l'opération Barbarossa, espérer quelques bénéfices de cette métamorphose qui les conduit de Vichy à Moscou (37).
Sartre écrit « *La révolution socialiste est nécessaire et suffisante pour supprimer l'antisémitisme; c'est aussi [sic] pour les Juifs que nous ferons la révolution (38)* » sans imaginer une seule seconde qu'il reproduit là un schéma colonialiste : le non-Juif sait ce qui est bon pour les Juifs et il va le faire pour eux, parce que le philosophe germanopratin est un bon bougre animé par de bonnes intentions.
Il ne lui vient pas à l'idée que les Juifs n'ont pas besoin de lui, par exemple pour créer l'État d'Israël le 14 mai 1948- une idée qui ne lui est pas venue à l'esprit.
Donc : création de l'État d'Israël le 14 mai 1948.
Qu'en pense Sartre ? Ce polygraphe qui écrit sur tout, tout le temps, sans répit, semble n'avoir rien produit sur ce sujet du moins si l'on en croit le fort volume Les Écrits de Sartre.
Il publie dans le New York Herald Tribune, au 2 juin de cette même année, un

entretien où il n'est pas question d'Israël ; un « Jeunes d'Europe, unissez-vous ! Faites vous-même votre destin » dans la revue La Gauche R.D.R. en juin; ainsi que d'autres prises de position sur cette seule question: heur et malheur du Rassemblement démocratique révolutionnaire. Rien sur la création de l'État d'Israël. Il faut attendre le 7 juin 1949, soit un an plus tard, pour connaître sa position sur ce sujet. Il s'exprime dans Hillel.
Sartre commence par affirmer qu'il a toujours souhaité «que le problème juif trouve de [sic] solution définitive dans le cadre d'une humanité sans frontières ». Nous voilà rassurés ! Et de poursuivre sur la nécessaire formation d'un État palestinien qui « doit être considérée comme un des événements les plus importants de notre époque ». Celui-ci serait, « pour les Juifs [...], le couronnement de leur souffrance et de leur lutte héroïque (39). »
En substance je crois toujours que le marxisme résoudrait la question juive ; à défaut, la création de l'État d'Israël permet une réponse nationale, en attendant; mais, mais, mais pour faire face à cette création, «< la formation de l'État palestinien doit être considérée comme un des événements les plus importants de notre époque », en d'autres termes : la création de l'État d'Israël, qui réjouit les Juifs, doit s'accompagner de la création d'un État palestinien, qui réjouirait Sartre. L'opposition entre pour les Juifs et pour nous fait sens : le philosophe est moins solidaire des Juifs - il fait de nécessité vertu en saluant l'événement - que des Palestiniens.
Dans un entretien donné à L'Arche, Sartre estime que les Juifs israéliens installés en Israël « n'ont pas exploité colonialement ces territoires, car on ne peut parler d'une exploitation coloniale des Arabes ; dans la mesure où elle existe, c'est une exploitation capitaliste (40) » - la thèse sera reprise comme telle par Gilles Deleuze ; par ailleurs, les Palestiniens «ont été réellement chassés de leur pays, et se trouvent maintenant dans un immense bidonville. Simplement parce qu'on les a chassés, ils ont le droit de revenir (41) ».
Le journaliste lui demande : «< Que faut-il faire ? » Réponse de mauvaise foi, si l'on veut se faire sartrien contre Sartre : « Là alors... Moi je ne suis pas un politique, je suis un intellectuel. Je vous dis ce que je vois au nom simplement du droit international, c'est tout... » Pareille modestie étonne chez un homme qui l'ignore en temps normal et qui ne s'est jamais privé de donner son avis sur tout, et pas seulement en intellectuel !
Le journaliste lui dit : «De toute façon, je crois, le terrorisme n'est pas une solution ? » Réponse de Sartre : « Écoutez, moi je ne vois pas, hélas, d'autre solution en ce moment. Je ne reproche pas aux Palestiniens de faire ce que j'ai approuvé quand c'était le FLN algérien qui le faisait, ni de se battre selon leurs moyens. S'ils étaient assez nombreux, ils se battraient autrement – le terrorisme est une arme de pauvres, il a toujours existé - mais finalement c'est aussi, dans certains cas, la voie vers une guerre populaire (42). »
Israël répond, c'est normal, mais c'est une réponse d'État, elle est donc moins légitime que le choix terroriste. Israël devrait donc soit laisser rentrer les

Palestiniens en Israël, donc disparaître, soit ne pas riposter, donc disparaître aussi. Dans les deux cas, c'est la fin d'Israël. Nous y sommes. Après Vichy et Moscou, Gaza.

Gaza, c'est Munich. Un commando de terroristes palestiniens a en effet pris en otage et tué froidement onze athlètes israéliens qui devaient participer aux Jeux olympiques de 1972. En juin 2012, le Spiegel révèle que deux militants néonazis ont aidé les terroristes de Septembre noir. Le chef des services secrets de l'Organisation de libération de la Palestine leur avait commandité des attentats et des prises d'otages dans la cathédrale de Cologne afin de venger la mort des cinq terroristes palestiniens tués dans l'assaut des forces de police allemandes.

Comment Sartre a-t-il commenté cet acte terroriste ? Il publie un texte intitulé «*À propos de Munich* » dans *La Cause du peuple-J'accuse*, journal maoïste, dans le numéro 29 daté du 15 octobre 1972.

Ces pages sont republiées dans Les Nouvelles littéraires du 11-17 novembre 1982 sous le titre « *Un nouveau scandale de Sartre* ». Ce texte est introuvable et il est étrangement absent des parutions qui font autorité sur le philosophe (43)...

Il est également singulier que, dans *La Cérémonie des adieux*, aux pages qui concernent l'année 1972, Simone de Beauvoir nous entretienne des fuites urinaires et des abcès dentaires de Sartre, de ses soirées à jouer aux dames avec l'auteur de la *Critique de la raison dialectique* ou de sa propension à boire trop de vin rouge lors de ses entretiens avec Pierre Victor, le futur Benny Lévy, contemporain malin de la conversion juive de Sartre.

Elle parle également des rapports que Sartre entretient avec *La Cause du peuple (*44), mais pas de l'attentat de Munich et pas non plus de ce texte écrit justement dans La Cause du peuple par le vieux philosophe dont elle écrivait clairement qu'il était sénile, du moins, restons poli, que sa lucidité se montrait clignotante (45).

Que dit cet « À propos de Munich » ?

Sartre commence par affirmer que « la politique de l'establishment israélien est littéralement folle (46) » parce qu'elle n'envisage pas la création d'un État palestinien. Rappelons qu'à cette époque la charte de l'OLP propose clairement la destruction de l'État d'Israël.

Ce serait folie bien plutôt de consentir à la création d'un État antisémite à ses frontières alors que celui-ci se propose de vous détruire !

Ce qui a lieu entre Israël et les Palestiniens, c'est donc bel et bien un état de guerre et,

> *« dans cette guerre, la seule arme dont disposent des Palestiniens est le terrorisme. C'est une arme terrible, mais les opprimés pauvres n'en ont pas d'autres et les Français qui ont approuvé le terrorisme du FLN quand il s'exerçait contre des Français ne sauraient qu'approuver à son tour l'action terroriste des Palestiniens. Ce peuple abandonné, trahi, exilé, ne peut montrer son courage et la force de sa haine qu'en organisant des attentats mortels ».*

Sartre inaugure une jurisprudence qui dure en utilisant l'argument, indigne d'un normalien, encore que, du c'est comme avec - ici : c'est comme avec l'Algérie... Quand on sort de la rue d'Ulm, on ne saurait ignorer la formule qui dit : « Comparaison n'est pas raison. » C'est même ici déraison.
Car la relation qu'Israël entretient avec les Palestiniens n'a rien à voir avec celle que les Français du continent entretenaient avec l'Algérie. On a vu que Sartre expliquait que la relation entre Israël et les Palestiniens n'était pas de l'ordre du colonialisme mais du capitalisme.
Changement de pied, rotation intégrale, Sartre repart dans le sens inverse...

Sartre s'étonne de ce qu'aucun pays arabe ne soutienne réellement la cause palestinienne - c'est en effet une question qui, encore aujourd'hui, mérite d'être posée : pourquoi tous les pays arabes épousent-ils la cause palestinienne sans pour autant proposer aux Palestiniens un morceau de leur territoire ? (En Syrie, au Liban, en Jordanie, en Égypte, je parle des seuls pays arabes limitrophes d'Israël.) Il répond de la manière suivante à cette question complexe : parce qu'aucun d'entre eux n'est socialiste ou socialisant! Sartre semble oublier que le sionisme est un socialisme et que ce mot socialiste n'est pas un sésame!
Si les Palestiniens ont recours au terrorisme, paralogisme de première classe, c'est parce que les Israéliens et les pays arabes les y contraignent !
Le philosophe existentialiste de la situation, de la liberté, du choix, de l'authenticité laisse place au propos de bistrot de la logique victimaire la plus simpliste... Les terroristes ne sont donc pas des coupables mais des victimes! « Les pauvres nazis n'étaient-ils pas eux-mêmes victimes de la prolifération des Juifs sur leur terre ? », pourrait dire un sartrien de cette nouvelle farine. Cette inversion des valeurs qui transforme le héros en salaud et le salaud en héros relève une fois encore du paralogisme.
Dès lors, ces pauvres victimes palestiniennes étaient bien obligées d'attaquer ces salauds d'Israéliens - par ailleurs juifs...
Et Sartre de s'indigner

> *« que l'attentat de Munich soit jugé par la presse française et une partie de l'opinion comme un scandale intolérable alors qu'on a lu bien souvent dans les journaux le compte rendu sec et sans commentaire d'un attentat à Tel-Aviv qui avait coûté plusieurs vies humaines ».* Et si on a admis ce point, *« alors il faut reconnaître en effet que l'attentat de Munich a été parfaitement réussi »,* car il a *« posé la question palestinienne devant les peuples, plus tragiquement. »*

On aura donc bien compris : les tueurs palestiniens sont les victimes des assassinés par eux qui ne leur ont rien fait mais qui sont des Israéliens, en même temps que des Juifs, c'est-à-dire des coupables par essence du simple fait qu'ils sont ce qu'ils sont : des Juifs - qui ont donc bien mérité d'être tués.

L'enjeu valait la chandelle, écrit Sartre, puisqu'on a parlé de la cause palestinienne sur la planète entière, ce qui justifiait bien, pour emprunter les images de Sartre, quelques têtes d'enfants séparées de leurs corps... De menus attentats terroristes palestiniens commis dans Tel-Aviv n'ayant pas obtenu l'effet médiatique escompté, il est juste et bon d'avoir massacré les athlètes juifs à Munich!

Disons-le tout simplement : la fin palestinienne justifie les moyens du terrorisme palestinien (47).

Voilà ce qui lui permet d'affirmer, je souligne : *« [Il] faut reconnaître en effet que l'attentat de Munich a été parfaitement réussi (48). »*

Sartre persiste dans ses arguties: « *Il ne s'agissait nullement de massacrer les otages sur place mais de les emmener en un pays arabe où l'on aurait négocié leur vie contre la mise en liberté de prisonniers palestiniens en Israël. »*

On comprend donc que le philosophe défend aussi la prise d'otages, la déportation, la négociation de leur vie contre la libération de prisonniers. Le schéma terroriste est bien connu soit l'abattage comme on le fait d'une bête dans un équarrissoir, soit l'utilisation sadique de victimes innocentes, sauf à croire que leur culpabilité consiste à être juives, c'est ici le cas, dans un marchandage, un monnayage de vies humaines qui met sur un pied d'égalité des athlètes innocents et des prisonniers coupables d'actes terroristes.

Hitler eût aimé ce genre de raisonnement, le Hamas aime beaucoup aujourd'hui.

Pour finir, Sartre met les morts sur le compte de la police de Munich qu'il accable. « La police tue » est une antienne marxiste et gauchiste, mais, en 1972, bien sûr, la police ne tue pas en URSS, en RDA, dans les pays de l'Est, en Chine, à Cuba, au Vietnam, etc.

Elle donne juste un coup de main à la réalisation dialectique de l'histoire qui patine et a tendance à ne pas emprunter la route tracée par Marx dans ses livres. Les «flics » sont des salauds et les terroristes montrent l'«horrible courage que [le] désespoir leur donne ».

Ce qui est dommageable, conclut Sartre, ça n'est pas l'assassinat de onze innocents, de onze victimes émissaires juives, non, pas du tout, aucunement, nullement, mais que la presse ait été indignée par cet attentat terroriste. Sartre trouve cette réaction... « ignoble ». On pourra trouver la sienne immonde, répugnante, abjecte.

Tout l'homme est là, couvert du sang des victimes qu'il a désignées aux sicaires de l'idéologie.

*

Où l'on retrouve Sartre incontinent, s'arrosant de pisse, se levant de sièges tachés de son urine, titubant, ivre mort, détruit par une incroyable consommation d'alcool, de tabac, de drogues, dont le Corydrane par tubes entiers, et par une hygiène déplorable, crasseux, sale, mais aussi se nourrissant des aliments les plus toxiques, charcuterie à gogo, viandes en sauce, etc.

Le portrait que Simone de Beauvoir dresse de ce Sartre-là est édifiant. *La Cérémonie des adieux* dit sans dire, tout en disant. C'est cependant un beau livre d'amour.

Lors de cette fameuse année 1972, Sartre donne une conférence à Bruxelles : on apprend que Simone de Beauvoir y va, mais pas avec lui.
Elle est accompagnée de sa fille adoptive, qui fut aussi sa maîtresse, Sylvie Le Bon, pendant que Sartre s'y rend de son côté, mais avec Arlette Elkaïm, sa fille adoptive qui avait aussi été sa maîtresse.
Juste cette phrase et ses points de suspension : « Le lendemain, Sartre est rentré en train avec Arlette qui était arrivée peu avant le dîner; et moi, par la route avec Sylvie (49)... » Pour qui sait lire entre les lignes, du moins entre les points de suspension, tout est dit : le couple Sartre-Beauvoir n'existe plus, deux clans s'affrontent, Sartre est pris en main par sa fille juive qui, outre des préfaces aux rééditions de Sartre afin de rapetasser l'idole pour le ramener dans le droit chemin juif, traduit et annote les Aggadoth du Talmud de Babylone après la mort du grand homme en 198250. Simone de Beauvoir, quant à elle, vit une vie de lesbienne honteuse qu'elle cachera jusqu'à sa mort. La *vie inauthentique*, la *mauvaise foi* et les *salauds*, c'est pour les autres.

C'est ce Jean-Paul Sartre dans un terrible état physique qui s'entretient avec Benny Lévy qui, du temps de son maoïsme, c'est-à-dire jusqu'en 1973, s'appelait Pierre Victor et qui a cosigné avec Sartre un *On a raison de se révolter* (1974) avant de devenir son secrétaire jusqu'à la fin de sa vie.
Sartre était devenu aveugle, Benny Lévy lui servait d'yeux. Dans le dernier Sartre, y eut-il détournement de vieillard, abus de faiblesse ? En son temps, il y eut débat. La lecture de *La Cérémonie des adieux* permet de le croire; Simone de Beauvoir décrit en effet un Sartre dans un tel état physique qu'on imagine son état psychique.

Toujours est-il que Sartre continue son périple: Vichy, Moscou, Munich et maintenant Pékin et Jérusalem... La bombe qui explose dans Paris donne lieu à un entretien entre ces deux-là dans *Le Nouvel Observateur*, tract hebdomadaire de la gauche germanopratine.
Sartre le marxiste révolutionnaire, l'athée indemne de Dieu mais aussi de toute transcendance, le philosophe existentialiste de la liberté et de l'immanence, des situations et du choix libre, Sartre se retrouve à faire l'éloge du messianisme juif.

Dans ses Mémoires, sur cette année 1972, Simone de Beauvoir raconte que son vieux compagnon ne parvient pas à finir son immense Flaubert, *L'Idiot de la famille*. Pour son quatrième volume, « il se proposait d'étudier Madame Bovary et, toujours soucieux de se renouveler, il voulait utiliser des méthodes structuralistes (51) ». On croit rêver. Car il n'y a pas plus antinomique que l'existentialisme et le structuralisme, d'autant que cette dernière mode philosophique est lancée par une jeune génération, celle des Deleuze, Lacan, Foucault, Derrida, qui n'aspire qu'à se débarrasser de Sartre pour prendre sa place et occuper son magistère (52)!

Cette anecdote ramasse tout Sartre qui est une formidable intelligence en action, une incroyable mécanique intellectuelle en mouvement, mais qui élit n'importe quel sujet pour s'exercer. Autour d'un micro, avec Benny Lévy, il continue à faire fonctionner la machine, mais sans ses yeux, il ne peut plus ni lire ni écrire. Il parle donc.

Le voilà qui invente cette idée saugrenue de penser contre soi- même devenue le pont aux ânes de ceux qui ne pensent jamais contre eux-mêmes, car que signifierait penser contre soi sinon jouir d'être le contraire de soi?

Le voilà donc, probablement gorgé de vin rouge jusqu'au cerveau, à examiner la question des fins, dite de la téléologie en philosophie.

Il est revenu de l'idée marxiste que le prolétariat pourrait réaliser la société sans classes. Par quoi remplacer cette fiction ? Faut-il recourir à la violence pour accoucher l'histoire ?

Par exemple sous l'Occupation alors que les nazis sont violents, Benny Lévy lui demande : « Pourquoi, à ce moment, n'élabores-tu pas une éthique de la violence régénératrice ? » Réponse de

Sartre : *« Nous étions nous-mêmes ceux qui, directement ou indirectement, exerçaient la violence, et à ce moment-là [sic], comme je te l'ai dit dans une France qui malgré tout avait été formée avant la guerre avec une répugnance profonde pour la violence, nous n'étions pas de ceux qui aimaient dire : "La violence est superbe, on a raison de faire ça." Il fallait que, dans la violence, on considère les meurtres, les bombes qui explosaient, etc., comme quelque chose qu'on nous forçait à faire, comme presque un mal nécessaire (53). »*

Les bras nous en tombent ! Sartre utilise un pluriel de majesté comme s'il avait été résistant, comme s'il avait porté des armes, comme s'il avait tué des occupants, comme s'il avait versé le sang pétainiste, milicien ou nazi!

On a vu qu'entre son éditeur et ses soirées mondaines au théâtre en compagnie des nazis qui assistaient à la création des *Mouches,* ses fiestas qui mélangeaient orgie de femmes, de sexe, de tabac et d'alcool, ses déjeuners avec le patron de *Comedia*, ses collaborations à cette revue amie des Allemands, son piston de Beauvoir pour qu'elle travaille à Radio-Vichy, une radio collabo et antisémite, Sartre n'a guère le droit de se présenter comme un résistant! Mais c'est probablement ce qu'il appelle « penser contre soi »...

Penser contre lui, il le fait plus certainement en revenant à ses *Réflexions sur la question juive*. Il avoue avoir écrit ce texte de commande de chic, sans lectures préalables, sans creuser plus que ça la question, en convoquant des anecdotes, des histoires entendues ici ou là, des propos rapportés...

Plus étonnant, il ne croit plus aux thèses majeures de son livre d'abord, il ne souscrit plus à l'idée que l'antisémite crée le Juif, ensuite il ne pense plus que les Juifs n'ont pas d'histoire.

Disons qu'il ne reste plus rien de son travail pulvérisé par ses soins.

« À l'heure qu'il est, je pense qu'il y a une réalité juive par-delà les ravages de l'antisémitisme sur les Juifs, il y a une réalité profonde du juif comme du

chrétien. Très différente, bien sûr, mais du même type par rapport à certains ensembles. Le Juif se considère comme ayant un destin. Il faudrait que j'explique comment je suis venu à penser ça (54). » Plus loin, il ajoute *«Dans le fond, jusqu'à la Question juive, j'étais surtout hostile à l'antisémitisme, et la Question juive est une déclaration de guerre aux antisémites, rien de plus. »*

On comprend qu'avec ce texte de 1946, Sartre entre vraiment en résistance - six ans de réflexion, c'est long, pour un normalien.

L'homme qui écrit en 1946 que le peuple juif «<a une sagesse mais pas d'histoire (55) » affirme désormais : «Il y a une histoire juive, c'est évident (56) » ; le philosophe qui certifiait « c'est l'antisémite qui fait le Juif » assure maintenant que le Juif est « *l'homme qui a toute sa vie déterminée en quelque sorte, réglée par son rapport à Dieu. Et toute l'histoire des Juifs consiste justement en ce premier rapport* (58) ». Le grand Jean-Paul Sartre vient d'inventer l'eau chaude – et d'affirmer une contre-vérité, car n'importe quel moine catholique a, lui aussi, toute sa vie déterminée en quelque sorte, réglée par son rapport à Dieu...

Et puis voici des phrases qui ont en leur temps étonné les sartriens de stricte obédience mais qui permettent aujourd'hui une récupération du philosophe par les néotalmudistes frottés de phénoménologie allemande et revenus, encore que, du gauchisme maoïste.

Pour Sartre en effet : « La religion juive implique une fin de ce monde-ci et l'apparition au même moment d'un autre monde, un autre monde qui sera fait de celui-ci mais les choses seront autrement disposées », et Benny Lévy de rebondir pour mettre en relation cette téléologie messianique juive et la téléologie messianique révolutionnaire marxiste la première ne pourrait-elle pas remplacer la seconde ? Sartre acquiesce... Pour lui, ce messianisme juif se confond avec la révolution.

C'est pourquoi « cette idée de l'éthique comme fin dernière de la révolution, c'est par une sorte de messianisme qu'on peut la penser vraiment (59.) »

Sartre sait que son temps est compté, il se donne cinq ou dix ans encore à vivre, il mourra la même année, quelques semaines plus tard. Taraudé par la mort, le vieil homme se réfugiait dans la consolation religieuse.

Pas question d'appeler un curé; marier le judaïsme, le messianisme et le révolutionnarisme, voilà qui lui donnait l'espoir qu'il se souhaitait au bord de la tombe.

Quand Simone de Beauvoir apprend que ce genre d'entretiens va paraître dans *Le Nouvel Observateur*, c'est dire si elle n'était plus dans le cœur nucléaire du philosophe, elle entre en furie et écrit à son directeur Jean Daniel qui donne sa version: «*Simone de Beauvoir m'a appelé, furieuse, m'ordonnant de ne pas publier cet entretien. Puis j'ai reçu un coup de téléphone de Sartre pour m'expliquer avec une voix justement timbrée et intelligemment articulée qu'il était très conscient de ce qu'il faisait et que l'évolution de sa pensée - même dans son aspect judéo-*

centriste - ne pouvait en rien constituer une trahison de lui-même. Et nous avons publié l'entretien (6o). »
Sartre est mort en odeur de sainteté juive.
Après Vichy et Pétain, Moscou et Staline, Munich et Arafat, Pékin et Mao, il restait Moïse, Montparnasse et son cimetière.

Aujourd'hui, dans les pays arabes, à gauche, chez les néomarxistes, en compagnon de route des décolonialistes et des wokistes, Sartre est l'homme qui a justifié le terrorisme palestinien et n'est jamais revenu sur ce sujet.
Il faut à ses marionnettistes interdire ce texte paru dans *La Cause du peuple* pour laisser croire qu'il ne fut pas l'homme qui fit l'apologie de la nécessaire décapitation des enfants juifs, je file sa métaphore, mais, bien au contraire, un ami des Juifs. Seuls les sots s'y trompent.

---

1. Jean-Paul Sartre, Lettres au Castor et à quelques autres (1926-1963), éditions Gallimard, 1983, t. I, p. 9. 2. Dans les 542 pages du très sartrien Dictionnaire Sartre, dirigé par François Noudelmann et Gilles Philippe, Honoré Champion, 2004, on cherche en vain une entrée << Front populaire », une autre sur << Juifs » ou << Judaïsme ». Il est vrai qu'il n'y en a pas non plus sur << Collaboration »>, probablement parce qu'il y en a une sur <<< Résistance >>.
3. Jean-Paul Sartre, Théâtre complet, éditions Gallimard, coll. « La Pléiade », 2005, p. 1115.
4. L'Avant-Scène Théâtre, no 402-403, 1er au 15 mai 1968.
5. Jean-Paul Sartre, Théâtre complet, op. cit., p. 1119.
6. C'est la thèse de Gilbert Joseph: « Tous les camarades de Sartre furent convaincus qu'il recevait la récompense de Bariona », Une si douce Occupation. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre. 1940-1944, éditions Albin Michel, 2017, p. 101.
Gilbert Joseph nous raconte quel metteur en scène Sartre était : « Il apprend aux figurants qui interprètent les rôles de Juifs apparaissant en groupes comme ils doivent se tenir. Il leur montre qu'il faut courber le dos, être sale, se gratter, parler en multipliant les petits gestes frénétiques et en se plaçant presque nez contre nez. Pour que leur saleté soit apparente, on leur bouchonne le visage. Leurs vêtements sont des loques. Ils sont là, caricaturaux, groupés en essaim, bouffons à souhait. Sartre insiste pour que tous les gestes soient justes, suivant l'imagerie antisémite, afin que le public communie dans de vieux clichés », p. 85.
7. Simone de Beauvoir, La Force de l'âge, dans Mémoires, éditions Gallimard, coll. « La Pléiade », 2018, t. I, p. 800.
8. Ibid., p. 801.
9. Lire le magnifique recueil de poèmes intitulé Feuillets d'Hypnos, éditions Gallimard, 1946.

10. « Comœdia était un hebdomadaire collaborationniste », Gilbert Joseph, Une si douce Occupation. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre. 1940-1944, op. cit., p. 140.
11. Beauvoir, La Force de l'âge, op. cit., p. 807. Une note p. 1380 renvoie aux Écrits de Sartre (éditions Gallimard), de Michel Contat et Michel Rybalka qui, comme par hasard, oublient eux aussi dans ce fort volume, 786 pages, publié en 1970, les autres collaborations de Sartre à Comœdia.
12. Giraudoux, qui travaille au Commissariat général à l'information avant et pendant l'Occupation, écrit par exemple dans Pleins Pouvoirs (1939) : « Le pays ne sera sauvé que provisoirement par ses seules frontières armées ; il ne peut l'être définitivement que par la race française, et nous sommes pleinement d'accord avec Hitler pour proclamer qu'une politique n'atteint sa forme supérieure que si elle est raciale », dans Paul Sérant, Dictionnaire des écrivains français sous l'Occupation, éditions Grancher, 2002, p. 163. Il faisait partie d'un jury de scénarios pour la revue Comoedia, selon Gilles Ragache et Jean-Robert Ragache, La Vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l'Occupation. 1940-1944, Hachette, 1998, p. 176.
13. Jean-Paul Sartre, Lettres au Castor et à quelques autres, op. cit., t. II, p. 312.
14. Id., « Qu'est-ce que la littérature ? », dans Situations, II, éditions Gallimard, 1948, p. 13.
15. Roger Moorhouse, Le Pacte des diables. Histoire de l'alliance entre Staline et Hitler (1939-1941). éditions Buchet-Chastel, 2020.
16. Jean-Paul Sartre, Réflexions sur la question juive, éditions Gallimard, 1946, p. 40.
17. Ibid., p. 43.
18. Ibid., p. 54.
19. Ibid.
20. Tous les passages encadrés sont des paraphrases de textes existants, que les héritiers des familles des différents écrivains nous ont interdit d'utiliser.
21. Jean-Paul Sartre, Réflexions sur la question juive, op. cit., p. 42.
22. Ibid., p. 65.
23. Ibid.
24. Foucault n'aura qu'à se baisser pour ramasser l'idée de Sartre et annoncer la mort de l'homme dans Les Mots et les Choses, éditions Gallimard, 1966.
25. Jean-Paul Sartre, Réflexions sur la question juive, op. cit., p. 73.
26. Ibid., p. 74.
27. Ibid., p. 76-77.
28. Ibid., p. 165.
29. Ibid., p. 84.
30. Les Lettres françaises, avril 1944.
31. Jean-Paul Sartre, Réflexions sur la question juive, op. cit., p. 80.
32. Bernard-Henri Lévy parle de l'« audace extrême » de livre en estimant que ce qui s'y trouve d'antisémite est quantité négligeable, scorie d'une époque, d'un milieu, d'une éducation. Le Siècle de Sartre, éditions Grasset, 2000, p. 400.
33. Jean-Paul Sartre, Réflexions sur la question juive, op. cit., p. 102.
34. Ibid., respectivement p. 150, 157, 152, 150, 157, 158.

35. Ibid., p. 181-182.
36. Alexandre Bortchagovski, L'Holocauste inachevé, ou comment Staline tenta d'éliminer les juifs d'URSS, éditions JC Lattès, 1995.
37. Lors des élections législatives du 10 novembre 1946, date de parution des Réflexions sur la question juive, le Parti communiste français (PCF) totalise 28,3 % des suffrages. C'est le meilleur score de son histoire. Il emporte près d'un tiers des effectifs de l'Assemblée nationale.
38. Jean-Paul Sartre, Réflexions sur la question juive, op. cit., p. 182.
39. Michel Contat et Michel Rybalka, Les Écrits de Sartre, op. cit., p. 212. L'ouvrage est dédié « À Bouvard et à Pécuchet ». On ne sait à quelle bêtise songent les deux auteurs.
Dans le Dictionnaire Sartre de François Noudelmann et Gilles Philippe, ce texte est repris mais amputé du passage ici souligné : « J'ai toujours souhaité et je souhaite encore que le problème juif trouve une solution définitive dans le cadre d'une humanité sans frontières mais, puisque aucune évolution sociale ne peut éviter le stade de l'indépendance nationale, il faut se réjouir qu'un Etat israélien autonome vienne légitimer les espérances et les combats des Juifs du monde entier. Et comme le problème juif est une expression particulièrement angoissante des contradictions qui déchirent la société contemporaine, la formation de l'État palestinien doit être considérée comme un des événements les plus importants de notre époque, un des seuls qui permettent aujourd'hui de conserver l'espoir. Pour les Juifs, il est le couronnement de leur souffrance et de leur lutte héroïque pour nous tous, il marque un progrès concret vers une humanité où l'homme sera l'avenir de l'homme », p. 255.
40. Jean-Paul Sartre, « Israël - Le monde arabe », dans Situations, VIII, 1971, p. 341. On lira avec intérêt cette confidence que Sartre fait à John Gerassi en mai 1972, elle concerne Claude Lanzmann, alors l'amant de Beauvoir. Voici ce qu'il dit du réalisateur de Shoah : « C'est un bon bourgeois, il fait des recherches pour un film. il chante les louanges d'Israël, mais ces louanges, dans son esprit, sont la conséquence de l'Holocauste. Il ne voit
vraiment pas ce qui arrive aux pauvres Palestiniens, chassés de leurs terres, leurs maisons saisies sans indemnisation, leurs enfants chassés des écoles, harcelés du matin au soir, battus par des étrangers armés jusqu'aux dents. Lanzmann voit les Israéliens comme des victimes de l'Holocauste. Et pour lui, quiconque critique la politique israélienne est antisémite. Point », dans John Gerassi, Entretiens avec Sartre, éditions Grasset, 2011, p. 343.
41. Ibid.
42. Ibid.
43. Dans la chronologie du volume de la Pléiade de Sartre Euvres romanesques, paru en 1981, établi par Michel Contat et Michel Rybalka, rien à cette date, p. XCVI; dans la chronologie du volume Théâtre complet, avec pour maître d'œuvre Michel Contat, paru en 2005, rien à cette date, p. LVI; dans la chronologie du volume Les Mots et autres récits autobiographiques, paru en 2010, édition établie par Jean-François Louette, rien à cette date, p. LXXI. Dans le numéro d'Obliques no 18-19 dirigé par Michel Sicard, « Sartre inédit », on ne trouve rien dans « Les écrits de Sartre (1973-1978) », p. 355. Ce texte prend la

suite des Écrits de Sartre, de Michel Contat et Michel Rybalka, qui couvrait la période allant jusqu'à septembre 1969.
On ne dira pas que ce silence n'a pas été concerté. Il s'agit de balayer ce qui ne contribue pas à la statue d'un dernier Sartre devenu philosémite ! Il est vrai qu'Arlette Elkaïm, qui, après avoir été sa maîtresse, est devenue sa fille adoptive en même temps que sa légataire universelle, n'a probablement pas eu envie qu'on puisse lire pareille abomination écrite par son père sur l'abattage d'athlètes israéliens, ses frères juifs.
44. Simone de Beauvoir, La Cérémonie des adieux, dans Mémoires, éditions Gallimard, coll. « La Pléiade », 2018, t. II, p. 1064.
45. Ibid. Les pages 1050 à 1067 sont consacrées à l'année 1972.
46. On trouve ce texte introuvable dans Yaïr Auron, Les Juifs d'extrême gauche en Mai 68, éditions Albin Michel, 1998, p. 236-238. Les références renvoient à ce livre qui défend Sartre : « l'article reproduit ci-dessous [...] n'est pas tout à fait [sic] révélateur de ses positions de principe vis-à-vis du terrorisme », p. 236. Ce qui est dit et bien dit n'est pas dit et ne doit pas être compris comme on le comprend... Sartre défendrait un genre de « terrorisme light ».
47. À ceux qui, comme Yair Auron, estimeraient que la position de Sartre sur le terrorisme ne serait pas tout entière contenue dans cet article de presse, on conseillera la lecture de la Critique de la raison dialectique, aux éditions Gallimard, qui, en 1960, dit la même chose en 755 pages, un livre fort heureusement inachevé. Frantz Fanon l'avait bien compris, lui qui faisait de ce livre sa bible, ce qu'avait lui aussi compris Sartre, qui lui écrivit une préface célèbre aux Damnés de la terre dans laquelle il invitait les colonisés à tuer leurs colonisateurs.
48. Un certain Edwy Plenel défendait la même thèse dans Rouge (n° 171) sous le pseudonyme de Joseph Krasny « L'action de Septembre noir a fait éclater la mascarade olympique, a bouleversé les arrangements à l'amiable que les réactionnaires arabes s'apprêtaient à conclure avec Israël. [...] Aucun révolutionnaire ne peut se désolidariser de Septembre noir. Nous devons défendre inconditionnellement [sic] face à la répression les militants de cette organisation [...]. À Munich, la fin si tragique, selon les philistins de tous poils qui ne disent mot de l'assassinat des militants palestiniens, a été voulue et provoquée par les puissances impérialistes et particulièrement Israël. Il fut froidement décidé d'aller au carnage. » On doit au même un Pour les musulmans (éditions Gallimard, 2014), construit avec les paralogismes sartriens.
49. Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*, dans Mémoires, op. cit., t. II, p. 1054.
50. Voici comment France Culture présente la série « À voix nue » diffusée en 2013 avec Arlette Elkaïm et présenté par François Noudelmann, qui a codirigé le fameux Dictionnaire Sartre : «Sartre affirmait que la paternité est pourrie. Cela ne l'a pas empêché d'adopter une fille, Arlette Elkaïm-Sartre, venue d'Algérie et qui l'a accompagné pendant vingt-quatre ans. Elle l'a d'abord assisté dans ses écritures cinématographiques, en particulier son scénario Freud avec John Huston. Elle a suivi ses engagements politiques, depuis le Tribunal Russell

contre la guerre du Vietnam jusqu'aux derniers entretiens avec Benny Lévy [c'est moi qui souligne]. militant révolutionnaire devenu Juif religieux. Arlette fut aussi la compagne des rêves et des musiques de Sartre, avec qui elle jouait et chantait. Elle est aujourd'hui engagée dans un immense travail éditorial sur les œuvres de l'écrivain philosophe. Arlette Elkaïm-Sartre n'a jamais évoqué sa relation avec son père adoptif. Son témoignage apporte un regard nouveau et surprenant sur Sartre. »

51. Simone de Beauvoir, *La Cérémonie des adieux*, dans *Mémoires,* op. cit., t. II, p. 1062.

52. Un excellent entretien donné par Sartre dans la revue *L'Arc* montre le philosophe en guerre contre le structuralisme, dont il a compris qu'il était une machine de guerre générationnelle lancée contre lui. C'était aussi une invitation à en finir avec l'histoire, donc avec le marxisme, au profit d'un gauchisme post-soixante-huitard. La CIA s'est montrée très intéressée par ce projet antimarxiste, bien que gauchiste, parce qu'il faisait le jeu géopolitique et géostratégique des États-Unis.

53. Jean-Paul Sartre et Benny Lévy, L'Espoir maintenant, éditions Verdier, 1980, p. 66.

54. Jean-Paul Sartre et Benny Lévy, L'Espoir maintenant, op. cit., p. 72.

55. Voir plus haut.

56. Jean-Paul Sartre et Benny Lévy, L'Espoir maintenant, op. cit., 1 p. 75. 57. Voir plus haut.

58. Jean-Paul Sartre et Benny Lévy, L'Espoir maintenant, op. cit., P. 76. 59. Ibid., p. 77-78.

60. Yves K., Sartre et la violence des opprimés, éditions Indigène, 2010, p. 18.

BEAUVOIR, FATIGUÉE D'ANNE FRANK

« Vous qui pleurez si volontiers et si abondamment sur des malheurs anciens - Anne Frank ou le ghetto de Varsovie. »

Simone de Beauvoir et Gisèle Halimi,
Djamila Boupacha

Simone de Beauvoir n'a pas connu cet antisémitisme d'atmosphère qu'on trouve chez Sartre. Elle est issue d'une famille bourgeoise. À 16 ans, elle milite dans des équipes sociales catholiques. Elle y ressent un sentiment de supériorité : à quoi bon donner de la confiture à des cochons ? « Je suis lasse d'essayer de leur parler littérature ou morale, lasse de cet effort pour les élever. Qu'ont-elles besoin de s'élever, à supposer qu'elles le puissent1 ! » À 18 ans, le mariage serait son plus grand bonheur ; à 19, elle a envie d'enfants avec un cousin qui finira alcoolique ; à 20, elle est toujours catholique ; elle a des désirs sexuels pour une femme et souhaite une relation cérébrale avec un homme.
Elle rencontre Sartre, mais elle est d'abord amoureuse de son ami Maheu – déjà marié ! Le coup de foudre immédiat, c'est bon pour la légende. C'est lors d'une joute de trois heures sur la possibilité du pluralisme, à l'issue de laquelle Sartre la terrasse, dit-elle, qu'elle décide qu'il ne sortira plus de sa vie.
L'un et l'autre estiment désormais que le pluralisme est bourgeois parce que la vérité est une et non multiple.

Elle aime la vie, la nature, la marche en campagne, les forêts, les montagnes ; il déteste tout ça. Elle évolue dans la nature comme un poisson dans l'eau ; Sartre vomit la nature, il l'exècre par tous les pores de sa peau et ne supporte que la culture.
Elle parle d'un «anéantissement passionné devant lui (2) ». Elle épousera toutes ses causes, jusqu'à ce que le clan Arlette Elkaïm et Benny Lévy l'en sépare.
Elle écrira ces terribles mots en conclusion à *La Cérémonie des adieux* : « *Sa mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira pas. C'est ainsi ; il est déjà beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder (3). »*
Elle sait pourtant que la mort n'est pas ce qui l'a séparée de Sartre mais sa captation par son clan juif. Elle parle ainsi de Benny Lévy, nommé Pierre Victor chez les Maos: « *Victor était soutenu par Arlette, qui ne connaissait rien aux œuvres*

philosophiques de Sartre et qui était en sympathie avec les nouvelles tendances de Victor : ils apprenaient ensemble l'hébreu. Devant cet accord, Sartre manquait du recul que seule une lecture solitaire et réfléchie lui aurait permis: alors il s'inclinait. » On a parlé de « détournement de vieillard », Simone de Beauvoir y a consenti.

Elle mène une vie sartrienne, comme pour lui donner raison sur tout; le plus intéressant chez Beauvoir, c'est quand elle ne se met pas dans l'ombre de Sartre. Elle traverse la guerre comme Sartre, sans résister, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle travaillera même, on l'a vu, dans une radio antisémite, pistonnée par le philosophe de l'engagement.
À Olga Kosakiewicz, son élève juive avec qui elle constitue un ménage à trois avec Sartre, qui lui pose la question : « Qu'est-ce que ça veut dire, être juif ? », elle répond : « Rien ! Les Juifs, ça n'existe pas, il n'y a que des hommes ! » À Berlin, à cette époque, c'étaient pourtant les Juifs qu'on déportait, qu'on attaquait, qu'on persécutait avec les lois antisémites.

Dans La Force de l'âge, elle claironne que l'histoire s'empare d'elle en 1939 pour ne plus la lâcher... Disons qu'il vaut mieux repousser la date à la Libération, car la façon qu'a l'histoire de s'emparer d'elle pendant l'Occupation n'est pas terrible, on l'a vu...
Comment sinon comprendre qu'elle trouve des charmes d'esthète à l'Exode ? Elle écrit en effet dans son *Journal de guerre* : « *C'était composé avec l'exactitude d'un tableau, on aurait dit des tableaux de Brueghel [...]. C'était émouvant au possible justement, parce que ce n'était pas misérable mais beau*. » Quant au retour à Paris, c'est très simple, elle sollicite un véhicule allemand qui lui permet de monter vers la capitale. Elle précise dans *La Force de l'âge* : « *Ils étaient vraiment gentils, ils ne semblaient pas exécuter de consignes mais avoir spontanément envie de rendre service?.* »

De fait, les nazis ont toujours beaucoup aimé rendre service, comme le précise Sartre dans « *Paris sous l'Occupation* » : « Il faut d'abord nous débarrasser des images d'Épinal: non, les Allemands ne parcouraient pas les rues, l'arme au poing; non, ils ne forçaient pas les civils à leur céder le pas, à descendre devant eux des trottoirs ; ils offraient, dans le métro, leur place aux vieilles femmes, ils s'attendrissaient volontiers sur les enfants et leur caressaient la joue; on leur avait dit de se montrer corrects et ils se montraient corrects [...]. Et n'allez pas imaginer non plus chez les Français je ne sais quel regard écrasant de mépris. [...] Il ne faut pas oublier que l'occupation a été *quotidiennes* » - les italiques sont de Sartre, qui voulait dire par là que nul n'est tenu à se comporter en héros au quotidien ! Les occupants nazis disaient bonjour, laissaient leur place dans le métro, caressaient les joues des petites filles, descendaient du trottoir pour laisser passer les Français, allaient même aux représentations de ses pièces de théâtre et buvaient un coup de

champagne avec lui. De braves et bonnes personnes, donc (9)...

À la Libération, Sartre entre dans les organes de l'épuration : au Comité national du théâtre, au Comité national des écrivains, au Comité national de la commission consultative de l'édition ; il devient témoin de moralité pour la Résistance intellectuelle et participe à la Commission d'épuration des éditeurs.

Parlant de la Libération, Simone de Beauvoir écrit :

« Cette victoire effaçait nos anciennes défaites, elle était nôtre et l'avenir qu'elle ouvrait nous appartenait. Les gens au pouvoir, c'était des résistants que, plus ou moins directement, nous connaissions; parmi les responsables de la presse et de la radio, nous comptions de nombreux amis : la politique était devenue une affaire de famille [sic] et nous comptions nous en mêler (1o). »

On corrigera donc la date, ça n'est donc pas en 1939, mais en 1944 que l'histoire s'empare du couple Sartre et Beauvoir pour ne plus les laisser.

Les Mémoires sont donc pour Beauvoir l'occasion de cacher leur passé complice de Vichy, de Pétain, de la collaboration, pour se refaire une santé en se présentant comme résistants. Nombreux ont été les intellectuels à mettre leur poussière vichyste sous le tapis de l'histoire.

Beauvoir se montre intransigeante pendant l'épuration : « *Je m'étais fait inscrire au CNE, par principe, mais je ne mis jamais les pieds à aucune de ces réunions; j'estimais que la présence de Sartre rendait la mienne superflue. [...] Les gens qui avaient consenti à la mort de millions de Juifs et de résistants, je ne voulais plus entendre leur voix. Nous avions dit : "nous n'oublierons pas"; je ne l'oubliais pas* (11). »

Heureusement qu'en préface à *La Force des choses* elle précise : « *On [sic] m'a en général reconnu une qualité à laquelle je m'étais attachée : une sincérité aussi éloignée de la vantardise que du masochisme. [...] Il faut évidemment s'entendre sur mon impartialité. Un communiste, un gaulliste raconterait autrement ces années; et aussi un manœuvre, un paysan, un colonel, un musicien. Mais mes opinions, convictions, perspectives, intérêts, engagements sont déclarés : ils font partie du témoignage que je porte à partir d'eux. Je suis objective dans la mesure, bien entendu, où mon objectivité m'enveloppe* (12) » - on dira que Simone est très enveloppée...

Car il faut bien sûr comprendre très exactement le contraire: aucune sincérité, de la vantardise, de la vergogne et de la vanité, aucun naturel mais, au contraire, une volonté de sculpter la statue de leur couple, de la subjectivité, de la mauvaise foi, du mensonge, du travestissement. Sartre qui voulait post mortem la peine de mort contre Flaubert parce qu'il n'avait rien écrit en faveur de la Commune était loin de s'appliquer le même traitement !

Les biographies de Sartre et Beauvoir témoignent : il y a matière à quantité de poteaux d'exécution!

J'émets l'hypothèse que le Sartre de la psychanalyse existentielle ne contesterait pas

que cette mauvaise foi du couple devant son impéritie politique pendant ces années d'Occupation génère, outre le travestissement réparateur des multiples interventions littéraires ou cinématographiques (13), un complexe de réparation qui leur fait résister, après 1945, pour rédimer la faute d'avoir manqué la Résistance.

Ils voient ensuite des nazis et des résistants partout faute de les avoir vus, et combattus, au moment où il l'aurait fallu. Leur inauthenticité, leurs comportements de salauds, pour parler le langage de Sartre (14), a généré chez eux pléthore de combats contre des nazis disparus depuis bien des années en même temps que des compagnonnages avec des dictatures et des tyrans, pourvu qu'ils fussent de gauche. Ces deux-là, qui traitaient de Gaulle de tous les noms (15), n'ont aimé et soutenu que des dictateurs ou des dictatures.
Par exemple avec la guerre d'Algérie.

Après guerre, outre ses Mémoires, Beauvoir fait l'éloge de la Chine maoïste avec *La Longue Marche* (1957); la Révolution culturelle a fait des millions de morts, mais ça n'est pas le problème : c'est un régime de gauche antibourgeois. Elle fait l'éloge de Cuba qui est «une démocratie directe », la chose est dite à La Havane même ; elle célèbre ce régime dictatorial dans France-Observateur (16). Nous sommes en 1960, c'est l'année au cours de laquelle elle prend fait et cause pour Djamila Boupacha dans un article du Monde daté du 2 juin 1960. Cette guerre d'Algérie, nommons-la ainsi, a commencé six ans en amont avec le déclenchement de l'insurrection armée par le FLN le 1er novembre 1954.
La liesse populaire manifestée par la population algérienne le 8 mai 1945, date de la fin de la guerre, à Sétif et Guelma, a été violemment réprimée par l'armée :

L'Humanité titrait alors... contre les manifestants algériens en les traitant d'hitléro-trotskystes ! Le PCF se rallie lui aussi tardivement à la cause indépendantiste algérienne. Le «Manifeste des 121 » sous-titré « *Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie* », fait tousser au PCF (17).
Sartre et Beauvoir paraphent. Nous sommes le 6 septembre 1960. Les accords d'Évian sont signés le 18 mars 1962 - soit dix-huit mois plus tard...

Le communiste Henri Alleg publie *La Question* le 17 février 1958 aux Éditions de Minuit pour dénoncer la torture en Algérie - en 1958, on ne torturait pas en URSS, ni dans les pays de l'Est bien sûr, ni à Cuba évidemment... Sartre écrit un texte en faveur de ce militant communiste intitulé «Une victoire ».

La première ligne de son texte procède du complexe de réparation dont je viens d'entretenir. Il s'agit de la guerre civile qui oppose Français du continent et Français d'Algérie, mais Sartre revient au Paris des années d'Occupation :

> « *En 1943, rue Lauriston, des Français criaient d'angoisse et de douleur ; la France entière les entendait. L'issue de la guerre n'était pas certaine et nous ne voulions pas penser à l'avenir; une seule chose nous paraissait en tout cas impossible : qu'on pût faire crier un jour des hommes en notre nom. Impossible n'est pas français en 1958, à Alger, on torture régulièrement,*

systématiquement, tout le monde le sait, de M. Lacoste au cultivateur de l'Aveyron, personne n'en parle. Ou presque des filets de voix s'effilochent dans le silence. La France n'était guère plus muette sous l'Occupation: encore avait-elle l'excuse de porter un bâillon (18). »

La rue Lauriston, c'était, dans le 16e arrondissement, le siège de la Gestapo. On donnera tort à Sartre : la France entière n'a pas entendu les cris des résistants torturés par la Gestapo puisque, même à Paris, surtout à Paris, ni lui ni sa compagne ne les ont entendus ; Sartre a raison, les Français ne voulaient pas penser à l'avenir, surtout lui et elle qui se contentaient d'un présent dans lequel les nazis caressaient gentiment les joues des petites filles ou descendaient des trottoirs, on l'a vu ; la France du « Paris sous l'Occupation » n'est plus la même, la première était agréable à vivre, avec des nazis qui laissaient leur place aux vieilles dames dans le bus, la seconde est bâillonnée.

La leçon est qu'en 1960 Sartre entend des voix : elles viennent de la rue Lauriston, bien que tout ceci ait lieu à Alger, bien sûr...

Le thème est donné la France, c'est l'Allemagne nazie ; les collabos, ce sont les officiers de l'armée française ; les résistants, ce sont les militants du FLN qui mettent des bombes pour tuer des civils innocents - ce que n'ont jamais fait les résistants, faut-il le rappeler ? —; le général de Gaulle, c'est Adolf Hitler.

Il suffit d'effectuer des variations depuis : cette sophistique fonctionne encore et produit de beaux enfants monstrueux chez les décolonialistes. Dans son texte, Sartre parle d'Oradour pour penser un événement qui n'a rien à voir avec lui nous n'avons pas quitté cette fange sophistique. « En somme, Hitler n'était qu'un précurseur (19) », écrit-il...

C'est, bien sûr, le schéma que décalque Simone de Beauvoir.

Qui était Djamila Boupacha à laquelle Beauvoir consacre un livre avec Gisèle Halimi en 1962 ? Une militante du FLN arrêtée pour une tentative d'attentat à Alger. Ses aveux ont été obtenus après incarcération, tortures et viols avec un manche de brosse à dents et un goulot de bouteille de bière - un viol dont elle dit qu'il a entraîné chez elle une perte de conscience pendant deux jours.

Le 27 septembre 1959, elle a déposé une bombe à la Brasserie des facultés, bombe désamorcée par les démineurs de l'armée française. L'avocate Gisèle Halimi s'en sert pour faire le procès des méthodes de l'armée française. Un Comité pour Djamila Boupacha est créé en juin 1980, il est présidé par Simone de Beauvoir. Picasso fait un dessin, Matta aussi, Luigi Nono compose une œuvre, Francesca Solleville chante une chanson. Elle devient une icône.

Le FLN ne l'entend pas de cette oreille, car il ne souhaite pas que son combat de mâles blancs soit incarné par une femme. Elle est mise à l'écart.

Le livre que Simone de Beauvoir lui consacre relève de l'hagiographie ou de la vie des saints, c'est selon. Bien sûr, aussi bien avec la philosophe qu'avec l'avocate Gisèle Halimi, la personne ne compte pour rien, seule importe la cause.

Dans ce monde intellectuel platonicien, on se bat pour des idées, peu importe la chair de la réalité même, et surtout quand elle donne tort au Concept. Djamila

Boupacha, c'est le FLN, donc le nationalisme algérien, donc le FLN, donc le terrorisme, donc le massacre d'innocents qui se trouvent dans une brasserie où l'on tue tout ce qui peut être tué : femmes, enfants, vieillards, employés du café, patron, continentaux, Maghrébins, juifs, catholiques et musulmans, le facteur sympathisant du FLN qui dépose une lettre. C'est donc le Bien. La Cause, rien que la Cause, toute la Cause.

Beauvoir développe les éléments de langage des dévots du décolonialisme : les mots utilisés dès la première page installent le décor, à Alger en 1960, nous sommes à Auschwitz en 1943 ! Elle parle en effet : de «génocide », de «camps d'extermination », d'un « rideau de nuit et brouillard », d' « extermination » (20). En 1962, Simone de Beauvoir semble avoir enfin compris qu'il y eut un génocide pendant qu'elle travaillait à Radio-Paris qui n'avait pas grand-chose à dire contre cette extermination de masse.

D'une façon très ambiguë, Beauvoir fustige une catégorie de gens qui ne justifient pas la lutte armée politique des indépendantistes : « *Vous qui pleurez si volontiers et si abondamment sur des malheurs anciens - Anne Frank ou le ghetto de Varsovie- vous vous rangez parmi les bourreaux de ceux qui souffrent aujourd'hui* (11). »
Ambiguë parce que filer la métaphore de la nazification pour combattre ceux qui défendent une Algérie dans la France s'accompagne d'une minimisation de ce qui est advenu d'Anne Frank et des Juifs du ghetto de Varsovie présentés comme « des malheurs anciens », ce qui semble un premier pas vers une invitation à oublier cette vieille chose historique qu'est la Shoah pour lui préférer un traitement hystérique : la Shoah n'est plus là où elle était, là où elle est, là où elle restera, mais elle entre dans l'arsenal allégorique, métaphorique, rhétorique, sophistique qui permet d'en faire une idée vide, creuse, à utiliser à des fins polémiques, une muleta militante...

On l'a compris, à la faveur de la guerre d'Algérie, Simone de Beauvoir est devenue résistante: elle combat les génocides, elle pourfend les camps d'extermination, elle dénonce le projet *Nacht und Nebel*. C'est presque vingt ans plus tard, mais mieux vaut tard que jamais!

Ajoutons à cela que Simone de Beauvoir effectue dans son texte, douze pages dans un livre de deux cent quatre-vingts, une critique de l'injustice de la justice politique, de la veulerie des militaires, de la barbarie de la torture, de la partialité des tribunaux militaires, de la collusion des politiques et des militaires les plus aptes à l'inhumanité, et on ne saurait lui donner tort.
Mais son indignation se trouve à géométrie variable, car elle estime toute cette barbarie bienvenue quand elle sert le projet marxiste-léniniste de l'URSS, des pays de l'Est, de Cuba, de la Chine... En 1957, elle a en effet publié *La Longue Marche*, un gros livre qui célèbre les mérites du régime de Mao... À ceux qui, comme Étiemble, mettent en question le maoïsme, elle répond dans ce livre : « Le communisme n'est pas en cause (22). »

En 1945 paraît Le Zéro et l'Infini d'Arthur Koestler, un livre qui est aux régimes soviétiques ce qu'est l'ouvrage d'Alleg *La Question sur la guerre d'Algérie* on découvre qu'on torture, qu'on incarcère, qu'on pratique nombre de sévices dans les prisons des régimes marxistes-léninistes.
Dans Les Temps modernes, Merleau-Ponty écrit «Les dilemmes de Koestler » et « Le Yogi et le Prolétaire » pour descendre ce travail antitotalitaire (23)...
Sartre et Beauvoir se sont donc bien démenés pour soutenir la cause nationaliste algérienne. Mais on oublie la plupart du temps les conclusions qu'en tire Simone de Beauvoir dont on devrait méditer cette analyse qu'elle propose dix ans après les accords d'Évian dans Tout compte fait (1972):
Les porteurs de valises du FLN travaillaient à la réalisation d'un régime socialiste qui n'est pas advenu.
Le FLN au pouvoir n'a pas réalisé les espoirs annoncés. Le socialisme n'a pas été réalisé et, à sa place, les révolutionnaires d'hier ont créé un capitalisme d'État. Un retour aux valeurs ancestrales arabo- musulmanes a été effectué. Aucun effort de planning familial, mais au contraire une politique nataliste. La croissance démographique n'est pas accompagnée par une croissance des richesses. La condition des femmes a reculé. «*Au nom de la tradition musulmane on ne lui accorde qu'un minimum d'éducation ; elle continue à porter le voile, elle est confinée dans le foyer de son père ou du mari qui lui est imposé* ».
Fanon a cru à tort que la participation des femmes dans la révolution algérienne échapperait à la domination masculine. La politique menée par le FLN au pouvoir est « nationaliste et réactionnaire (24) ».

En d'autres termes, cette décolonisation à laquelle elle et Sartre ont fortement contribué ne s'est pas faite en faveur du socialisme, de l'autogestion, de la collectivisation des terres, de la politisation des masses, en un mot : du marxisme, mais de ce qu'on ne nomme pas encore l'islamisme, bien que ce soit le cas.
Simone de Beauvoir parle de «valeurs arabo-islamiques », de «tradition musulmane », en précisant que ces valeurs supposent une politique nataliste qui arraisonne les femmes à la maternité, donc qui les éloigne de l'école, qui les contraint à porter le voile, qui leur impose le patriarcat issu de la tradition arabe et coranique.
Après la révolution nationaliste, l'Algérie impose l'oppression masculine musulmane et non la libération marxiste des femmes.
Beauvoir n'ira pas plus loin dans sa critique de l'islam... La fameuse invite sartrienne qui incite à penser contre soi-même ne va pas jusque-là !
C'eût été pourtant, pour elle et la sensibilité qu'elle représentait, l'occasion ou jamais. De la dénonciation de l'antisémitisme de Vichy à la révélation de sa bisexualité, en passant par la critique athée de la théocratie musulmane, l'auteur de *La Force des choses* montre peu de courage.

Ce courage, on le trouve chez André Malraux dans un texte remarquable qui date du 3 juin 1956 et qui s'intitule *Note sur l'islam* :

« La nature d'une civilisation, c'est ce qui s'agrège autour d'une religion. Notre civilisation est incapable de construire un temple ou un tombeau. Elle sera contrainte de trouver sa valeur fondamentale, ou elle se décomposera. C'est le grand phénomène de notre époque que la violence de la poussée islamique. Sous- estimée par la plupart de nos contemporains, cette montée de l'islam est analogiquement comparable aux débuts du communisme du temps de Lénine. Les conséquences de ce phénomène sont encore imprévisibles. À l'origine de la révolution marxiste, on croyait pouvoir endiguer le courant par des solutions partielles. Ni le christianisme ni les organisations patronales ou ouvrières n'ont trouvé la réponse. De même aujourd'hui, le monde occidental ne semble guère préparé à affronter le problème de l'islam. En théorie, la solution paraît d'ailleurs extrêmement difficile. Peut-être serait-elle possible en pratique si, pour nous borner à l'aspect français de la question, celle-ci était pensée et appliquée par un véritable homme d'État. Les données actuelles du problème portent à croire que des formes variées de dictature musulmane vont s'établir successivement à travers le monde arabe. Quand je dis « musulmane », je pense moins aux structures religieuses qu'aux structures temporelles découlant de la doctrine de Mahomet. Dès maintenant, le sultan du Maroc est dépassé et Bourguiba ne conservera le pouvoir qu'en devenant une sorte de dictateur. Peut-être des solutions partielles auraient-elles suffi à endiguer le courant de l'islam, si elles avaient été appliquées à temps. Actuellement, il est trop tard ! Les « misérables » ont d'ailleurs peu à perdre. Ils préféreront conserver leur misère à l'intérieur d'une communauté musulmane. Leur sort sans doute restera inchangé. Nous avons d'eux une conception trop occidentale. Aux bienfaits que nous prétendons pouvoir leur apporter, ils préféreront l'avenir de leur race. L'Afrique noire ne restera pas longtemps insensible à ce processus. Tout ce que nous pouvons faire, c'est prendre conscience de la gravité du phénomène et tenter d'en retarder l'évolution (25).

Voilà ce qu'on attend d'un intellectuel libre, la formule devrait être un oxymore : voir le réel, le décrire, extrapoler ce qui adviendra de lui dans la longue durée de l'histoire. Aveuglés par leur idéologie marxiste, Sartre et Beauvoir pensent étroitement dans le champ de leurs œillères : la question juive ? résolue par le marxisme; la question de la domination masculine ? résolue par le marxisme; la question du colonialisme? résolue par le marxisme; la question de l'aliénation ? résolue par le marxisme; la question des religions ? résolue par le marxisme - à la question posée de l'existence des extraterrestres, nul doute qu'ils répondraient : résolue par le marxisme...

Malraux dit un nombre incroyable de choses dans cette poignée de lignes que j'ai souhaité citer intégralement, ne serait-ce que pour rendre hommage à sa perspicacité notre civilisation est agonisante; faute de trouver des valeurs alternatives, elle périra; la réalité historique du moment, 1953, est une violente

poussée islamiste; les conséquences de cette montée en puissance sont impossibles à prévoir et l'on voit mal comment on pourrait s'y opposer; «un véritable homme d'État » pourrait peut-être y faire quelque chose, de Gaulle vit en reclus à Colombey-les-Deux- Églises (26); des formes de dictature musulmane sont à prévoir – la chose est dite un quart de siècle avant la Révolution iranienne; les damnés de la terre préféreront leurs souffrances dans un cadre islamique à une prospérité dans un cadre occidental : « *ils préféreront l'avenir de leur race* » ; l'Afrique noire épousera ce mouvement; il ne nous reste qu'à savoir que l'heure est grave et que nous ne pouvons plus faire que ralentir ce qui ne manquera pas d'arriver.
Chapeau l'artiste.
Ce qui manque à Sartre et à Beauvoir, c'est une connaissance des religions, ils ont tout lu, sauf la Bible, sauf la Torah, sauf le Talmud, sauf le Coran, du moins, ils font comme s'ils n'avaient pas lu ces textes civilisationnels.
Athées proclamés, ils semblent traiter ces livres par le mépris. Il en va de même pour Deleuze ou Foucault dont la formation philosophique se structure autour d'une béance : l'ignorance des trois monothéismes.
À Normale sup on brille sur tout ce qui est au programme; on patauge sur tout ce qui en sort. La culture est utilitaire, elle doit servir à briller afin d'obtenir un diplôme à monnayer dans la vie sociale et politique.
Si le Coran n'a pas fait partie des bibliographies données par le caïman, on n'a pas lu. La Phénoménologie de l'esprit de Hegel, oui ; les hadiths du Prophète, non.

Quand Khomeiny quitte Neauphle-le-Château où il vivait en exil et prend la place du shah d'Iran déchu par les Américains, Simone de Beauvoir, assez ignorante de l'islam, mais pas de la question des femmes, n'est pas loin de la lucidité quand elle préside un *Comité international du droit des femmes* dont une délégation se rend à Téhéran, sans elle qui, restée à Paris, demeure en contact avec ce comité.
L'ayatollah Khomeiny avait exigé le port du voile islamique.
Que faire ? demandent les femmes. Faut-il, ou non, le porter ? Réponse claire de Beauvoir : non, on ne le porte pas. Le 22 mars, elle écrit une lettre de soutien à Kate Millett:

> *« Aujourd'hui la condition des femmes en tant que telle est en question, et c'est ce qui motive notre émotion. Jusqu'ici toutes les révolutions ont exigé des femmes qu'elles sacrifient leurs revendications au succès de l'action menée essentiellement ou uniquement par des hommes. Je m'associe aux vœux de Kate Millett. Et de toutes mes camarades qui se trouvent en ce moment à Téhéran : que cette révolution fasse exception; que la voix de cette moitié du genre humain, les femmes, soit entendue. Le nouveau régime ne sera lui aussi qu'une tyrannie s'il ne tient pas compte de leurs désirs et ne respecte pas leurs droits (27). »*

On le sait depuis, le nouveau régime n'a pas tenu compte de leurs désirs, il n'a pas respecté le droit des femmes, il n'est donc qu'une tyrannie.

Simone de Beauvoir meurt le 14 avril 1986, elle a donc eu le temps de s'en apercevoir.
Mais il semble que pendant ces sept années qui ont séparé cette affirmation de sa mort, elle n'ait jamais condamné le régime des mollahs dans lequel les femmes ont effectué un grand bond en arrière – un bond de mille ans qui en fait les contemporaines du Prophète au VIIe siècle de notre ère...

Elle n'a pas condamné ce régime qui s'est clairement proposé, l'a dit à la face du monde, et le dit encore, de détruire l'État d'Israël.
Les femmes et les Juifs semblent compter pour rien chez cette femme qui prétendait combattre pour la liberté et l'émancipation.
Ce silence de sept longues années entre Khomeiny à Téhéran en 1979 et sa mort en 1986 pourrait bien en dire long chez une femme aussi bavarde !

---

1. Danièle Sallenave, Castor de guerre, éditions Gallimard, 2008, p. 66.
2. Ibid., p. 101.
3. Simone de Beauvoir, La Cérémonie des adieux, dans Mémoires, op. cit., t. II, p. 1163.
4. Ibid., p. 1155.
5. Simone de Beauvoir, La Force de l'âge, dans Mémoires, op. cit., t. I.
6. Simone de Beauvoir, Journal de guerre, éditions Gallimard, 1990, p. 303.
7. Id., La Force de l'âge, dans Mémoires, op. cit., p. 774.
8. Jean-Paul Sartre, « Paris sous l'Occupation », dans Situations, III, éditions Gallimard, 1949, p. 18.
9. Par exemple avec Les Mouches : « Dullin avait organisé un buffet dans une salle à côté du foyer. Il y avait la troupe, des membres du personnel, des amis, et surtout des Allemands. Parmi ces derniers, les trois interlocuteurs privilégiés des gens de théâtre français, les Sonderführer Baumann, Lucht et Rademacher du Theatergruppe et d'autres Allemands en uniforme et en civil. Le champagne coula. Des toasts furent portés. Sartre trinqua avec les Allemands en souriant. Cette petite cérémonie eut deux témoins, Marc Bénard, camarade de captivité de Sartre et créateur des décors de Bariona, qui se tenait aux côtés de Simone de Beauvoir avec laquelle il sortait souvent, et M. Desportes de Linières, admirateur indéfectible de Dullin. "Sartre était parfaitement détendu quand il rendit aux Allemands leur politesse en levant son verre en leur honneur", dit Marc Bénard », dans Gilbert Joseph, Une si douce Occupation. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre. 1940-1944, op. cit., p. 265-266.
10. Simone de Beauvoir, La Force des choses, dans Mémoires, op. cit., t. I, p. 942.
11. Ibid., p. 959. Rappelons que Beauvoir travaillait à Radio-Paris. « À la radiodiffusion nationale, Simone de Beauvoir se trouvait dans l'antre même de la collaboration. Les lieux étaient solidement gardés. La Milice y tenait un bureau et y assurait des émissions quotidiennes. La photographie du maréchal Pétain

trônait dans chaque pièce. Des consignes, des circulaires qui suaient l'arbitraire et l'ordre nouveau étaient placardées au mur. Des Allemands en civil et en uniforme venaient en inspection, notamment le docteur Bohfinger, le plus connu des responsables ennemis en charge de la radiodiffusion. Simone de Beauvoir dut remplir les formulaires inquisitoriaux et humiliants d'une demande d'emploi dans un service public de Vichy. [...] Simone de Beauvoir
fonctionna dans cette formidable organisation de propagande sur laquelle, du côté français, régnait le milicien Philippe Henriot, qui deviendra, quand Sartre et Simone de Beauvoir reviennent de La Pouèze en janvier 1944, secrétaire d'État à l'Information. C'était un puissant et habile orateur qui pourfendait à la radio les Alliés, la Résistance, les juifs, les communistes, etc. et il décernera des satisfécits quand la Milice, aux côtés des troupes allemandes, effectuera des opérations répressives contre les maquis. Hiérarchiquement, il était le patron de Simone de Beauvoir », dans Gilbert Joseph, Une si douce Occupation. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre. 1940-1944, op. cit., p. 307-308.
12. Simone de Beauvoir, La Force des choses, dans Mémoires, op. cit., t. I, p. 938.
13. Voir les Mémoires de Beauvoir, plus de 2 000 pages de la Pléiade, les bibliographies des trois volumes de la Pléiade de Sartre, les articles, les entretiens, avec Gerassi par exemple, soit plus de 500 pages, les films, avec l'inévitable hagiographe Michel Contat, et Alexandre Astruc, pour Sartre, et l'inévitable Josée Dayan, et Malka Ribowska, pour Beauvoir, sinon les Entretiens sur moi-même de Sartre, qui constituent l'essentiel de Situations, X, les numéros spéciaux, Obliques, deux numéros pour Sartre, un pour Beauvoir, les deux volumes d'hommage des Temps modernes, 1 500 pages, le fameux Dictionnaire Sartre déjà signalé, sans parler des émissions du service public, radios et télévisions, films et téléfilms, etc. On chercherait en vain, à part l'ouvrage de Gilbert Joseph, un travail objectif sur la guerre de ces deux-là.
14. Ainsi, la mauvaise foi : « [N]ous pouvons comprendre pourquoi notre doctrine fait horreur à un certain nombre de gens. Car souvent ils n'ont qu'une seule manière de supporter leur misère, c'est de penser : "Les circonstances ont été contre moi, je valais beaucoup mieux que ce que j'ai été ; bien sûr, je n'ai pas eu de grand amour, ou de grande amitié, mais c'est parce que je n'ai pas rencontré un homme ou une femme qui en fussent dignes, je n'ai pas écrit de très bons livres, c'est parce que je n'ai pas eu de loisirs pour le faire ; je n'ai pas eu d'enfants à qui me dévouer, c'est parce que je n'ai pas trouvé l'homme avec lequel j'aurais pu faire ma vie. Sont restées donc, chez moi, inemployées et entièrement viables, une foule de dispositions, d'inclinations, de possibilités qui me donnent une valeur que la simple série de mes actes ne me permet pas d'inférer." Or, en réalité, pour l'existentialiste, il n'y a pas d'amour autre que celui qui se construit [...] », L'existentialisme est un humanisme, op. cit., p. 51-52. On pourrait bien sûr ajouter à: je n'ai pas connu l'amour, j'ai ignoré l'amitié, je n'ai pas écrit de livres, je n'ai pas eu d'enfants, je ne suis pas entré dans la Résistance, parce que... je n'ai rien fait pour ! J'ai même plutôt fait le contraire.
15. Florilège sartrien concernant le Général : «maquereau réac», « merde », « crétin pompeux », « monstre », « foutu salaud », « homme de Neandertal », «

porc », dans John Gerassi, Entretiens avec Sartre, op. cit., p. 13, 51, 147, 195, 349, 393.
16. Claude Francis et Fernande Gontier, Les Écrits de Simone de Beauvoir, éditions Gallimard, 1979.
17. Jeannine Verdès-Leroux, Le Réveil des somnambules. Le Parti communiste, les intellectuels et la
culture (1956-1985), éditions Fayard/Éditions de Minuit, 1987, p. 183-185.
18. Jean-Paul Sartre dans Situations, V, éditions Gallimard, 1964, p. 72.
19. Ibid., p. 81.
20. Simone de Beauvoir et Gisèle Halimi, Djamila Boupacha, éditions Gallimard, 1962, p. 1, 2, 12. Gisèle Halimi, quant à elle, mobilise la « Gestapo », p. 48 et 66, les << atrocités nazies » et les «camps de concentration », p. 67, elle cite une correspondance dans laquelle on peut lire ceci : « À mes yeux d'Américain A vivant en France, ce qui se passe actuellement dans votre pays est plus horrible que ce qui se passait en Allemagne sous Hitler [sic], pour la bonne et simple et évidente raison que je considère la France comme le seul pays civilisé du monde », p. 69. Par prétérition, de Gaulle en Algérie c'est donc pire que Hitler dans l'Allemagne du III Reich et dans toute l'Europe. L'armée française égale la SS et ses six millions de Juifs morts. Elle parle également d'une gardienne de prison présentée comme un « kapo », p. 59. Bien sûr, elle invoque la Résistance - mais une Résistance de 1943, c'est-à-dire d'après le pacte germano-soviétique qui a permis au PCF de collaborer deux ans avec les nazis, les vrais ceux-là, p. 106.
21. Ibid., p. 12.
22. Simone de Beauvoir, La Longue Marche. Essai sur la Chine, éditions Gallimard, 1957, p. 464.
23. Repris dans Humanisme et Terreur. Essai sur le problème communiste, éditions Gallimard, 1948. On lira avec gourmandise le zèle que Merleau-Ponty a mis à faire la quête dans son école pour racheter un portrait de Pétain que des gamins du cours avaient endommagé dans le livre de Gilbert Joseph, Une si douce Occupation. Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre. 1940-1944, op. cit., p. 146. Il fut aussi un enseignant zélé quand il fit une autre quête pour fêter l'anniversaire du Maréchal...
24. Simone de Beauvoir, Mémoires, t. II, Tout compte fait, coll. « La Pléiade », Gallimard, 2018, p. 916. 25. André Malraux, Note sur l'islam, 3 juin 1956. À Élisabeth de Miribel, transcription par sténo. Source: Institut Charles de Gaulle.
26. On connaît ce propos qu'Alain Peyrefitte prête au Général sans témoin et sans personne d'autre que celui qui le rapporte après la mort de ce dernier: « C'est très bien qu'il y ait des Français jaunes, des Français noirs, des Français bruns. Ils montrent que la France est ouverte à toutes les races et qu'elle a une vocation universelle. Mais à condition qu'ils restent une petite minorité. Sinon la France ne serait plus la France. Nous sommes quand même avant tout un peuple européen de race blanche, de culture grecque et latine et de religion chrétienne. Qu'on ne se raconte pas d'histoires ! Les musulmans, vous êtes allés les voir ? Vous les avez regardés avec leurs turbans et leurs djellabas ? Vous voyez bien que ce ne sont pas des Français ! Ceux qui prônent l'intégration ont une cervelle

de colibri, même s'ils sont très savants. Essayez d'intégrer de l'huile et du vinaigre. Agitez la bouteille. Au bout d'un moment, ils se sépareront de nouveau. Les Arabes sont des Arabes, les Français sont des Français. Vous croyez que le corps français peut absorber dix millions de musulmans, qui demain seront vingt millions et après-demain quarante ? Si nous faisions l'intégration, si tous les Arabes et Berbères d'Algérie étaient considérés comme français, comment les empêcherait-on de venir s'installer en métropole, alors que le niveau de vie y est tellement plus élevé ? Mon village ne s'appellerait plus Colombey-les-Deux-Églises, mais Colombey-les-Deux-Mosquées ! », C'était de Gaulle, Éditions de Fallois, 1994, t. I, p. 52. C'est du Malraux reformulé par un militaire...
27. Aucune trace de cette aventure dans la biographie des 834 pages que Deirdre Bair consacre à Simone de Beauvoir. Le nom de Kate Millett ne figure pas dans l'index ni celui de Khomeiny. Rien sur cette révolution iranienne... Fallait-il cacher une Simone de Beauvoir opposée au port du voile islamique ? Pour ménager quels intérêts ?

FOUCAULT ATTEND L'IMAM CACHÉ

« Par "gouvernement islamique", personne, en Iran, n'entend un régime politique dans lequel le clergé jouerait un rôle de direction ou d'encadrement. »

Michel Foucault, *Dits et Écrits*, t. III

Michel Foucault fut un incroyable caméléon vitrifié par le wokisme qui en fait, à raison, l'un de ses maîtres-penseurs.
Caméléon, il le fut pendant sa courte vie arrêtée par le sida à l'âge de 57 ans : communiste dans les années 1950, gaulliste participant à la Commission Fouchet en 1961, membre du jury de l'ENA en 1965, gauchiste après Mai 68, partisan d'une dictature du prolétariat sanglante dans les années 1970, soutien des « nouveaux philosophes » en 1977, dont BHL, mais aussi Kouchner, Montand, Signoret, compagnons de route socialistes en mai 1981, le garde des Sceaux Robert Badinter se pâme à l'évocation du seul nom de l'auteur de Surveiller et punir, défenseur de l'islam chiite en 1978, partisan du libéralisme sur la fin de son existence (1)...

Foucault a été structuraliste, puis, lors des rééditions de ses livres contaminés par cette idéologie, il en a effacé les preuves en disant qu'il ne l'avait jamais été ; il a annoncé la mort de l'homme dans *Les Mots et les Choses* (1966) avant de travailler sur le processus de constitution du sujet, sur le rôle que les Grecs et les Romains pouvaient jouer dans la création d'une éthique postchrétienne, avec *Le Souci de soi* et *L'Usage des plaisirs* (1984) par exemple, ce qui était remettre en selle l'homme qu'il avait jeté à terre vingt ans plus tôt.
Le philosophe qui fut maoïste au début des années 1970 sous les oripeaux du compagnon de route de la Gauche prolétarienne avant de devenir critique du totalitarisme aux côtés de BHL dans la fin des années 1970 erre autant sur le terrain philosophique que sur le terrain politique.
Quel Foucault est le vrai ? Question nulle et non avenue, car le legs philosophique de Foucault est un néonietzschéisme qui affirme qu'il n'existe pas de vérité, seulement des perspectives - ce qui, paradoxalement, constitue une vérité qui annule l'énoncé premier...
Il y eut donc un temps compagnon de route des ayatollahs iraniens chez Michel Foucault, ce dont témoignent les articles donnés au *Corriere della Sera*. Il se rend

sur place en septembre 1978. Le 1er octobre il fait paraître « Le chah a cent ans de retard » - a posteriori on sourit jaune de constater que le shah était à la pointe de la modernité dans un pays musulman, notamment pour le statut des femmes, et qu'en une poignée de semaines, en imposant la charia et la théocratie islamique, le régime des ayatollahs a fait reculer le pays de mille ans !

Pour l'heure, Foucault arrive avec ses préjugés apportés de Paris: le shah modernise à marche forcée son pays, les humbles ne peuvent suivre et se réfugient dans la tradition religieuse musulmane. Quel régime peut empêcher cette tension dialectique ? L'empêcher ou la résoudre ? Débarqué de Saint-Germain-des-Prés, le philosophe rencontre des gens, sans qu'on sache qui les lui sélectionne ; il les interroge.

Premier paradoxe de normalien: Foucault voit dans le bazar des vieilles machines à coudre fabriquées en Corée du Sud :

« J'eus alors le sentiment de comprendre [sic] que les événements récents ne signifiaient pas le recul des groupes les plus retardataires devant une modernisation trop brutale; mais le rejet, par toute une culture et tout un peuple, d'une modernisation qui est en elle- même un archaïsme (3). »

Des machines à coudre dans un souk, et, hop, premier paralogisme : la modernisation induite par le shah est archaïque ! C'est du moins ce que l'élève de la rue d'Ulm a « le sentiment de comprendre » ! Il descend de l'avion, mais il sait en deux temps, trois mouvements ce qu'est le sentiment de « toute une culture et tout un peuple »... qui dispose de plus de trois mille ans d'existence continue.

« Oui, la modernisation comme projet politique et comme principe de transformation sociale est en Iran une chose du passé (4). » Quelques semaines plus tard, Foucault verra dans un bond en arrière de treize siècles, celui qui ramène l'Iran à l'hégire, un signe notable de modernité !

Ce que voit Foucault dans ce qui advient en Iran constitue la colonne vertébrale de son engagement: la haine de l'Occident et la célébration de tout ce qui contribue à sa disparition, voilà pour lui motif à bacchanales philosophiques.

Il écrit :

> *« Avec l'agonie actuelle du régime iranien, on assiste au dernier moment d'un épisode qui s'est ouvert il y a bientôt soixante ans : une tentative pour moderniser à l'européenne les pays islamiques. Le shah s'y accroche encore comme sa seule raison d'être. Je ne sais s'il regarde déjà vers l'an 2000. Mais son fameux regard, je sais qu'il date des années 1920 (*5). »

Une soixantaine d'années en amont de 1978, c'est très précisément le kémalisme que Foucault attaque, donc la laïcité ; il est bien normal qu'il se fasse compagnon de route des ayatollahs, la haine de l'Occident est leur moteur - or cet Occident est judéo-chrétien, donc généalogiquement juif. Sa haine de « la laïcisation » associée au shah, c'est déjà le ver dans le fruit.

Foucault présente la famille du shah comme corrompue, mafieuse, se partageant les richesses du pays; il s'en offusque - c'est bien mal connaître la nature humaine

d'imaginer que la vertu puisse accompagner ceux qui gouvernent !
Il en conclut que le peuple iranien vit dans son pays comme dans « un régime d'occupation », mais aussi, pour faire bonne mesure, sous la férule des « régimes coloniaux ». Pareil constat appelle évidemment à... la résistance et... à la décolonisation !
Le recyclage paresseux des éléments de langage sartriens en majesté.
Le 8 octobre, il fait paraître un deuxième texte : « Téhéran : la foi contre le chah ». Il avait pour titre original « *Dans l'attente de l'Imam* », une formule dans laquelle on retrouve la fascination des intellectuels germanopratins pour le grand homme qui, de Hitler à Staline, de Pol Pot à Mao, de Che Guevara à Chávez, permet la jouissance de la soumission, la jouissance dans la soumission.

Foucault accable la volonté de moderniser du shah : c'est lui qui envoie les recalés de la modernisation dans les bras de l'islam ici vaguement présenté comme l'opium du peuple, le soupir de la créature opprimée.
Le philosophe fait de la religion musulmane une résistance à la modernité occidentale qui se définit par la démographie galopante, l'industrialisation forcenée, l'urbanisation à outrance, le chômage de masse, la création de villes ex nihilo.

> *«Où chercher protection, comment retrouver ce qu'on est, sinon dans cet islam qui, depuis des siècles, règle avec tant de soin la vie quotidienne, les liens familiaux, les relations sociales? Sa rigueur, son immobilité n'ont-ils pas fait sa chance. La "valeur refuge", me disait un sociologue(3) »*

On découvre ébahi un Foucault défenseur de la tradition, des racines, des us et coutumes, des habitudes rurales et villageoises, des points d'ancrage anciens situés « autour de la mosquée et dans la communauté religieuse? ».

Il est toujours étonnant de voir combien les intellectuels qui refusent la tradition en France, sous prétexte qu'elle serait conservatrice, réactionnaire, vichyste, contre-révolutionnaire, lui trouvent les plus grandes vertus quand il s'agit d'autres peuples!
Sorti de Saint-Germain-des-Prés, le philosophe devient bigot, cagot, dévot – pourvu qu'il s'agisse d'islam, donc de haine de l'Occident. Variation sur le thème orientaliste.
Foucault s'enthousiasme il aime les discussions qui s'improvisent dans la rue autour des religieux ; il apprécie les dialogues avec les imams; il applaudit aux foules qui descendent dans les rues de Téhéran en criant : « Islam, islam ! » Il aime les prêches, le culte et les prières. Il vibre au slogan: « Soldat, mon frère, pourquoi tirer sur ton frère ? Viens avec nous sauver le Coran. » Et puis plus loin, ceci : « *Je connais plus d'un étudiant "de gauche" selon nos catégories, qui, sur le panneau où il avait écrit ses revendications et qu'il tendait à bout de bras, avait marqué en gros caractères : "Gouvernement islamique*" (10). »
C'est tellement formidable, ces gens qui luttent contre l'impérialisme américain dont le shah est l'infâme créature et le suppôt démoniaque ! Et c'est tellement magnifique, ce mariage nouveau entre la gauche selon les catégories occidentales et

le gouvernement islamique selon les catégories orientales : c'est tout simplement l'acte de naissance de l'islamo-gauchisme, nous sommes le 7 octobre [sic !] 1978.

Le philosophe ne se tient plus : « *Dans les mosquées, les mollahs parlaient furieusement contre le shah, les Américains, l'Occident et son matérialisme; ils appelaient, au nom du Coran et de l'islam, à la lutte contre tout ce régime* (11).»
Il aime que les islamistes aiment la mort, ça le fascine. Il sait que l'Occident a peur d'elle, pas les soldats de l'islam qui en font... le sens de la vie ! Il écarte d'un revers de la main l'idée marxiste que la religion serait l'opium du peuple en même temps qu'une superstructure idéologique (bourgeoise) générée par l'infrastructure économique (capitaliste) - thèse marxiste de base.
Les chiites attendent le retour de l'imam caché, l'agrégé de philosophie ne trouve rien à redire à cette croyance. Bien au contraire.

Foucault oublie qu'en France la Révolution française est une rupture civilisationnelle parce qu'elle a consacré la mort de la théocratie, une thèse selon laquelle tout pouvoir vient de Dieu, et l'avènement de la démocratie, pour qui tout pouvoir vient des hommes. La politique n'est plus une affaire de transcendance et de clergé, mais d'immanence et de citoyens.
L'auteur de l'*Histoire de la folie à l'âge classique* effectue un grand bond en arrière et trouve des vertus à la doctrine césaropapiste chrétienne, pourvu qu'elle permette à l'islam de devenir une force politique lancée contre l'Occident.

Foucault fait presque des mollahs les témoins d'un régime marxiste idéal : ils ne sont pas élus ou nommés, mais écoutés et soutenus parce que leur parole sauve et guérit; la foule les fournit en nourriture tellement elle reçoit d'eux; ils forment des disciples; ils disposent d'une influence ; ils incarnent la justice spirituelle qui combat l'injustice politique!
On dirait un contre-révolutionnaire du XIXe siècle parlant du clergé avec componction - c'est Joseph de Maistre chez les mollahs.
La religion chiite, écrit Foucault,

> « *est la forme que prend la lutte politique dès lors que celle-ci mobilise les couches populaires. Elle fait, de milliers de mécontentements, de haines, de misères, de désespoirs, une force. Et elle en fait une force, parce qu'elle est une forme d'expression, un mode de relation sociale, une organisation élémentaire souple, et largement acceptée, une manière d'être ensemble, une façon de parler et d'écouter, quelque chose qui permet de se faire entendre des autres et de vouloir avec eux, en même temps qu'eux (*12) ».

L'islam incarne la résistance au pouvoir d'État. Ainsi soit-il...
Un troisième article paraît dans le *Corriere* en Italie le 22 octobre 1978. Le Nouvel Observateur le publie en y ajoutant des emprunts aux deux papiers précédents. Il a pour titre : «À quoi rêvent les Iraniens ? » Le philosophe devenu journaliste tire des plans sur la comète et s'interroge pour savoir qui va s'emparer du pouvoir. Il entretient de l'ayatollah Khomeiny et de «<la force du courant mystérieux [sic] qui passe entre un vieil homme exilé depuis quinze ans et son peuple qui l'invoque

(13)». On attend un imam caché et mort depuis des siècles, mais c'est un ayatollah en chair et en barbe qui apparaît.
La force du courant mystérieux qui l'unit son peuple, voilà une bien étrange idée pour un homme de gauche - et une bien étrange formule digne d'un thuriféraire de régime totalitaire soucieux d'encenser le dictateur qui conduit son peuple...

À la question qu'il ne cesse de poser à tous ceux qu'il rencontre : « Que voulez-vous ? », on lui répond presque tout le temps: «le gouvernement islamique ». Foucault récite sa leçon : il a lu l'islamologue Henry Corbin, c'est, hélas, l'essentiel de sa culture en matière d'islam, il aligne ce qu'il sait de l'islam chiite : sur le clergé, la doctrine, la spiritualité, le fameux imam absent qu'ils attendent.
Le plus croquignolesque arrive quand Foucault sort le nez de ses fiches pour analyser la situation et affirmer sans barguigner:

> « *Un fait doit être clair : par "gouvernement islamique", personne, en Iran, n'entend un régime politique dans lequel le clergé jouerait un rôle de direction ou d'encadrement* (14). »

On ne sait s'il faut en rire ou en pleurer.

Foucault raconte à quoi ressemblerait cet État théocratique musulman. Sans surprise, c'est une énième variation sur le thème marxiste du paradis sur terre: valorisation du travail; juste répartition pour chacun des fruits de son labeur; propriété collective de l'eau et du sous-sol ; libertés respectées tant qu'elles ne nuisent pas à autrui; minorités protégées et libres de vivre à leur guise; différence, mais surtout pas inégalité entre les hommes et les femmes « puisqu'il y a différences de nature (15) », écrit le père des wokistes; décisions prises à la majorité et possibilité permise par le Coran de demander des comptes à qui gouverne.
Le marxisme est vraiment l'opium des intellectuels...

Michel Foucault, habitué des bordels et des boîtes de nuit gay de la côte est des États-Unis, adepte du sadomasochisme sexuel dans lequel il trouvait l'expression du summum de la douceur (16), partisan d'une sexualité des plus hard, fasciné par la violence sexuelle, consumériste forcené de jeunes garçons qu'il levait et prenait dans les cimetières quand il enseignait en Tunisie, pouvait-il croire à ses sornettes ?
Savait-il que, dans l'islam, l'homosexuel, c'est l'abomination de la désolation (17) ?
Dans ce régime qu'il appelait de ses vœux, Foucault aurait fini pendu à une grue sur la place publique.
Ce que l'histoire a retenu des reportages du philosophe, c'est que cette révolution iranienne « tend à donner aux structures traditionnelles de la société islamique un rôle permanent dans la vie politique (18) » .
Autrement dit : la société traditionnelle du VIIe siècle de l'ère commune qui permettait aux Bédouins du désert de vivre selon la loi islamique, voilà le futur souhaitable en politique!
Qu'on trouve dans le Coran des versets antisémites, misogynes, phallocrates,

homophobes, belliqueux ne compte pour rien; que les hadiths en remettent sur ce terrain en vantant les mérites de la charia, donc de la peine de mort et des mutilations, en célébrant le patriarcat et la soumission des femmes aux mâles ; que la vie du Prophète soit remplie de massacres, de crimes de guerre, de razzias, de décapitations, d'assassinats de Juifs - rien de tout cela ne compte (19). Michel Foucault a-t-il jamais lu le Coran ? La Sîra ? Une biographie de Mahomet ? Je crains que non...

Ce que retient Foucault, c'est qu'avec cet islam politique, l'islamisme donc, s'annonce et s'énonce « *un mouvement qui permettrait d'introduire dans la vie politique une dimension spirituelle faire que cette politique ne soit pas, comme toujours, l'obstacle de la spiritualité mais son réceptacle, son occasion, son ferment (*20) ». Et puis cette confidence : « *Le gouvernement islamique [...] m'a impressionné dans sa tentative aussi pour ouvrir dans la politique une dimension spirituelle* (21). »

Le philosophe conclut son papier en s'interrogeant sur le devenir de cette volonté politique et de cette force islamique : « *Quel sens, pour les hommes qui l'habitent, à rechercher au prix même de leur vie cette chose dont nous avons, nous autres, oublié la possibilité depuis la Renaissance et les grandes crises du christianisme : une spiritualité politique. J'entends déjà des Français qui rient, mais je sais qu'ils ont tort (*22). »
Dans la version italienne, Foucault avait ajouté ceci : « Moi qui sais bien peu de choses sur l'Iran », ce rare prurit de modestie n'a pas franchi les Alpes. Les Français, même sans ce final modeste assez peu dans l'esprit du philosophe, ont en effet ri — jaune.
Quatrième article. Il est intitulé « Une révolte à mains nues » et paraît dans le *Corriere* le 5 novembre 1978. Foucault persiste à voir dans ce qui se passe en Iran des choses inédites ! Après la spiritualité politique, la révolution en douceur. Pas de coup d'État, pas de militaires, pas de tirs, pas de soldatesque.
C'est le triomphe magique du mythe de la grève générale de Georges Sorel !
En fait, Foucault n'a pas compris que les États-Unis ne soutiennent plus le shah d'Iran et qu'ils travaillent à sa perte afin de le remplacer par l'ayatollah Khomeiny (23)...
Foucault ignore ce détail et délire.
Si le régime tombe, ça n'est pas parce que les États-Unis ne le soutiennent plus mais parce que « *l'ayatollah Khomeiny et les religieux qui le suivent [...] ont forgé, ou, en tout cas, soutenu une volonté collective assez forte pour mettre aux abois la monarchie la plus policière du monde* (24) ».

Foucault a dit l'essentiel : on retient de ces reportages que la révolution iranienne était l'occasion de montrer le retour bienvenu de la spiritualité en politique, en fait le retour de la théocratie abolie en France par la Révolution française ; que le gouvernement islamique était une affaire d'éthique dans la politique, mais nullement une affaire religieuse; que le retour à une religion conçue

dans le désert du VIIe siècle était un progrès politique pendant que la modernisation et l'industrialisation de l'Iran par le shah étaient archaïques ; que la religion n'est donc pas l'opium du peuple mais, bien au contraire, son avenir révolutionnaire parce que capable de produire une société de rêve d'un genre marxiste - on songe au Marx des Manuscrits de 1844 plutôt qu'à celui du Capital ou du Manifeste.

À l'évidence, on a ri en France. On a aussi été sidéré par ce Foucault, nouveau promoteur de la révolution islamique comme occasion d'injecter la spiritualité en politique afin de revivifier en France le courant révolutionnaire. Une lectrice iranienne envoie une lettre au Nouvel Observateur pour s'offusquer de ce qu'elle a lu : elle s'étonnait en effet que le philosophe « semble ému par la "spiritualité musulmane" qui remplacerait avantageusement la féroce dictature affairiste aujourd'hui chancelante ».

Mauvais joueur, Foucault riposte: bien sûr, sa lectrice n'a rien compris ! Elle « n'a pas lu l'article qu'elle critique (25) ». Le professeur au Collège de France commence par insulter et mépriser, c'est bien dans son genre (26), mais c'est intellectuellement improductif.
Ensuite, il refuse qu'on essentialise l'islam et qu'on réduise ainsi à peu de chose une multiplicité de façons d'être musulman. Il n'accepte pas que cette essentialisation de l'islam permette à cette lectrice de recycler un lieu commun qu'on dirait aujourd'hui islamophobe qui lui permet «de confondre tous les aspects, toutes les formes, toutes les virtualités de l'islam dans un même mépris pour les rejeter en bloc sous le reproche millénaire de “fanatisme” (27). » Il conclut son texte en réaffirmant sa thèse principale : « *Le problème de l'islam comme force politique est un problème essentiel pour notre époque et pour les années qui vont venir.* »
N'est-ce pas inventer l'islamo-gauchisme d'une part et, d'autre part, prophétiser que le futur de notre civilisation s'écrira sous les couleurs de cet islamo-gauchisme?

D'un autre voyage il rapporte d'autres textes eux aussi publiés dans le Corriere. L'un d'entre eux, « Le chef mythique de la révolution d'Iran » (26 novembre 1978), contient un portrait de l'ayatollah Khomeiny présenté comme presque mythique : Khomeiny fait l'objet d'une affection spéciale de la part des Iraniens. Le mystère Khomeiny tient à son absence pendant des années où il a été exilé. Foucault écrit : « Khomeiny n'est pas un homme politique : il n'y aura pas de parti de Khomeiny, il n'y aura pas de gouvernement Khomeiny. » La révolte iranienne est celle des damnés qui s'opposent à l'ordre mondial. « C'est peut-être la première grande insurrection contre les systèmes planétaires, la forme la plus moderne de la révolte et la plus folle (28). »
Relisons cette phrase terrible :
« C'est peut-être la première grande insurrection contre les systèmes planétaires, la forme la plus moderne de la révolte et la plus folle »... Où l'on voit que Foucault estime que Khomeiny est l'avenir planétaire de l'homme - un avenir fou, qui plus est, ce qui ne pouvait manquer de séduire cet homme-là.
« Khomeiny n'est pas un homme politique, il n'y aura pas de parti de Khomeiny, il

n'y aura pas de gouvernement Khomeiny », avait prédit Foucault. En effet, en effet... Or Khomeiny était un homme politique, il y a eu un parti de Khomeiny, il y a eu un gouvernement Khomeiny - il a même duré presque dix années, de 1979, date de son installation au pouvoir, à 1989, date de sa mort – Foucault a rendu l'âme cinq ans avant lui et à l'heure où j'écris, le 6 juin 2024, son idéologie est toujours au pouvoir en Iran...

L'ayatollah Khomeiny ouvrait une brèche, Foucault s'en est follement réjoui, l'eau saumâtre qui s'en échappe depuis 1978 menace de recouvrir les terres d'Occident. L'islamo-gauchisme sorti du ventre fécond du philosophe se porte à merveille.

Du sang se mélange à cette eau saumâtre, beaucoup de sang.

Ce qui est étonnant dans la position de Michel Foucault n'est pas qu'il aurait été un antisémite dissimulé, travesti, caché, ce qui n'est jamais le cas, mais qu'il n'ait pas compris que cette façon naïve et béate, ingénue et innocente de penser, puis de soutenir la révolution iranienne, violemment antisémite et radicalement opposée à l'État d'Israël, au point que rayer ce pays de la carte fait partie des exhortations récurrentes du pouvoir, n'ait fait chez lui l'objet d'aucune réserve, d'aucune prudence, d'aucune condamnation en ajout, en appendice, en note, en notule, même !

Je ne parle pas d'un livre à cette question spécifiquement consacrée, beaucoup moins eût suffi.

Il savait quelle était son aura, il connaissait la puissance de sa réputation, il était au courant qu'une seule parole de lui comptait beaucoup dans le monde intellectuel français, donc européen - c'est-à-dire sur la planète.

Il n'ignorait rien de son pouvoir performatif à cette époque dans l'élite intellectuelle mondiale.

J'en veux pour preuve qu'en janvier 1980, Christian Delacampagne, journaliste au Monde, lui demande un texte qui paraît le 6 avril avec pour signature: «le philosophe masqué » ! Il lui est bien sûr demandé par son interlocuteur les raisons de cet anonymat; voici sa réponse : « Par nostalgie du temps où, étant tout à fait inconnu, ce que je disais avait quelques chances d'être entendu. Avec le lecteur éventuel, la surface de contact était sans ride. Les effets du livre rejaillissaient en des lieux imprévus et dessinaient des formes auxquelles je n'avais pas pensé. Le nom est une facilité. » Il poursuit : « Je proposerai un jeu : celui de l'année sans nom". Pendant un an, on éditerait des livres sans nom d'auteur. Les critiques devraient se débrouiller avec une production entièrement anonyme. Mais, j'y songe, peut-être n'auraient-ils rien à dire : tous les auteurs attendraient l'année suivante pour publier leurs livres (29)... » - bonne idée...

Foucault écrit dans un temps où, grâce aux « nouveaux philosophes (30) », la philosophie n'est plus confinée dans les institutions, les écoles, l'université, le Collège de France, le CNRS, etc., mais surgit dans les médias, et plus précisément à la télévision, un média qui effectue une sélection impitoyable en écartant ceux qui

croient que philosopher, c'est professer un cours du haut d'une estrade dans une université devant une assemblée passive, soumise et silencieuse. Ce nouveau moment philosophique fut une révolution dans la discipline, pour le meilleur (31) et pour le pire.
Foucault ne condamne pas cette révolution, il n'oppose pas l'université aux médias, il ne stigmatise pas celui qui pense à la télévision, il ne méprise pas et, il le dit à plusieurs reprises, il ne pratique pas les attaques ad hominem, du moins publiquement, il occupe une position de surplomb, sinon libérale, du moins tolérante : il souhaite que tout le monde puisse s'exprimer et plus encore. L'arrivée d'Internet et des réseaux sociaux l'aurait probablement comblé. Il ne milite pas pour réduire la parole philosophique et la confisquer, mais pour l'étendre.
Foucault déborde la définition qu'il donne de la philosophie (32) : « *Je disais à l'instant que la philosophie était une manière de réfléchir sur notre relation à la vérité. Il faut compléter; elle est une manière de se demander: "Si tel est le rapport que nous avons à la vérité, comment devons-nous nous conduire ?" Je crois qu'il s'est fait et qu'il se fait toujours actuellement un travail considérable et multiple, qui modifie à la fois notre lien à la vérité et notre manière de nous conduire. Et cela dans une conjonction complexe entre toute une série de recherches et tout un ensemble de mouvements sociaux. C'est la vie même de la philosophie* »
Si penser conduit fatalement à se poser la question : « Comment devons-nous nous conduire ? », on ne peut éviter d'extrapoler: « Quand on a pensé la révolution iranienne comme une bénédiction qui permet le retour du sacré et de la transcendance dans la politique », autrement dit : «Quand on a célébré le retour de la théocratie contre la démocratie, quand on a béni la spiritualité islamique comme un vent nouveau bienvenu sur la planète, comment devons-nous nous conduire ? »
Il semble que Michel Foucault ne se la soit pas posée.
Pas plus qu'il ne s'est étendu sur ce que l'on peut nommer par facilité la question juive ou le conflit israélo-palestinien. C'est en interrogeant sa biographie qu'on peut en apprendre un peu sur sa relation aux Juifs (33).

En 1967, à la faveur de la guerre des Six Jours, Foucault qui enseigne à l'université de Tunis assiste à des manifestations en faveur de la Palestine qui dégénèrent rapidement en expéditions punitives à l'endroit des Juifs. Il s'en ouvre à Georges Canguilhem dans une lettre datée du 7 juin et parle de pogrom, il connaît le sens des mots : Ce fut bien plus grave que ne l'a dit *Le Monde (*34): une bonne cinquantaine d'incendies, cent cinquante ou deux cents boutiques - les plus misérables bien sûr - mises à sac, spectacle immémorial de la synagogue éventrée, les tapis traînés dans la rue, piétinés et brûlés, des gens courant dans les rues, se réfugiant dans un immeuble auquel la foule veut mettre le feu. Et depuis, le silence, les rideaux de fer baissés, personne ou presque dans le quartier, des enfants qui jouent avec des bibelots cassés.
La réaction du gouvernement a été vive, ferme - sincère, semble-t-il. Or c'était manifestement organisé. Tout le monde a compris que depuis des semaines, des

mois sans doute, « ça » travaillait en profondeur, à l'insu du gouvernement, contre lui. En tout cas, nationalisme + racisme, c'est un total bien affreux.
Et si on ajoute à cela que les étudiants, par « gauchisme », ont prêté la main (et un peu plus) à tout cela, eh bien, on est assez profondément triste. Et on se demande par quelle étrange ruse (ou stupidité) de l'histoire, le marxisme a pu donner occasion (et vocabulaire) à cela (35).
Voilà la thèse que Michel Foucault défend début juin 1967. Précisons qu'à cette époque celui qui allait devenir l'un des penseurs emblématiques du gauchisme après Mai 68 arpente les allées du pouvoir gaulliste.

On s'étonne de la pensée un peu courte qui se manifeste dans cette lettre selon laquelle, dans un conflit qui oppose les Palestiniens aux Israéliens et, ou, aux Juifs, il ne soit question que de racisme et de nationalisme, comme s'il n'était pas du tout question d'antisémitisme islamique.
Quelle étrange cécité sur la question religieuse qui, comme avec l'Iran, nous montre un Foucault totalement imperméable aux religions comme puissances politiques, tout juste sensible au religieux comme sentiment intérieur. L'islam est un point aveugle dans la pensée de Foucault, il ne le voit que par le prisme culturel des islamologues, comme un objet intellectuel, presque une Idée pure.
Ce qui nomme habituellement un pogrom est pourtant clairement défini par le premier dictionnaire venu comme une attaque de Juifs en tant que Juifs parce qu'ils sont juifs donc, commis par des individus appartenant à une communauté antisémite, la plupart du temps chrétienne ou musulmane. Ici c'est « un pogrom en terre arabe (36) ».
Le philosophe voit bien qu'il s'agit d'un pogrom, mais que celui-ci procède d'un antisémitisme arabo-musulman ne lui vient pas à l'esprit.
Une fois, en parlant des manifestations en faveur du pouvoir des mollahs dans les rues de Téhéran, Foucault signale leur « antisémitisme virulent (37) ».
Et?
Et rien.
Bien qu'il ait su et vu, dit et écrit, compris et entendu, ça ne l'aura pas retenu de faire l'éloge de cette révolution antisémite qui saigne encore la planète près d'un demi-siècle plus tard.

1.Foucault. Archéologie d'un fétiche, éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2015; José Luis Moreno Pestaña, Foucault, la gauche et la politique, éditions Textuel, 2011. Foucault a « été tour à tour communiste, gaulliste (du moins cela y ressemble), gauchiste puis socialiste libéral », p. 131.
2. Foucault et Deleuze ont effectué une lecture épistémologiquement fautive de Nietzsche en mettant sur un pied d'égalité théorique les textes validés par Nietzsche en vue d'une publication et des paperolles regroupées sous le titre

Fragments posthumes dans l'édition Gallimard à laquelle ils contribuaient. Or, ces textes étaient des essais, des ébauches, des pense-bêtes, des notes de lectures, des ébauches de lettres non envoyées, des commentaires de notes de lectures, des citations recopiées sans références. Ce qui a contribué à faire naître un Nietzsche gauchiste qui aurait horrifié le philosophe de Ainsi parlait Zarathustra. Lire à ce sujet Mazzino Montinari, « La volonté de puissance » n'existe pas, Éditions de l'Éclat, 1998.
Deleuze a livré son Discours de la méthode en écrivant : « Ma manière de m'en tirer, à cette époque, c'était, je crois bien, de concevoir l'histoire de la philosophie comme une sorte d'enculage où, ce qui revient au même, d'immaculée conception. Je m'imaginais arriver dans le dos d'un auteur, et lui faire un enfant, qui serait le sien, qui serait pourtant monstrueux. Que ce soit bien le sien, c'est très important, parce qu'il fallait que l'auteur dise effectivement tout ce que je lui faisais dire, mais que l'enfant soit monstrueux, c'était nécessaire aussi, parce qu'il fallait passer par toutes sortes de décentrements, glissements, cassements, émissions secrètes qui m'ont fait bien plaisir », Pourparlers (1972-1990), Éditions de Minuit, 1990, p. 15. Deleuze a beau dire une ligne en dessous que Nietzsche l'a sorti de cette façon de faire, c'est faux : il a continué ainsi jusqu'à la fin. En témoigne Le Pli. Leibniz et le baroque (1988), qui est... une sodomisation de Leibniz !
Nietzsche eut droit lui aussi à ces outrages et, de pourfendeur du nihilisme qu'il était, il est devenu un acteur du nihilisme - dont Foucault fut un représentant emblématique.
3. Michel Foucault, Dits et Écrits, éditions Gallimard, 1994, t. III, p. 680.
4. Ibid.
5. Ibid., p. 681.
6. Dans un entretien donné au Nouvel Observateur en 1979 et resté inédit jusqu'à sa publication dans les colonnes de ce journal, le 8 février 2018, Foucault définit ainsi le kémalisme : « Cette vieillerie [...] [est] un certain type de restructuration de ces sociétés musulmanes, islamiques, etc., sur un certain mode plus ou moins emprunté à l'Occident, schéma qui a été mis au point vers les années 1920 par Kemal Atatürk, et dont la dynastie Pahlavi n'a pas cessé de se réclamer, explicitement jusque vers 1938, 1940, implicitement ensuite », p. 75. C'est la possibilité même d'un islam laïc, d'un islam des Lumières, d'un islam républicain qui se trouve ainsi détruite. Reste donc un islam rigoriste, salafiste qui peut se parer des plumes d'un antioccidentalisme qui fait la joie du philosophe.
7. Michel Foucault, Dits et Écrits, op. cit., t. III, p. 683.
8. Ibid., p. 685.
9. Ibid., p. 684.
10. Ibid., p. 685.
11. Ibid., p. 686.
12. Ibid., p. 688.
13. Ibid., p. 690.
14. Ibid., p. 691.
15. Ibid., p. 692.

16. James Miller (La Passion Foucault, éditions Plon, 2004) effectue une lecture de l'œuvre complète du philosophe à la lumière de cette pulsion suicidaire et sadomasochiste. Sur les bars gay, la panoplie de Foucault, << la casquette à visière en cuir, les jambières, les pinces à tétons, et tout le reste », voir Simeon Wade, Foucault Californie, éditions Zones, 2021, p. 57. Voir aussi David Halperin, Saint Foucault, éditions Epel, 2000. Guy Sorman écrit dans Mon dictionnaire du Bullshit (éditions Grasset, 2021): « Il y avait des enfants de 8, 9, 10 ans, qui lui couraient après. Il leur jetait de l'argent en leur disant : "Rendez-vous à 22 heures à l'endroit habituel" - c'était un cimetière. »
17. « Quiconque que vous trouvez coupable de sodomie, tuez-le aussi bien que celui qui se laisse sodomiser », affirme un hadith du Prophète.
18. Michel Foucault, Dits et Écrits, op. cit., t. III, p. 692.
19. Extraits de quelques textes reconnus comme leurs par les musulmans eux-mêmes: « Tout Juif qui vous tombe sous la main, tuez-le » (Al-Sira, II, 58-60). Dans le Coran sur les mécréants: « Tuez les polytheistes partout où vous les trouverez » (sourate XVII, verset 58). Sur les femmes « Les femmes ont des droits équivalents à leurs obligations, et conformément à l'usage. Les hommes ont cependant une prééminence sur elles - Dieu est puissant et juste » (II, 228); « Les hommes ont autorité sur les femmes, en vertu de la préférence que Dieu leur a accordée sur elles » (IV, 34); « Lorsqu'on annonce à l'un d'eux la naissance d'une fille, son visage s'assombrit, il suffoque, il se tient à l'écart, loin des gens, à cause du malheur qui lui a été annoncé. Va-t-il conserver cet enfant malgré sa honte, ou bien s'enfuira-t-il dans la poussière ? » (XVI, 58); « Et quoi ! Cet être qui grandit parmi les colifichets et qui discute sans raison » (XLIII); « Admonestez celles dont vous craignez l'infidélité; reléguez-les dans des chambres à part et frappez-les » (IV, 34). Sur le voile : « Dis aux croyantes de baisser leurs regards, d'être chastes, de ne montrer que l'extérieur de leurs atours, de rabattre leurs voiles sur leurs poitrines, de ne montrer leurs atours qu'à leurs époux, ou à leurs pères» (XXXIV, 31). Sur l'homosexuel : figure de << l'abomination » (VII, 81). Un passage concernant la vie du Prophète : << Lors de la bataille du Fossé, qui oppose juifs et musulmans, Mahomet se propose de mettre fin à trois années de guerre larvée avec les Juifs décidant du combat. Il déclare que tous les hommes de la tribu des Qorayza seront décapités et leurs femmes vendues en même temps que leurs enfants. Presque un millier de Juifs sont ligotés et décapités les uns après les autres au bord d'une fosse commune: "le cataclysme fondit sur eux et le matin suivant ils gisaient dans leurs demeures" » (VII, 78).
On eût aimé savoir ce que l'auteur de Surveiller et punir pensait de ces autres passages du Coran. Sur le carcan: « Nous mettrons des carcans à leurs cous, jusqu'à leurs mentons; leurs têtes seront maintenues droites et immobiles. Nous placerons une barrière devant eux et une barrière derrière eux. Nous les envelopperons de toutes parts pour qu'ils ne voient rien » (XXXVI); sur la noyade: « Nous avons noyé les autres » (XXXVII, 82); sur les mutilations: « Nous lui ferons une marque sur le museau »>, autrement dit lui couper le nez (LXVIII. 15); sur l'égorgement et l'invitation à « Trancher l'aorte » (LXIX); sur la crucifixion : «<Ils seront tués ou crucifiés » (V, 33). Cessons là...

20. Michel Foucault, Dits et Écrits, op. cit., t. III, p. 693.
21. Ibid., p. 694.
22. Ibid.
23. Un bel exemple de la sagacité yankee, qui a créé sur le même principe Ben Laden et le Hamas. 24. Michel Foucault, Dits et Écrits, op. cit., t. III, p. 703.
25. Ibid., p. 708.
26. La lecture du livre de Simeon Wade Foucault en Californie (op. cit.) montre un Foucault antipathique : il parle sèchement de Reich (p. 38), un auteur pourtant abondamment pillé par la French Theory; il affirme que Sartre n'a rien compris à Genet (p. 51) et ajoute en passant qu'il n'est jamais parvenu à lire la Critique de la raison dialectique (p. 94); il déclare que Lévi-Strauss écrit trop de livres, qu'il reste enfermé dans son bureau et ne connaît donc pas le monde (p. 55); il fait un procès d'intention à Camus sur ce qu'il aurait fait pendant la guerre d'Algérie, c'est oublier qu'il meurt en 1961 et qu'il a consacré Actuelles III à cette question en prenant le parti inverse que Foucault prétend qu'il aurait pris s'il n'était pas mort si tôt (p. 83) ; il déclare que Marx est un grand journaliste, mais pas un philosophe (p. 141); enfin, cerise sur le gâteau philosophique, il dit de Bachelard, qui a écrit une magnifique Psychanalyse du feu, qu'«< il n'a sans doute jamais vu de cheminée » (p. 91) - il y en avait une dans la maison de son enfance... -, ce qui est mal venu de la part d'un homme qui a écrit Surveiller et punir et avoue n'être « jamais entré dans une prison française » (p. 50).
27. Michel Foucault, Dits et Écrits, op. cit., t. III, p. 708.
28. Ibid., p. 716.
29. Christian Delacampagne et Michel Foucault, « Le philosophe masqué », dans Dits et Écrits, op. cit., t. IV, p. 104-110.
30. Ils font un tabac, on le sait, chez Bernard Pivot à l'émission « Apostrophes » du 27 mai 1977 intitulée « Les nouveaux philosophes sont-ils de droite ou de gauche ? ». Le 3 avril 1987, une autre émission intitulée « La responsabilité des intellectuels » permet de revoir BHL à l'écran en compagnie de Maurice Bardèche, ancien collaborateur notoire jamais repenti. Cette décennie du XXe siècle est celle de BHL et des nouveaux philosophes. Son livre La Barbarie à visage humaine est paru en 1977 aux éditions Grasset. Celui d'André Glucksmann Les Maîtres penseurs, chez le même éditeur la même année. Un livre de Xavier Delcourt et François Aubral, Contre la nouvelle philosophie, est paru chez Gallimard en 1977 également. Gilles Deleuze, quant à lui, publie un tiré à part distribué hors commerce en librairie contre les nouveaux philosophes sous le titre : À propos des nouveaux philosophes et d'un problème plus général (5 juin 1977).
31. Le meilleur ? On a pu voir, écouter, entendre chez soi BHL, Glucksmann, Michel Serres, René Girard, Vladimir Jankélévitch, Pascal Bruckner, Alain Finkielkraut, Claude Lévi-Strauss, François Châtelet, Maurice Clavel chez Pivot, mais aussi Jean-François Lyotard chez Laure Adler, Jacques Derrida, Régis Debray chez Franz-Olivier Giesbert, Luc Ferry, André Comte-Sponville chez François Busnel, Félix Guattari chez Antoine Spire, Pierre Bourdieu en guest-star avec l'abbé Pierre chez Jean-Marie Cavada, Clément Rosset ou

Edgar Morin chez Michel Polac, Deleuze chez Pierre-André Boutang, Alain Badiou chez Frédéric Taddeï.
32. « La philosophie, qu'est-ce que c'est sinon une façon de réfléchir non pas tellement sur ce qui est vrai et sur ce qui est faux, mais sur notre rapport à la vérité ? On se plaint parfois qu'il n'y ait pas de philosophie dominante en France. Tant mieux. Pas de philosophie souveraine, c'est vrai, mais une philosophie ou plutôt de la philosophie en activité. C'est de la philosophie que le mouvement par lequel, non sans efforts et tâtonnements et rêves et illusions, on se détache de ce qui est acquis pour vrai et qu'on cherche d'autres règles du jeu. C'est de la philosophie que le déplacement et la transformation des cadres de pensée, la modification des valeurs reçues et tout le travail qui fait pour penser autrement, pour faire autre chose, pour devenir autre que ce qu'on est. De ce point de vue, c'est une période d'activité philosophique intense que celle des trente dernières années. L'interférence entre l'analyse, la recherche, la critique "savante" ou "théorique" et les changements dans le comportement, la conduite réelle des gens, leur manière d'être, leur rapport à eux-mêmes et aux autres a été constante et considérable. »
33. Éric Marty propose une analyse pointue et très documentée de cette question dans « Foucault, Deleuze, les Juifs et Israël », dans Une querelle avec Alain Badiou, philosophe, éditions Gallimard, 2007, p. 156-176.
34. Déjà...
35. Éric Marty, « Foucault, Deleuze, les Juifs et Israël », art. cit., p. 157.
36. Ibid., p. 158.
37. Michel Foucault, Dits et Écrits, op. cit., t. III, p. 753.

Quatrième partie
L'HEIDEGGERIANISME NAZI

PRÉAMBULE

BEAUFRET EXTERMINE LA SHOAH

Pas plus que Jean Guitton n'était de gauche, mais le chapitre que je lui ai consacré permet de penser le pétainisme de Paul Ricœur, Jean Beaufret n'est de gauche, mais ce préambule permet de penser l'étrange dilection des penseurs de gauche pour un auteur qui fut clairement nazi, sans repentance, et antisémite avéré.

« J'ai fait pour ma part à peu près le même chemin que vous,
et me suis rendu suspect pour avoir fait état des mêmes doutes.»
Jean Beaufret,
« *Lettres au négationniste Robert Faurisson* «

Il y eut en France un histrion germanopratin nommé Philippe Sollers qui fut le sismographe de toutes les bêtises du XXe siècle intellectuel.
Il a laissé une œuvre peu lue mais très défendue dans les médias par ses soins empressés, une œuvre inconnue en dehors de l'Hexagone. La mort de cet homme a fait du mal à son œuvre qui n'a désormais plus personne d'aussi convaincu que lui pour la défendre. Lui qui fut communiste, maoïste, lacanien, althussérien, puis compagnon de route des nouveaux philosophes, a aussi été balladurien, avant de finir catholique apostolique et romain; il a, bien sûr, été aussi heideggérien.
Et un heideggérien forcené, sans qu'on soit bien sûr qu'il ait un jour vraiment lu, plume à la main, Être et Temps.
Il suffit de l'écouter parler de Heidegger pour constater que, sur ce sujet, il sifflote, il verbigère par ouï-dire, pour utiliser une catégorie spinoziste ; disons-le autrement : il parle de lui-même en bavardant sur le philosophe (1) et en illustrant à merveille le on et le bavardage, ces deux fameuses notions conceptualisées par Heidegger dans *Être et Temps* (2).

Malgré une œuvre complète abondante, cet écrivain semble ne devoir laisser de traces dans l'histoire des gendelettres que par un articulet venimeux plus que profond publié dans Le Monde (28 janvier 1999) intitulé « La France moisie ».
Cette France moisie, c'est bien sûr celle qui ne pense pas comme Sollers au moment où il pense ceci plutôt que cela, même si le ceci était le cela de son abomination de la désolation la veille...
La France moisie? Vichy et Pétain, « La Marseillaise » et le drapeau tricolore, la

nation et le peuple, les cathédrales et Péguy, Jeanne d'Arc et la province, la collaboration et l'antisémitisme, la haine de Cohn-Bendit et le refus de Mai 68. C'est, affirme-t-il, la France qui déteste ce que lui aime : « *Heidegger, Sartre, Joyce, Picasso, Stravinsky, Genet, Giacometti, Céline? La plupart se sont d'ailleurs honteusement trompés ou on fait des œuvres incompréhensibles, tandis que nous, les moisis, sans bruit, nous avons toujours eu raison sur le fond, c'est-à-dire la nature humaine*. »

Étonnant paradoxe que, pour fustiger cette France moisie, Sollers ait besoin de porter aux nues Céline, auteur antisémite de trois pamphlets: *Bagatelles pour un massacre*, *Les Beaux Draps* et *L'École des cadavres (*3), Genet, auteur antisémite qui publie *Un captif amoureux* dans lequel il fait l'éloge des fedayin assassins de Juifs, puis de commencer sa liste par Heidegger, philosophe antisémite titulaire de sa carte au parti nazi de 1933 à 1945!
Sinon de Sartre, compagnon de route bien aimable des nazis qui occupent Paris, ou de Picasso, qui, à la Libération, adhère au Parti communiste qui vient de collaborer deux ans avec l'occupant national-socialiste en vertu du pacte germano-soviétique (1939-1941) - alors que le Parti pèse un quart de l'électorat français.

Je ne parle pas de la caution de moralité apportée par la référence à Daniel Cohn-Bendit... Plus moisis que Céline, Sartre, Genet (3), Picasso ou Heidegger, sinon Cohn-Bendit, puisque Sollers descend jusque-là, tu meurs !

Ce qui m'étonne dans cette diatribe d'un Déroulède maastrichtien fier de signer son exercice de style journalistique « écrivain européen d'origine française », c'est cette perpétuelle vénération du nazi que fut Heidegger présenté comme une arme de destruction massive de la petite boutique lepéniste reconvertie dans le néo-chiraquisme.
Pour cette engeance germanopratine, le nazi Heidegger est un ami convié au Flore pendant que l'électeur du Rassemblement national est pourchassé comme un Waffen-SS.
Heidegger est incompréhensible. Les traductions françaises augmentent cette incompréhensibilité. La plupart du temps, sauf germanistes haut de gamme, et encore, l'œuvre de Heidegger est connue par un passeur qui met l'œuvre à disposition du lecteur francophone. En France, cet homme a pour nom Jean Beaufret, il a passé sa vie à donner du philosophe allemand une image qui a fait la loi pendant le XXe siècle.
La preuve : « Un vieil ami de Heidegger, son étonnant libraire Fritz Werner, fervent amateur de poésie et dont la connaissance de la langue française ne manquait pas de finesse, m'a raconté vers 1985 qu'un jour, alors qu'il lui avait une fois encore fait part des difficultés rencontrées à lire ces textes [sic] (c'était peu d'années avant la mort du philosophe), Heidegger lui avait simplement déclaré : "Si vous voulez comprendre ce que je fais, lisez Jean Beaufret." » Où l'on apprend qu'un libraire allemand francophone a du mal à comprendre lui aussi Heidegger...

Le compagnonnage entre les deux philosophes a duré trente années. C'est dire si Jean Beaufret a eu le temps de sculpter la statue d'un Heidegger français, sinon de sculpter une statue française de Heidegger, en enlevant tout ce qui pouvait gêner: son antisémitisme, son nazisme, ses engagements politiques aux côtés des nationaux-socialistes comme recteur, son silence après guerre sur ces engagements-là, et ce jusqu'à sa mort, en 1976, sa lecture de la Solution finale comme une péripétie des aventures de la technique au XXe siècle, assimilable à l'invention de la moissonneuse- batteuse, etc.

Il suffisait d'ajouter à cela une amitié avec l'impeccable résistant René Char, l'auteur des *Feuillets d'Hypnos*, écrits en 1943-1944 pendant qu'il résistait, lui, les armes à la main, et qui ignorait bien sûr ce que Beaufret et ses séides couvraient sous la capote nationale-socialiste. Le poète qui avait le coup de poing facile dans sa jeunesse aurait pu, sinon, retrouver l'utilité et l'efficacité d'anciens gestes.

La notice biographique de Beaufret donnée par François Fédier dans ce même ouvrage est bien sûr partielle, donc partiale. On se moque un peu de ses nominations dans tel ou tel lycée de province. On apprend qu'il « participe à la création du réseau de résistance "Périclès” (ce qui lui vaudra, après la Libération, de recevoir la médaille de la Résistances » sans qu'il soit précisé que cette participation à la création date d'après le 10 janvier 1944 puisqu'il fait savoir que c'est l'assassinat de Victor Basch qui le décide à entrer en résistance. Il y aurait confectionné de faux papiers.

Après l'entrée en guerre des États-Unis le 8 décembre 1941, après la victoire de Stalingrad en février 1943, à quelques semaines du débarquement en Normandie, le 6 juin 1944, disons que ce revirement se révèle plus prudent que remarquable ou honorable.

Dans cette notice, on ne nous dit pas que Jean Beaufret fut aussi l'amant de Marcel Jouhandeau, ce qui n'aurait aucun intérêt, si ce n'est que son amant ne s'est pas particulièrement fait remarquer dans la Résistance !

D'autant qu'en 1937, déjà, Jouhandeau avait fait paraître Le Péril juif dans lequel on pouvait lire que « *c'est faire une injure grave à la France et aux Français que de considérer un Juif, quel qu'il soit, comme un citoyen français et que c'est une des plus profondes inconséquences de la Révolution française que d'avoir donné aux Juifs droits de cité parmi nous* ». Puis, plus loin : « *Je me suis toujours senti instinctivement mille fois plus près par exemple de nos ex-ennemis allemands que de toute cette racaille juive.* »

On imagine bien que l'Occupation fut un grand moment de bonheur pour Jouhandeau ! À la Libération, le Comité national d'épuration l'inscrit sur une liste d'hommes des lettres collaborateurs avec, excusez du peu, Brasillach, Céline, l'ami de Sollers, Drieu la Rochelle, Maurras, Montherlant, Morand (10).

Le normalien agrégé de philosophie Jean Beaufret passe sept mois en Allemagne alors que Hitler arrive au pouvoir. Il choisit pour sujet de thèse « L'État chez Fichte », le philosophe emblématique du IIIe Reich qui construit son Empire

selon l'État national fichtéen, et choisit comme directeur de thèse Jean Wahl, qui est juif, puis l'abandonne et se tourne vers Jean Guitton, philosophe catholique qui devient pétainiste en 1940 et le reste jusqu'à sa mort en 1999. En mai 1940, Maurice de Gandillac note dans son Journal: « Début mai, lors d'un court week-end à Paris, Jean Beaufret me présente à son compatriote creusois Marcel Jouhandeau, auquel le lie plus d'un goût commun (11). »

Beaufret rencontre Heidegger en Allemagne en septembre 1946, le philosophe est alors en plein procès de dénazification.
Devant le Comité d'épuration, le philosophe qui a adhéré au NSDAP, nie : il n'a rien à se reprocher, il a accepté la direction du rectorat pour éviter le pire, il fallait lutter contre le communisme, il a adhéré à la révolution nationale-socialiste nullement pour des raisons politiques mais pour des raisons métaphysiques, pourquoi pas ontologiques pendant qu'il y est ? Il prétend avoir cessé d'être nazi en 1934 – pourquoi alors cotiser au Parti jusqu'en 1945 ? Ce petit grand homme a peur de perdre sa bibliothèque, sa maison, sa « pension de retraite (12) », son poste, son statut universitaire, sa réputation mondiale – il ment pour sauver sa peau d'antisémite. On comprend que le philosophe théorise tout cela dans une doctrine simple selon laquelle d'un philosophe on ne pourrait dire autre chose que : « il est né, il a travaillé, il est mort », il n'y a là en effet dans cette théorie, que je dirai Contre Sainte-Beuve, aucune place pour dire : « Il a adhéré au parti nazi pendant douze ans. »

Fin 1945, Heidegger fait appel à Jaspers pour qu'il le sorte de l'impasse dans laquelle il se trouve avec les armées de Libération. L'auteur de l'ouvrage *De l'essence de la vérité* oublie ce faisant qu'il s'est mal comporté avec Karl Jaspers : en effet, quand ce dernier perd son poste en 1937, Heidegger ne dit rien, il laisse faire ; idem quand, l'année suivante, il est interdit de publication.
La femme de Karl Jaspers était juive, c'était suffisant pour rompre les ponts du côté de Heidegger dont la femme, Elfriede, était une antisémite rabique.

L'ancien recteur nazi et néanmoins philosophe fut condamné en 1946 par le tribunal de dénazification: interdiction d'enseigner, suspension de ses fonctions, restriction de sa retraite ; en 1947, suppression de sa pension; en mai de la même année, elle lui est restituée, nombre de corrompus sont aux commandes de la machine judiciaire allemande... Jean Beaufret va travailler à créer l'image d'un Heidegger victime du régime nazi, puis victime de la dénazification, puis victime de ceux qui restaureront la vérité sur le personnage et ses agissements nazis (13) !

Dans une conférence donnée au Goethe Institut, à Paris, le 8 janvier 1981, Jean Beaufret s'étonne que ce soit la première fois qu'ait lieu un rassemblement intellectuel en hommage à Heidegger. Puis il convoque les génies de la littérature pour expliquer que, souvent, il a fallu du temps avant qu'ils ne soient perçus comme tels. Le décor est posé, Heidegger, c'est un génie au format de Stendhal et de

Baudelaire, voilà pour quelles raisons

« *il est puéril de déplorer que Heidegger ne soit pas encore reconnu ou qu'il ait été injustement [sic] décrié. C'est au contraire la chose du monde la plus simple et la plus naturelle* (14)».

Les éléments de langage sont donnés : le philosophe qui a été nazi de 1933 à 1945, ce dont témoigne sa carte au Parti (15), est un génie méconnu, un philosophe maudit, un homme injustement décrié !

Tout le travail de Beaufret a consisté à répéter ces mensonges de 1945 à 1982, année de sa mort. Ces mêmes éléments de langage sont repris tels quels par les philosophes heideggériens français.

En 1945, Jean Beaufret est chargé d'enseignement à l'École normale supérieure dans laquelle il va pouvoir former des normaliens français à la pensée du philosophe nazi. Jusqu'en 1962, date à laquelle Louis Althusser ne reconduit pas son contrat, il forme les agrégatifs au concours. Il donne en effet des cours et des conférences sur ce philosophe allemand qui s'impose dans le paysage culturel, intellectuel et philosophique français.

En 1968 paraît *L'Endurance de la pensée*, un ouvrage « pour saluer Jean Beaufret » qui vient d'avoir 60 ans. Parmi les signataires, René Char, Jean-Paul Aron, Kostas Axelos, Maurice Blanchot, Michel Butor, Michel Deguy, Jacques Derrida, Gérard Granel et... Marcel Jouhandeau.

Ce dernier écrit: « *la discrétion extrême que Jean apporte à tous ceux qui le touchent l'a seule empêché d'entrer plus avant dans mon intimité et m'a interdit de l'aimer autant que je l'aurais voulu. Ce qui nous rapproche sur le plan essentiel, n'est-ce pas la passion égale que nous inspirent les présocratiques ? Pour moi, je vis à peu près comme on se comportait au temps de Parménide et d'Héraclite. Lui aussi sans doute* » - sans doute, en effet...

La récente vente sur le Net de la correspondance amoureuse de Jouhandeau et de Beaufret comporte des lettres écrites en latin, alors que Beaufret est en captivité, afin qu'elles ne soient pas comprises par des lecteurs qui ne lisent pas Tacite dans le texte, ce qui fait du monde. On y découvre qu'il n'est pas forcément vrai qu'une discrétion extrême ait empêché Beaufret d'entrer plus avant dans l'intimité de Jouhandeau ! L'auteur du Péril juif a la mémoire courte.

Ce livre d'hommage permet de mesurer l'étrange façon qu'a Jacques Derrida de composer avec l'antisémitisme de Beaufret. Derrida sait depuis 1968 que Heidegger a eu sa carte au parti nazi – il doit cette information à... Jean Beaufret (16).

C'est son élève François Fédier qui prend l'initiative de ce volume de mélanges qu'est *L'Endurance de la pensée*. Derrida apprend que Beaufret est antisémite.

Il s'en ouvre dans une lettre à François Fédier (27 novembre 1967):

« *on vient de me rapporter - et c'est pour moi une surprise et un bouleversement absolus - certains propos tenus à plusieurs reprises par Jean Beaufret, en un mot*

*des propos massivement, clairement et vulgairement antisémites. Il m'est absolument impossible, malgré mon ahurissement, de mettre en doute l'authenticité de ce qui m'a été ainsi rapporté [...]. J'en tire au moins cette conséquence, dont vous devez être naturellement le premier informé : je dois retirer mon texte du recueil d'hommages ; ma décision est irréversible mais je la tiendrai secrète et, si vous en êtes d'accord, nous pourrons trouver un prétexte extérieur pour l'expliquer [...]. Le texte que je vous avais donné était le signe que non seulement je ne fais partie d'aucune "conjuration" contre Beaufret, mais que je souhaitais même contribuer à rompre un certain cercle ou cycle que je jugeais insupportable [...] dans tout ce qui touche [...] au problème [...] de Beaufre*t (17). »

On comprend, en lisant cette lettre : que Derrida se trouve dans l'obligation de retirer son texte; que cette décision est irréversible; qu'il couvrira l'antisémitisme de Beaufret en ne le révélant pas publiquement ; qu'il trouvera un prétexte pour justifier l'absence de ce texte ; qu'il ne souhaite pas s'opposer à Beaufret, dont il estime tout de même que le nom reste attaché à un problème dont il parle comme d'un mystérieux cercle - celui des négateurs du nazisme de Heidegger ?

Quoi qu'il en soit de cette protestation de principe privée effectuée dans le secret de la correspondance avec François Fédier, le susnommé Jacques Derrida laissera paraître le texte qui figure bel et bien dans le volume d'hommage. Maurice Blanchot, qui fit aussi l'effarouché dans cette affaire, composa avec le réel puisque son texte ne fut pas non plus supprimé. Son passé antisémite (18) aurait pourtant dû le garantir de ce genre de compromis tangent de la compromission.

Dans les années 1970, les Éditions de Minuit publient quatre volumes de Jean Beaufret intitulés *Dialogue avec Heidegger, t. I : Philosophie grecque* et *Dialogue avec Heidegger, t. II: Philosophie moderne* en 1973, *Approche de Heidegger* en 1974 et *Le Chemin de Heidegger* en 1985.

Je crois que ceux qui ne comprenaient rien à rien à *Être et Temps*, et au reste de l'œuvre du philosophe allemand, ont beaucoup exploité ces volumes qui ressemblent à un Heidegger pour les nuls.

Évidemment, on ne trouvera rien dans ces six cents pages de ce qui fâche concernant le penseur nazi, on évolue dans les hautes sphères de l'Être et des étants, sinon de l'étantité ! Bien souvent, il s'agit de penser la pensée d'un penseur sur un penseur qui a pensé d'autres penseurs. Des chapitres sur Heidegger et ceci, Heidegger et cela entrelardent le reste.

Le but étant de proposer une image de l'idole sans poussière nazie et sans traces de doigts antisémites...

Laissons là le travail que Beaufret effectue avec le philosophe allemand dans le dessein de montrer un penseur présentable afin de nous occuper de la pensée propre de Jean Beaufret. Cet homme qui a passé sa vie à gommer le nazisme de Heidegger n'a pas agi ainsi sans de puissantes raisons personnelles.

Lesquelles?

N'y allons pas par quatre chemins : Jean Beaufret est un philosophe négationniste. Parmi ses nombreux élèves et disciples, il y eut... Robert Faurisson, le pape du négationnisme en France et partout dans le monde.

Le 10 décembre 1987, Faurisson écrit une lettre « à la mémoire de Martin Heidegger et de Jean Beaufret, qui m'ont précédé en révisionnisme (19) » pour s'indigner que, dans un colloque en Sorbonne consacré à « La critique historique et méthodologique des écrits "révisionnistes" sur la Seconde Guerre mondiale », on ne l'ait pas invité lui-même à défendre ses propres thèses :

> « *Au terme de cette grande messe, l'université [...] et le CNRS [...] fulmineront l'anathème contre l'impiété révisionniste. Le tout se fera sous la protection de la police et aux frais du contribuable. On y réfléchira sur "la politique nazie de l'extermination". Désespérément, on cherchera un ordre de Hitler ou de quiconque d'exterminer des Juifs. En vain. Puis, on se consolera en affirmant que, de toute façon, ordre ou pas, cela n'a pas d'importance. On ne trouvera pas non plus de "programme d'extermination"; alors on parlera d'engrenage" : c'est simple, l'extermination s'est faite toute seule, machinalement, sur des initiatives locales et par des improvisations individuelles.* »
>
> Plus loin: « *Pas un instant on ne commencera par le commencement le crime spécifique (génocide ou extermination) a-t-il existé ? L'arme spécifique de ce crime (la chambre à gaz homicide) a-t-elle existé? Existe-t-il une seule expertise de l'arme du crime établissant que tel local a bien été une chambre à gaz homicide? Existe-t-il un seul rapport d'autopsie prouvant un meurtre par gaz-poison? D'où vient le chiffre de six millions de Juifs morts du fait des Allemands ou de leurs alliés ? Existe-t- il un seul prétendu témoin qui ait subi l'épreuve du contre-interrogatoire sur la procédure même d'exécution par un gaz ? Une seule reconstitution d'un convoi de deux mille personnes arrivant à Birkenau et attendant que quinze fours crématoires les consument à raison d'une heure et demie par cadavr*e (20) ? »

Seize pages du même acabit suivent sous les auspices de Heidegger et de Beaufret. Faurisson met en doute ce qui s'est passé au plateau des Glières, il réitère l'absence selon lui de projet de Solution finale, il refuse le chiffre de six millions de morts, il argue qu'« à la fin de la guerre, il survivait encore assez de Juifs européens pour essaimer à travers le monde ainsi que pour fonder et peupler un État : celui d'Israël », il écrit également : « *Les Juifs européens n'ont pas été exterminés ; c'est d'une telle évidence [sic] qu'aujourd'hui même les historiens exterminationnistes parlent, non pas d'une extermination des Juifs, mais d'une tentative d'extermination des Juifs* (21). »

Etc.

Il cite de terribles propos d'Edgar Morin qui écrit dans Pour sortir du XXe siècle 22 : « *Les pièces du dossier critique faurissonien font ressortir les contradictions, invraisemblances, insuffisances de ceux qui ont témoigné sur l'activité exterminatrice de ces chambres à gaz, les difficultés ou impossibilités techniques et matérielles concernant tant les locaux que l'emploi du Zyklon B, l'absence de toute*

directive officielle nazie réglementant la chambre à gaz, l'absence même d'un texte hitlérien explicite précisant que "la solution finale" de la question juive n'est autre que la solution exterminatrice. »
Et il ajoutait, reprend Faurisson : « *Il importe, à mon avis, de re-vérifier [sic] la chambre à gaz dans les camps nazis.* »
En 1986, à propos de l'affaire de la thèse d'Henri Roques, il récidivait à la fois dans son opposition à la thèse révisionniste et dans sa conviction que les révisionnistes avaient des arguments, notamment de nature chimique, à étudier. Il déclarait :

> « *Quand le ministre de l'Éducation nationale (à l'instigation d'Alain Devaquet) annule le titre universitaire conféré à Henri Roques, j'inclus cela dans le jugement d'autorité et d'intimidation. On se sert d'un critère formel - un vice dans la soutenance - pour liquider le problème. Par ailleurs, une pétition dénonciatrice signée de noms éminents n'apporte pas en elle-même de preuves suffisantes* (23). »

Cessons là...
Beaufret serait-il utilisé, exploité, cité à l'insu de son plein gré?
Non...
Car une correspondance entre Jean Beaufret à Robert Faurisson atteste de son négationnisme, elle a été publiée dans les Annales d'histoire révisionniste (24).

Dans une lettre datée du 22 novembre 1978, Beaufret écrit en effet à Faurisson qui fait l'objet d'attaques dans la presse pour son négationnisme :
« *Ce mot simplement pour vous transmettre le témoignage de mon indignation devant l'acharnement contre vous - presque unanime - de la presse. Nous assistons visiblement à la «définition » d'un dogme historique [sic], avec toute l'agressivité que le dogmatisme a coutume de déployer. Les introuvables « enfants aux mains coupées » dont parle Gide dans son Journal sont dépassés.*
Je crois que j'ai fait pour ma part à peu près le même chemin que vous, et me suis rendu suspect pour avoir fait état des mêmes doutes. Heureusement pour moi, ce fut oralement. Mais je ne m'en demande pas moins jusqu'où iront des gens au nom de la probité scientifique ! J'ai eu vos coordonnées par Maurice Bardèche, qui est un vieil ami [sic] dont je suis bien loin de partager la « doctrine ». Mais, ici, il ne s'agit pas de doctrine. C'est simplement, comme dit le Leibniz des Nouveaux Essais, « un point de fait ou d'histoire ». Vous avez déchaîné la meute. Bon courage pour les jours à venir. Peut-être se trouvera-t-il des collègues qui se réveilleront de leur léthargie ? À moins que l'Université ne soit devenue - ce que je crois aussi - totalement obédientielle. »
Le philosophe Kostas Axelos dit de lui: « *Dans les dernières années de sa vie, j'avais cessé de le fréquenter parce que ses jugements sur la politique étaient un peu délirants [sic] et qu'une certaine aigreur, la souffrance due à la méconnaissance le poussaient trop d'un côté de l'échiquier politique* (25). »
On comprend que l'antisémitisme et le négationnisme de Jean Beaufret, sinon sa place à l'extrême droite du spectre politique français, étaient des choses bien

connues du petit monde des philosophes heideggériens et qu'elles n'ont pas gêné plus que ça ceux qui ont cheminé en sa compagnie (26).

Un seul philosophe semble avoir échappé au magnétisme du penseur allemand et aux sectateurs qui dansaient autour de son feu. Lisons :
« Deleuze assiste aussi au lycée Henri-IV à quelques cours de Jean Beaufret qui est alors l'introducteur en France de l'œuvre de Heidegger. Fasciné par son maître, Jean Beaufret affirme à sa suite qu'on ne peut vraiment le comprendre qu'en parlant et en pensant en allemand. La semaine suivante, Deleuze vient le contredire et lui oppose une solution sarcastique en disant avoir trouvé en Alfred Jarry le poète français qui non seulement a compris, mais annoncé Heidegger. »
Beaufret lui demande de se taire, mais quelques années plus tard, à l'occasion de la parution de l'ouvrage de son ami Kostas Axelos, Gilles Deleuze reviendra par deux fois à cette surprenante comparaison. Il affirme alors que l'on « peut considérer l'œuvre de Heidegger comme un développement de la pataphysique ».
Le langage propre à Heidegger, qui fait jouer le grec ancien et le vieil allemand dans la langue moderne au moyen de multiples agglutinations, trouve son équivalent chez Jarry qui fait de son côté jouer en français moderne du latin et du vieux français, sans compter l'argot et même le breton. Deleuze « croit bon de dire qu'il n'y a là que des jeux de mots (27) ».
Bien vu...

---

1. Pour s'en convaincre, ce « Séminaire [sic] Philippe Sollers-Heidegger à l'École normale », discussion avec Nathan Naccache - Nathan Devers dans les médias - (1er mars 2019): https://vimeo.com/322976416. 2. Heidegger parle de « la dictature du on» dans le paragraphe 27 d'Être et Temps et du « bavardage » dans le paragraphe 35.
3. On trouve en effet dans les 700 pages des trois pamphlets de Céline, qu'il faudrait aimer pour ne pas être moisi, ce genre de considérations ad nauseam : « Milliardaire toujours grelottant, Israël triomphant maudit, est pas content de nos présences, il nous trouve des vraies insultes, rien que d'exister, avec nos manières trop blanches. Il en sursaute du chromosome, rien que de nous voir aller, venir... Il peut pardonner qu'à nos femmes et encore à condition qu'ils les enculent de plus en plus, qu'elles arrêtent pas de le sucer. Mais pour nous, les mâles, c'est midi, jamais de pardon. Une de ces haines il nous voue, d'obsédé, de bâtard, d'hybride, inexpiable, irrévocable, infinie. Le perpétuel rongeant délire. Une haine cosmique, à cause de ce chromosome, de ce quart de chromosome loupé, teinté, maléfique, tiraillé, tordu. Israël nous pardonnerait peut-être, en l'en suppliant, au bout du compte, toutes nos insolences, mais pas ce quart de chromosome. Ce millième d'onde de tiffe crépu. Ça, jamais »,

L'École des cadavres. Faut-il conclure que Sollers n'a pas plus lu Céline que Heidegger ou qu'ayant lu les deux il estime tout de même qu'il faudrait s'en réclamer?
4. Voir supra: « Sartre résiste dès 1946 ».
5. Voir infra: « Jean Genet aime Adolf Hitler ».
6. Dictionnaire Martin Heidegger, sous la direction de Philippe Arjakovsky, François Fédier et Hadrien France-Lanord, Éditions du Cerf, 2014, p. 162. L'article est signé François Fédier, un emblématique thuriféraire du premier cercle. L'aveu que Heidegger est incompréhensible vient donc des heideggériens eux-mêmes.
7. Le détail de tout cela est donné dans un remarquable livre d'Emmanuel Faye, Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935, éditions Albin Michel, 2005. Un autre livre nécessaire et synthétique sur le sujet : Luc Ferry et Alain Renaut, Heidegger et les modernes, éditions Grasset, 1988.
8. Dictionnaire Martin Heidegger, op. cit., p. 164. Dans un ouvrage intitulé Heidegger en France, t. II : Entretiens, Albin Michel, 2001, Edgar Morin répond à cette question de Dominique Janicaud : « Concernant Jean Beaufret, est-ce qu'il était très résistant, en fait ? » Réponse : « Non. Il était entièrement lié au milieu de la Résistance, mais pas actif, me semble-t-il. Peut-être était-ce mieux ainsi, car il était trop intellectuel. C'était un type qui inspirait une très grande sympathie. Il était dans le milieu résistant, mais activiste, non », p. 229-230. I1 avoue en passant que Beaufret l'a dragué.
9. Marcel Jouhandeau, Le Péril juif, éditions F. Sorlot, 1937, p. 9, puis 11.
10. Herbert R. Lottman, L'Épuration. 1943-1953, éditions Fayard, 1986, p. 407.
11. Maurice de Gandillac, Le Siècle traversé. Souvenirs de neuf décennies, éditions Albin Michel, 1998, p. 224. Il est plus explicite p. 379, quand il dit de Lacan: « Il me parle longuement de Beaufret et des homosexuels victimes d'un milieu auquel il est impossible de les arracher. >> Lacan venait de l'Action française, pas sûr qu'il l'ait jamais vraiment quittée un jour...
12. Rüdiger Safranski, Heidegger et son temps, éditions Grasset, 1996, p. 356.
13. François Fédier, l'un des activistes du négationnisme en matière d'heideggérianisme, un ancien élève de Jean Beaufret, affirme en effet ceci : << Je me rappelle l'air songeur de Jean Beaufret racontant une soirée, vers 1934, où il avait entendu le fils du capitaine Dreyfus faire, à une question certes embarrassante ("le conseiller Prince, qui avait eu à connaître de l'affaire Stavisky, s'était-il suicidé ou bien avait-il été assassiné ?"), la surprenante réponse: "Il n'y a pas de fumée sans feu." Le fils d'un homme qui est devenu le symbole de l'innocent injustement condamné grâce aux basses œuvres d'un groupe de faussaires et de calomniateurs ; ce fils qui aurait dû avoir appris pour le restant de ses jours qu'il est possible de répandre des fables dans le but de tromper, Jean Beaufret ne l'avait pas oublié, et il s'est étonné jusqu'à la fin de sa vie de cette prodigieuse inconséquence », dans Quelques textes de François Fédier, «< L'Irréprochable », http://parolesdesjours.free.fr/fedier.htm#FSF

Le nazi Heidegger, qui était coupable, assimilé au juif Dreyfus qui était innocent, c'est audacieux ! On doit à cet homme un volume de défense de Heidegger intitulé Heidegger à plus forte raison, éditions Fayard, 2007. I1 avait aussi publié Heidegger. Anatomie d'un scandale (Robert Laffont, 1988). C'est dire l'estime dans laquelle on peut tenir ce genre d'ouvrages de propagande éhontée.
Emmanuel Faye montre dans un excellent livre, Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935, op. cit., que François Fédier était lui aussi révisionniste, p. 504-505.
14. Jean Beaufret, « En chemin avec Heidegger », dans Martin Heidegger, « Les Cahiers de L'Herne »,
2016, p. 205.
15. La chose est connue et amplement documentée en France depuis la parution en 1987 de la traduction du livre de Victor Farias Heidegger et le nazisme (éditions Verdier, 1987).
16. Benoît Peeters, Jacques Derrida, éditions Flammarion, 2022, p. 471.
17. La lettre est citée dans la biographie de Peeters, Jacques Derrida, op. cit., p. 241. Les coupures sont de lui, qui ne croit pas nécessaire d'en dire plus sur ce qu'est « le problème de Beaufret » selon Derrida ! L'auteur de Glas donne sa version de cette histoire dans Dominique Janicaud, Heidegger en France, t. II: Entretiens, op. cit., p. 96-100. On peut imaginer qu'il s'agit de son antisémitisme. Derrida dit en effet de Beaufret : « Je pense au ressentiment de Beaufret contre les philosophes qui bénéficient d'un certain pouvoir, Wahl, Jankélévitch, etc. Il les accusait de l'avoir, lui, par anti-heideggérianisme politique, écarté ou marginalisé. Je crois que c'est à partir de cette situation qu'il s'est peut-être laissé aller contre de "grands professeurs" juifs de la Sorbonne qui, tel Jankélévitch, ne voulaient plus entendre parler de Heidegger... » Ibid., p. 108.
18. Christophe Bident, Maurice Blanchot. Partenaire invisible, éditions Champ Vallon, 1998. 19. Robert Faurisson, Écrits révisionnistes, t. II: 1984-1989, édition privée hors commerce, 1999, p. 733. 20. Ibid., p. 734.
21. Ibid.
22. Éditions du Seuil, 1984, p. 182-183, 192.
23. Robert Faurisson, Écrits révisionnistes, t. II: 1984-1989, op. cit., p. 741-742.
24. Jean Beaufret à Robert Faurisson, Annales d'histoire révisionniste, no 3, automne-hiver 1987, p. 204-205.
25. Dominique Janicaud, Heidegger en France, t. II: Entretiens, op. cit., p. 17.
26. Dans l'ouvrage de Dominique Janicaud, des entretiens sont menés avec nombre de philosophes, dont voici les noms Kostas Axelos, Walter Biemel, Jean-François Courtine, Françoise Dastur, Michel Deguy, Jacques Derrida, Éliane Escoubas, Jean-Pierre Faye, Claude Geffré, Gérard Granel, Jean Greisch, Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Marion, Edgar Morin, Roger Munier, Jean-Luc Nancy, Nicole Parfait, Claude Roëls. Tous ont dit quel rôle Heidegger a joué dans leur pensée. Il faudrait ajouter Foucault, Blanchot, Kojève, Lacan, Levinas, Merleau-Ponty, Ricœur, Sartre, Bernard-Henri Lévy,

Alain Finkielkraut, Alain Badiou, Barbara Cassin, pour en rester à la philosophie française.

27. François Dosse, Gilles Deleuze-Félix Guattari. Biographie croisée, éditions La Découverte, 2009, p. 121.

NANCY HONORE LES MAINS D'ADOLF HITLER

Heidegger à propos de Hitler:

« *La culture est sans importance du tout,*
regardez simplement ses merveilleuses mains. »

Lettre à Karl Jaspers (1)

Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe ont constitué un couple philosophique qui ne permet pas de savoir ce que l'on doit à l'un ou à l'autre.
De la même manière que, dans leur vie privée, la femme de l'un est devenue celle de l'autre, et vice versa, on conviendra que l'idée de l'un est celle de l'autre, idem à l'inverse. Ce qui appartient à l'un, l'autre le possède, et retour.
Dans l'analyse de l'ouvrage intitulé *Le Mythe nazi*, je prêterai au seul Jean-Luc Nancy ce qui a été signé des deux noms.

Avant toute chose, je souhaiterais préciser que, pour ces gens tellement imbibés des modes de l'époque, dont celle du lacanisme qui fait du jeu de mots une méthode, intituler un livre *Le Mythe nazi*, c'est prendre le risque d'un malentendu. On peut en effet comprendre cet intitulé de façon interrogative: le nazisme est-il un mythe ? Ou bien, de façon affirmative: le nazisme est un mythe. La thèse du livre, le nazisme est construit sur un mythe, ne se donne pas avant la fin de la lecture de ce petit texte de soixante-dix pages.
Ce parti pris installe d'emblée la lecture sous le signe de la perversion et de l'obscénité. C'est bien sûr volontaire.

La préface de ce texte paru en 1991 annonce la couleur : c'est un livre de philosophe et non pas d'historien. Après lecture, on voit bien que ça n'était pas du tout un livre d'historien, on s'y moque même de l'histoire dans les grandes largeurs, ce qui révèle un parfum bien connu chez les révisionnistes et les négationnistes qui ne manifestent aucun souci pour l'histoire parce qu'ils préfèrent les idées de leur idéologie à la réalité. Mais ça n'est pas non plus un livre de philosophe.

Dans *Le Mythe nazi*, les auteurs ne parlent pas, en effet, de la Solution finale, des chambres à gaz, d'Auschwitz, de la Shoah, de la déportation, des camps de la mort, car ils entretiennent de discours qui servent à produire des discours. La philosophie de ces philosophes se révèle une logorrhée de professeurs de philosophie (2) qui commentent et commentent des commentaires de

commentaires. Le silence fait sur la Solution finale dans un livre intitulé *Le Mythe nazi* génère un drôle de bruit de fond.
Le nazisme n'est donc pas une affaire de destruction du peuple juif, de six millions d'entre eux pour être précis, mais une affaire d'esthétique, de philologie et de philosophie(3).
Flatus vocis contre Zyklon B.

Les deux compères précisent que leur texte renvoie à l'actualité. L'époque est au négationnisme, au révisionnisme, à la contestation des crimes contre l'humanité, au point que le législateur doit prévenir cette vague négationniste ou révisionniste par la loi Gayssot du 13 juillet 1990.
À l'époque, c'est Jean-Marie Le Pen qu'on associe au retour des thèses d'extrême droite en France. Avec raison. Ce livre qui se présente donc non pas comme un livre d'historien, mais de philosophe, et qui est en fait un livre de professeurs de philosophie, en même temps qu'un tract militant de gauche qui exonère le totalitarisme marxiste-léniniste de toute « déconstruction », le terme est utilisé dans les dernières lignes du *Mythe nazi* (5) pour en caractériser la méthode.
Lisons : « *De manière générale, notre présent est loin d'être quitte avec son proche passé nazi et fasciste, tout autant qu'avec son encore plus proche passé stalinien ou maoïste (et peut-être, à y regarder de plus près, trouverait-on même qu'il nous reste plus à éclaircir au sujet du premier que du second ; à tout le moins, celui-ci ne s'est pas produit dans "notre" Europe de l'Ouest).(6)* »
Les cent millions de morts du marxisme-léninisme sur la planète pèsent en effet beaucoup moins lourd que les victimes du national-socialisme. Et puis, argument philosophique s'il en est, Moscou, c'est plus loin de chez nous que Berlin!

Ce sont donc deux militants de gauche anti-lepénistes des années 1990, un idéal-type en soi, qui publient un libelle sur le nazisme dans lequel il ne sera pas question de Juifs et de Solution finale, d'antisémitisme et de chambres à gaz, mais pas non plus question de Jean-Marie Le Pen ou de négationnisme.
C'est donc un exercice d'écriture dans lequel, après le fumet lacanien, on respire un autre parfum, celui des foucaldiens qui évacuent l'histoire au profit des discours tenus sur l'histoire.

Dans *Le Mythe nazi*, le discours sur le nazisme qui évacue l'histoire évacue aussi les Juifs et la Shoah. Or, qu'est-ce que le nazisme sinon la Solution finale appliquée au peuple juif ?
Qu'en est-il du national-socialisme sans la déportation, les camps de la mort, les chambres à gaz, les fours crématoires et les fosses communes remplies de cadavres recouverts de chaux ?
Pour Jean-Luc Nancy, c'est clair: juste une affaire de maîtrise de la langue grecque, de fusion de la politique et de l'art, de drame musical wagnérien. On ne sait ce que les millions de victimes des chambres à gaz en auraient pensé...
On lit dans *Le Mythe nazi* : « *Si le port ou l'inscription d'une croix gammée sont*

infâmes, ils ne sont pas nécessairement (soyons précis : ils peuvent être, mais ne sont pas nécessairement) les signes d'une véritable, vivace et dangereuse résurgence nazie. Ils peuvent relever seulement de la débilité, ou de l'impuissance?. »

On peut s'étonner ainsi, de la part d'un Jean-Luc Nancy pétitionnaire qui voit des antisémites partout, de constater, pour une première fois, il y en aura d'autres, notamment dans sa défense forcenée du nazi Martin Heidegger, qu'arborer une croix gammée ne serait pas forcément un signe nazi alors que ce signe nazi est très précisément celui qui ramasse et concentre, exprime et manifeste la Solution finale et la mort de six millions de Juifs !

Étrange complaisance pour le svastika, signature de bêtise ou d'une impuissance énigmatique - quid de cette impuissance qui serait le défaut de quelle puissance ?

Les deux comparses entendent donc, dans ce fascicule qu'est Le Mythe nazi, s'interroger sur « la spécificité du nazisme? ». En soixante-dix pages, ce sera fait - du moins, ça aura été essayé... L'une des performances intellectuelles de ce texticule, c'est que le nazisme n'est jamais associé à ce qui fait sa spécificité : les deux auteurs pensent en effet le national-socialisme comme si l'antisémitisme et la Solution finale qui font sa spécificité n'avaient jamais eu lieu.

Étrange point aveugle pour qui a choisi le format d'un gros article pour résoudre une bonne fois pour toutes la spécificité d'une idéologie qui a occasionné des millions de morts!

« *L'idéologie du nazisme est l'idéologie raciste* (10) », écrit Nancy. Donc : du racisme, mais pas de l'antisémitisme. On sait que ce choix sémantique se révèle également un choix politique (11). Mettre en avant le racisme et au second plan l'antisémitisme, parler de l'un et taire l'autre, c'est proprement nier qu'il y ait eu une spécificité à ce racisme.

Pour Jean-Luc Nancy, l'antisémitisme serait donc un détail de l'histoire du racisme. Ce tour de passe-passe sémantique se révèle indissociable de la logique des antisionistes du XXIe siècle (12) qui défendent la cause du Hamas pour qui l'usage même du mot antisémite valide l'existence d'un Juif auquel on dénie jusqu'au droit même d'exister de façon sémantique. Or, le nazisme, c'est un racisme avec une Solution finale, la Solution finale ne saurait être passée sous silence sans que ce silence fasse sens.

Plus loin, Jean-Luc Nancy manifeste une nouvelle fois une bien étrange mansuétude pour ce nazi emblématique qu'est Martin Heidegger. Il écrit en effet que la compromission des intellectuels avec un régime n'est pas condamnable en soi, car « *seule est à condamner la pensée qui se met délibérément (ou confusément, émotionnellement) au service d'une idéologie, et qui s'abrite derrière elle, ou cherche à profiter de sa puissance: Heidegger pendant les dix premiers mois du nazisme* (13) ».

On progresse dans l'innommable : quelques pages en amont, porter une croix gammée était péché véniel, cette fois-ci, adhérer au parti nazi est un péché véniel !

On sait pourtant depuis l'implacable livre de Victor Farias Heidegger et le nazisme paru en France en 1987 que le philosophe a adhéré au national-socialisme bien plus que pendant les dix premiers mois du nazisme - toujours aussi peu soucieux de l'histoire, Nancy imagine que l'arrivée des nazis au pouvoir le 30 janvier 1933 est la date de naissance du nazisme dont le parti a été créé le 20 février 1920.
Heidegger aurait donc été nazi dix mois après l'arrivée de Hitler à la chancellerie. Ce qui est un mensonge : Heidegger a eu sa carte au parti nazi du 1er mai 1933 à 194514, après, ça n'était plus possible ! Mais, admettons même qu'il ne l'ait été que dix mois, Nancy estime que c'est quantité négligeable... Pas de quoi fouetter un chat! Le même Nancy, une fois de plus, passe sous silence l'antisémitisme de Heidegger qui, lui, a été constant dans sa vie. Un autre détail de l'histoire pour le philosophe qui a écrit un livre dont le titre est *La Haine des Juifs*? Il faut bien en conclure que oui...
J'aborderai plus tard la question de cette étrange complaisance de Jean-Luc Nancy pour les porteurs de croix gammée, sinon pour les titulaires d'une carte au NSDAP, en analysant son ouvrage *Banalité de Heidegger* - banalité...
Revenons au *Mythe nazi*.
Nancy écrit, ce qui vaut réitération : « Pourquoi la figure allemande du totalitarisme est le racisme (15) ? » Parce que, répond-il, le problème de l'Allemagne est un problème d'identité. Autrement dit, le national-socialisme n'a rien à voir avec l'antisémitisme.
Paradoxalement, encore que..., Nancy parle de l'Aryen, mais pas du Juif ! Or, si les nazis mettent en haut de leur mythologie l'Aryen, c'est bien parce qu'ils mettent le Juif plus bas que terre, sinon : sous terre.
Que signifie donc cette vision du monde dans laquelle Nancy voit bien des Aryens mais se montre aveugle sur les Juifs?
Pas question de Juifs, donc, mais de mythe et d'identité. Et Nancy d'expliquer, nouvelle contre- vérité philosophique, que Platon a lutté contre les mythes avec « un certain acharnement (16) » – le même, semble-t-il, que Heidegger avec le national-socialisme !
Nancy disserte sur le rôle de l'imitation dans l'histoire et s'attarde plus particulièrement sur celui de la Grèce antique dans la Révolution française. On sait en effet que le couple Athènes/Sparte a joué un rôle important à cette époque de l'histoire européenne. Dans sa quête d'identité, l'Allemagne imite les imitations françaises. Voilà ce qui permet à Nancy d'affirmer :
«*On pourrait parfaitement décrire l'émergence du nationalisme allemand comme la longue histoire de l'appropriation des moyens d'identification* (17). »
On se frotte les yeux !
Acceptons-en l'augure afin de poursuivre cette analyse du propos de Nancy: l'Allemagne nationaliste se crée une identité en imitant les imitations françaises de l'Antiquité.
D'accord, dont acte. Mais où donc, chez ceux qui invoquent Athènes, sollicitent Sparte ou questionnent Rome, trouve-t-on quoi que ce soit qui ressemble d'une part

à de l'antisémitisme, d'autre part à une Solution finale, c'est-à-dire à l'éradication par la mort d'un peuple dans sa totalité au motif qu'il est ce peuple et pas un autre ? Disons-le autrement : quels sont les précurseurs athéniens, spartiates et romains de la Solution finale ? Quel contemporain de Périclès, de Lysandre ou de César a-t-il jamais un jour envisagé la destruction totale du peuple juif ?

En revanche, Fichte, qui a servi à la construction du nationalisme allemand, mais aussi au national-socialisme, n'est ainsi pour Jean-Luc Nancy aucunement coupable de la formation de ce mythe national-socialiste (18)! Fichte qui, dès ses Considérations destinées à rectifier le jugement du public sur la Révolution française, refuse de donner la citoyenneté aux Juifs ? Qui, avec Achim von Arnim et Brentano, crée un club interdit aux Juifs, aux Français et aux femmes ? Qui, dans son Discours à la nation allemande, récuse intégralement les droits de l'homme et invite la nation allemande à dominer l'Europe en asservissant la France ?
Ce Fichte-là compterait pour rien dans la formation du nationalisme allemand - alors qu'il était le philosophe préféré d'Adolf Hitler (19) ? En revanche ce seraient d'invisibles Grecs et d'introuvables Romains de l'Antiquité qui fourniraient ses modèles au national-socialisme ? Pourquoi braquer le projecteur sur l'Antiquité gréco-romaine, qui ne fut ni antisémite ni génocidaire, et laisser dans l'ombre des auteurs qui furent, eux, antisémites?

Pour Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, Luther, Kant, Fichte, Hegel, Schopenhauer, Marx, qui ont été antisémites, ne font pas partie des sources intellectuelles, philosophiques, idéologiques de la formation de la pensée nationale, puis nationale-socialiste allemande !
Heidegger qui a, lui, été clairement nazi, bénéficie de cette même complaisance des deux auteurs pour lesquels, décidément, tenir des propos antisémites, porter une croix gammée sur le revers de sa veste, substituer le mot racisme à celui d'antisémitisme ou adhérer au parti d'Adolf Hitler ne semble poser aucun problème ! Voilà bien d'étranges amis des Juifs chez ces gens qui manifestent une grande promptitude à traiter d'antisémite ceux qui n'ont pas l'heur de leur plaire !

Pour penser le nazisme, Nancy s'attarde sur Platon et les Grecs. Le nazisme a moins à voir avec la politique, une thèse qui se révèle tout de même d'une effroyable portée négationniste, qu'avec....... l'esthétique !
Et Nancy de convoquer la tragédie grecque (pour rendre compte de la haine rabique des Juifs ?), l'art de parler la langue grecque (pour saisir la nature de la Solution finale ?), et la possibilité de sculpter le peuple allemand par le drame musical wagnérien (pour comprendre les chambres à gaz ?). On peine à voir des enseignants de philosophie dans le supérieur solliciter Sophocle, Platon et Wagner pour expliquer en soixante-dix petites pages ce qu'est l'essence du nazisme !
Nancy part du principe qu'il y aurait eu deux Grèce : « *une Grèce de la mesure et de la clarté, de la théorie et de l'art (aux sens propres de ces termes), de la : "belle forme", de la rigueur virile et héroïque, de la loi, de la Cité, du jour ; et une Grèce enfouie, nocturne, sombre (ou trop éblouissante), qui est la Grèce archaïque et*

sauvage des rituels unanimistes, des sacrifices sanglants et des ivresses collectives, du culte des morts et de la Terre-Mère - bref, une Grèce mystique, sur laquelle la première s'est difficilement édifiée (en la "refoulant"), mais qui est toujours restée sourdement présente jusqu'à l'effondrement final, en particulier dans la tragédie et dans les religions à mystères. »
Quelques lignes plus loin, Nancy précise: « Bien entendu, nous simplifions un peu (20) » - on ne le lui fait pas dire.
L'Allemagne aurait ainsi trouvé sa Grèce, celle qui est « sombre ou trop éblouissante » (!), sans avoir besoin d'emprunter à la France sa Grèce jacobine! Par là même, l'Allemagne se trouve identifiée à la Grèce, et ce, sur le terrain philologique.

Le nazisme, on vous l'a dit, n'a rien à voir avec la politique, mais tout avec la mythologie, l'esthétique et la philologie. Si six millions de Juifs sont morts dans des chambres à gaz, c'est à cause d'Euripide, de Wagner et de Winckelmann – et pas d'Adolf Hitler?

Nancy pense donc que le nazisme veut réaliser le mythe de l'œuvre d'art totale sur le principe wagnérien tel qu'il se manifeste à Bayreuth ! Le peuple se trouve unifié par la célébration du drame musical sur la scène de Bayreuth exactement de la même manière que la tragédie grecque permettait de construire le peuple grec. Où sont passés les Juifs dans cette analyse du nazisme? Nancy les escamote, il les invisibilise, il les néantise, il les efface - faute d'un mot plus rude...

Dans cet ordre d'idées, il n'est pas question d'une esthétisation de la politique dans l'esprit de Walter Benjamin, ni même d'une politisation de l'art, c'était la réponse faite à Benjamin par Bertolt Brecht, mais d' « *une fusion de la politique et de l'art, la production du politique comme une œuvre d'art* (21) ».
C'est bien, au cas où on l'aurait oublié, du national-socialisme que Jean-Luc Nancy parle !
Adolf Hitler n'a donc pas eu le projet de supprimer les Juifs d'Europe en activant une politique d'extermination, la Solution finale, qui a généré six millions de morts dans la communauté juive, non; Adolf Hitler a eu le projet de produire du politique comme une œuvre d'art... Manque dans cette analyse du professeur de philosophie strasbourgeois un développement sur la poétique de la chambre à gaz.

La question « qu'est-ce que le mythe nazi? » trouve enfin sa réponse : « la construction, la formation et la production du peuple allemand dans, par et comme une œuvre d'art (22) » au contraire du fascisme, précise l'auteur sans qu'on sache pour quelles raisons cette thèse extravagante ne fonctionnerait pas pour l'Italie mussolinienne! Est-ce parce que le projet antisémite de Solution finale ne se trouve pas dans le dessein du Duce qu'il faut exclure ce régime fasciste du mythe de la construction du peuple italien comme une œuvre d'art ? On ne saura pas. Ce non-dit en dit long.

Quand Jean-Luc Nancy entretient de Mon combat d'Adolf Hitler, il donne

l'impression de ne pas l'avoir lu. Comment peut-il en effet affirmer que ce livre «< représente, bien entendu [sic], dans sa portée la plus directe, le programme qui fut effectivement mis en œuvre (23) » puisque le projet de Solution finale ne s'y trouve nulle part formulé ?...
Admettons que Nancy l'ait lu, il semble n'y avoir vu qu'une production formelle dans laquelle ne se trouverait aucune idée ! Fidèle à sa position d'esthète n'ayant vraiment rien à faire de la politique et de la morale, de l'histoire et de l'éthique, il corrige la copie de Hitler et lui fait des remarques d'instituteur corrigeant une rédaction, sans aucun souci des choses dites!
Soucieux du style et de la langue, il écrit de Mon combat : « C'est un entassement, souvent brouillon, d'évidences (du moins données comme telles) et de certitudes inlassablement répétées. On martèle une idée, on la soutient de tout ce qui peut sembler lui convenir, sans faire d'analyses, sans discuter d'objections, sans donner de références. Il n'y a ni savoir à établir ni pensées à conquérir. Il y a seulement à déclarer une vérité déjà acquise, toute disponible. Déjà sur ce plan, en somme, on se réclame implicitement non pas d'un logos, mais d'une espèce de profération mythique […] (24). » En un mot, le professeur Nancy met une mauvaise note à l'élève Adolf Hitler, car il écrit mal, n'analyse pas, ne démontre pas, ne compose pas, n'argumente pas, qu'il ne se range pas dans le camp du logos, de la raison, mais du mythos, le mythe. Adolf va devoir redoubler.

Si l'on ne trouve pas de projet de Solution finale dans *Mon combat* (25), on y rencontre partout l'antisémitisme qui constitue la colonne vertébrale de son projet politique.
N'y a-t-il rien qui concerne les Juifs dans ce livre ? Celui qui semble n'avoir pas lu un livre dont il parle (26), tout en précisant « l'édition de Mein Kampf dont nous nous sommes servis (27) », aurait dû préciser à quelle édition il faisait référence : peut-être une édition expurgée de tous ses passages antisémites? Disons que Nancy a caviardé son propre exemplaire de Mein Kampf de tous les passages qui concernent les Juifs. Variation nouvelle sur le même thème de l'effacement des Juifs chez Nancy quand il s'agit d'analyser la nature du nazisme.

Un temps, Nancy convoque l'Aryen comme figure constitutive du mythe. Il ne peut pas ne pas parler des Juifs qui sont l'antithèse de cette figure cardinale. Dans le monde aryen voulu par Hitler, « *il faut en éliminer le non-type par excellence, le Juif, ainsi que quelques autres types de dégénérés* (28) ». Il faudra faire avec ça, il n'y en aura pas plus.
Si l'on voulait faire son Jean-Luc Nancy instituteur, on pourrait lui faire remarquer qu'il ne recourt à aucun artifice typographique qui lui permettrait non pas d'écrire : «le Juif, ainsi que quelques autres types de dégénérés », mais : « le Juif, ainsi que quelques autres types de dégénérés », ce qui évitait à l'auteur de faire sienne la possibilité de l'association nazie des Juifs et des dégénérés. Finissons-en avec ce texte.
Nancy écrit dans les dernières lignes : « *On pourrait peut-être [sic] définir l'hitlérisme comme l'exploitation lucide - mais pas nécessairement cynique [sic],*

car elle-même convaincue - de la disponibilité des masses modernes au mythe (29). »

S'il fallait chercher et trouver un coupable, Nancy nous l'offre sur un plateau, comme Salomé la tête de Jean-Baptiste : c'est l'Occident !

« *Le nazisme ne résume pas l'Occident, et il n'en est pas non plus l'aboutissement nécessaire. [...] L'assurance confortable dans les certitudes de la morale et de la démocratie, non seulement ne garantit rien, mais expose au risque de ne pas voir venir, ou revenir, ce dont la possibilité n'a pas tenu à un pur accident de l'histoire. Une analyse du nazisme ne doit jamais être conçue comme un simple dossier d'accusation, mais plutôt comme une pièce dans une déconstruction générale de l'histoire d'où nous provenons* (30). »

Comprenons donc bien ce qu'il faut comprendre : le nazisme est un produit de l'Occident en général et de ses sous-produits en particulier que sont la démocratie et la morale. Il faut donc déconstruire l'Occident, la démocratie, la morale, l'histoire.

Nul besoin de pinailler sur le mot déconstruire dont Nancy se faisait la vestale après avoir cru hériter du feu derridien.

Il signifie tout bonnement détruire. Détruire la morale, détruire la démocratie, détruire l'Occident, mais aussi détruire les Juifs, c'était très exactement le projet d'un certain Adolf Hitler.

C'est devenu depuis celui des déconstructionnistes ardents, dont un grand nombre de défenseurs du terrorisme de la cause palestinienne...

Dans la postface de huit pages qu'il donne en 2010 au texte de Robert Antelme Vengeance ?, Jean-Luc Nancy remet le couvert.

En 2010, les éditions Hermann publient un texte, Vengeance ? 31, que Robert Antelme, l'auteur de L'Espèce humaine, a écrit en novembre 1945 alors qu'il rentre des camps nazis et assiste à d'inqualifiables comportements de Français qui se vengent sur les prisonniers allemands, les maltraitent, voire les abattent en douce à l'orée d'un bois. Anselme refuse la vengeance et estime que se venger, ce serait se comporter comme ses bourreaux l'ont fait et qu'il faut opposer à cette logique ressentimenteuse une vie à la hauteur des valeurs pour lesquelles ils ont été déportés : la justice, la liberté et le respect de l'homme. Antelme refuse l'essentialisation qui fait parler de l'Allemagne ou bien des Allemands comme s'il n'y avait pas eu des Allemands antifascistes, antinazis !

La postface de huit petites pages données par Nancy convient qu'il faut préférer le droit à la vengeance mais se termine sur la généalogie de ce mal que fut le nazisme. C'est une fois encore l'occasion pour Nancy d'accabler non pas tant le national-socialisme, les nazis, Adolf Hitler, son antisémitisme, la Solution finale que son ennemi favori : l'Occident.

À la question «Pourquoi le nazisme a-t-il eu lieu ? », Nancy répond : « *Cela est arrivé parce que d'emblée nous avons cru pouvoir exorciser ces fascismes comme s'ils venaient d'ailleurs, d'un foyer infectieux dont la nature eût été étrangère à “nous” (à l'Europe, à l'Amérique, à l'humanité entière excepté les nations*

fascistes... ?). Or ils venaient bel et bien de notre histoire. Nous ne devons pas cesser d'en être conscients et d'y réfléchir. » Puis ceci : « *Bien loin que notre "droit" puisse se penser en vengeur de l'humanité (en tous les sens du mot "vengeur") il doit rester, pour reprendre ses mots, "un problème sur lequel il faut au contraire ne pas cesser de veiller* (32)". »
On a vu avec quelle vigilance Nancy veille...
C'est probablement la même vigilance qui lui fait prendre fait et cause pour le nazi avoué qu'est Martin Heidegger. L'homme qui voit des antisémites partout dès qu'il s'agit d'une personne qui ne l'encense pas ne trouve rien à redire à l'auteur présenté comme le philosophe plus important du XXe siècle !

Or, nombre de publications attestent depuis longtemps que Heidegger a bel et bien été nazi, vraiment, réellement, viscéralement, totalement (33). Il est sidérant que, nonobstant ce nazisme avéré du personnage, la philosophie française l'ait célébré et continue de le célébrer avec une telle dévotion (34) !
Voici la liste des philosophes ou des penseurs français ayant entretenu cette fiction d'un Martin Heidegger plus grand philosophe du XXe siècle : Sartre, Merleau-Ponty, Beauvoir, Lacan, Levinas, Blanchot, Derrida, Foucault, Ricoeur, Conche, ou, aujourd'hui, chez les phénoménologues, Jean-Luc Marion, Jean-François Courtine, Jean-Louis Chrétien, sinon BHL et Finkielkraut (35); Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, bien sûr.
Pour quelles étranges raisons?
Car, dès juin 1939, Heidegger est au parti nazi et la France collabore, si je puis dire, avec le philosophe allemand d'une étrange manière les professeurs chargés de choisir les sujets du baccalauréat de philosophie n'ont rien trouvé de mieux à faire que d'introduire le philosophe nazi dans l'épreuve. Le deuxième sujet est en effet : « Expliquer et commenter une citation (traduite de Heidegger): "Le monde fait partie de la réalité humaine, bien qu'il embrasse à la fois tout ce qui existe et la réalité humaine en particulier (36)." » Était-il vraiment bienvenu, à ce moment de l'histoire de l'Europe où l'Allemagne ravage les Juifs d'Europe, de choisir un auteur qui adhérait au parti nazi depuis six longues années ?

De cet engouement pour un philosophe nazi dès 1939 à celui de philosophes qu'il est stupéfiant de retrouver dans la cohorte de sa défense, le BHL de L'Idéologie française (1981) qui attaque Péguy, Bernanos, Barrès, Proudhon, Mounier, ou le Finkielkraut de La Réprobation d'Israël (1983), il existe une étrange fascination pour un philosophe dont on peut volontiers faire l'économie !
De façon très énigmatique, le nazisme de Heidegger est pour tous ces gens-là un détail de l'histoire de la philosophie.

Jean-Luc Nancy intervient dans la presse pour défendre le penseur nazi. Libération lui ouvre grand ses colonnes; Le Monde également37. Il y publie en effet dans le premier support un « Heidegger incorrect » (12 octobre 2017).

Suffisant, prétentieux et sentencieux, Nancy commence par s'étonner de la mauvaise qualité des attaques contre son chouchou nazi. Il voit de la confusion et

de la simplicité, ce qui se révèle proprement moquerie de l'hôpital contre la charité. Le sujet n'est pas le nazisme de Heidegger, nous dit l'escamoteur, circulez, il n'y a rien à voir ! Un exemple de pensée claire et élaborée comme chacun peut s'en rendre compte.

Si Heidegger n'est ni coupable ni responsable, qui l'est ?« La réponse est assez simple: on veut exorciser - dans un sens ou dans un autre, pour accabler ou pour purifier - un événement trop considérable pour les bavards qui discutent : à savoir que dans l'ensemble des éruptions fascistes (et à certains égards de toutes les éruptions dites [sic] "totalitaires"), ce sont bel et bien toute notre société, toute notre civilisation même, notre culture, notre humanisme et notre idéalo-matérialisme qui ont été mis en jeu. Rien d'étonnant dès lors à ce que la philosophie en ait ressenti les secousses. Mais cela contrevient aux bien-pensants du politiquement correct. »
Nancy méprise non sans bassesse : les opposants au philosophe nazi sont confus, simples, bavards, bien-pensants, politiquement corrects, incapables de comprendre des textes allemands beaucoup trop compliqués pour eux. C'est une méthode stalinienne bien huilée : l'attaque ad hominem et le déni d'intelligence ou l'incapacité à maîtriser la langue allemande du contradicteur dont on ne saurait commencer à examiner ses thèses sans salir sa suffisance.

Ajoutons à cela une autre méthode héritée du stalinisme et de sa dialectique à trois sous, le jeu de bonneteau le philosophe nazi n'est pas nazi puisqu'il est antinazi et qu'un antinazi ne saurait être nazi! CQFD. Dans les Cahiers noirs, écrit Nancy,

« *Heidegger accable les nazis et le nazisme tout autant qu'il pourfend le christianisme, dénonce la culture idéaliste, spiritualiste et humaniste en même temps que l'empire croissant de la raison technicienne, productiviste et mercantile. Avec tout vulgairement [sic], l'ajout d'une condamnation des Juifs en tant qu'agents du désastre occidental.* »

Pas même besoin d'aller chercher dans les Cahiers noirs la preuve que Nancy ment, ou qu'il commet un paralogisme, puisqu'il écrit dans la même phrase: Martin Heidegger, qui a sa carte au parti nazi de 1933 à 1945, n'est pas nazi; la preuve, on trouve des critiques du nazisme et des nazis dans ce carnet, on aurait d'ailleurs aimé que les phrases en question soient citées, c'eût été un gage d'honnêteté intellectuelle, elles ne s'y trouvent bien sûr pas (38).
Une autre preuve que ce nazi n'est pas nazi: le fait qu'il souscrive à la thèse majeure du nazisme selon laquelle les Juifs sont des agents du désastre occidental - que le nazisme combat! Ce nazi est un antinazi, la preuve : il souscrit à l'antisémitisme des nazis. Mais, on l'aura remarqué, s'il souscrit, c'est tout vulgairement, c'est-à-dire comme un nazi de base, un nazi moyen!

En conclusion, Heidegger n'était pas nazi et la culpabilité est donc à rechercher ailleurs : en gros, dans la culture occidentale idéaliste et spiritualiste qui se résume à un seul mot : dans l'humanisme. Si l'on veut faire plus court: Heidegger n'a pas été nazi car c'est l'humanisme qui est responsable puis coupable d'avoir généré le national-socialisme. Plus court encore: Hitler a trop lu le Parménide de

Platon.

La dialectique de l'école de Strasbourg est loin de casser des briques. Jean-Luc Nancy publie un petit livre en défense du penseur national-socialiste intitulé Banalité de Heidegger (2015) (39). La duplicité permet de se cacher, et c'est effectivement ainsi que cet ouvrage commence en le rappelant, derrière un clin d'œil philosophique qui est une référence au livre d'Hannah Arendt sur Eichmann dont le sous-titre était *Essai sur la banalité du mal*.
Précisons que, quand on ne se contente pas de lire le sous-titre mais qu'on lit le livre en entier, on trouve une formule qui invite à la prudence avec le recours à la banalité puisque Arendt entretient de « la terrible, de l'indicible, de l'impensable banalité du mal (40) », ce qui, convenons-en, ne dit pas exactement la même chose que la sèche et simple banalité du mal. Caché derrière le paravent de Hannah Arendt, Jean-Luc Nancy n'a pas l'intention d'entretenir de la terrible, de l'indicible, de l'impensable banalité du mal chez Heidegger, évidemment.

Jouant sur les deux tableaux, il prend en otage l'auteur des Origines du totalitarisme afin de laisser croire que la banalité de Heidegger, qui est en fait ici la banalité du nazisme de Hitler, est une banalité banale. Ce qui équivaut tout simplement à banaliser le nazisme.
Précisons.
Il a ostensiblement choisi d'utiliser tout de même le mot banalité bien qu'il sache qu'il crée un malaise parce que ce syntagme en a créé un en son temps, ce qui est pour le moins pervers. Voilà qui laisse imaginer d'intentions mauvaises faciles à empêcher en n'utilisant pas ce mot.
De même, Nancy entretient dès la première page de « l'extermination d'environ [sic] cinq millions de personnes (41) ». Le professeur n'ignore pas que choisir délibérément de ne pas utiliser le chiffre de six millions, c'est entrer dans le jeu de ceux qui, négationnistes, le refusent, le récusent afin de le minorer, jusqu'à le nier pour les plus radicaux de leurs partisans et militants. C'est, on le sait, le cheval de bataille du négationniste français Robert Faurisson, auteur d'un article intitulé « Combien de morts à Auschwitz ? » (1995) (42).

Et puis, toujours sur cette seule formule, environ cinq millions de personnes, pourquoi choisir « personnes » en lieu et place de « Juifs » ? Six millions de Juifs ne signifie en effet pas vraiment la même chose qu'environ cinq millions de personnes. Cette façon d'évincer le mot semble une façon d'évincer la chose.

Nancy évince en effet beaucoup. Car, écrivant sur le Heidegger des « années 1920-194043 », on se demande pour quelles raisons il périodise, sauf à imaginer que cela lui permet de sortir de son analyse les années 1941, 1942, 1943, 1944 et 1945... Ce qui évite de parler des choses qui fâchent, donc du sujet véritable : la Solution finale actée à Wannsee en 1942, la politique de déportation des Juifs d'Europe, leur extermination planifiée dans les chambres à gaz entre 1942 et 1944, et la libération des camps de la mort en 1945 par les troupes alliées et soviétiques qui ont découvert des personnes dans Auschwitz, Dachau, Mauthausen, etc.

Et puis il y a également cette note à ce texte : « *La banalité, dans le cas de*

Heidegger, est celle de la doxa antisémite telle qu'elle circulait en Europe dans les années 1920 et telle qu'elle ressurgit de nos jours, singulièrement en France et en Allemagne, en Grèce et un peu partout. »
Voici la note : « Je laisse de côté ce qui est directement lié à l'État d'Israël, qui n'existait pas à l'époque considérée (44). » Pour parler du nazisme de Heidegger, Nancy choisit donc une fine tranche dans le gros rôti national-socialiste heideggérien, puis il s'autorise à parler du Front national de Jean-Marie Le Pen, ce qui serait donc dans le sujet, mais il ajoute : « Je laisse de côté ce qui est directement lié à l'État d'Israël, qui n'existait pas à l'époque considérée » - comme si l'époque considérée n'avait rien à voir avec la création de l'État d'Israël en 1948, mais tout à voir avec le FN du Jean-Marie Le Pen de 2015.

Nancy ne parlera donc pas de l'État d'Israël, quelle étrange volonté d'écarter une fois encore les Juifs, ces personnes qui ne sont personne, et leur État, dans un ouvrage qui se propose de traiter d'un philosophe antisémite n'ayant jamais regretté son engagement aux côtés des nazis jusqu'à sa mort en 1976.
Nous n'avons pour l'instant analysé et commenté qu'à peine trois pages, les premières, de ce petit livre...
Ensuite, Nancy avance masqué derrière le texte d'une juriste militante d'extrême gauche qui publie une étrange analyse selon laquelle la création du droit antisémite sous Vichy générerait une banalisation par l'euphémisation et la déréalisation de l'antisémitisme ! Elle écrit : « *Perçues à travers le voile abstrait des concepts juridiques, les mesures antijuives perdent, pour les commentateurs et les lecteurs, tout contenu concret, leurs conséquences tragiques disparaissent derrière un traitement purement formel des problèmes qu'elles soulèvent* (45). »
Pareils éléments de langage hyper-intellectualistes, comme on en trouve à la pelle chez les universitaires, eussent été précieux pour les avocats de la défense des partisans du régime de Vichy qui, de Pétain à Darquier de Pellepoix en passant par Bousquet, l'ami de Mitterrand, eussent pu invoquer l'euphémisation et la déréalisation pour plaider la relaxe au nom de la banalité de l'antisémitisme devenu moteur des lois antijuives! On ne sait ce qu'en auraient pensé les environs cinq millions de personnes exterminées par le régime nazi. Auschwitz comme euphémisme? Comme déréalisation? Comme effet de banalisation?
Jean-Luc Nancy enfourche cette haridelle conceptuelle pour cheminer vers Heidegger : ce qui a eu lieu dans le droit antisémite a ainsi et aussi eu lieu en philosophie avec l'auteur d'Être et Temps. Par la triple grâce magique de l'euphémisation, de la déréalisation et de la banalisation, le nazisme a disparu sous son traitement philosophique formel. Chez Jean-Luc Nancy, les idées sont tellement fortes, épaisses, denses, massives dans leur irréalité qu'elles parviennent à masquer la réalité - de la Solution finale.
Abracadabra...
Heidegger antisémite ? Vous n'y pensez pas. Nancy donne une définition de la pensée de son héros « C'est bien dans la mise en jeu de "être" en tant que venue,

arrivée, événement – Geschehen - et envoi - Geschick - irréductible à aucune donnée substantielle ou substantifiable (telle que "l'être”, justement) que réside le ressort initial et essentiel de la pensée de Heidegger (46). » Heureuse clarification, magnifique simplification, remarquable éclaircissement ! Voilà qui nous permet de savoir enfin, en une poignée de mots bienvenus, ce qu'est la philosophie du plus grand penseur du XXe siècle - et nous permet de ne pas mourir idiots...
Nancy embraie ensuite sur une logorrhée derridienne, sa marque de fabrique. Sans cet adoubement, qu'eût-il été, lui qui, malgré cela, fut si peu – si maigre, si mince, si étique et si peu éthique ? Voici le genre de tunnel philosophique :

> « *La différence entre l'être et l'étant ne forme pas une différence entre des termes, mais cette différence sans concept dans laquelle Derrida a transposé l'efficace le plus propre du philosophe chez qui il reconnaissait la forme la plus déterminée et la plus vigilante de ce qu'il nommait, en 1967, la réduction de l'ontologie naïve* (47). »

Ceci explique cela : voilà pourquoi votre fille est muette ! Dès lors, votre Juif est une personne qui, par un subtil processus d'euphémisation, de déréalisation et de banalisation, n'est en rien concernée par la Solution finale!

On sort de cette longue verbigération avec force italiques, mots en allemand, parenthèses ouvertes et fermées en incise, jeu de notes, qui évite de traiter de la question dans un livre dont c'est pourtant le sujet, comme l'oiseau hypnotisé par le serpent! Soit on veut sauver le soldat Heidegger, et l'on acquiesce à ce que l'on ne comprend pas et que signe Nancy: le nazi Heidegger était en fait antinazi; soit on veut aborder vraiment le cas Heidegger et l'on rit d'un grand rire nietzschéen devant cet opuscule qui se révèle, in fine, un traité d'onanisme phénoménologique (48).

Quand Nancy sort de ses extases mystiques, ou, plus vraisemblablement, de ses petites ivresses de catho de gauche, il écrit des choses énigmatiques. Ainsi que faut-il comprendre ici : « le peuple juif ce peuple du moins comme exception remarquable au sein de l'ensemble des forces de destruction qu'il accompagne et dont il semble [sic] aussi fournir l'essence et le type (49) ».
Quelles forces de destruction le peuple juif accompagne-t-il ? Dans un ouvrage consacré à examiner la nature et les formes de l'antisémitisme du philosophe nazi Martin Heidegger, on s'attend à ce que le peuple juif soit présenté comme subissant la destruction plutôt que comme la commettant ! Car que veut dire, ici, accompagner cette destruction ?
Et quid de ces Juifs qui fourniraient l'essence et le type du destructeur quand il semble évident que le nazi est bien plutôt, lui, l'essence et le type du destructeur ?
Puisque Nancy a pris soin de préciser dans une notule qu'il ne parlerait pas d'Israël, on comprend qu'on n'en saura pas plus...

Nancy aborde ensuite la question du déclin de l'Occident. Ce sujet se révèle pourtant un épouvantail pour cette gauche-là qui, habituellement, ne veut pas en entendre parler et traite de fasciste, de nazi et d'antisémite d'extrême droite quiconque utilise cette formule. On lit sous la plume jésuite du professeur de

Strasbourg : « Le peuple juif appartient de manière essentielle au processus de la dévastation du monde. Il en est l'agent le mieux identifiable par le fait même qu'il présente une figure, une forme, une Gestalt - la figure de l'aptitude au calcul, du trafic et de l'astuce (50). » Nancy écrit de façon volontairement floue et ambiguë: qui parle ici ? Heidegger ou lui ? On se le demande.
Mais ce livre qui se présente comme une défense du philosophe n'interdit pas de penser qu'ici aussi l'un est l'autre.
Suite: « La figure juive configure le type même de la nécessité dévastatrice : le gigantesque, le calcul, la rationalité affairée à indifférencier le monde et à proprement le défoncer : lui retirer toute espèce de sol. Le Bodenlosigkeit – le manque de sol - est un trait distinctif de la "juiverie". Le manque de sol consiste - ou conduit -, n'étant attaché à rien, à mettre tout à son service (juiverie). Aussi ne peut-il survenir de réelle "victoire de l'histoire sur l'absence d'histoire" que "lorsque le manque de sol s'exclut lui-même" (sich selbst ausschliesst – on peut noter le caractère euphémique du terme qui ne peut pourtant que désigner une destruction, une liquidation31. » Une fois de plus, l'euphémisation a bon dos, le masque d'un Nancy grimé en Heidegger ou d'un Heidegger grimé en Nancy aussi. Les Juifs dévastateurs, calculateurs, doués pour la rationalité affairée, destructeurs, liquidateurs, obsédés par le sol qu'ils déterritorialisent: sont-ce des jugements de Heidegger – ou de Jean-Luc Nancy? Le professeur de Strasbourg propose d'effectuer dans ce livre une défense de Heidegger contre ceux qui déplorent son antisémitisme, rappelons-le. Ces pages ne semblent donc pas à charge, c'est le moins qu'on puisse dire.
Nancy interroge Heidegger et, dans une note, il écrit : « Heidegger n'a jamais dit un seul mot sur aucun aspect des persécutions antisémites, qui pourtant auraient mérité le dédain voire l'hostilité affichés pour l'antisémitisme biologique (52). » Pourquoi biologique ? Et pourquoi le distinguer avec un artifice typographique ? Parce que seul l'antisémitisme biologique serait condamnable? Mais que toute autre forme, un antisémitisme antisioniste par exemple, un antisionisme politique aussi, sinon un antisémitisme religieux, pourquoi pas, celui du christianisme des jeunes années de Nancy, serait, elle, acceptable, défendable ? Et pourquoi pas un antisémitisme civilisationnel en relation avec une pensée du déclin de l'Occident et qui serait lui aussi honorable ? Celui dont on ne parlera pas, donc, puisqu'une note de Nancy fait savoir qu'il ne saurait dans cet opuscule être question de l'État d'Israël (53) !

Jean-Luc Nancy le précise, Heidegger démarque les thèses de ce faux antisémite planétaire que sont Les Protocoles des Sages de Sion. Mais, mais, mais : « Heidegger sait très bien ce qu'il fait. Il recueille l'ordure banale à des fins supérieures (34). »
En vertu de cette logique, on peut dès lors préciser: Heidegger sait très bien ce qu'il fait, il recueille l'ordure banale d'Adolf Hitler aux fins supérieures d'élaborer ses propos antisémites! Dit autrement : l'électeur de base du Front national est un nazi, mais le nazi Heidegger n'est pas un nazi, puisque c'est un penseur profond du rôle de la juiverie dans le processus de décadence de l'Occident.

Le professeur de philosophe s'interroge: pourquoi Heidegger ne s'est-il pas demandé pourquoi il y avait de l'antisémitisme ? Mais c'est une fois de plus dédouaner l'antisémite de son propre antisémitisme. La question cardinale, pour Heidegger, n'est pas pourquoi y a-t-il de l'antisémitisme? mais pourquoi a-t-il été lui-même antisémite? Si tôt, si longtemps et si tard ? Et pourquoi, de la libération des camps, le 27 janvier 1945 pour Auschwitz, à sa mort plus de trente ans plus tard, le 26 mai 1976, n'a-t-il pas, je ne dis pas « regretté », évitons la morale, mais pensé lui-même sa propre adhésion au nazisme? Nancy qui devrait nous montrer la lune regarde son doigt avec complaisance.

Nancy se trouve repris d'une ivresse verbale. Il cite en allemand, il truffe le tout de guillemets et de parenthèses, il verbigère, il effectue des exercices de style derridien comme un élève moyen. Puis il atterrit...
C'est alors qu'il résout le problème dont il eût aimé que Heidegger le fit: celle de l'origine de l'antisémitisme. Réponse : il vient du christianisme. Tout le monde le sait plus ou moins depuis deux mille ans.

Pour le philosophe allemand, qui fut recteur dans l'université nationale-socialiste du IIIe Reich, ce qui est notable, dans la logique d'extermination via les chambres à gaz, ça n'est pas qu'on y détruisait des Juifs, des personnes, dirait Nancy en prenant le risque intellectuel que ces personnes ne
soient personne, mais que la Shoah ne soit jamais qu'un détail de l'histoire de la technique (55).
Une affaire somme toute banale. N'est-ce pas ?

---

1. Dans le volumineux ouvrage dirigé par Philippe Arjakovsky, François Fédier et Hadrien France-Lanord, Dictionnaire Martin Heidegger, plus de 1 500 pages parues aux Éditions du Cerf, il existe une entrée « Hitler » parmi plus de 600 autres. L'article signé Dominique Saatdjian court sur trois pages, il n'est pas fait mention de cette référence. Étonnant, non?
Un autre exemple de négationnisme heideggérien ? Dans une note à la correspondance entre Jaspers et Heidegger qui correspond à cette citation, voici comment elle est traduite pour le compte des éditions Gallimard : « La culture est sans importance du tout [...], regardez seulement quel métier [sic] il a ! », p. 409. Un métier dans les mains, probablement.
2. En soixante-dix petites pages d'un in-18 sont ainsi cités : Arendt, Thomas Mann, Dürrenmatt, Bataille, Benjamin, Nietzsche, Heidegger, Schmidt, Rosenberg, Freud, Hegel, Marx, Schlegel, Hölderlin, Schelling. Sophocle, Bachofen, Lévy-Bruhl, Wagner, Goethe, Brecht, Dante, Cervantes, Shakespeare, Descartes, Rousseau, Eckart, Luther...
3. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Le Mythe nazi, éditions de l'Aube, respectivement p. 43, 44 et 45.

4. Le 29 décembre 1979, Robert Faurisson publie dans Le Monde un article intitulé «Le problème des chambres à gaz ou la rumeur d'Auschwitz ». Dans les livres consacrés au quotidien du soir, on ne parle jamais de ce grand moment de journalisme germanopratin.
5. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Le Mythe nazi, op. cit., p. 71.
6. Ibid., p. 8.
7. Ibid., p. 9.
8. Je fus traité d'antisémite par lui pour avoir publié dans Le Point un compte rendu de lecture des travaux de Jean Soler, c'est-à-dire pour avoir invité à lire une œuvre dont Claude Lévi-Strauss, Edgar Morin, Jean Malaurie, Claude Simon, Ilya Prigogine, Paul Veyne avaient dit le bien qu'ils en pensaient. « Du ressentiment à l'effondrement de la pensée : le symptôme Onfray », Libération, 3 août 2012. J'aurais mieux fait d'arborer une croix gammée sur le revers de mon veston ! On lit en effet dans ce texte ressentimenteux plein de haine qui me reproche... mon ressentiment et ma haine : « Car si lui-même n'est pas le philosophe qu'il dit, qu'est-il et de quoi est-il le symptôme ? N'est-ce pas à dresser des barrières contre la force proprement philosophique du "judaïsme" que s'emploie Michel Onfray dans son article, et n'est-ce pas cette dernière version du ressentiment, confronté à la signification historiale de l'extermination et de la "question juive", qui explique l'étonnante faveur qui entoure ses écrits ? » Ah, l'étonnante faveur imméritée comme argument scientifique imparable d'un universitaire aux tirages aussi confidentiels que des recueils de poèmes publiés à compte d'auteur !
Le prétendu antisémite Jean Soler a participé à l'Histoire universelle des Juifs, sous la direction d'Élie Barnavi, chez Hachette, en 1992.

Cet article était cosigné par Gérard Bensoussan (à ne pas confondre avec Georges Bensoussan), qui écrit par ailleurs que le philosophe nazi Heidegger a été «< un nazi impénitent, penseur indispensable » dans « Thèmes hébraïques », un texte dans lequel il se propose de concilier chez Heidegger le nazisme et le judaïsme ! On mesure le crédit d'une pareille intelligence! J'ajoute que, dans une émission avec Ruben Honigmann sur la chaîne Akadem, le 30 mars 2018, « Pourquoi l'Occident hait les juifs ? », Jean-Luc Nancy célèbre avec des trémolos dans la voix le livre de Paul Veyne Quand notre monde est devenu chrétien, paru en 2007 chez Albin Michel, en disant que cet ouvrage l'a soulagé de quarante années d'ignorance quant aux raisons du triomphe du christianisme. Il avoue même avoir écrit à de grands historiens (!) pour leur demander une réponse à sa question, en vain. Si Nancy avait vraiment lu le livre de moi qu'il critique dans La Déclosion. Déconstruction du christianisme (éditions Galilée, 2005), à savoir mon Traité d'athéologie paru chez Grasset en 2005, il aurait été soulagé beaucoup plus tôt, puisque je défends la thèse que Paul Veyne développe dans son ouvrage... et ce, douze ans plus tôt que lui.
9. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Le Mythe nazi, op. cit., p.

19.
10. Ibid., p. 27.
11. Le Conseil des sages de la laïcité a publié en octobre 2020 une analyse définitive sur cette question et montre que la préférence du mot racisme à celui d'antisémitisme est un signe distinctif des antisémites nouveaux qui cachent leur forfait sous le prétexte de l'antisionisme. On peut y lire ceci : « Le racisme tel que défini ici exprime le mépris plus ou moins haineux de tous ceux dont on considère qu'ils appartiennent à un groupe défini comme racialement inférieur. Ces considérations sont alimentées par un sentiment de supériorité chez celui qui les véhicule. S'il rejette l'autre, le raciste ne considère pas pour autant qu'il exercerait une domination diabolique.
L'antisémitisme témoigne, quant à lui, d'un sentiment, le plus souvent inconscient, de frustration vis- à-vis des Juifs ou des personnes vues comme telles. En effet, si le raciste considère que les populations qu'il dénigre pour leurs différences perceptibles seraient inférieures, l'antisémite est animé par une peur, doublée de jalousie, alimentée par l'idée que les Juifs, nécessairement vus comme intellectuellement, politiquement, socialement et économiquement dominateurs, représenteraient une menace vitale. Les Juifs seraient d'autant plus dangereux qu'ils sont invisibles (on ne peut les différencier physiquement). La haine antisémite se nourrit d'une fascination obsédante à l'égard de l'objet de son exécration, qu'on ne retrouve pas toujours dans le racisme qui cible d'autres populations. Si le racisme réduit les personnes à des caractères immuables, physiques ou moraux, et les assigne ainsi abusivement à une identité fantasmée, l'antisémitisme se nourrit aussi de stéréotypes sur les Juifs, mais y ajoute l'idée que tous les Juifs seraient intrinsèquement animés par une volonté collective, partagée par chacun d'entre eux, de nuire à une population, à un pays ou au monde, dans le but d'en tirer profit, voire de les détruire.
Les Juifs chercheraient en effet systématiquement à déstabiliser les cadres politiques, sociaux et économiques des pays où ils sont installés afin de se les approprier. Il leur faudrait dominer tous les autres en se prétendant "le peuple élu❞.
L'antisémitisme est donc lié à l'idée de conspiration dans l'imaginaire antisémite, les Juifs, dans leur ensemble, forment une communauté cohérente et soudée ("ils s'entraident", "se tiennent les coudes"), œuvrant de manière concertée et nocive.
Ce fantasme du complot donne naissance à une pensée et à un discours diabolisants, voire criminogènes. La démonologie qui en résulte (les Juifs sont l'image du Diable, c'est-à-dire du Mal sécularisé) est propre à l'antisémitisme. Elle se retrouve dans des visions politiquement élaborées qui attribuent au prétendu complot juif la volonté de prendre le contrôle du monde ou de le déstabiliser (la forme moderne en est aujourd'hui le "complot sioniste mondial"). Cette idée de complot ou de conjuration est omniprésente dans le discours antisémite, alors qu'elle n'existe que rarement, en Occident, dans les autres types de discours raciste. L'antisémitisme a une dimension globalisante et paranoïaque qu'on ne retrouve pas dans d'autres

manifestations de racisme. »
On s'étonne que dans ces soixante-dix pages qui, modestement, se proposent de répondre à la question qu'est-ce que le nazisme? d'éminents professeurs à l'université de Strasbourg qui, normalement, savent ce que parler veut dire, aient passé sous silence l'antisémitisme pour le faire disparaître derrière le racisme. La distinction entre les deux mots relève du bagage minimal d'un lycéen.
12. C'est dans cet esprit que Jean-Luc Mélenchon, devenu le grand théoricien de cette politique, réagit au viol d'une jeune fille juive par trois jeunes garçons antisémites: « Horrifié par ce viol à Courbevoie et tout ce qu'il met en lumière concernant le conditionnement des comportements masculins criminels dès le jeune âge, et du racisme antisémite [sic] » (19 juin 2024). Ce viol antisémite a si peu à voir avec la qualité de Juive de la jeune fille qu'il serait motivé par l'éducation patriarcale blanche à l'origine de tous les crimes masculins ! Le coupable, selon Mélenchon, n'est pas donc l'antisémitisme, mais le patriarcat blanc, occidental.
Les avocats de la jeune fille affirment dans Le Point: « Elle a été traitée de "sale Juive". Il s'agit d'une expédition punitive, présentée comme telle par le mineur qui en est à l'initiative. Ils sont venus au pied de son immeuble, en bas de chez elle, pour la punir de ne pas avoir dit qu'elle était juive » (24 juin 2024). Pour Mélenchon, c'est un détail de l'histoire.
13. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Le Mythe nazi, op. cit., p. 29. Ceci aussi : « Heidegger, qui cessera pourtant [sic] assez vite [sic] d'être au service [sic] du national-socialisme », p. 36. Les italiques sont de Nancy.
14. Victor Farias, Heidegger et le nazisme, op. cit.
15. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Le Mythe nazi, op. cit., p. 18. Ibid., p. 28. Fichte n'est pas plus coupable d'avoir servi à la fondation de ce pseudo << mythe nazi >> que « le Goulag n'est dans Hegel ou dans Marx. Ou la Terreur, tout uniment, dans Rousseau ». Ce qui permet ainsi dans un même mouvement de disculper aussi le totalitarisme marxiste-léniniste.
19. Timothy W. Ryback écrit dans Dans la bibliothèque privée d'Hitler que Fichte était « le philosophe le plus proche de Hitler et de son mouvement national-socialiste, dans son esprit comme dans sa dynamique», Le Cherche Midi, 2010.
20. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Le Mythe nazi, op. cit., p. 43.
21. Ibid., p. 49. Les italiques sont de l'auteur.
22. Ibid.
23. Ibid., p. 50. Voir ces lignes adressées par l'historien Claude Quétel à Jean-Luc Mélenchon qui, lui non plus, n'a pas lu l'ouvrage de Hitler: « Les cinquante dernières années de labeur acharné des historiens, illustrées par l'avènement de l'école fonctionnaliste opposée à cette école intentionnaliste que vous représentez ici involontairement, ont montré que le IIIe Reich ne fut pas la réalisation d'un programme écrit dans l'ennuyeux livre du futur dictateur, mais bien que le génocide constitua l'aboutissement de politiques cohérentes, obsessionnelles, portées à l'incandescence homicide par un

mélange de considérations idéologiques, logistiques, économiques et guerrières. Ni les usines de mort ni les groupes mobiles de tuerie ne sont annoncés dans Mein Kampf et il est tout simplement faux de penser accéder à la réalité du nazisme et du Génocide par la seule lecture du piètre pamphlet du prisonnier autrichien. » Et ceci : « Mein Kampf n'annonce explicitement ni la dictature sanglante du nazisme, ni la Seconde Guerre mondiale, ni le génocide des Juifs », Claude Quétel, Tout sur Mein Kampf, éditions Perrin, 2017.

24. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Le Mythe nazi, op. cit., p. 16. Platon a montré tellement d'acharnement en la matière que son œuvre complète regorge de mythes (Victor Brochard, Les Mythes dans la philosophie de Platon, Librairie Félix Alcan, 1912), au point que les éditions Flammarion ont publié un livre entier qui les rassemble: Les Mythes de Platon (2004). Mon vieux maître Lucien Jerphagnon m'avait conseillé en son temps, dans les années 1980, la lecture du livre de Pierre- Maxime Schuhl intitulé La Fabulation platonicienne (PUF, 1947).

Un lycéen a normalement appris le mythe de la caverne ou le mythe d'Er dans La République, le mythe de l'attelage ailé dans le Phèdre, le mythe de l'androgyne dans Le Banquet, le mythe de Prométhée dans le Protagoras... On aurait pu conseiller à Jean-Luc Nancy la lecture d'un ouvrage de base de David Simonetta, Les Plus Grands Mythes de Platon, éditions Librio, dont voici la quatrième de couverture: « En terminale, les élèves découvrent les mythes de Platon; ils sont à la fois au fondement de l'histoire de la philosophie... et un incontournable de la culture générale ! Professeur de philosophie, David Simonetta décortique les principaux mythes platoniciens: chacun est situé dans l'œuvre de Platon, expliqué et analysé en lien avec les objets d'étude du programme. Un guide pédagogique et pratique, permettant d'utiliser ces références à bon escient dans les dissertations philosophiques: pour la classe de terminale, les études supérieures, ou encore... pour ne pas passer pour un inculte ! » - sinon pour un professeur d'université qui aurait ignoré ce détail de l'histoire de la philosophie occidentale.

17. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Le Mythe nazi, op. cit., p.39.

25. On trouve dans Mein Kampf cette seule phrase: « Si l'on avait, au début et au cours de la guerre, tenu une seule fois douze ou quinze mille de ces Hébreux corrupteurs du peuple sous les gaz empoisonnés que des centaines de milliers de nos meilleurs travailleurs allemands de toute origine et de toutes professions ont dû endurer sur le front, le sacrifice de millions d'hommes n'eût pas été vain », pour qui sait lire, elle n'est pas un projet de Shoah.

26. Ça n'est pas la seule fois chez lui, j'en ai fait l'expérience dans la note qu'il consacre à mon Traité d'athéologie dans son La Déclosion. La déconstruction du christianisme (op. cit.). Je ne sais pas si Nancy a eu l'occasion de lire Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ? de Pierre Bayard, publié en 2007 aux Éditions de Minuit, mais, s'il ne l'a pas lu, il aurait pu l'écrire.

27. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Le Mythe nazi, op. cit., p.51.
28. Ibid., p. 69.
29. Ibid., p. 70.
30. Ibid., p. 71.
31. Ce très bref texte, moins d'une quinzaine de petites pages, fonctionne comme un antidote à Jankélévitch, que je me garderais bien de juger mais qui, dans Le Pardon (1967) et « Pardonner ? » (1971), puis dans L'Imprescriptible (1986), associe toute l'intelligentsia allemande d'avant la Shoah et toute la population d'après la Shoah dans une même détestation. Philosophe et mélomane, Jankélévitch jette dans un même brasier Bach, Haendel, Mozart, Gluck, Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Strauss, Mendelssohn, Wagner,
Mahler, Bruckner, Berg, Webern, Schönberg mais aussi Kant, Fichte, Hegel, Schelling, Schopenhauer, Nietzsche, Marx, Freud, Adorno, Horkheimer, Marcuse...
32. Robert Antelme, Vengeance?, éditions Hermann, 2010, p. 46.
33. La première œuvre qui fit du bruit en France fut la traduction du livre du philosophe chilien Victor Farias, dont Heidegger était le directeur de thèse à l'université de Fribourg, Heidegger et le nazisme, op. cit. Des preuves accablantes attestent du nazisme de Heidegger non pas quelques mois sur le mode de l'erreur, comme le proclament ses thuriféraires, mais, très tôt, et ce, jusqu'à la fin de sa vie sans qu'il ait jamais manifesté le moindre regret : adhésion au parti nazi en 1933 et paiement du coupon de sa carte d'adhésion à ce même parti jusqu'en 1945, éloge des « belles mains d'Adolf Hitler » dans une lettre à Karl Jaspers : « la culture est sans importance du tout, regardez simplement ses merveilleuses mains », acceptation du poste de recteur de l'université du III* Reich, photo de lui arborant sur sa veste l'aigle et la croix gammée des nazis, justification, après guerre, de la Solution finale assimilable aux malheurs de la technique occidentale, critique de la démocratie et des droits de l'homme, antisémitisme théorique et pratique, le dossier est lourd. Dans son «< Appel aux étudiants » (1933), Heidegger écrit : « Le Führer lui-même et lui seul est la réalité d'aujourd'hui et l'avenir » ; dans sa « Profession de foi en Adolf Hitler », il précise: « La Révolution nationale-socialiste apporte le bouleversement total de notre existence » qu'il appelait de ses vœux pour répondre au déclin de l'Occident causé par les Juifs : «l'enjuivement de notre culture et de nos universités est assurément effrayant » (lettre à son épouse); dans sa seconde conférence de Brême, en 1949, Heidegger compare les chambres à gaz à la motorisation agricole ; il écrit: « il faudrait se demander sur quoi est fondée la prédestination particulière des Juifs à la criminalité planétaire »>, Gesamtausgabe. Etc. - hélas.
Ce dossier s'épaissit et se solidifie avec le remarquable travail d'Emmanuel Faye, Heidegger. L'Introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935, op. cit.
Cet ouvrage a généré la publication des défenses du philosophe nazi: sous la

houlette de François Fédier, un Heidegger à plus forte raison, op. cit., avec une dizaine de professeurs d'université dont la réputation n'a pas quitté l'amphithéâtre où ils enseignent. Voir également Marcel Conche, qui publie Heidegger résistant (1996), il faut oser, et Heidegger inconsidéré (1997) aux Éditions de Mégare. Je passe sous silence l'histrionisme de Philippe Sollers sur Heidegger, visibles notamment dans ses monologues infatués rue d'Ulm...
34. Voir les deux gros volumes qui font état de cette fascination: Dominique Janicaud, Heidegger en France, t. I : Récits, t. II: Entretiens, éditions Albin Michel, 2001.
35. Bernard-Henri Lévy, « Lire, toujours, Heidegger », La Règle du jeu, 28 janvier 2015; Alain Finkielkraut, « Philosophie et bonne conscience. Heidegger, la question et le procès », Le Monde, 5 janvier 1988.
36. Michel Onfray, Contre-histoire de la philosophie, t. X: La Pensée postnazie, éditions Grasset, 2018.
37. Y compris pour inviter à ce que cesse l'embargo décidé par les États-Unis contre l'Iran dans 'Arrêtons sanctions et embargo contre l'Iran » (12 août 2013). « L'Iran souffre démesurément. Aucune loi ne peut cautionner une telle cruauté. Il faut mettre un terme dans les plus brefs délais à ces embargos qui pèsent sur le peuple iranien. Il faut rappeler à la communauté internationale l'inefficience de ses "sanctions", qui ne visent que le peuple iranien. Nous devons dire que cette situation ne peut plus durer. Chaque instant de plus, c'est un peu plus de douleur. Nous ne voulons plus de cette souffrance. »
38. Serait-ce ce genre de phrase qu'il a en tête : « Le nazisme est un principe barbare. C'est ce qui constitue son essence et sa possible grandeur » ? Difficile en effet de citer sans tronquer, mieux vaut ne pas citer et insinuer... dans Réflexions II-VI: Cahiers noirs (1931-1938), éditions Gallimard, 2018.
39. On lira l'excellent texte de Stéphane Domeracki qui rend compte de ce livre sur le site Actu Philosophia. Voici sa conclusion: « Pourquoi lire cet ouvrage ? Parce qu'il est édifiant : c'est le document d'une errance volontaire, révélateur involontaire, par contre, des nouvelles stratégies visant discrètement à sauver la prose heideggérienne d'elle-même. Il y a là une belle communauté - -un peu désœuvrée - d'auteurs qui doivent bien trop à Heidegger pour admettre que son œuvre pourrait être entièrement viciée : rejoignant ainsi ses homologues (l'Allemand Peter Trawny et l'Italienne Donatella Di Cesare), Jean-Luc Nancy se veut lui aussi le héraut d'une post-modernité qui radote et s'enferme dans une posture para-heideggérienne, multipliant les motifs de non-lecture, refusant de lier les écrits de Martin Heidegger à l'histoire, n'hésitant même pas à lui trouver une ascendance juive, etc. Tout ce beau monde, de fait, se sent obligé de revenir astiquer la statue du Commandeur, alors que l'heure serait au contraire venue de la déboulonner », https://www.actu-philosophia.com/jean-luc- nancy-banalite-de-heidegger/
40. Hannah Arendt, Eichmann à Jérusalem, éditions Gallimard, coll. « Folio », 1991, p. 440. Les italiques sont de l'auteur.
41. Jean-Luc Nancy, Banalité de Heidegger, éditions Galilée, 2015, p. 9.

42. Robert Faurisson, Écrits révisionnistes, t. IV: 1993-1998, op. cit., p. 1730. Il affirme : << Selon les auteurs révisionnistes, le nombre de morts serait de 150 000, pour la plupart victimes d'épidémies diverses et, en particulier, du typhus », ibid., p. 1738.
43. Jean-Luc Nancy, Banalité de Heidegger, op. cit., p. 11.
44. Ibid.
45. Danièle Lochak, « Écrire, se taire... Réflexions sur l'attitude de la doctrine française », Le Genre humain, 1996, no 30-31, p. 433-462.
46. Jean-Luc Nancy, Banalité de Heidegger, op. cit., p. 14.
47. Ibid.
48. Pour preuve ces quelques lignes à déguster sans modération : « L'être est-il "essentiellement" voué à son oubli et à sa déshérence complète, ou bien l'oubli et la dévastation lui survivent-ils ? mais alors, d'où ? Ils lui surviennent en quelque façon à la fois du dedans (Seyn s'efface ou se rature constitutivement, pourrait-on dire) et du dehors (l'ontologie survient, même si c'est déjà "dans" l'origine). Ce "survenir" qui "vient" du ou dans le "commencement" même lui est inhérent en tant qu'il y a "commencement" et donc devenir. Le survenir appartient au devenir. "En même temps, le devenir est compris comme 'destination' - qui va vers l'effacement propre à ce qui commence" », ibid., p.31. En effet, bien sûr, certainement, évidemment...
49. Jean-Luc Nancy, Banalité de Heidegger, op. cit., p. 31.
50. Nancy précise en note qu'il a traduit à sa façon afin d'éviter les mots «combine », « embrouille »,
« manigance »...
51. Jean-Luc Nancy, Banalité de Heidegger, op. cit., p. 34.
52. Ibid., p. 36.
53. Voir plus haut.
54. Jean-Luc Nancy, Banalité de Heidegger, op. cit., p. 40.
55. Martin Heidegger, Essais et Conférences, éditions Gallimard, p. 9-48, dans un texte de 1953 intitulé
« La question de la technique ». « L'agriculture est à présent une industrie alimentaire motorisée, dans son
essence c'est la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination, la même chose que le blocus de régions afin de les affamer, la même chose que la fabrication de bombes à hydrogène >>.

LACOUE-LABARTHE BÉNIT LE NAZISME DE GAUCHE

« Hitler, bien entendu, était apolitique. »

« Je ne vois pas ce que la recollection des faits peut faire à la question, sauf à considérer comme admis, et sans interrogation, qu'être nazi était un crime. »

Philippe Lacoue-Labarthe, *La Fiction du politique*

Philippe Lacoue-Labarthe fait partie des philosophes qui ont répondu aux questions que Dominique Janicaud a posées aux « heideggériens » français pour qu'ils racontent leur rapport au philosophe allemand.

On apprend ainsi ce que fut pour lui l'auteur de *Être et Temps*: il le découvre en hypokhâgne au Mans avec un professeur de philosophie dont il nous dit que, bien que charmant, il n'était pas philosophe - mais il n'y a que les universitaires pour croire que l'un est l'autre, jamais ils ne diraient qu'un agrégé d'anglais, de par l'obtention de son diplôme, est anglais; il a surtout appris de Gérard Genette, un théoricien structuraliste de la littérature; derridien, il n'a pas été l'élève de Derrida; il a lu Blanchot dont il avoue, dans un temps de lucidité qui mérite d'être signalé, qu'il n'y comprenait rien; il a découvert le nom de Heidegger dans une revue qui annonçait la parution d'*Essais et Conférences* dans une traduction française chez Gallimard; il s'en ouvre à Genette qui lui répond avec une citation du penseur : « Nous habitons à la campagne, mais nous travaillons en ville. » Il finissait sa lettre par : « Bonne chance!! »
Nouveau moment de lucidité. Il lit ces pages avec difficulté et ne comprend pas tout, troisième temps de lucidité. Il s'obstine. Et là, fin de la lucidité : « très vite je suis devenu heideggérien. Très vite, Heidegger devint le seul philosophe que je comprenais », ce qui, pour un professeur de philosophie qui a enseigné trente années à l'université de Strasbourg, n'est pas sans inquiéter... Il se dit « un peu gauchiste (2)», lit donc Hegel, et n'y comprend rien - un reste de lucidité, donc...

En khâgne à Bordeaux, il suit les cours de Gérard Granel, et c'est l'illumination. Il dit alors être « entré en philosophie » à cette occasion-là. Il passe l'agrégation. Il enseigne. Puis il lit le Nietzsche de Heidegger en allemand. Heidegger lui devient simple, limpide, lisible, compréhensible. Pas de problème de style! Aucune difficulté avec le vocabulaire ! Plus aucune difficulté de compréhension.

Le récit ressemble à une conversion. C'en est une... Obscurité, errance, illumination, subjugation, méditation pendant le reste de sa vie terrestre. Ce qui le touche ? La pensée de l'être, ce qui n'étonne pas, car l'ontologie, c'est la théologie des non-croyants.

Il découvre, toujours sur le principe de l'« illumination (3)», « Force et signification » de Derrida, le premier texte de La Grammatologie. C'est un autre Heidegger qui s'offre alors à lui, moins celui de la présence, celui de Jean Beaufret et François Fédier, que celui qui permet une jonction avec Marx, celui de l'historial ! Il a lu tout ce qui pouvait l'être de Jean Beaufret, notamment ses notes de cours. Mais c'est le Heidegger de Derrida, celui de l'historial.

Lacoue-Labarthe mélange alors Lefort, Lyotard, Castoriadis, Debord. Disons qu'avec un œil sur Socialisme ou barbarie, et l'autre sur *Être et Temps*, il fabrique un Heidegger de gauche. Il écrit :

> «*Tombé sur la collection des Temps modernes, j'avais vu la polémique déclenchée à la fin de la guerre à propos de l'engagement politique de Heidegger; donc je savais qu'il s'était compromis, pour le moins, avec le régime. D'où une forte réticence politique. Je commençais vaguement à entrevoir que ce que j'appelle, par commodité, le motif de la sacralisation communiquait avec cet égarement politique. Quand j'ai découvert Derrida, je me suis dit que c'était enfin la première lecture "de gauche" de Heidegger: enfin une lecture qui ne s'est pas soumise, inféodée, qui tient la juste mesure, se débat avec cette pensée. Du coup, cela m'a donné une orientation. Sans une telle lecture, je n'aurais pas fait le travail que j'ai fait ; c'est évident.* »

On dira que le professeur de philosophie fut probablement sensible au mot socialisme dans le national-socialisme de Martin Heidegger... Où l'on voit que ce que je nomme ici le nazisme de gauche se trouve défendu parce qu'il est de gauche, ce qui vaut absolution morale de toutes les fautes politiques.

On s'étonne que, dans cette configuration, Derrida ait pu s'engager dans cet étrange attelage qui vaut celui des vichysto-résistants ou des hitléro-trotskystes!

Comme Derrida, Lacoue-Labarthe est moins gêné par l'engagement nazi de Heidegger entre 1933 et 1945 que par son silence entre 1945 et 1976, date de sa mort. Douze ans de nazisme pèsent donc moins chez ces amis de Heidegger nazi que ses trente et une années de silence sur son engagement politique.

Or, il est faux de parler d'un silence de Heidegger après guerre. Il écrit en effet en 1950 dans Méditation: « *L'homme comme être de raison de l'époque des Lumières n'est pas moins sujet que l'homme qui se conçoit comme Nation, qui se veut comme Peuple, qui entreprend un élevage comme race, et qui se donne enfin les pleins pouvoirs pour devenir maître de la terre.* »

Heidegger associe la Solution finale à la technique, une réalité issue de la rationalité des Lumières, une affaire européenne qui ne concerne pas l'Allemagne mais l'Europe et son associée... l'Amérique.

Une aubaine pour les heideggériens de gauche que ces coups portés aux États-Unis, pays du grand Satan sioniste et impérialiste, ce qui permet de dédouaner la pauvre

Allemagne nazie mise au ban des nations par le vainqueur colonialiste ! Ce : « l'américanisme est quelque chose d'européen » étranger au génie germanique vaut réitération du nazisme par le philosophe après guerre !

Heidegger, qui s'est réjoui de la signature du pacte germano-soviétique le 23 août 19397, écrivait à son frère cadet, à qui il avait offert Mein Kampf comme cadeau de Noël en 1931: « Ce n'est pas le "russisme" qui entraînera la destruction de la terre, mais l'américanisme", pas seulement les Anglais, mais toute l'Europe en est victime, car il représente la modernité dans sa monstruosité ».

La Solution finale, ce sera un effet de contamination de l'Allemagne via une Amérique corrompue par l'esprit des Lumières européennes qui, sous l'impulsion de Descartes, a évincé les dieux pour célébrer le culte des machines et de la technique. Le 23 janvier 1943, juste après la victoire de Staline sur les nazis à Stalingrad, Heidegger écrit à son frère que bolchevisme et américanisme « détruisent la germanité elle-même ».

Le gauchiste inspiré par Socialisme ou barbarie qu'est Philippe Lacoue-Labarthe qui souscrit à l'antibolchevisme, contre le plan et pour le conseillisme, en même temps qu'à l'antiaméricanisme, contre la société de consommation et pour la frugalité marxienne de l'homme des Manuscrits de 1844 qu'il dit apprécier, ne peut qu'être ravi par cet heideggérianisme de gauche rendu possible par les travaux de Derrida.

Quid des Juifs, de la Solution finale, des chambres à gaz, des fours crématoires ? Ça n'est pas le sujet...

La preuve :

Dominique Janicaud l'interroge sur le silence de Heidegger :

« Je vais vous poser une question plus embarrassante, non pour vous, mais en fonction de la "chose même" : vous avez fait allusion à une autocritique de Heidegger, mais en même temps vous êtes de ceux qui lui reprochent son "silence". Y a-t-il à la fois autocritique et blocage ? »

Réponse : « Gadamer m'a répété plusieurs fois que quand on posait la question à Heidegger, en privé, de son "erreur" politique, il répondait : "C'est Nietzsche qui m'a foutu dedans." Je reste persuadé que ce qui est incriminé, ce sont les passages d'*Être et temps* sur "l'être-avec", le choix du héros, l'histoire et le destin des peuples, qui proviennent directement de "*l'histoire monumentale"* de la 2de *Intempestive* mais qui ont été réélaboré à la manière de Heidegger'. »

Suivent des explications dans le même acabit qui, si elles montrent la culture et les références de l'auteur, témoignent surtout qu'il étouffe la question (juive) sous des références culturelles n'ayant rien à voir avec le sujet. Heidegger aurait été nazi à cause d'une lecture de quelques pages d'un texte de jeunesse de Nietzsche ? Qui peut croire à ces sottises et s'en satisfaire vraiment ?

Pendant trois décennies, Heidegger n'aurait rien eu à dire de son adhésion à un parti qui a laissé derrière lui six millions de Juifs exterminés dans des chambres à gaz juste parce qu'il aurait lu la deuxième *Considération intempestive* de Nietzsche où il n'est question des Juifs nulle part mais de l'histoire partout ?

Allons...

Winckelmann, Benjamin, la Grèce, Athènes, Hölderlin, George, Brecht, Kommerell, Jaspers, Weber, Marx, Luckas, le tout en deux pages, abracadabra, le nazisme de Heidegger a disparu sous la plume du magicien Lacoue-Labarthe... La « technique », vous dis-je, la question de la technique,
voilà ce qui permet d'escamoter la question juive chez le philosophe national-socialiste et chez ceux qui, comme Lacoue-Labarthe, lui emboîtent le pas - de l'oie, si j'ose dire...

Dominique Janicaud, insensible aux enfumages du prestidigitateur, le ramène sur terre :
« Nous devions revenir au "silence" de Heidegger (10). »
Dans un premier mouvement, Lacoue-Labarthe répond : « Il porte évidemment sur la responsabilité allemande [sic] dans l'extermination des Juifs. Là il n'a rien dit ; il n'a pas voulu. Il n'a rien voulu dire contre l'Allemagne. »
Or, la question ne porte pas sur la responsabilité allemande mais sur la responsabilité de Heidegger... Ensuite, on l'a vu, il a parlé contre la Russie bolchevique, contre l'Amérique capitaliste, pour la Germanie pensée comme le centre du monde, de l'univers, du cosmos. Lacoue-Labarthe cite Emil Nolde (11) et repart dans sa furie magicienne en faisant de cette question de l'adhésion du philosophe au nazisme le fruit d'une opposition « entre Marx et Nietzsche, ou plutôt marxisme et nietzschéisme, entre deux traditions issues de Hegel et de l'idéalisme (12) ». Puis, plus délirant encore, ce silence du philosophe sur son nazisme passé entretient une relation généalogique avec... Hölderlin! Diable, fichtre, diantre : comment n'y avoir pas pensé plus tôt ?

Janicaud interroge fort opportunément Lacoue-Labarthe sur l'heideggérianisme français. Ce dernier commence par écarter la question d'un revers de la main : « Passons sur le négationnisme de Beaufret (13). » Voilà, comme ça, c'est réglé, tournons la page et voyons la suivante sans rien dire de celle qu'on tourne ! Alors que c'est justement la question qui mérite d'être posée donc qui attend légitimement sa réponse.
Le silence de Heidegger sur son engagement nazi se double de facto du silence de Lacoue-Labarthe sur le négationnisme de Jean Beaufret (14), le principal introducteur de Heidegger en France ! C'est sur ce silence de Lacoue-Labarthe qu'il faut aussi s'interroger. Car il est sinon coupable, du moins complice. Pour quels motifs ? Quels intérêts ? Quelles raisons ? Quels avantages?

Lacoue-Labarthe, plutôt que d'aborder de face la question du négationnisme de Jean Beaufret, dévie sur des petites considérations personnelles : il avait proposé à Gallimard de traduire un texte de Heidegger, Beaufret et sa secte ont empêché que ce projet aboutisse ; il sort de nouveau de la route et répond à côté - sur la question des traductions des textes du penseur allemand.
Suite à une autre question de Janicaud, Lacoue-Labarthe enfonce le clou et dit : «< Que Heidegger ait gardé la carte du parti nazi ne m'intéresse pas trop » – à quoi il

ajoute : « Qu'il se soit obstiné à vouloir dire la "vérité du mouvement, qu'il ait déploré l'échec de cette révolution me paraît bien plus décisif" (15). »

On n'en saura pas plus, c'était pourtant l'occasion d'examiner cette idée, contradictoire avec sa thèse, car Heidegger a bel et bien parlé, la preuve, et non plus réfléchir sur un silence mais sur d'injustifiables justifications. Du moins, elles attestent que le professeur et philosophe nazi n'a rien regretté...

Dans *La Fiction du politique* (1987), Philippe Lacoue-Labarthe précise sa pensée. Ce livre est sous-titré *Heidegger, l'art et la politique*. Dans cet ouvrage, il examine la question de la v*érité profonde du mouvement nazi* à laquelle Heidegger a intellectuellement, spirituellement, politiquement adhéré du début, dès 1925, date de parution de *Mein Kampf*, jusqu'à sa mort, en 1976, ce qui va au- delà de sa carte tamponnée de 1933 à 1945... C'est donc plus de cinquante ans de nazisme qu'il faut alors interroger chez le philosophe allemand!
Dans ce texte, Heidegger est présenté comme « le plus grand penseur, sans conteste [sic], de ce temps (16) ». L'auteur, qui, dès les premières pages, revendique la modestie (en ignorant qu'il témoigne ainsi d'un orgueil au carré...) dispose donc du dynamomètre qui permet d'obtenir cette mesure qu'il prétend être, toujours avec la même modestie, incontestable.
Il ajoute que, nonobstant ces prolégomènes, ça ne fait pas pour autant de lui, nous dit-il, un heideggérien... On sent dès l'entrée dans ce livre qu'on va bien s'y amuser!

Lacoue-Labarthe reprend pour l'accréditer la fiction d'un égarement momentané de Heidegger dans le nazisme entre 1933 et 1934... Puis il multiplie les obscurités formelles, donc de fond, avec une affectation stylistique qui donne l'impression qu'il croit que, pour être profond, il faudrait écrire en français comme s'il venait d'être traduit de l'allemand par un étudiant.
Il cite en grec et en allemand, bien sûr. Il multiplie les noms de philosophes qu'il enfile dans un name dropping qui vaudrait démonstration.
Les informations sont maigres et rares. Des ellipses, oui, des effets de rhétorique, certes, des abus de signes de ponctuation, bien sûr.
On avance péniblement (17).

Parfois, une éclaircie dans la brume permet de glaner ici ou là des informations stupéfiantes : « Hitler, bien entendu [sic], était apolitique (18) »; « après tout n'était-il pas vrai que le nazisme a "redressé" un temps l'Allemagne et fait "fonctionner" ce que la prétendue démocratie ne tenait même plus à bout de bras, sans toucher à la logique économique ou politique, ou les deux à la fois, du projet moderne (19) ? »

En effet, mais au prix d'une économie de guerre propédeutique à un État total racial antisémite et exterminationniste ; Heidegger était « résolument opposé [à] l'antisémitisme [et] à la brutalité expéditive (20) » ; il eut du mérite à n'être nazi que pendant dix mois et encore, en se faisant abuser (21); il y eut faute mais pas erreur (22) d'ailleurs, il n'y eut même pas faute, car, pour cela, il faudrait une éthique pour en juger, et celle-ci n'existe pas (23); cet homme qui a eu sa carte au parti nazi de

1933 à 1945 « a refusé de la manière la plus nette de fournir la moindre caution à l'antisémitisme et au biologisme raciste officiel du mouvement (24) » – si adhérer à un parti n'est pas cautionner les thèses majeures de ce parti, dont l'antisémitisme, alors je n'y comprends plus rien ; à ceux qui en appellent à ce genre de faits, Lacoue-Labarthe répond :
« Je ne vois pas ce que la recollection des faits peut faire à la question, sauf à considérer comme admis, et sans interrogation, qu'être nazi était un crime (25) » – dans les faits, que Lacoue-Labarthe estime inutiles pour penser le nazisme de Heidegger, qu'il existe une dénonciation de l'un de ses collègues, ce qui a généré sa radiation.
C'est Lacoue- Labarthe lui-même qui signale cette vilenie (26); l'inacceptable pour lui était l'antisémitisme (27); Hannah Arendt a raison de dire qu'il n'a ni tué ni dénoncé (28), on vient de voir qu'il a fait tuer et dénoncé ; le tort du philosophe n'est pas d'avoir été nazi mais d'avoir gardé le silence sur cet engagement après guerre (29), c'est, on l'a vu, la thèse de Derrida - en gros, le pire est qu'il n'a jamais demandé pardon, pas qu'il ait été nazi.

Lacoue-Labarthe cite cette terrible phrase de Heidegger déjà mentionnée :
« *L'agriculture est maintenant une industrie alimentaire motorisée, quant à son essence la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination, la même chose que les blocus et la réduction de pays à la famine, la même chose que la fabrication de bombes à hydrogène* (30). »
Il l'estime scandaleusement insuffisante: pour quelles raisons ? Parce que Heidegger ne dit pas que ce sont les Juifs qui ont été exterminés. Bravo! On pourrait croire, enfin, à la rédemption de Lacoue-Labarthe qui trouve tant d'excuses au nazisme et à Hitler, mais non, car il ajoute les coupables sont clairement identifiés. À qui demanderait : « Les nazis, bien sûr ? », Lacoue-Labarthe répond: non, **l'Occident**.

Hitler n'a donc pas exterminé six millions de Juifs, le coupable de la Shoah, c'est l'Occident. Le Führer n'est donc pas responsable de la Solution finale, car

« d*ans l'apocalypse d'Auschwitz ce n'est ni plus ni moins que l'Occident, en son essence, qui s'est révélé – et qui ne cesse depuis de se révéler. Et c'est à la pensée de cet événement que Heidegger a manqué* (31). »

Les massacres dans l'histoire ont été nombreux, écrit le philosophe français. Les exterminations n'ont pas manqué et le nombre de morts ne fait rien à l'affaire. La question selon lui n'est pas que six millions de Juifs soient morts, ni même qu'ils l'aient été en l'absence de tout motif autre que le fantasme antisémite des nazis, non, mais que l'extermination se soit effectuée avec des machines - ce qui équivaut à laisser courir le criminel qui vient d'égorger sa victime en rendant le couteau seul responsable du crime...

Selon La Fiction du politique, Hitler est moins le problème que ne le sont le gaz Zyklon, les chambres à gaz et les fours crématoires (32). Peu importe le crime de masse, seule la technique est coupable, fautive, responsable.
Faisons le procès de l'Occident, puis laissons M. Hitler et les siens vaquer à leurs

occupations - pourquoi pas en compagnie de Martin Heidegger et de sa femme Elfriede bien engagés sur... des chemins qui mènent quelque part.

« Cet événement, l'Extermination, est à l'égard de l'Occident la terrible révélation de son essence (33) », affirme Lacoue-Labarthe.
Il aurait pu ajouter : peu importent les Juifs dans cette affaire qui, en dehors d'eux, sans eux, concerne le nihilisme dans l'histoire, la mort de Dieu, l'ombre de Hölderlin (34), un écrit de jeunesse de Nietzsche sur l'histoire, mais sûrement pas un processus victimaire, une logique sacrificielle. Philippe Lacoue-Labarthe écrit : « Parler d'Holocauste" est un contresens intéressé (35). »

On eût aimé savoir, comme ça, en passant, à la cantonade, qui a intérêt à parler d'Holocauste...

1.Dominique Janicaud, Heidegger en France, t. II: Entretiens, op. cit., p. 198. 2. Ibid.
3. Ibid., p. 200.
4. Ibid., p. 201.
5. Jacques Derrida, De l'esprit. Heidegger et la question, éditions Galilée, 1987. Dans cette conférence donnée au Collège international de philosophie (14 mars 1987) reprise dans ce livre, Derrida pose moins la question du nazisme de Heidegger que celle de son silence après guerre sur son engagement nazi. Le philosophe allemand l'eût-il confessé et avoué qu'il eût été plus facilement pardonnable, nous dit le Juif Derrida, qui se montre ici très chrétien... On lira, en antidote, Jean-Pierre Faye, Lettre à Derrida. Combats au-dessus du vide (éditions Germina, 2013), dans lequel il écrit : « Comment Derrida, auparavant enfant d'Alger victime des lois de Vichy, en vient-il à placer aux fondations de son discours philosophique une composition de deux termes qui sont empruntés respectivement à Heidegger et à Klages, penseurs marqués par la même idéologie cruelle, au cœur de la même nébuleuse historique des pires années du XXe siècle ? », p. 55. Ces deux mots sont logocentrique (Klages) et déconstruction (Heidegger).
6. Martin Heidegger, Méditation, éditions Gallimard, 2019.
7. « Le 23 août 1939, quand on annonça à la radio le pacte de non-agression entre Staline et Hitler. Heidegger s'en félicitait: il donna un coup de poing sur la table et y salua la réunion des esprits de Goethe et Dostoievski. C'était pour lui une réussite du grand jeu de tacticien de Hitler », dans Jean Grondin, Hans-Georg Gadamer, éditions Grasset, 2011, p. 271.
8. Martin Heidegger, « Lettre à Fritz Heidegger », 18 août 1941. Il est bien évident qu'à l'article « Amérique » publié dans le Dictionnaire Martin Heidegger, sous la direction de Philippe Arjakovsky, François Fédier et Hadrien France-Lanord, op. cit., p. 65-66, on ne trouve aucune de ces références...

9. Dominique Janicaud, Heidegger en France, t. II: Entretiens, op. cit., p. 203.
10. Ibid., p. 205.
11. Dont Emmanuel Faye nous dit qu'il est « révisionniste », dans Heidegger. L'Introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935, op. cit., p. 505.
12. Dominique Janicaud, Heidegger en France, t. II: Entretiens, op. cit., p. 205.
13. Ibid., p. 206. La citation entière est : « Passons sur le négationnisme de Beaufret. Il s'inscrit dans un contexte plus large. C'est une opération de blanchiment idéologique. C'est une confiscation. »
14. Voir supra: « Beaufret extermine la Shoah », préambule.
15. Dominique Janicaud, Heidegger en France, t. II: Entretiens, op. cit., p. 207.
16. Philippe Lacoue-Labarthe, La Fiction du politique, éditions Christian Bourgois, 1988, p. 22.
17. Par exemple: « (Mais tout de même le Gevier et le "défaut des noms sacrés", l'anneau Ring et Gering du monde et des Quatre, l'attente du nouveau Dieu, quantité d'autres motifs du même ordre, cela fait une mythologie au sens philosophique du terme, c'est-à-dire sans apocalypse du nom ni réputation du lieu. La terrible phrase de Beckett qu'Adorno sut mettre en épigraphe de l'un des essais les plus justement durs qu'il consacra à la lecture heideggérienne de Hölderlin, cette phrase: "il est plus facile d'élever un temple que d'y faire descendre l'objet du culte, est sans appel possible) », p. 29.
18. Ibid., p. 34.
19. Ibid., p. 41.
20. Ibid., p. 42.
21. Ibid., p. 43.
22. Idem.
23. Ibid., p. 51.
24. Ibid., p. 48
25. Ibid., p. 53. 26. Ibid., p. 53-54. 27. Ibid., p. 55. 28. Ibid., p. 56.
29. Ibid. 30. Ibid., p. 58.
31. Ibid., p. 59.
32. « Les chambres à gaz et les fours crématoires ne sont pas des armes », ibid., p. 79. 33. Ibid., p. 63.
34. La place manque ici, car ce n'est pas le sujet, pour envisager son concept de « national-esthétisme » pour caractériser le national-socialisme. On lira l'épilogue de son Heidegger. La Politique du poème, intitulé: « L'esprit du national-socialisme et son destin », éditions Galilée, 2002, p. 157-174.
35. Philippe Lacoue-Labarthe, La Fiction du politique, op. cit., p. 62.

Cinquième partie
LE NEGATIONISME EXTERMAINATEUR

GARAUDY CÉLÈBRE LE ZYKLON B

« N'étant pas moi-même ni chimiste ni biologiste,
je ne puis prendre position sur le fond:
affirmer ou nier l'existence des chambres à gaz homicides. »

Roger Garaudy, Réfutation de mes calomniateurs

L'écart se révèle incommensurable entre ce que fut la réputation de Roger Garaudy, philosophe communiste dans la pleine période de puissance du PCF, à savoir les années qui séparent la Libération de Mai 68, et l'oubli dans lequel il est tombé (1).

Dans les années 1970, toute bibliothèque de gauche qui se respecte regorge de ses livres, dont *Toute la vérité* (1970) et l'*Appel aux vivants* (1979), un succès de librairie couronné par le prix des Deux Magots l'année suivante... Les étudiants en philosophie, dont je fus, avaient dans les bibliographies données par leurs profs de gauche *Dieu est mort*: *études sur Hegel* (1962), *La Pensée de Hegel* (1966), *Karl Marx* (1965), *Lénine* (1968).

Mais avec l'effondrement de l'Empire soviétique, ces livres chutent dans les oubliettes du jour au lendemain. Sic transit gloria mundi.

Dans ses quatre-vingts ouvrages, on trouve des analyses sur les communistes Sartre, Aragon, Léger, Picasso, sur les philosophes communistes Marx, Lénine, sur un philosophe pré-communiste, Hegel. Il écrit sur les sujets de gauche : les orateurs de la Révolution française, la Chine de Mao, le matérialisme historique et scientifique.

On en trouve d'autres sur le dialogue avec les croyants, c'est l'époque de la fameuse main tendue des marxistes aux chrétiens, la question du réalisme socialiste en esthétique, sur les relations entre l'existentialisme et le marxisme, les sources du socialisme scientifique, etc.

Il adhère au Parti communiste français en 1933, il en est exclu en 1970. Il est élu trois fois député et une fois sénateur sous l'étiquette communiste. Il a dirigé le *Centre d'études et de recherches marxistes*. Quand il est mis à la porte du PCF, il se rapproche des écologistes. En 1981, il envisage de se présenter à la présidentielle chez les Verts d'alors. Sa candidature est examinée; on lui préfère celle de Brice Lalonde. Bien sûr, il nie l'existence du goulag.

Sa vie intellectuelle change radicalement en 1982 quand il se convertit à l'islam. Sa bibliographie se modifie. Il parle alors de l'islam, des religions, de la nécessité d'un Dieu, mais également du sionisme et d'Israël.

C'est dans cet horizon intellectuel nouveau qu'il publie *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne* en 1996 dans lesquels on découvre un Roger Garaudy

négationniste qui, d'un seul coup d'un seul, devient une vedette dans le monde arabe. L'Iran le reçoit avec les égards et les honneurs d'un chef d'État en même temps que d'autres négationnistes célèbres. Il soutient que les nazis n'ont pas mené de politique exterminationniste, qu'il n'y a pas eu de chambres à gaz, et que les Juifs ont inventé la Shoah pour justifier la création de l'État d'Israël, donc l'expulsion des Palestiniens de leur terre.
Il inverse les perspectives et estime que les Juifs sont les nazis du peuple palestinien qui prend la place, jadis, du peuple juif.

Cette assimilation du sionisme au nazisme quand on dit que le nazisme n'a pas eu lieu devrait suffire à disqualifier définitivement l'œuvre d'un pareil homme. Mais c'est le contraire qui a eu lieu : le stalinien Roger Garaudy est devenu une référence planétaire en matière de négationnisme, un maître-penseur de cette idéologie des partisans islamistes de la cause palestinienne (2.)

Garaudy est présenté comme une girouette: athée, protestant, stalinien, anticolonialiste, gauchiste, tiers-mondiste, écologiste, puis islamiste. C'est pourtant le même homme dont le rapport à l'islam n'a pas bougé avec les années mais qui s'est trouvé plus ou moins mis en lumière suivant les époques.
Dans un roman intitulé *Antée* (1946), il raconte son expérience en camp de prisonniers en tant que communiste pourchassé par Vichy parce qu'il soutenait la politique collaborationniste du pacte germano-soviétique. Garaudy oppose les communistes au reste des prisonniers, les droits communs :

« *Nous avons fait tous les efforts possibles pour nous tenir à l'écart de cette vermine physique et morale. La plupart de ces individus sont syphilitiques et nous n'avons pas envie, jeunes hommes ou pères de famille, de nous laisser pourrir à leur contact* (3.) » Il décrit également les Juifs à la faveur d'une épidémie de typhus :

« *Chaque jour, dix à quinze cadavres sont enlevés de leur baraque ou de l'infirmerie. [...] Le matin passe le camion utilisé pour la relève des cadavres. Sans pudeur, il roule à cinquante kilomètres à l'heure sur la route : les membres raidis sursautent et s'entrechoquent avec les trépidations. Les mains crispées aux barbelés, des mères voient ainsi partir leur fille et des enfants leur mère. En attendant le camion, on aligne les morts dans une baraque. On a compté jusqu'à vingt- huit corps à la fois dans cette morgue d'occasion. Les rats leur dévoraient les yeux, le nez, les oreilles. Les menuisiers n'arrivaient plus à faire les cercueils (4)*. »

Sans qu'on connaisse ses sources, il effectue une sociologie de ces Juifs morts : des industriels, des commerçants, des intellectuels, on se doute que, pour le communiste stalinien qu'il est, cette engeance vaut celle de la vermine physique et morale précitée... D'autant qu'il stigmatise leur passivité ! « Nous sommes stupéfaits par le fatalisme des survivants »...
Les communistes, qui, on le sait, organisent une fraternité communiste dans le camp, au détriment des autres prisonniers bien sûr, disposent ainsi d'une catégorie à haïr des Juifs soumis et passifs, et l'on se doute bien que, dans l'univers viriloïde

bolchevique, la soumission et la passivité sont des vices irrémissibles.

Il rapporte une conversation avec l'un d'entre eux, un intellectuel juif qui

> « *lui a fait sentir, à maintes reprises, en discutant, combien il était imbu de la supériorité de l'Allemagne sur les autres peuples. Il ajoutait seulement que parmi ce "peuple élu", destiné à diriger comme les autres peuples à obéir, les Juifs avaient leur place, et non la moindre. J'entends encore sa voix grave, je revois son attitude ; j'avais l'impression de remonter vingt-cinq siècles d'histoire et d'écouter Jérémie pendant la captivité de Babylone.* »

Des Juifs passifs et soumis, des Juifs dociles et fatalistes, des Juifs nationalistes qui font de l'Allemagne le pays élu, des Juifs imbus d'eux-mêmes - on convient que dès cette époque, 1943, Roger Garaudy ne manifeste aucune compassion pour un peuple qu'il accable pendant qu'il célèbre le peuple des communistes fraternels et solidaires.

Il raconte, faut-il le croire ? qu'un moment tragique de sa vie a joué un rôle déterminant dans son islamophilie - qui remonterait donc à cette même époque. Garaudy a été transféré enchaîné dans un camp algérien.

Lors d'une arrivée de prisonniers en provenance des Brigades internationales, les communistes sont transférés avec ordre pour leurs gardiens de ne pas communiquer. Malgré cela, les anciens entonnent un chant de bienvenue pour les accueillir.

Le commandant du camp veut savoir qui se trouve à l'origine de cette rébellion; personne ne se dénonce; il décide alors de fusiller des hommes au hasard. Garaudy fait partie des condamnés à mort et se trouve face au peloton d'exécution... qui refuse de tirer. Il a la vie sauve. Ce sera, écrit-il dans ses *Mémoires, Mon tour du siècle en solitaire,* « l'expérience de la transcendance vécue » qui, si l'on en croit, fonctionne chez lui comme un projet existentiel originaire d'un type sartrien.

Ces soldats qui ne tirent pas sont des ibadites, une secte musulmane algérienne, et Garaudy dit qu'il est marqué à vie par ce geste de musulmans qui ont pour principe de ne jamais tirer sur un homme désarmé.

Il ne vient pas à l'idée du philosophe communiste et chrétien que, peut-être, pareil geste s'enracine plus dans la tradition chevaleresque arabe préislamique que dans l'islam dont ça n'est pas l'éthique d'épargner des hommes désarmés, surtout s'ils sont juifs, chrétiens, infidèles, mécréants ou athées.

Le spectacle de scènes cruelles infligées par des colons français en Algérie aux autochtones le convertit à l'anticolonialisme. Il prend sa carte au Parti communiste algérien. Il crée une Université nouvelle et prononce une conférence sur « la contribution historique de la civilisation arabe ». Le texte est publié dans les Cahiers du communisme, puis, broché, de façon autonome, aux éditions du PC algérien.

De retour en France, Garaudy devient l'intellectuel officiel du PCF. Stalinien au dernier degré, il rencontre le petit père des peuples en compagnie de Thorez au Kremlin. Il est de tous les combats contre les non-communistes et inaugure l'usage

du terme fasciste, sinon nazi, pour caractériser quiconque ne pense pas comme lui, comme eux, c'est-à-dire quiconque pense librement.
Koestler, Kravchenko, Malraux, Victor Serge, David Rousset y ont droit et tant d'autres avec eux et après eux. Il use d'insultes, d'allégations, de suppositions, de mensonges, de calomnies en lieu et place d'argumentations - l'agrégé de philosophie se transforme en manipulateur marxiste-léniniste grassement payé en symbolique, et pas seulement, pour son travail d'équarrisseur.

En avril 1950, ilécrit dans les *Cahiers du communisme* un article intitulé « Le mécanisme du mensonge chez les falsificateurs de l'histoire ». Un comble pour un homme qui va bientôt nier l'existence de la Shoah. Toute critique de l'URSS est nazie bien que le nazisme n'ait pas existé...

En 1953, Roger Garaudy soutient sa thèse en Sorbonne, amphithéâtre René-Descartes, sous la direction de l'épistémologue Gaston Bachelard. Son sujet ?« La théorie matérialiste de la connaissance ». Marx, Lénine et Staline y figurent en majesté. L'institution lui confère la mention très honorable. Dans la salle, ses partisans et ses adversaires s'insultent. Des cars de CRS stationnent dans les rues adjacentes. L'Humanité titre en une et effectue un reportage dithyrambique. Les Presses universitaires de France publient.
Même si les preuves sont données en interne qu'il a abondamment plagié, copié, emprunté, sans citer3, Garaudy devient le philosophe officiel du PCF.

Il vit avec sa famille à Moscou un an où il apprend le russe. Il supervise la traduction des œuvres complètes de Lénine en français. En huit mois, il soutient une nouvelle thèse sur « Le problème de la liberté et de la nécessité à la lumière du marxisme ». Huit mois, c'est peu pour un homme seul, en revanche, c'est facile pour une équipe.
La publication du rapport Khrouchtchev - attribué au camarade Khrouchtchev, disaient alors les communistes purs et durs - l'ébranle. Il propose de repenser et de refonder le communisme à partir d'un humanisme qui tend la main aux chrétiens. Garaudy a maille à partir avec Foucault à l'université de Clermont-Ferrand où, pistonné par Pompidou, il avait été nommé alors qu'on attendait Deleuze ; il avait croisé Michel Serres là-bas ; il connaissait les travaux et recherches d'Althusser sur le marxisme; il comprend qu'il faut changer le communisme, à défaut de changer la vie. Le stalinien du temps de Staline déstalinise au temps de la disgrâce de Staline.
C'est en effet Althusser qui, avec sa bande, Étienne Balibar, Pierre Macherey, Jacques Rancière, attaque Garaudy coupable de représenter le vieux communisme stalinien à l'époque de Staline, antistalinien à l'époque de la déstalinisation. Ces structuralistes en appellent moins au Marx humaniste des *Manuscrits* de 1844, qui a la faveur de Garaudy, qu'au Marx du *Capital* qui permet la jonglerie structuraliste avec d'invisibles structures.

Mai 68 montre un PCF antigauchiste ; il stigmatise, par la voix de Georges

Marchais, ancien volontaire pour le Service du travail obligatoire en Allemagne pendant l'Occupation, les menées subversives d'un Allemand - le PCF persiste dans l'antisémitisme du pacte germano-soviétique ! De son côté, Roger Garaudy manifeste son intérêt pour ce soulèvement que condamnent les communistes pour lesquels ces événements sont le prurit de fils de bonne famille.

La destitution de Khrouchtchev en 1964, celle du premier secrétaire du Parti Maurice Thorez qui le protégeait la même année, mais également sa critique de l'entrée des troupes soviétiques à Prague pour mater la rébellion antistalinienne en 1968 sonnent la fin pour Garaudy: il est exclu du PCF en 1970. Il ne cesse pas d'être communiste, mais il est évincé par les instances du Parti communiste français, un fait qu'ignorent ceux qui veulent faire du philosophe un homme de ruptures et de contradictions: il était chrétien et communiste au Parti, il le reste une fois expulsé du Parti.

La preuve quand il publie son livre négationniste *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne* à compte d'auteur aux éditions Samiszdat en 1996, il rédige une quatrième de couverture sur laquelle on peut lire :

> *« N'ayant jamais considéré la philosophie, l'histoire ou la théologie comme une carrière libérale, mais comme un combat pour l'homme contre tous les intégrismes, j'ai défendu Marx contre une Union soviétique et un parti qui le fossilisaient (et m'excluaient en 1970); Jésus contre toute théologie de la domination; l'islam contre l'islamisme et la trahison des princes; les grands prophètes juifs contre le sionisme tribal. »*

Il est donc faux, probablement pour sauver le christianisme et le marxisme, de présenter Garaudy comme un homme de ruptures et de contradictions quand il affirme lui-même que, négationniste, il est aussi et encore chrétien, marxiste, écologiste et également islamophile. Il effectue une synthèse loin d'être aussi saugrenue que ce qu'on veut bien imaginer.

L'époque témoigne que, non content de ne pas être contradictoires, ces options semblent bien plutôt complémentaires - un catho de gauche décroissant, antisioniste et propalestinien, sinon antisémite, n'est pas une chimère conceptuelle. L'ensemble se trouvant d'ailleurs synthétisé dans la figure de l'abbé Pierre, longtemps « le Français préféré des Français », compagnon de route du Garaudy négationniste (10).

Garaudy continue à donner des conférences partout sur la planète. Il défend plutôt un socialisme autogestionnaire qu'un communisme de stricte observance. Il est vrai que le PCF a renoncé à la dictature du prolétariat lors de son 22e congrès en 1976. Que reste-t-il alors du communisme et du marxisme au Parti communiste français ? Le philosophe stalinien se tourne vers la théologie de la libération qui fait des ravages en Amérique du Sud.

Il se présente à l'élection présidentielle de 1979. Brice Lalonde est son directeur de campagne. Il écrit et publie son programme sous le titre *Appel aux vivants*. Il est soutenu par l'extrême gauche, par des communistes dissidents, par des marxistes européens. Il est contre le nucléaire, pour la paix, opposé à la croissance,

humaniste. Il ne parvient pas à réunir ses cinq cents signatures. Il appelle à voter Mitterrand au premier tour...

Un an plus tard, sous les auspices d'un imam algérien, il se convertit à l'islam dans une mosquée haut de gamme de Genève. Roger se nomme désormais Raja. En 1983, il effectue son pèlerinage à La Mecque. Il est accueilli avec faste en Arabie saoudite.

Dans Le Monde daté du 30 juillet 1983, Roger Garaudy publie un article intitulé « Pourquoi je suis musulman ». Il devient une vedette dans les capitales des pays arabes et enchaîne les conférences à succès dans les hauts lieux de l'islam planétaire. La nouvelle idéologie est que : ce que le marxisme n'est pas parvenu à réaliser, **l'abolition de l'Occident et la réalisation d'un Homme nouveau**, l'islamisme le fera.

Cette conversion s'effectue par le biais d'une jeune femme musulmane qui l'a invité à faire une conférence en Suisse. Garaudy en fait sa maîtresse, puis sa femme. Sa nouvelle épouse est née à Jérusalem qu'elle a dû quitter lors de la création de l'État d'Israël. Sa belle-famille lui raconte les conditions de l'expulsion. La question des relations entre Juifs et Palestiniens entre dans sa vie. Il devient antisioniste.

Un livre témoigne du devenir musulman de Roger Garaudy, Promesses de l'Islam, publié aux Éditions du Seuil, un éditeur sérieux de la place de Paris, ça n'est pas encore l'époque des publications chez des éditeurs négationnistes apparentés à l'extrême gauche, comme la Vieille Taupe, avec l'aval de l'extrême droite - un vrai front rouge-brun devenu une insulte dans l'arène médiatique contemporaine.

La première phrase de ce livre dit tout : «L'Occident est un accident (11)» - de quoi nourrir la nébuleuse déconstructionniste contemporaine ! Cette attaque de l'Occident se fait au nom de l'Orient, un Orient présenté comme une invention de l'Occident pour d'évidentes raisons sophistiques (12) : en effet, nier l'adversaire, c'est envisager de le tuer dans l'œuf de façon gramscienne, ce qui atteste du choc des civilisations, sinon du combat des civilisations, une évidence historique sauf pour ceux qui, niant l'existence du conflit, ont déjà perdu.

La phrase: « L'Occident est un accident » est suivie par une autre tout aussi nihiliste et négatrice, négatrice parce que nihiliste, nihiliste parce que négatrice : « Sa culture une anomalie (13). » Sous la plume d'un chrétien revendiqué, sous celle d'un agrégé de philosophie, on reste pantois!

Mille ans de philosophie, mille ans de littérature, mille ans de musique, mille ans de peinture, mille ans de poésie, mille ans d'architecture, mille ans de sculpture, mille ans d'histoire, une anomalie ? De la part d'un islamiste iconoclaste forcené, on sait comment pouvoir et devoir le comprendre, mais de la part de cet homme ?

Roger Garaudy récuse le lignage gréco-romain et judéo-chrétien qui extermine, je choisis le mot à dessein, « *les racines orientales de cette civilisation: héritage de l'Asie mineure, de cette Ionie, province de la Perse, où virent le jour les plus grands inspirés, de Thalès de Milet à Xénophane de Colophon, de Pythagore de Samos à*

Héraclite d'Éphèse, à travers qui passe le souffle de l'Iran de Zarathustra et, au-delà, de l'Inde védique et des Upanishad, si mystérieusement [sic] proches de Platon (14). »
L'ironie concernant Platon laisse entendre que, sans l'Orient, Platon, dont la pensée est fondatrice de l'Occident, n'aurait jamais existé, ni saint Augustin, ni la philosophie européenne donc.
Voici un premier négationnisme: il concerne deux mille ans de civilisation tenus pour accidentels, superfétatoires.

Après avoir attaqué la philosophie grecque, blanche, qui n'aurait pas existé sans la philosophie égyptienne, donc noire disent les décolonialistes et, à l'heure où il écrit, musulmane, Garaudy attaque, il fallait s'en douter, le judaïsme : « Le mythe de l'exceptionnalisme juif est nourri des mêmes ignorances volontaires [sic] et des mêmes rejets (15). » Rien de ce qu'ils ont été et sont n'aurait été et ne serait sans les influences chaldéennes, perses, égyptiennes. Les Juifs tiennent leur monothéisme du pharaon Akhenaton. Idem avec le christianisme qui est un produit de l'Orient, notamment de « missionnaires bouddhistes envoyés en Palestine, trois siècles avant la naissance de Jésus de Nazareth, par l'empereur indien Açoka (16) » qui ont influencé les Esséniens qui ont influencé les sectes gnostiques qui ont influencé, etc.
On imagine en effet que la réincarnation et le corps glorieux, piliers dogmatiques du christianisme, procèdent du bouddhisme ayant transité par... la Palestine !
« Pourquoi effacer les traces de ce qui a engendré et nourri notre civilisation (17) ? », écrit-il. Suivent alors des accumulations de références qui peuvent impressionner l'inculte mais qui laissent de marbre celui qui connaît un peu le sujet. Car dire que François d'Assise a su « trouver un langage commun, à Damiette, avec le calife Abd el Malik (18) » est un mensonge : si la rencontre a bien eu lieu, on ne sait rien de ce qu'elle fut, et sûrement pas s'ils ont l'un et l'autre trouvé un langage commun (19) !

Sept renvois à des philosophes en six lignes sans donner plus de précisions que : Joachim de Flore a « peut-être [sic] connu, en Syrie, la philosophie prophétique musulmane de l'Iranien Sohrawardi », ou que Maître Eckart cite Avicenne, ou que l'expérience mystique de saint Jean de la Croix « est parfois [sic] proche de celle des soufis d'islam » ne font pas le printemps d'une philosophie occidentale qui n'aurait pas existé sans son apport musulman (20).

De même ce poncif d'un renvoi au paradis qu'aurait été l'Andalousie musulmane « où les Arabes avaient été accueillis en libérateurs au VIIIe siècle, et où ils avaient fait de Cordoue le centre de culture le plus rayonnant de l'Europe (21) ». Les historiens sérieux, il en reste, ont démontré que cet idéal d'un Occident fécondé par un islam de paix, de tolérance et d'amour n'était rien moins qu'un élément de langage de la propagande islamiste (22).

La thèse de Garaudy est donc simple : l'Occident dispose d'un héritage gréco-romain, il est oriental, d'un héritage judéo-chrétien, il est oriental, et d'un troisième héritage :

« L'Occident, depuis treize siècles, a refusé ce troisième héritage : l'héritage arabo-islamique qui aurait pu et peut encore non seulement le réconcilier avec les autres sagesses du monde, mais l'aider à prendre conscience des dimensions humaines et divines dont il s'est mutilé en développant unilatéralement sa volonté de puissance sur la nature et sur les hommes (23). »

Quiconque penserait que ces lignes sont extraites d'une encyclique du pape François n'aurait pas forcément tort...

Le messianisme révolutionnaire marxiste ayant échoué, Roger Garaudy pense qu'il faut désormais tabler sur le messianisme révolutionnaire islamique :

« L'Islam - et l'objet essentiel de cet ouvrage est de le montrer - n'a pas seulement intégré, fécondé et diffusé, de la mer de Chine à l'Atlantique, de Samarcande à Tombouctou, les plus anciennes et les plus hautes cultures, celles de la Chine et de l'Inde, de la Perse et de la Grèce, d'Alexandrie et de Byzance. Il a apporté à des empires désintégrés et à des civilisations mourantes l'âme d'une nouvelle vie collective, rendu aux hommes et à leurs sociétés leurs dimensions spécifiquement humaines et divines de transcendance et de communauté, et, à partir de cette foi simple et forte, le ferment d'un renouveau des sciences et des arts, de la sagesse prophétique et des lois (24). »

Sans l'Orient, le reste du monde ne serait rien, on l'a compris ; il faut aller plus loin et désormais comprendre que, sans l'islam, le monde ne serait rien... On chercherait en vain le rôle qu'a pu jouer l'islam, qui, rappelons-le, date du VIIe siècle de l'ère chrétienne, dans une Chine qui a trois mille ans ou dans une Inde qui en a quatre, deux pays qui n'ont pas été islamisés ! Idem avec la Grèce des présocratiques qui précède l'hégire de plus de mille ans...

Le problème avec Roger Garaudy, c'est que, malgré son agrégation de philosophie et son métier d'enseignant de philosophie, y compris à l'université, il ne sait pas composer ses livres, il juxtapose les informations, il ne sait pas argumenter, il assène, il ne sait pas conduire un raisonnement, il accumule des petits faits, il effectue du name dropping susceptible d'impressionner le béotien, mais pas au-delà.

On ne saurait donc reprendre le philosophe et lui apporter la contradiction à chaque phrase de chaque page de chacun de ses livres ! On se doute qu'avec un pareil projet, montrer que sans l'islam le monde ne serait rien est d'une sottise confondante et qu'il ne sert à rien de détailler la fausseté de la plupart de ses assertions.

Retenons les thèses majeures de ses Promesses de l'Islam : l'Occident est un accident; la culture de l'Occident est une anomalie; le judéo-christianisme ne serait rien sans l'Orient; le monde gréco- romain ne serait rien sans l'Orient; le monde tout court ne serait rien sans l'islam, y compris le monde d'avant l'islam - car le dialecticien formé à l'école du PCF ne craint pas le recours à une dialectique des plus échevelées !

On constate, hélas, que cette soupe intellectuelle qui date de 1981 ne fait plus rire, même jaune, puisqu'elle a contaminé une grande partie du monde intellectuel en

Occident, j'intègre bien sûr les universités américaines puisqu'elles se montrent en pointe sur ce sujet.
Le décolonialisme, la déconstruction, le wokisme, l'islamo-gauchisme sont les enfants de ce délire néomarxiste. Car Roger Garaudy est toujours de gauche...
La preuve, je l'ai déjà signalé, cette quatrième de couverture du livre négationniste *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne* qui date de 1996: il inscrit toujours son combat dans le lignage de Jésus, il est chrétien, de Marx, il est marxiste. Il ajoute à ce cocktail bien dans son genre l'islam et les... grands prophètes juifs qu'il mobilise contre le sionisme !

Il n'y a pas de raison que les défauts de composition, d'analyse, de démonstration dont Garaudy se montre coutumier dans ses travaux d'antan disparaissent avec cet ouvrage qui, à sa manière, synthétise deux de ses autres livres écrits sur le même sujet : *L'Affaire Israël* (1983) et *Palestine, terre de messages divins* (1986). Ce que le philosophe marxiste ajoute avec *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne*, c'est le négationnisme.
Le livre s'écoulera très rapidement à plus de trente mille exemplaires bien qu'il ait alors été vendu sous le manteau. Il est très rapidement traduit en arabe. Il est aussi exposé au Salon du livre de l'Institut du monde arabe, sous la présidence de Jacques Chirac avec Jack Lang comme directeur de l'institut (25) !

Le négationnisme est très clairement défini par son représentant le plus célèbre, un homme de gauche comme Garaudy (26), Robert Faurisson, qui dit, au micro d'Ivan Levaï sur Europe 1 :

> *« Les prétendues chambres à gaz hitlériennes et le prétendu génocide des Juifs forment un seul et même mensonge historique qui a permis une gigantesque escroquerie politico-financière dont les principaux bénéficiaires sont l'État d'Israël et le sionisme international et dont les principales victimes sont le peuple allemand, mais non pas ses dirigeants, et le peuple palestinien tout entier (27). »*

Garaudy précise qu'il publie à compte d'auteur, car ses livres sont désormais refusés par tous les éditeurs parisiens parce qu'il a « violé un tabou : la critique de la politique israélienne » ; il stigmatise « la *pensée unique* et le terrorisme intellectuel », les italiques sont de lui, et déplore que la France se comporte comme la Roumanie de Ceaușescu - un comble pour celui qui fut le philosophe officiel stalinien du PCF (28)...
Ce livre s'inscrit dans la perspective antiaméricaine qui fut celle du communiste d'antan, disons du communisme stalinien si tant est que ce ne soit pas une redondance. C'est le même qui écrit l'année suivante *Les États-Unis, avant-garde de la décadence*. Se profile ici l'idée que les Juifs, Israël, les États-Unis, l'argent, le capital, le capitalisme, la domination mondiale sont une seule et même chose. C'est la feuille de route, jusqu'à ce jour, de l'islamo-gauchisme. Cette plante vénéneuse était en germe chez un certain Karl Marx dans sa Question juive.

Quelles lignes de force peut-on isoler dans ce fatras de citations comme s'accumulent les déchets chez une personne atteinte du syndrome de Diogène ? Il conteste le fait historique que Dieu ait pu apparaître à Abraham et promettre une terre à un peuple élu. Sauf à croire que la Torah est un livre d'histoire, il n'y a pas lieu de commenter pareils arguments. Si Abraham peut avoir eu une existence historique, celle de Dieu reste à démontrer. Il en va de même avec telle ou telle invocation de Dieu par tel ou tel prophète.

Garaudy entretient de ce qu'il nomme les mythes du XXe siècle. Parmi eux, « le mythe de la justice de Nuremberg (29) » avec cette idée qu'un tribunal où les vainqueurs jugent les vaincus n'est pas une garantie de justice. Il aborde la question de la Solution finale et interroge l'absence de documents attestant que Hitler l'aurait décidée. Il lui manque un dossier administratif, dès lors, le réel n'a pas eu lieu puisqu'il n'est accompagné d'aucun formulaire !

De même il n'y a pas, selon lui, de preuves de l'existence de « chambres à gaz » – quand il en parle, c'est avec des guillemets... Les témoignages, affirme-t-il, sont sujets à caution: ils ont été obtenus par les vainqueurs une fois de plus, mais ils ont été obtenus après la production de « toute la littérature romancée et les films ultérieurs (30) ». Ce qui, autrement dit, associe la Solution finale à une fiction romanesque ou cinématographique. Avec son Nuit et Brouillard, Alain Resnais finirait par être plus coupable qu'Adolf Eichmann !

Garaudy entre ensuite dans le détail macabre de la compatibilité des morts. Le chiffre de six millions est contesté avec des arguments sidérants: sachant que la chambre à gaz fait tant de mètres carrés, combien de Juifs peut-on y mettre ? Sachant que le gazage dure tant de temps, combien de morts peut-on produire dans une seule chambre à gaz ? Sachant qu'il y a tant de chambres à gaz, et qu'on peut tuer tant de Juifs, combien y en aurait-il eu en une année ? Puis pendant toute la durée de la guerre ? Sachant qu'il n'y avait pas qu'un seul camp de ce genre, combien y en avait-il ? Multiplions. Ce qui nous fait un total de ? Si le chiffre n'est pas exactement de six millions, et on se doute que le total ne saurait être constitué avec un chiffre aussi rond, alors c'est qu'il est égal à zéro.

Voilà les paralogismes des négationnistes. Si c'est six millions moins cinq personnes ou six millions plus cinq personnes, c'est que ça n'est pas du tout six millions, c'est donc la preuve qu'il n'y en a eu aucun.

Il s'attaque ensuite au Journal d'Anne Frank : une expertise montrerait qu'il aurait été écrit par un stylo-bille n'ayant pas existé avant 1951. C'est donc un faux fabriqué par son père. Ce qui lui permet d'écrire : « Le roman, merveilleusement émouvant, se substitue au réel, et une fois de plus le mythe se déguise en histoire (31). » Tout cela contribue à ce que Garaudy nomme « la Shoah business (32) ».

Et le philosophe musulman d'écrire « chambres à gaz », « gazer », « témoignages », « gazages « , « chambres à gaz ambulantes » avec des guillemets pour souligner qu'il ne souscrit pas aux vérités associées à ces mots.

Le refus du signifiant ainsi relativisé vaut relativisation, donc refus du signifié. Le

film de Claude Lanzmann qui ne montre rien d'autre que des témoignages est ainsi présenté comme un «interminable navet (33) ».

Ajoutons à cela des délires sur le gazage: quel gaz ? Combien de temps leur faut-il pour tuer ? Quels effets ? Peut-on brûler intégralement un cadavre en vingt minutes ? Quel temps de crémation pour des cadavres dans une fosse ? demande Garaudy qui affirme : « jusqu'ici aucune “pièce à conviction" n'a été produite (34) ». Que serait ici une pièce à conviction, une expression qu'il encadre là aussi, là encore, avec des guillemets ? Un document écrit ? Il dirait que c'est un faux. Une photo ? Il affirmerait que c'est un montage. Un film ? Il prétendrait que c'est une fiction. Un témoignage ? Il le dirait obtenu par la torture ou des promesses d'échapper à la rudesse de la justice. Il n'est de pire négateur que celui qui ne sait que nier.

Il n'y a donc pas eu de camions exterminateurs ; il n'y a pas eu de savon fabriqué avec les corps des suppliciés ; il n'y a pas eu de plan d'extermination ; il n'y a pas eu de chambres à gaz ; il n'y a pas eu gazage; il n'y a pas eu de Zyklon B - c'est un gaz «employé pour la désinfection de linges ou d'instruments risquant de propager des épidémies (35) », c'est donc par souci d'hygiène, donc par respect de prisonniers, que ce Zyklon était utilisé pour nettoyer leurs vêtements souillés par les virus.

De sorte qu'un homme qui prétend qu'il n'y a pas de preuve du gazage par le Zyklon B peut dire en présence d'une boîte de ce gaz qu'il était prévu pour un usage prophylactique et utilisé dans l'esprit du serment d'Hippocrate! Garaudy affirme donc que le gaz exterminateur était un produit d'hygiène...

Un chapitre de cet ouvrage consacré au « mythe d'une terre sans peuple pour un peuple sans terre (36) » - l'artifice typographique est de lui - s'attaque à l'idée que cette terre aurait été donnée par Dieu aux Juifs et qu'elle leur reviendrait parce que la loi mosaïque en attesterait.

Comment souscrire à cette pensée religieuse quand on ne croit pas en Dieu ?, dit le philosophe... qui croit en Dieu, mais celui du Coran !

Garaudy ne cite bien sûr pas le nom du grand mufti de Jérusalem et il ne lui vient pas à l'esprit qu'on puisse ne pas avoir la foi mais estimer que cette terre revient au peuple juif du simple fait de l'engagement des Palestiniens derrière le grand mufti aux côtés des nazis et qu'un genre de Yalta préside à cette répartition des terres entre les vaincus, le grand mufti et les musulmans, et le triste vainqueur qu'est par raccord ce pauvre peuple juif en lambeaux au sortir de cette Seconde Guerre mondiale. Pour ne pas penser ainsi, c'est-à-dire historiquement, il faut bien que la Shoah n'ait pas eu lieu d'où le négationnisme. C'est l'épistémologie du diable!

Commence alors cette inversion de valeurs qui consiste chez les négationnistes en général, et chez Roger Garaudy en particulier, à transformer les victimes juives des nazis en bourreaux juifs des Palestiniens:

« L'exemple le plus éclatant fut celui de Deir Yassin : le 9 avril 1948, par une méthode identique à celle des nazis à Oradour, les deux cent cinquante-quatre

habitants de ce village (hommes, femmes, enfants, vieillards) furent massacrés par les troupes de l'Irgoun, dont le chef était Menahem Begin (37). »

Il peut paraître étonnant que les gentils nazis qui n'ont gazé personne, exterminé aucun Juif, qui n'ont jamais eu de plan massif d'extermination du peuple juif dans sa totalité, qui n'ont jamais mis au point de camions asphyxiants ou de chambres à gaz, qui souhaitaient, avec le Zyklon B, protéger les Juifs d'épidémies de typhus, puissent être présentés comme des parangons d'assassins!

Garaudy fournit les éléments de langage de l'islamo-gauchisme : « Les procédés employés, pour déposséder l'autochtone de sa terre, sont ceux du colonialisme le plus implacable, avec une coloration raciste encore plus marquée dans le cas du sionisme (38). » À quoi Garaudy ajoute « apartheid (39) ».

Colonialisme, racisme, apartheid et sionisme, voilà donc quatre façons de dire une seule et même chose. La Solution finale n'a pas eu lieu, elle n'a pas causé la mort de six millions de Juifs ; mais il s'en faudrait de peu pour que la formule Solution finale soit utilisée à front renversé : les Juifs devenant des nazis.

Mais pourquoi d'un seul coup le nazisme deviendrait-il détestable, le modèle de l'abomination, chez ces gens qui l'exonèrent de ce qui fait son essence, l'Holocauste ?

Pourquoi le négationnisme? Pour justifier l'antisémitisme.

Les négationnistes affirment qu'il n'y a pas eu de projet nazi d'exterminer les Juifs et que les Juifs ont inventé ce « mythe » afin de justifier, sous prétexte d'une réparation, la création de l'État d'Israël et son financement planétaire.

À propos de l'Holocauste, Roger Garaudy écrit :

« Les plus grands bénéficiaires en étaient les sionistes, se donnant pour les victimes exclusives, créant, dans la foulée, un État d'Israël, et, malgré les cinquante millions de morts de cette guerre, en faisant la victime quasi unique de l'hitlérisme, et le plaçant, à partir de là, au-dessus de toute loi pour légaliser toutes ces exactions extérieures ou intérieures (40). »

Pour faire accroire ces mythes, ces fables, ces histoires, ces romans, disent-ils, il leur a fallu créer de « tout-puissants "lobbies" capables d'infléchir l'action des politiques et de conditionner les opinions publiques. Les modes d'action sont adaptés selon les pays (41). » L'antiaméricanisme de Garaudy s'en donne à cœur joie : «les banques juives de Wall Street (42) », les présidents des États- Unis, le Sénat, la presse, les services secrets, la défense nationale, la domination planétaire, la gestion des affaires du monde, la politique étrangère dans les pays arabes, les guerres fomentées par eux sur la totalité de la planète : les Juifs, encore les Juifs, toujours les Juifs.

Mêmes analyses pour la France: l'inféodation de tous les candidats à la présidence de la République qui viennent chercher l'onction d'Israël « pour en obtenir l'investiture médiatique (13) ». Et ceci : « Le sionisme règne sur la majorité des décideurs politiques des médias, à la télévision et à la radio, dans la presse

écrite, qu'il s'agisse des quotidiens ou des hebdos, le cinéma - surtout avec l'invasion d'Hollywood – et même l'édition (par les comités de lecture où ils peuvent imposer leur veto) sont entre leurs mains, tout comme la publicité, régente financière des "médias (44). »

Roger Garaudy ira au tribunal pour ce livre. Il aura pour témoin un certain abbé Pierre qui, buté, ne reviendra pas sur son choix qui a consterné les Français de défendre son vieil ami jusque dans cette abjection.

Le 27 février 1998, il est condamné pour contestation de crime contre l'humanité et diffamation raciale. Le jugement a été confirmé en appel. Il a également été condamné pour provocation à la haine raciale. La Cour européenne des droits de l'homme a confirmé le jugement le 24 juin 2003.

Ce jugement fait de Garaudy un paria... en France. En même temps, et ceci explique cela, il devient une vedette dans la totalité du monde arabe. Garaudy musulman reste communiste. Il estime en effet que les principales victimes des nazis n'ont pas été les Juifs mais... les communistes (45) !

Dans ses Mythes fondateurs de la politique israélienne, le négationniste écrit en effet que les communistes sont: « ceux qui ont le plus efficacement lutte contre les nazis (46) » - c'est bien sûr faire fi du pacte germano-soviétique! Communiste un jour, communiste toujours.

Nous sommes, je le rappelle, en 1996, et Garaudy est converti à l'islam depuis plus de quinze ans. Il tient donc dans une même main : marxisme, communisme, négationnisme et islamisme.

Garaudy effectue une tournée triomphale dans les pays arabes, dans les pays frontaliers d'Israël, bien sûr, Liban, Jordanie, Syrie, Égypte, mais également au Maroc, aux Émirats arabes, au Qatar ; il est reçu par les chefs d'État ; il est célébré par la presse arabo-musulmane; il mène une vie de nabab encensé comme l'Occidental ayant compris qu'islam signifie soumission et que l'islamisation de la planète est le sens de l'histoire...

Il reçoit le soutien du Hamas : le leader de ce parti terroriste, le cheikh Yassine, lui envoie une lettre pour l'assurer du soutien des musulmans du monde entier. Un autre chef politique islamiste, celui du Hezbollah, Hassan Nasrallah, fait de même. Une manifestation en sa faveur est organisée par des intellectuels à Gaza, elle se rend au Centre culturel français où ils manifestent leur indignation de voir leur héros poursuivi par les tribunaux français (47); les islamistes associés aux Frères musulmans prennent fait et cause pour lui (48) ; il est invité à la Foire internationale du livre au Caire où se rendent quatre millions de visiteurs (49). L'Iran de la révolution khomeyniste en fait son maître-penseur. Il retrouve Michel Foucault, qui fut jadis son ennemi lorsque tous les deux enseignaient à l'université de Clermont-Ferrand, dans une même communion islamo-gauchiste célébrée par le journal *Libération* (50).

Dans son Appel aux vivants, Roger Garaudy se réjouit de ce qu'il nomme « un socialisme islamique (31) ». Ce socialisme islamique, c'est l'autre nom de l'islamo-gauchisme. Nous sommes en 1979.

Quid de ce socialisme islamique ?

« La réflexion sur la révolution islamique nous permet de retrouver une conception plénière de la révolution, qui n'est pas seulement subversion des structures mais, d'un même mouvement, mutation de l'homme. [...] À partir d'une véritable mutation culturelle rendue possible par un dialogue des civilisations, nous apprendrons, en relativisant notre culture occidentale et en retrouvant ce qu'il y a de vivant dans les cultures non occidentales, à concevoir et à vivre de nouveaux rapports avec la nature, avec les autres hommes, avec l'avenir et la foi (52). »

Tout s'y trouve la révolution visant la construction d'un Homme nouveau, projet des Jacobins, mais aussi des bolcheviques, des fascistes et des nazis ; la créolisation, présentée comme procédant d'un dialogue des civilisations, mais surtout d'une mise en retrait de la civilisation judéo-chrétienne et son remplacement par une civilisation arabo-islamique ; l'écologisme qui suppose une vie humaine en relation avec la « dimension cosmique de l'homme (53) », ce qui permet au philosophe négationniste de jeter par-dessus bord la médecine occidentale et d'inviter à prendre modèle sur celle d'Avicenne, soit un grand bond en arrière de mille ans !
Garaudy propose également d'en finir avec la raison occidentale, autrement dit, avec les Lumières.

Il invite en effet à *« réapprendre, à une étape nouvelle de la vie et de l'homme qui la pense, l'usage plénier de la raison: non plus seulement procéder de causes en causes ou de condition en condition, mais de fins en fins, de fins subalternes à des fins plus hautes, jusqu'au point de cette ascension où on prend conscience qu'elle est infinie et que rien ne peut dispenser l'homme de la responsabilité et de l'écrasante – et exaltante – liberté de choisir sa fin dernière (54) ».*

Ce que propose Garaudy, c'est tout bonnement d'abolir la philosophie, la raison occidentale, pour la remplacer par la foi – musulmane, bien sûr. Sa haine permanente de Descartes (55) n'a d'égale que sa célébration du Prophète. Il veut brûler le *Discours de la méthode* et le remplacer par le Coran.

Pour ce faire, Garaudy célèbre les défilés militaires auxquels il assiste en Iran. En 1989, il fait l'éloge des « *milliers de volontaires des commandos suicides qui se jetteront, avec leur charge d'explosifs autour du corps ou dans leur voiture, sur les objectifs de l'ennemi. Ils portent déjà leur linceul comme vêtements de leur mort proche et voulue* (56) ». Tout le monde a bien compris que l'ennemi, ici, c'est Israël.

Roger Garaudy meurt le 13 juin 2012, âgé de 98 ans. Le journal Libération annonce sa mort deux jours plus tard avec ce titre «Garaudy, c'est fini ». Grâce à ce même journal, aujourd'hui, Garaudy, c'est pas vraiment fini - c'est le moins qu'on puisse dire.

1.« Il est bien difficile aujourd'hui de se représenter l'empire exercé par Roger Garaudy sur les années d'après-guerre. Phare et caution philosophique du plus

grand parti de France, son rayonnement était international, et sa parole quasi prophétique. Pour le comprendre, il suffit de feuilleter le cahier central de sa Biographie du XXe siècle, l'un des quatre-vingts livres qu'il a publiés au cours de sa longue carrière d'écrivain. Celui qui fut un temps vice-président de l'Assemblée nationale y présente le parcours photographique de sa vie après les incontournables clichés de jeunesse, le tableau de chasse, écrasant, est des plus flatteurs et des plus étonnants: on le voit converser à bâtons rompus à Helsinki avec Sartre en 1955, être chaleureusement interpellé par Picasso à Vallauris en 1961, proposer à Castro ses vues sur la réforme de l'enseignement philosophique des universités cubaines à La Havane en 1962, faire la leçon à Ben Bella en 1965 sur le nouvel État indépendant d'Algérie, serrer la main de Nasser au Caire en 1969... la liste est longue.

Quelques documents inattendus sont présentés, comme cette lettre de Jean Cocteau adressée à Garaudy, la dernière écrite par l'artiste de son vivant. Ce qui ressort de ce bref photorama, c'est que Roger Garaudy, jusqu'à son éviction du Parti communiste, était considéré à l'étranger à l'égal d'un chef d'État ou d'un diplomate de haut rang.

En tout cas, c'est ainsi qu'il entend se présenter aux lecteurs. »

1.« Il est bien difficile aujourd'hui de se représenter l'empire exercé par Roger Garaudy sur les années d'après-guerre. Phare et caution philosophique du plus grand parti de France, son rayonnement était international, et sa parole quasi prophétique. Pour le comprendre, il suffit de feuilleter le cahier central de sa Biographie du XXe siècle, l'un des quatre-vingts livres qu'il a publiés au cours de sa longue carrière d'écrivain. Celui qui fut un temps vice-président de l'Assemblée nationale y présente le parcours photographique de sa vie après les incontournables clichés de jeunesse, le tableau de chasse, écrasant, est des plus flatteurs et des plus étonnants: on le voit converser à bâtons rompus à Helsinki avec Sartre en 1955, être chaleureusement interpellé par Picasso à Vallauris en 1961, proposer à Castro ses vues sur la réforme de l'enseignement philosophique des universités cubaines à La Havane en 1962, faire la leçon à Ben Bella en 1965 sur le nouvel État indépendant d'Algérie, serrer la main de Nasser au Caire en 1969... la liste est longue. Quelques documents inattendus sont présentés, comme cette lettre de Jean Cocteau adressée à Garaudy, la dernière écrite par l'artiste de son vivant. Ce qui ressort de ce bref photorama, c'est que Roger Garaudy, jusqu'à son éviction du Parti communiste, était considéré à l'étranger à l'égal d'un chef d'État ou d'un diplomate de haut rang. En tout cas, c'est ainsi qu'il entend se présenter aux lecteurs. »Michaël Prazan et Adrien Minard, Roger Garaudy.

Itinéraire d'une négation, éditions Calmann-Lévy, 2007, p. 53.
2. Rappelons que l'actuel (en 2024) président de l'Autorité palestinienne, Mahmoud Abbas, est l'auteur d'une thèse négationniste intitulée « L'autre côté les relations secrètes entre le nazisme et le sionisme », soutenue en 1983 dans l'université d'un Moscou soviétique. Cette thèse a été publiée; elle n'a bien sûr jamais été traduite en français. Voir, dans Thierry Wolton, Le Négationnisme de gauche, éditions Grasset, 2019, le
chapitre V intitulé : « La convergence des négationnismes », p. 167-214; les p. 167 à 173 sont consacrées à Garaudy.
3. Roger Garaudy, Antée. Journal de Daniel Chénier, éditions Hier et aujourd'hui, 1946, p. 36.
4. Ibid., p. 32-33.
5. Ibid., p. 33. Voir l'analyse de Michaël Prazan et Adrien Minard, Roger Garaudy. Itinéraire d'une négation, op. cit., p. 65.
6. Roger Garaudy, Mon tour du siècle en solitaire. Mémoires, éditions Robert Laffont, 1989, p. 71.
7. « Le philosophe démontre déjà un intérêt certain pour la culture islamique, appréhendée à l'époque selon la grille d'analyse marxiste », dans Michaël Prazan et Adrien Minard, Roger Garaudy. Itinéraire d'une négation, op. cit., p. 69.
8. Ibid., p. 85-86.
9. C'est, on l'a vu, la thèse de Michaël Prazan et Adrien Minard (Roger Garaudy. Itinéraire d'une négation, op. cit.). C'est celle qui préside dans la vulgate qui tient à séparer ce qui, pourtant, tient bien dans une même main - christianisme, marxisme, écologie, islamophilie et négationnisme. L'ensemble se trouvant réuni sous la soutane de l'abbé Pierre, compagnon de route de son ami négationniste.
10. Michel-Antoine Burnier et Cécile Romane, Le Secret de l'abbé Pierre, éditions Mille et Une Nuits, coll. « Les Petits Libres », 1997. Voici la quatrième de couverture de ce petit livre : « L'abbé Pierre soutient son ami Roger Garaudy, qui nie l'existence des chambres à gaz et disculpe Hitler de tout génocide. Jusqu'où va leur accord ? Déjà, en 1993, l'abbé Pierre tenait de curieux propos devant Michel-Antoine Burnier et Cécile Romane. L'homme le plus populaire de France vient d'être exclu de la LICRA et désapprouvé par le mouvement Emmaüs. Comment en est-il arrivé là ? » Ce texte est paru en 1996. On sait depuis que le fameux abbé était aussi un prédateur sexuel, ce que n'ignorait pas le Vatican.
11. Roger Garaudy, Promesses de l'Islam, Éditions du Seuil, 1981, p. 17.
12. Avec tête de pont de cette négation l'Américain d'origine palestinienne Edward W. Said et son L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident, paru en 1978 aux États-Unis. Cet homme a en commun avec Édouard Glissant le fait de se faire le héros forcené d'un peuple avec lequel il ne vit pas, les Palestiniens (les Martiniquais pour Glissant), en préférant les avantages des universités américaines et des vies occidentales. Gaza est loin de Yale, de Harvard et de Columbia.
13. Roger Garaudy, Promesses de l'Islam, op. cit., p. 17.
14. Ce sont les thèses des déconstructionnistes qui se révèlent génocidaires de

l'Occident, qui n'existe pas, mais qu'il faut tout de même abolir. Voir Cheikh Anta Diop, Civilisation ou barbarie, éditions Présence africaine, 1981, et Martin Bernal, Black Athena. Les Racines afro-asiatiques de la civilisation classique, PUF, 1996.
15. Roger Garaudy, Promesses de l'Islam, op. cit., p. 17. 16. Ibid., p. 18.
17. Ibid.
18. Ibid.
19. André Vauchez écrit dans sa grosse biographie de François d'Assise : <«< Il est sans doute vain d'essayer de savoir "ce qui s'est réellement passé" entre François et le sultan en ce jour de septembre 1219 », éditions Fayard, 2009, p. 149.
20. Sylvain Gouguenheim tord le cou à cette idée que l'Occident philosophique chrétien n'aurait pas existé sans l'Orient musulman dans Aristote au Mont-Saint-Michel. Les Racines grecques de l'Europe chrétienne, Éditions du Seuil, 2008. Une telle haine a accueilli ce livre dans la presse française, où les disciples de Garaudy qui s'ignorent tiennent le haut du pavé, que son auteur semble ne plus vouloir entendre parler de son livre - pourvu qu'on lui laisse la paix... Voir Michel Onfray, Autodafés. L'art de détruire les livres, éditions J'ai Lu, 2023, p. 131-148.
21. Roger Garaudy, Promesses de l'Islam, op. cit., p. 19.
22. Serafin Fanjul, Al-Andalus : l'invention d'un mythe, Éditions du Toucan, 2017, et Darío Fernández- Morera, Chrétiens, Juifs et Musulmans dans al-Andalus. Mythes et réalités de l'Espagne islamique, préface de Rémi Brague, éditions Jean-Cyrille Godefroy, 2018.
23. Roger Garaudy, Promesses de l'Islam, op. cit., p. 19.
24. Ibid.
25. Michaël Prazan et Adrien Minard, Roger Garaudy. Itinéraire d'une négation, op. cit., p. 186.
26. « Ses hagiographes et ses amis, excepté Serge Thion, le situent politiquement à gauche », dans Valérie Igounet, « Le cas Faurisson, itinéraire d'un négationniste », L'Histoire, no 238, décembre 1999.
27. Michaël Prazan et Adrien Minard, Roger Garaudy. Itinéraire d'une négation, op. cit., p. 165.
28. Roger Garaudy, Les Mythes fondateurs de la politique israélienne, éditions Samiszdat, 1996, p. 4. 29. Ibid., p. 91.
30. Ibid., p. 126.
47. Ibid., p. 317.
48. Ibid., p. 319.
49. Ibid., p. 320.
50. Le patron de ce journal, Serge July, se trouve dans l'avion qui ramène l'ayatollah en Iran le 1er février 1979 avec toute son équipe. Certains firent le Voyage de Berlin en 1942, ceux-là firent le Voyage de Téhéran en 1979, ibid., p. 337.
51. Roger Garaudy, Appel aux vivants, Éditions du Seuil, 1979, p. 281.
52. Roger Garaudy, Promesses de l'Islam, op. cit., p. 178 et 179.
53. Ibid., p. 178.

54. Ibid., p. 179.
55. En 1975, il écrit : « Le règne de Faust a pris fin en mai 1968: l'homme croit de moins en moins que le bonheur s'identifie avec la puissance et la possession. Son projet de bonheur est de moins en moins lié à la promesse de Descartes d'une "science qui nous rend maîtres et possesseurs de la nature". Ses rêves ou ses projets de bonheur sont de plus en plus liés à un art de vivre de nouveaux rapports avec la nature, avec les autres hommes, avec l'avenir et le transcendant [sic] », Parole d'homme, éditions Robert Laffont, 1975, p. 75.
56. Roger Garaudy, Mon tour du siècle en solitaire. Mémoires, op. cit., p. 438.
31. Ibid., p. 139.
32. Ibid., p. 140.
33. Ibid. Garaudy écrit « Lanzman », qui s'écrit «Lanzmann ».
34. Ibid.
35. Ibid., p. 144.
36. Ibid., p. 169.
37. Ibid., p. 173.
38. Ibid., p. 178.
39. Ibid., p. 182.
40. Ibid., p. 248.
41. Ibid., p. 193.
42. Ibid., p. 198.
43. Ibid., p. 213.
44. Ibid., p. 214.
45. Michaël Prazan et Adrien Minard, Roger Garaudy. Itinéraire d'une négation, op. cit., p. 223 et 235.
46. Roger Garaudy, Les Mythes fondateurs de la politique israélienne, op. cit., p. 136.

Sixième Partie

L'ANTISIONISME GENCIDAIRE

DELEUZE TOURISTE À ORADOUR

« Israël, "une histoire qui compte beaucoup d' Oradour." »

Gilles Deleuze, « *Grandeur de Yasser Arafat* »

Gilles Deleuze publie deux textes en forme d'éloge de la cause palestinienne. Le premier, intitulé « Les Indiens de Palestine », est un dialogue avec l'intellectuel palestinien Elias Sanbar qui paraît dans Libération (8 au 9 mai 1982, p. 20-21); le second, « *Grandeur de Yasser Arafat* », un texte publié dans la Revue d'études palestiniennes en 1984.
Que dit le premier ?
En peu de mots, car la parole est partagée avec son interlocuteur, Deleuze se montre tangent avec un certain nombre de thèses antisémites, sinon négationnistes.
Voyons avant cela le contexte.

L'échange salue la création de la Revue d'études palestiniennes qui permet de porter le combat propalestinien sur le terrain des idées. Le combattant armé cesse d'être la seule incarnation du Palestinien, on découvre avec cette initiative éditoriale des intellectuels, des artistes, des écrivains, des poètes, des universitaires et tout un peuple palestinien.
Deleuze effectue une comparaison dont il pense qu'elle est raison : ce que les Juifs ont fait subir aux Palestiniens, c'est très exactement ce qu'ont infligé les colons américains aux Indiens : ils les ont chassés, pourchassés, déportés d'est en ouest jusqu'à les parquer dans des réserves. D'où le titre de l'article, « Les Indiens de Palestine ».

Il renvoie au capitalisme, et l'on comprend bien que son éloge des Palestiniens s'inscrit dans un combat anticapitaliste, les Juifs étant gens d'argent, ce dont témoigne le fait que
« l'*État d'Israël se maintient d'autant plus dans une situation de dépendance économique et financière par rapport à l'Occident* (1). » On retrouve là un premier lieu commun antisémite qui associe le Juif, l'Argent, les États-Unis, le Capitalisme - la finance internationale, la domination planétaire par l'argent. Le tout ramassé dans un seul mot, le nom satanique par excellence : l'Occident.
Car si, derrière Edward Said, il est convenu de nier l'existence de l'Orient, coupable de n'être qu'une création de l'Occident (2,) l'Occident, lui, existerait bel et bien - c'est l'autre nom du Mal!
Disons que l'Occident est le nom donné à ce qui n'est pas eux par les racistes qui se disent racisés et par les Palestiniens qui se disent les Juifs d'un nouveau

pouvoir nazi.

Dans le monde capitaliste, écrit Deleuze, le colonialisme se comporte de deux manières : soit il garde les autochtones sur place et les exploite « pour accumuler un surplus, c'est ce qu'on appelle d'ordinaire une colonie » ; soit il vide « un territoire de son peuple (3)». Ce qui est le cas, dit-il, avec les Palestiniens. Il ne s'agirait donc pas de colonialisme, mais, pour utiliser une formule contemporaine, d' « épuration ethnique ».

Par ailleurs, Deleuze écrit que les Palestiniens n'ont pas à reconnaître l'existence de l'État israélien, rappelons que cette thèse figure dans la charte du Hamas :

> *« On ne cesse de reprocher aux Palestiniens de ne pas vouloir reconnaître Israël. Voyez, disent les Israéliens, ils veulent nous détruire. Mais cela fait plus de cinquante ans que les Palestiniens luttent eux-mêmes pour être reconnus. »*

Autre rappel : la terre d'Israël est juive depuis trois mille ans et le peuple palestinien n'est musulman, car c'est bien de cela qu'il s'agit, de haine orientale contre l'Occident, ou de haine musulmane du judaïsme, que depuis moins de mille cinq cents ans - soit moins de la moitié...

Après les Juifs, peuple de l'Argent, du Capital et de l'Occident en terre naturellement arabe, voici un nouveau reproche l'usage qu'effectueraient les sionistes de la Shoah. Deleuze écrit:

> *« le manifeste d'Israël, c'est plutôt "nous ne sommes pas un peuple comme les autres", par notre transcendance et l'énormité de nos persécutions. D'où l'importance, dans le numéro deux de la revue, de deux textes d'écrivains israéliens sur l'Holocauste, sur les réactions sionistes à l'Holocauste, et sur la signification qu'a pris l'événement en Israël, par rapport aux Palestiniens et à l'ensemble du monde arabe qui n'y ont pas trempé ».*

La thèse dite de la Shoah business est complètement négationniste. Faurisson n'a cessé de la défendre. Convoquer l'énormité des persécutions, ne pas nommer la Solution finale ou la Shoah, et la mettre seulement dans la bouche des Juifs est assez finement joué pour qu'on ne la lui reproche pas! Des Juifs qui disent que...

Autre formulation assez jésuitique pour ne pas laisser prise à la critique : dédouaner les Palestiniens et l'ensemble du monde arabe d'avoir participé à la Shoah. C'est passer sous silence le rôle majeur du grand mufti de Jérusalem dans la politique de collaboration entre le monde arabe et le IIIe Reich!

Car Mohammed Amin al-Husseini, un Palestinien qui prétend descendre du petit-fils du prophète Mahomet, a entretenu d'excellentes relations avec Mussolini, qui avait soutenu financièrement la grande révolte arabe de 1936-1939 en Palestine mandataire, a été reçu par Hitler lui-même le 28 novembre 1941. Il s'installe à Berlin, ville dans laquelle il anime des émissions de propagande à destination du monde arabe dans lesquelles il invite à tuer des Juifs partout où cela sera possible.

Par exemple: *«Arabes, soulevez-vous et battez-vous pour vos droits sacrés. Tuez les Juifs là où vous les trouverez. Cela est agréable à Dieu, à l'histoire, et à la religion. Cela sauve votre honneur. »*

Par ailleurs, en mai 1943, il collabore au recrutement de musulmans dans les Balkans afin de constituer la division Waffen-SS Handschar. Le même mois, il insiste pour que les Juifs de Bulgarie, de Hongrie et de Roumanie ne soient pas déportés en Palestine - ces quatre mille enfants et ces cinq cents adultes finiront dans les chambres à gaz. Le 2 novembre 1943, il dit que « les musulmans devraient suivre l'exemple des Allemands qui ont trouvé une solution définitive au problème juif ». Cette solution définitive, la Solution finale, donc, on la connaît... En septembre 1948, le grand mufti se trouve comme par hasard à la tête du gouvernement palestinien, soutenu par la Ligue arabe (7).

Dans un pareil contexte, la formulation « les réactions sionistes à l'Holocauste », y compris à l'endroit de pauvres Palestiniens qui n'auraient pas trempé dans l'Holocauste, procède chez Deleuze soit d'une ignorance, ce qui serait de toute façon coupable quand on s'exprime sur ce sujet avec l'autorité qui était la sienne, soit d'un compagnonnage discret avec les thèses de Robert Faurisson. La complicité entre l'islam et le nazisme est avérée – y compris dans les rangs du FLN lors de la guerre d'Algérie (9.)

Que dit le second texte de Gilles Deleuze sur la question palestinienne?

C'est clairement un éloge de Yasser Arafat, comme le titre l'annonce, « Grandeur de Yasser Arafat », mais également une légitimation de ses faits et gestes, autrement dit du terrorisme palestinien.

Dans la logique sartrienne qu'une réponse violente à une injustice est une contre-violence qui se révèle juste, c'est tout le paralogisme central de la Critique de la raison dialectique, Deleuze ouvre ainsi son texte :

> *« La cause palestinienne est d'abord [sic] l'ensemble des injustices que ce peuple a subies et ne cesse de subir. Ces injustices sont les actes de violence, mais aussi les illogismes, les faux raisonnements, les fausses garanties qui prétendent les compenser ou les justifier (10). »*

On se doute que Deleuze, qui, dans toute son œuvre, met en cause la raison occidentale et récuse toute logique discursive et dialogique, dispose dans le cas qui nous occupe des moyens de trancher entre le logique et l'illogique, lui qui célèbre le schizophrène comme modèle ; qu'il possède l'épée qui permet de trancher entre le faux raisonnement et le vrai raisonnement, lui qui, cent fois par page, active le performatif comme méthode, entre le vrai et le faux lui qui croit être nietzschéen en décrétant que la vérité n'existe pas et qu'il faut bien plutôt croire les fous en la matière, une vérité qui échapperait à la jurisprudence qu'il n'y a pas de vérité...

Deleuze, en nietzschéen d'opérette, opère une authentique inversion des valeurs en nazifiant les Juifs – dès lors, en judaïsant les Palestiniens ! On connaît la fortune de cet illogisme, de ce faux raisonnement, de cette fausse justification! Jugeons de la méthode :

Deleuze écrit: « On dit que ce n'est pas un génocide. Et pourtant c'est une histoire qui comporte beaucoup d'Oradour, depuis le début. Le terrorisme sioniste [sic] ne s'exerçait pas seulement contre les Anglais, mais sur des villages arabes qui devaient disparaître. » Les Juifs, quand ils font de la Shoah un mal absolu, se trompent: « C'est une vision religieuse et mystique, ce n'est pas une vision historique. » C'est une façon de faire reposer sur un peuple innocent, les Palestiniens, la responsabilité de ce prétendu mal absolu. Cette façon de faire
« *exige une réparation qui fait subir à ses autres une partie de ce que les Juifs ont subi (l'expulsion, la mise en ghetto, la disparition comme peuple). Avec des moyens plus "froids" que le génocide, on veut aboutir au même résultat* ».
Autrement dit, la Shoah voulait la destruction des Juifs exactement de la même manière que les Juifs veulent la destruction des Palestiniens.

Il est facile d'invalider pareille monstruosité, il suffit de demander à l'auteur de Logique du sens où sont les chambres à gaz juives dans lesquelles on extermine les Palestiniens.
Où sont les fours crématoires juifs dans lesquels on détruit les cadavres palestiniens en cendre. Combien a-t-il fallu de bidons de Zyklon B juifs pour détruire combien de millions de Palestiniens? Peut-être n'est-il pas interdit 'entrevoir le ricanement deleuzien dans choix du mot froid, explicitement mis entre guillemets par son auteur, pour marquer la différence avec le four crématoire qui, lui, supposait des moyens «chauds » !
Une fiction faite des Palestiniens des « descendants d'Hitler », ce qui est fautif. Israël utilise cette fiction pour mener à l'endroit du peuple palestinien une persécution inique. Une autre fiction assimile l'antisionisme à de l'antisémitisme, ce qui n'a rien à voir.

Tous les éléments de langage négationnistes se trouvent là: Israël comme réparation de l'Occident ici confondu à l'Europe et aux États-Unis ; le peuple palestinien comme bouc émissaire d'un sacrifice propitiatoire ; les mêmes comme de pauvres et innocentes victimes n'ayant rien à se reprocher puisque n'ayant pas eu connaissance de la Seconde Guerre mondiale; les nouveaux antisémites autorisés à l'être pourvu que ce soit au nom de l'antisionisme et qu'il prenne la forme d'une interdiction faite aux Juifs de nommer antisémitisme cette nouvelle forme d'antisémitisme.

Ce qui est torture, destruction, extermination, incinération, néantisation des Juifs par les nazis, c'est du pareil au même, dit Deleuze quand il s'agit de déplacer des populations qui ne sont donc ni torturées charnellement, ni détruites corporellement, ni exterminées physiquement, ni incinérées factuellement, ni néantisées finalement mais c'est la même chose tout de même. Sauf que les Juifs périssent physiquement là où les Palestiniens continuent à vivre, ce qui devrait faire une différence, même pour un philosophe...
« Les Arabes israéliens sont, en 1950, environ 167 00011 », écrit un historien favorable à la cause palestinienne. Combien ont été exterminés parce qu'ils étaient

palestiniens ? Dans combien de camps d'extermination? Avec quelles chambres à gaz ? Et dans quels fours crématoires?
Gilles Deleuze se fait une nouvelle fois le compagnon de route du négationnisme : « La complicité des États-Unis avec Israël ne vient pas seulement de la puissance du lobby sioniste (12) » – le philosophe reprend sa thèse selon laquelle ce que les Américains ont fait subir aux Indiens, leurs amis israéliens le font avec les Palestiniens. Et pour qualifier cette histoire, Deleuze utilise le mot extermination.

Le philosophe connaît la langue française, même s'il la maltraite dès qu'il a un stylo dans la main; il ne choisit donc pas ce substantif par hasard. Il nourrit ainsi l'élément de langage qui consiste à assimiler les Juifs d'aujourd'hui aux nazis hier et les Palestiniens d'aujourd'hui aux Juifs d'hier.
Ce chiasme diabolique inverse les valeurs et fait définitivement des Juifs des nazis, c'est-à-dire très précisément ce que Deleuze refusait au début de son analyse: installer la question sur le terrain de la vision religieuse et mystique et non pas sur le terrain historique. Sous la plume de Deleuze, le Juif quintessencié est devenu le Nazi.

Deleuze assimile ces deux prétendues exterminations au capitalisme. Il convoque Marx pour produire son analyse. Mais dès qu'il envisage la question de l'incarnation du peuple palestinien, il ne croit plus que ce sont les masses qui font l'histoire ! En bon compagnon de route des tenants du grand homme - les fascismes bruns et rouges... -, le philosophe devient lyrique :

« Comment le peuple palestinien a su résister et résiste. Comment, de peuple lignager, il est devenu nation armée. Comment il s'est donné un organisme qui ne le représente pas simplement, mais l'incarne, hors territoire et sans État : il y fallait un grand personnage historique qu'on dirait, d'un point de vue occidental, presque sorti de Shakespeare, et ce fut un Arafat (13). »

On est loin des formules micropolitiques habituellement souhaitées par Deleuze.

Quand il s'agit des Palestiniens, on retrouve des vertus à la vieille formule du roi et de ses sujets soumis rebaptisées « grand homme » et « raison dans l'histoire » par Hegel - une formule que les nazis ont tant aimée.

Deleuze attend du grand homme, Arafat, et de ses troupes, l'OLP, la solution au conflit. Près de quatre décennies plus tard, il n'est pas bien sûr qu'Arafat ait été un personnage shakespearien, il fut plutôt un genre d'acteur dans un film de Coppola.

---

1. Gilles Deleuze, Deux Régimes de fous et autres textes (1975-1977), Éditions

de Minuit, 2003, p. 184.
2. Edward W. Said, L'Orientalisme. L'Orient crée par l'Occident, 1978, traduction française aux Éditions
du Seuil en 1980.
3. Gilles Deleuze, Deux Régimes de fous et autres textes (1975-1977), op. cit., p. 180.
4. Ibid., p. 183.
5. Robert Faurisson, « Quelques dénonciations du Shoah business », dans Écrits révisionnistes, op. cit., p. 1535-1541.
6. Du même : « On peut comparer les Juifs à des insectes porteurs d'une maladie. Quand ils sont loin, on pourrait penser qu'il s'agit d'animaux paisibles, mais quand ils nous piquent et nous transmettent la maladie, on est obligé de recourir à des moyens radicaux »; « Il serait raisonnable d'envoyer les Juifs comme cadeaux aux pays qui les défendent. Ils rejoindraient vite nos rangs pour les combattre »; « L'Allemagne est aussi le seul pays qui s'est enfin décidé à délivrer le monde de la question juive. Cela intéresse évidemment le monde arabe en première ligne. [...] Jusqu'à présent, chacun combattait ce danger dans son coin - désormais nous le combattons ensemble. Ainsi atteindrons-nous notre but ensemble ». Discours du mufti lors de sa visite au Welt-Dienst, le 21 avril 1943. « L'Allemagne lutte aussi contre l'ennemi commun qui a opprimé les Arabes et les musulmans dans leurs divers pays. Elle a su démasquer les Juifs et décider de trouver une solution définitive au danger juif, qui mette fin aux malheurs qu'ils apportent dans le monde », dans Rudi Roth, «Comment Henry Laurens du Collège de France dédouane Amin al-Husseini, le mufti collaborateur de la Shoah », Pardès, n° 55, 2014, p. 273-282.
7. Rappelons le titre de la thèse négationniste de Mahmoud Abbas : « L'autre côté : les relations secrètes entre le nazisme et le sionisme ».
8. Par exemple: Robert Faurisson, Écrits révisionnistes, op. cit. : « Les retombées politico-financières du "génocide" des Juifs », t. I, p. 49-51 ; « Aux États-Unis, la puissance politico-financière de la communauté juive », t. II, p. 540.
9. Roger Faligot et Rémi Kauffer, Le Croissant et la Croix gammée. Les secrets de l'alliance entre l'Islam et le nazisme de Hitler à nos jours, éditions Albin Michel, 1990. Voir le chapitre III: « Sous l'étendard du grand mufti », p. 49-66; le chapitre VIII : « Ici Berlin, le mufti vous parle... », p. 133-147. Et, sur le FLN, chapitre XII: « Dans les couloirs du FLN », p. 199-222.
10. Gilles Deleuze, Deux Régimes de fous et autres textes (1975-1977), op. cit., p. 220.
11. Henry Laurens, La Question de Palestine, t. III: L'Accomplissement des prophéties (1947-1967), éditions Fayard, 2007, p. 257. Voir également Rudi Roth, « Comment Henry Laurens du Collège de France dédouane Amin al-Husseini, le mufti collaborateur de la Shoah », art. cit., p. 273-282. Il y a toujours eu du beau monde au Collège de France. Cette entreprise de dédouanement s'effectue dans Histoire des relations entre juifs et musulmans des origines à nos jours, une encyclopédie dirigée par Abdelwahab Meddeb et l'inévitable Benjamin Stora, éditions Albin Michel, 2013.

12. Gilles Deleuze, Deux Régimes de fous et autres textes (1975-1977), op. cit., p. 223.
13. Ibid.

JEAN GENET AIME ADOLF HITLER

« L'islam est soumission à la paix »

« Genet est un antisémite. »
Jean-Paul Sartre, *Saint Genet, comédien et martyr*

On le sait au moins depuis Rimbaud, on n'est pas sérieux quand on a 17 ans. C'est pourquoi, quand je découvre Sartre et Beauvoir, alors qu'ils sont encore vivants - nous sommes dans les années 1970 –, je ne doute pas de ce qu'ils disent, pensent, écrivent.
Je lis les écrits autobiographiques de Beauvoir sans imaginer une seule seconde qu'elle sculpte la statue de leur couple et que, pour ce faire, elle ment deux ou trois fois par page : ils n'ont pas été politiquement lucides avant guerre ; ils sont passés à côté de la montée des fascismes en Europe et du nazisme en Allemagne ; ils sont aussi passés à côté du Front populaire ; ils n'ont pas été résistants, ils ont plutôt collaboré ; ils n'ont pas participé à la Libération de Paris, ils ont évité l'engagement physique et écrit des textes sur ce sujet pour la presse par ouï-dire, assis à leurs bureaux ; ils n'ont pas été magnanimes avec les intellectuels pendant l'épuration, mais ils ont défendu des corrompus qui ont ensuite attesté de leur propre moralité ; ils sont passés à côté de l'injustice coloniale quand Camus la dénonçait dès 1939 dans Misère de la Kabylie; ils ont accompagné la cause indépendantiste algérienne du FLN quand celle-ci était presque gagnée ; ils n'ont pas inventé la formule d'un nouveau couple qui répartit sereinement les amours nécessaires et les amours contingentes, mais ils ont été tous les deux prédateurs pervers de jeunes filles qu'ils ont détruites (1.)

Sartre est également l'auteur d'un autre mensonge : celui d'un Jean Genet devenu victime d'un système qui aurait produit réactivement son génie littéraire, c'est du moins la thèse centrale du pavé de sept cents pages *Saint Genet, comédien et martyr* paru en 1952 chez Gallimard.

Le jeune homme que je suis quand je lis ce livre - j'ai 19 ans, souscrit à la psychanalyse existentielle qui, face au délire freudien alors triomphant dans le monde intellectuel, ne souscrit pas à un inconscient métapsychique, sauve la conscience du sujet occidental, ne succombe pas au déterminisme d'une psyché immatérielle toute-puissante et persiste à défendre un libre arbitre qui nous permet

de vouloir être ce que l'on veut être.
Ce même Sartre se défend d'un marxisme sommaire qui tient également le haut du pavé parisien et qui fait d'un être le produit manufacturé d'une infrastructure idéologique bourgeoise qui rabat la subjectivité sur les conditions historiques de sa production.

Mais ce même Sartre conserve le pire du freudisme et le pire du marxisme. Il ne parvient pas à s'arracher à ces deux modes et prostitue son génie aux facilités les plus indigentes. Si Genet devient Genet c'est, un petit coup de freudisme, parce qu'il se fait surprendre par-derrière en train de voler un jour dans la maison de sa famille d'accueil et qu'il fait de ce regard qu'on pose sur lui le regard qu'il doit poser sur lui, ce qu'il appelle son choix originaire, son projet originaire, effectué en vertu de sa totale liberté surpris par-derrière, il deviendra l'homme qui voudra être pris par-derrière (!), il se choisira donc « pédéraste », c'est le mot du philosophe... On nage dans le plus délirant d'un Georg Groddeck, auteur du Livre du ça paru en 1923, pour qui, je simplifie, un malade qui déclenche une tumeur au rectum est une personne qui veut dire qu'elle en a plein la partie de cette anatomie concernée par la pathologie.

Genet devient également Genet parce que, seconde raison, un petit coup de marxisme, la famille d'accueil qui héberge chez elle cet enfant abandonné à l'assistance publique à l'âge de 7 mois (2) se trouve être un ramassis de paysans conservateurs, de campagnards bornés, de villageois mesquins, de propriétaires bourgeois, un genre de nid de vipères réactionnaires. Des méchantes gens de droite, donc.
Abracadabra pris par-derrière par des péquenots de province, Genet devient Jean Genet, auteur de Notre-Dame des fleurs et d'une œuvre aujourd'hui publiée dans la prestigieuse collection de la *Pléiade* chez Gallimard. Le voleur surpris en train de voler active sa liberté pour se faire le voleur qu'on lui reproche d'être dit Sartre.

Il ne vient pas à l'idée du génial philosophe, qui pense perfusé d'alcool et d’amphétamines, que le problème est pourquoi cette liberté ne choisit-elle pas justement de prouver le contraire, c'est-à- dire qu'il n'est pas le voleur qu'on surprend, en devenant une figure de la sainteté laïque ?
Réponse : parce qu'il choisit le mal pour d'autres raisons que celles d'un enfant surpris en train de voler un couteau dans le tiroir de table de la cuisine de sa famille d'accueil.
Si l'on n'est pas sérieux quand on a 17 ans, c'est parce qu'on croit sur parole l'autorité d'un philosophe reconnu comme tel publié chez un éditeur honorable qui passe pour sérieux et honnête. À cet âge, on ne remet pas en cause l'édifice social sans raisons solides de le faire. Il faut du temps, du travail et du travail dans le temps. J'ai eu le temps de travailler.

Je reprends donc mon exemplaire défraîchi de *Saint Genet*, j'y retrouve les marques de crayon à papier que j'avais alors tracées dans la marge. Voici le contexte:

« Épinglé par un regard, papillon fixé sur un bouchon, il est nu, tout le monde peut le voir et lui cracher dessus. Le regard des adultes est un pouvoir constituant qui l'a transformé en nature constituée. À présent, il faut vivre ; au pilori, le cou dans un carcan, il faut encore vivre : nous ne sommes pas des mottes de terre glaise et l'important n'est pas ce qu'on fait de nous mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous (3.) Par l'option qu'ils ont prise sur son être, les honnêtes gens ont mis un enfant dans la nécessité de décider prématurément de lui-même ; on devine que cette décision sera capitale. Oui : il faut décider, se tuer c'est décider encore. Il a choisi de vivre, il a dit contre tous je serai le Voleur. J'admire profondément cet enfant qui s'est voulu sans défaillance à l'âge où nous n'étions occupés qu'à bouffonner servilement pour plaire. Une volonté si farouche de survivre, le courage si pur, une confiance si folle au sein du désespoir porteront leurs fruits : de cette résolution absurde naîtra vingt ans plus tard le poète Jean Genet. »

Et puis ceci :

« Donc [sic] il a choisi le pire : il n'avait pas d'autre choix. »

J'ai tracé, avec un trait de graphite, un épais point d'interrogation... Signe que choisir ce qu'on n'a pas le choix de choisir ne saurait être un choix et que la thèse sartrienne tombe d'elle-même, comme celle du Juif création de l'antisémite ! Tour de passe-passe de normalien doué, mais pas assez.

Avec ce Saint Genet, comédien et martyr, Sartre a fabriqué un Jean Genet qui n'existe pas, du moins, qui n'existe que comme une figure conceptuelle, une création de papier, une icône de gauche. Il fabrique une fiction destinée à peupler la crèche gauchiste d'un personnage iconique : le pauvre petit enfant abandonné à l'assistance publique placé dans une famille d'accueil négrière qui le contraint à devenir pédéraste – je le rappelle : concept sartrien3... sans qu'une seule fois Sartre questionne l'idée que la liberté devrait pouvoir permettre autre chose que de devenir ce qu'on est déjà !

Quel effet a eu sur Jean Genet cette préface devenue un pavé de sept cents pages alors qu'elle devait préfacer son œuvre complète ? Il est entré dans un mutisme de dix années... Que signifie cette seconde façon de se faire prendre par-derrière ? Genet a 42 ans quand paraît cette monstrueuse étude sur lui signée par un Jean-Paul Sartre au sommet de sa puissance intellectuelle alors que son sujet, Genet, est inconnu.

Sartre le crée bien plus que Genet ne se créerait avec son supposé projet originaire de prendre par-derrière le monde entier depuis qu'il aurait été surpris de dos dans la cuisine familiale !

En découvrant ce gros livre, Genet a l'impression... d'avoir été pris par-derrière, si je puis dire! D'abord, il dit avoir jeté l'unique manuscrit au feu avant de l'en retirer; ensuite, que c'est une analyse fine de ce qu'il était à partir des catégories de la psychanalyse existentielle ; puis qu'il n'avait jamais lu le texte en entier parce qu'il s'ennuyait à cette lecture qu'il trouvait assommante. On dispose d'autres

versions.
Par exemple celles de Tahar Ben Jelloun dans Jean Genet, menteur sublime. Interrogé sur ce qu'il pense de Sartre, il dit : « Ses prises de position ne sont que des jugements hâtifs d'intellectuel frileux qui ne connaît pas le monde. » Pas plus il n'aime ce que Sartre et Beauvoir disent du conflit israélo-palestinien (3.)

Toujours est-il que Genet n'a plus besoin de Sartre et qu'il peut désormais manifester à son endroit de l'ingratitude. Car la tribu intellectuelle confite en gauchisme culturel a continué à sculpter la statue d'un Genet gentille victime de la méchante société.

Ainsi Georges Bataille fait-il paraître dans un volume intitulé *La Littérature et le Mal* (1957) le compte rendu qu'il a donné de l'essai de Sartre sur l'auteur de *Notre-Dame des fleurs* dans la revue *Critique*. Sans surprise, entre des analyses consacrées à Sade, Proust, Kafka et quelques autres grands morts de la littérature occidentale, Jean Genet fascine Bataille parce qu'il « s'est proposé la recherche du Mal comme d'autres celles du Bien » - on imagine bien que, le temps venu, il faudra dire quelques mots du fascisme, du nazisme, de Hitler et de la Shoah qui ont à voir - n'est-ce pas ? - avec « la souveraineté et la sainteté du mal ».
Car Bataille estime que seule importe la souveraineté qui est affranchissement de tout ce qui n'est pas soi jusqu'à l'approbation, le goût, la recherche du mal, sa jouissance en lui. Qui est souverain ? Celui qui ne se refuse rien ni la prostitution, ni le vol, ni le viol, ni l'inceste, ni le cannibalisme, ni la trahison, ni le crime, ni le meurtre, ni la lâcheté, ni l'assassinat.
Genet « aime la mort, il aime la punition et la ruine... Il aime ces voyous souverains auxquels il se donne en jouissant de leur lâcheté (10) » ; voilà pourquoi Georges Bataille aime Jean Genet qui est un adorateur du mal – sur le papier (11)...

Jean Genet reçoit également l'onction germanopratine, donc de gauche, avec un texte que Jacques Derrida publie aux éditions Galilée en 1974: Glas. Ce livre est plus une œuvre d'art, entre poème et livre bibliophilique, beau livre comme on dit, qu'à proprement parler un livre de philosophie, bien qu'il y soit aussi question de Hegel, car, mélange de Mallarmé pour une précieuse obscurité et de Torah pour une mise en pages en abyme qui joue aussi sur la typographie mallarméenne qui tisse les blancs et les typographies, Glas est aussi limpide que le poème « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard ».
Ce livre bijou d'inanité sonore prend prétexte d'un diptyque Hegel/Genet pour permettre à Jacques Derrida d'exposer un long monologue déconstructionniste (12).

Il semble que Genet ait apprécié ce livre de Derrida sur lui (13), il est vrai que le pavé sartrien avait de quoi assommer son homme pendant que le poème derridien permettait plutôt de l'enfumer. Ajoutons à cela que, bien que Juif séfarade, Derrida manifestait une sympathie pour la cause palestinienne qui ne pouvait que plaire à Genet (14)

Sartre, puis Bataille, puis Derrida qui, d'une certaine manière, répondait à Sartre dans une logique générationnelle de domination du champ philosophique parisien, donc français - il traitait en effet autrement le même sujet que le Commandeur de la philosophie française -, ces trois penseurs-là, donc, construisent une figure conceptuelle de la gauche culturelle qui, bien sûr, n'a rien à voir avec la véritable biographie du personnage, son histoire réelle.
Effet de la jurisprudence du Rousseau qui écrivait « Commençons par écarter tous les faits », les intellectuels ont traité de Jean Genet hors sol pour en faire une pauvre petite victime emblématique du système capitaliste hétérosexuel blanc et catholique, un bon homosexuel de gauche antisémite et défenseur de la cause palestinienne, mais surtout, un grand pourfendeur de l'Occident judéo-chrétien.
Il attaquait l'impérialisme américain, il soutenait le goulag soviétique, il célébrait l'URSS, il justifiait le PCF, il écrivait dans L'Humanité, enfin, il affirmait que l'islam était « soumission à la paix (15) » : comment pareil homme pourrait-il être vraiment méchant ?

Et si Jean Genet était bien plus sûrement un fasciste de gauche, antisémite, antisioniste, fasciné par le mal, la trahison, la cruauté, un petit homme en érection devant les figures du milicien, du gestapiste, du nazi, du collaborateur, du traître, du terroriste, mais aussi du fedayin de la cause palestinienne ?
Une figure qui exprime le refoulé de la gauche culturelle et qui, pour ce faire, obtient d'elle les honneurs du papier bible, d'expositions louangeuses à grands frais, d'émissions bienveillantes sur le service public, de colloques dans des lieux institutionnels prestigieux (16).

Le mythe Jean Genet est construit sur une incroyable série de mensonges et d'omissions. Le cliché de l'enfance malheureuse est par exemple une totale fiction certes, Jean Genet a été abandonné, et, j'y reviendrai, c'est probablement là que se trouve la clé du personnage. Mais il a rencontré après ce drame vécu dans les limbes - il a 7 mois, pour rappel - une série de gens aimants, aimables, prévenants, gentils, affectueux, attentifs, qui ont constitué un terreau sociologique aux antipodes des récits littéraires de l'enfant malheureux - le Victor Hugo des Misérables, le Jules Vallès de la trilogie Jacques Vingtras, le Charles Dickens d'Olivier Twist, l'Hector Malot de Sans famille !

Ces paysans n'ont rien à voir avec les caricatures effectuées par Sartre, l'homme des villes bien né dans une famille riche vivant dans les beaux quartiers (17) : comme de bien entendu, cette famille bonne, généreuse, accueillante, accommodante avec cet enfant difficile - voleur, menteur, etc. – est associée par Sartre aux pires maux : « Travail, famille, patrie, honnêteté, propriété (18). » Toute biographie honnête sait que cette famille d'accueil lui a réservé le meilleur sort qui fut pour un enfant abandonné.

La question que Sartre eût dû se poser pour réussir sa psychanalyse existentielle est : pour quelles raisons Jean Genet a-t-il placé sa vie sous le signe de l'ingratitude? Qu'est-ce qui conduit cet enfant à qui la vie donne une seconde chance

à vomir sur ceux qui lui offrent cette possibilité de réparation? Quel étrange choix originel que d'opter pour le Mal quand on a toutes les raisons de préférer le Bien puisqu'on y est éduqué depuis des années ? Pourquoi faire payer aux innocents la faute des deux géniteurs: un père inconséquent, une mère abandonnante?

Par une étrange logique qui veut que, en dépit de toute rationalité, on fasse payer aux autres le bien qu'ils nous ont fait pour n'avoir pas à honorer la dette infinie qu'est toute reconnaissance ! La loyauté attache comme un vassal éthique au suzerain auquel on doit sa vie sauvée. La déloyauté est aveu d'un refus de la dette existentielle, c'est le premier pas effectué dans l'univers du Mal.

Genet ne se choisit pas voleur parce qu'il aurait été surpris comme tel par autrui (19) et que, paradoxalement, il serait condamné à vouloir ce qui a déjà été voulu par un tiers obligatoirement coupable, ici la famille d'accueil, mais parce qu'il refuse une dette trop lourde à porter par un être débile - au sens dynamique du terme. Genet n'est pas un héros de la rébellion mais une victime de son ressentiment.

Il est l'incarnation même du ressentiment et le propre de l'antisémite est qu'il incarne l'idéal-type de l'homme du ressentiment: il hait ce que l'autre est par ce qu'il est supposé avoir, ce qui dit l'être dans un monde par-delà le capitalisme parce que cette chose se trouve exprimée de façon éthologique. Genet est un serpent qui mord le sein qui l'a nourri.

Car Genet, placé à 7 mois dans une famille d'accueil qui le choie, se trouve déplacé onze ans plus tard dans une autre famille après la mort de sa mère nourricière. Il n'est pas soumis au régime habituel qui l'aurait plus probablement destiné au placement comme ouvrier agricole : on lui a trouvé un parrain issu de la bonne bourgeoisie parisienne, un coutelier-orfèvre, secrétaire général d'un syndicat professionnel et vice-président de la Chambre syndicale patronale de la coutellerie.

Sartre ne fait cas que de paysans obsédés par l'argent, la terre et la propriété ! Jean Genet est alors totalement assimilé dans cette famille (20).

Dans cette nouvelle famille d'accueil, Genet ne fait rien; il dispose d'excellentes conditions de travail pour mener à bien le meilleur parcours scolaire possible, il obtient d'ailleurs son certificat d'études avec une mention bien, il lit beaucoup, on le laisse faire.

Sa souffrance? Non pas tant la méchanceté d'une famille d'accueil paysanne, donc pétainiste, mais le fait d'être surnuméraire : c'est un enfant abandonné. C'est ici le projet originaire de Genet, plus que cette histoire de surprise dans la cuisine: avoir été abandonné par père et mère, donc n'avoir pas été désiré, voulu, aimé dans le fait même de sa pure présence au monde, voilà l'invivable torture.

Cet enfant renfermé, solitaire, intelligent, cultivé, doux, inoffensif, ce jeune garçon qui n'est pas bagarreur est un être en trop. Il fugue, probablement pour fuir le caïdat qui ne manque pas de s'imposer dans les orphelinats. Il entame une vie d'errance, de fuite, il ne tient nulle part, il part tout le temps.

Il s'engage dans l'armée, il vole, il voyage sans billets de train, ce qui lui vaut la prison : il n'a jamais fait couler le sang. C'est un criminel de papier. Il vit dans des hôtels. Et il a décidé d'épouser le Mal jusqu'à la nausée. Voilà pourquoi il fera l'éloge de Hitler, des nazis, du nazisme, de la Gestapo, de la Milice, des Juifs, des Palestiniens antisionistes et qu'il épousera toutes les causes susceptibles de mettre à terre le monde occidental blanc, catholique, qu'il rend responsable du geste de ses deux parents. Plus tard, beaucoup plus tard, des chercheurs découvriront le nom de ce géniteur qui l'a abandonné: il s'appelait Blanc - Frédéric Blanc (21) !

On comprend que l'antisémitisme et la défense de la cause palestinienne par la voie armée lui aient permis d'effectuer une variation supplémentaire sur le thème du Mal.
Première variation : l'Occupation, le nazisme, la Gestapo, la Milice, la Solution finale, les Juifs. Jean Genet, qui passe pour un homme de gauche, a célébré le national-socialisme dans l'esprit d'un fascisme de gauche (22) qui fut celui de nombreux intellectuels français.

Commençons par le commencement : dans un entretien qu'il donne à un journaliste allemand en 1975 - en 1975: « En lisant votre œuvre, on découvre une grande admiration pour la belle brutalité, pour la brutalité élégante [...]. Et cette admiration qui m'a tellement ahuri, cette admiration de l'assassin, de Hitler, des camps de concentration, s'est vidée ? » Réponse de Genet : « Oui et non. » On pourrait s'arrêter là ! Mais non, continuons :
Quand il interroge la Shoah, Genet souhaite rappeler que lui aussi a vécu ce genre de choses... parce qu'il a connu la violence carcérale de maisons de redressement qu'il assimile aux camps nazis. Il met en relation le fait qu'il ait été placé à l'assistance publique et sa haine viscérale de la France donc son amour de tous ceux qui haïssent la France. La débâcle peut ainsi être un moment de joie et Hitler la cause occasionnelle de cette joie. Genet dit clairement que Hitler l'a vengé ! « La société française en a pris un coup et je ne pouvais qu'aimer celui qui avait fait prendre un sérieux coup à la société française. » Hitler qui a humilié la France a donc réjoui Genet.
L'écrivain continue :
« Je ne pouvais me retrouver que dans les opprimés de couleur et dans les opprimés révoltés contre le Blanc. Je suis peut-être un Noir qui a les couleurs blanche ou rose, mais un Noir (23). »
Pour le dire plus simplement, plus directement, en d'autres mots, les miens en l'occurrence : « *J'ai été abandonné à l'assistance publique, c'est donc bien normal que j'aie aimé Adolf Hitler qui a envahi la France blanche... Hitler m'a vengé de mon humiliation.* » On reste stupéfait par le caractère primitif d'une pareille insanité ! Six millions de Juifs morts dans les chambres à gaz, c'est une bonne chose parce que cela le venge de son enfance malheureuse - dont on vient de voir qu'elle ne l'a pas été tant que ça !

Déjà en 1948, dans un texte intitulé L'Enfant criminel, il utilisait la même logique qui consiste à rabattre tous les malheurs du monde sur sa petite personne, sa petite enfance, son petit ego, son petit narcissisme.

Genet met en relation les cadavres, les ongles arrachés, les peaux transformées en abat-jour, les « fours crématoires » et les bagnes d'enfants dans lesquels il a séjourné. Les gardiens de ces institutions sont assimilés aux gardiens des camps de concentration. Ce sont de semblables tortionnaires. De 1948 à 1975, Jean Genet n'aura donc pas varié : en détruisant six millions de Juifs, les nazis ont vengé Jean Genet de l'offense qui lui fut faite d'un séjour dans un établissement pénitentiaire pour une série de vols avérés.
Et il se réjouit donc de la débâcle, de l'Occupation, de la Gestapo, de la Milice, du national-socialisme, de la persécution des Juifs et, in fine, de la Shoah dont il pense qu'elle est moins importante que les brimades qui lui furent infligées à Mettray. Combien de millions de morts à Mettray, d'ailleurs ? Pas un seul, bien sûr, évidemment.
Cet homme qui compare Hitler à Apollon, qui aime l'affût des canons parce qu'ils lui font penser à des phallus, qui jouit des beaux tankistes « boches » - c'est son épithète -, qui aime la Gestapo française parce qu'elle pénètre la France avec brutalité et sans Vaseline, qui aime les corps musclés des jeunes qui défilent dans les manifestations nazies en Allemagne, qui célèbre « les bataillons de guerriers blonds qui nous enculèrent le 14 juin 1940 posément », qui avoue jouir du rire des pilotes de Stuka quand ils bombardent les villes françaises (24), cet homme-là, donc, est devenu une icône de la gauche !
Je n'entrerai pas dans le détail de ce qui pourrait me permettre de dire: rien que de très normal (25)!

Avant guerre, Genet qui est fasciné par le Crime avec une majuscule, déserte de l'armée où il s'était engagé, voyage avec de faux papiers, est arrêté pour vagabondage, effectue des séjours en prison, sort, repart, recommence: en septembre 1937, il vole des mouchoirs à la Samaritaine ; en octobre 1938, il vole quatre bouteilles d'apéritif dans un bar; en mai-juin 1940, il voyage en train avec de faux titres de transport; en octobre-décembre de la même année, il vole des coupons d'étoffes; en 1940, il vole des livres à la librairie Gibert à Paris; en décembre 1941, il vole un coupon de soie, s'enfuit dans la rue, se fait rattraper par un libraire à vélo à qui il avait volé une édition de *À la recherche du temps perdu* ; en mars 1942, il est bouquiniste sur les quais de Paris et revend des livres volés ; en avril de la même année, il vole des livres à la librairie Stock à Paris ; en mars 1943, par l'entremise de Cocteau qui partage ses goûts sexuels, il publie quelques textes, ce qui lui suffit pour figurer dans un article de son ami Jean Turlais dont le titre est « *Introduction à l'histoire de la littérature fasciste* », avec pour sous-titre : « D'Homère à Jean Genet ». Il ne s'y oppose bien sûr pas!
Turlais est un maurrassien, donc un antisémite, qui envisage de s'engager dans la

Milice le jour même du débarquement en Normandie ! Convenons que ça n'est pas le trajet de Gilles de Rais ou de son contemporain Maurice Sachs - deux ordures haut de gamme. En mai 1943, de nouveau : vol de livres. Idem quelques jours plus tard. Des vols de mouchoirs, de bouteilles d'alcool, de livres, de tissu, des voyages en train sans billet - c'est le degré zéro du Mal !
C'est cet homme qui écrit Pompes funèbres, un ouvrage dans lequel on trouve des éloges des SS, de Hitler, de la Milice et de leurs tueries. Le texte est rédigé en septembre 1944 – soit quatre mois après le débarquement, tout de même... -, il est publié anonymement en 1947. Gallimard l'éditera en 1953, l'année qui suit le pavé de Sartre sur lui.

Ces récidives de vol, ces séjours en prison pour ces petits motifs, mais cette accumulation de condamnations, une douzaine, lui font risquer la réclusion dans un camp nazi avec le triangle vert des droit commun. Pour l'heure, il est dans un camp de Paris géré par la Milice. Ses amis, mais aussi et surtout Cocteau, tous personnages qui évoluent dans le Paris occupé par les nazis comme des poissons dans l'eau, lui obtiennent de n'être pas inquiété.
C'est à Sartre, dont on sait qu'il eut l'Occupation joyeuse, la Libération lyrique et l'épuration philanthropique, que Genet doit sa transfiguration en homme de lettres emblématique de la littérature de gauche - Sartre et Beauvoir sont bien devenus des consciences de la Résistance française ! Tout est dès lors possible...
Tous avaient tant à se reprocher dans le milieu germanopratin à cette époque d'après-guerre qu'il fut facile de se dire résistant, il fallait en même temps blanchir des millions de communistes passés du collaborationnisme du pacte germano-soviétique au résistantialisme après la bataille de Stalingrad !

Ce fut une grande opération mythologique à laquelle le général de Gaulle ne trouva rien à dire, il avait besoin de ce mythe pour gouverner et relever une France gisant par terre. Saint Genet, comédien et martyr permet donc, on l'a vu, de confectionner une mythologie qui transfigure le pédéraste fasciné par le phallus d'acier national-socialiste en victime de la France blanche, catholique et bourgeoise, propriétaire et pétainiste, une icône, donc, du combat révolutionnaire contre le capital!
Genet s'est laissé faire, bien sûr, il avait tout à gagner à cette métamorphose en grand écrivain de gauche.
Il lui fallait donc trouver d'autres causes maléfiques à servir ! Il n'y avait plus de miliciens à qui rouler des patins, de gestapistes à sodomiser, de nazis à socratiser, de vichystes pour se faire irrumer, restaient des livres à voler, ou bien des coupons de tissu, sinon des bouteilles de Ricard ! C'est maigre, pour quelqu'un qui affirme « J'aimerais tuer (26) » et qui ne sait guère aller plus loin que des vols à l'étalage et des voyages en train sans billet.
Vint alors la cause palestinienne qui allait lui offrir, jusqu'à la fin de sa vie, une bonne raison de se donner au Mal et surtout de haïr - les Juifs, bien entendu... Il avait un quart de vin refusé par un gardien de prison à venger, le peuple juif allait

faire l'affaire de son ressentiment que le succès littéraire ne parvint pas à étancher. Jacques Derrida enlève Genet des mains, sinon des pattes ou des griffes, de Sartre. Écrire sur lui est une façon d'écrire sur Sartre, donc contre lui. Derrida, comme Deleuze et Guattari, Barthes et Foucault, Bourdieu et Lacan, aspirent au magistère d'un Sartre en bout de course intellectuelle.
Le structuralisme est une machine de guerre lancée contre la forteresse sartrienne, puissante depuis l'après-guerre.

Quand paraît *Glas* en 1974, Sartre vient de sortir *L'Idiot de la famille*, trois volumes inachevés pour tenter de saisir, sur le principe de la psychanalyse existentielle, le processus de construction d'une subjectivité nommée Gustave Flaubert. Le livre ne décolle pas, il montre un Sartre englué. Mai 68 l'a tué; les structuralistes s'acharnent sur son cadavre.

Glas propose de penser Genet bien autrement que sur le principe de la psychanalyse existentielle de Sartre. C'est un livre explosé avec d'interminables phrases en anglais, une inclusion de la signature autographe de Genet, le collage d'un texte médiéval écrit en lettres gothiques, des copiés-collés d'étymologie, et nombre de variations souvent obscures sur des thèmes : la toison, le genêt, le cheval, « faire chier », la fleur, l'étamine, l'érection, la cravate, «le phallus de la vierge », le travail de deuil, le seing, le funambule, la bague, la décapitation, la castration, la Vaseline, l'accent circonflexe, la navette.

Or, quand Derrida publie ce texte, Genet est déjà allé plusieurs fois en Palestine ; il rencontre Yasser Arafat quatre ans plus tôt, le 20 octobre 1970; en septembre 1972, il rédige un long article accompagné de photographies intitulé « Les Palestiniens » publié dans une revue arabe (27) ; il commence à rédiger Un captif amoureux qui paraîtra quatorze ans plus tard; il est arrêté en Jordanie où on le prend pour un agitateur, il est renvoyé en France.
On ne trouve aucune trace de tout cela dans le texte que Derrida lui consacre. Juste quelques lignes « *Il m'a fait savoir hier qu'il était à Beyrouth, chez les Palestiniens en guerre, les exclus encerclés. Je sais que ce qui m'intéresse a toujours (son) lieu là-bas, mais comment le montrer* (28) ? »

C'est, comme toujours avec Derrida, obscur, cabalistique, hermétique, énigmatique, incompréhensible: les Palestiniens semblent être « les exclus encerclés » ; mais on ne saura pas ce qui l'intéresse ni quel est le lieu de ce qui l'intéresse. Quand on écrit, pourquoi devrait-on sortir de l'ambiguïté pour clairement communiquer ? Ça n'est pas le projet derridien. Et à la question : « comment le montrer ? », c'est le travail du philosophe non pas de poser la question mais de lui apporter une réponse.
Quant aux textes dans lesquels Genet manifeste sa dilection pour Hitler, son goût du nazisme, sa passion pour la Milice, sa libido excitée par la Gestapo, il n'en est nulle part question dans Glas (29)...

Ce silence de Jacques Derrida peut s'interroger et l'on est légitimes à se demander pour quelles étranges raisons ce philosophe, qui a passé tant de temps à

penser sa judéité, n'a rien trouvé à dire ou à redire au tropisme antisémite et fasciste de cet homme qui, avec Hegel, constitue son sujet d'étude.
Car le Genet de la défense de la cause palestinienne est antisémite.
Un captif amoureux est un récit lourd, pesant, un pensum sans intérêt qui, s'il n'avait été écrit par Genet, n'aurait retenu l'attention d'aucun éditeur.
Le livre commence de façon lyrique, il se poursuit comme un carnet d'esthète qui regarde les combattants de la cause palestinienne à la façon dont Paul Morand regarde Venise : en dandy.

Il est fasciné par ce mélange de sexe et de sang, de plaisir et de mort, de kalachnikovs et de thé dans les bouilloires, de chants traditionnels et de jeux autour du feu de camp, il bave devant le beau corps d'un jeune homme, il est envoûté par la fraternité virile des combattants qui se préparent à aller au combat et se rasent, se lavent, s'épilent le sexe pour se préparer à mourir et arriver parfumés auprès d'Allah.

Il faut grappiller les informations dans de longs tunnels où l'auteur se regarde écrire et se regarde se regardant écrire : les Palestiniens sont des résistants, bien sûr ; ils s'opposent à des occupants, juifs, évidemment ; ces colons sont les amis des États-Unis qui les soutiennent, assurément ; l'islam est une religion de tolérance, de paix et d'amour, sans conteste.

Voilà probablement pour quelles raisons l'entraînement des enfants palestiniens que les adultes destinent à la mort, les « lionceaux », est beau comme un conte de fées et voilà pourquoi, aussi, Genet trouve magnifique qu'une jeune fille vierge de 16 ans soit envoyée à la mort pour la cause, même remarque avec une vieille femme de 80 ans qui se fait exploser (30). Jamais un mot sur les victimes de cette jeune fille et de cette vieille dame.

Voilà aussi possiblement pourquoi cette histoire rapportée avec délectation dans les premières pages de *Un captif amoureux* : « *En 1971, le Premier ministre de Hussein, Wasfi Tall, fut tué – égorgé au Caire je crois par un Palestinien, qui trempa ses mains dans son sang et le but. »*
Ce qui fait jouir Jean Genet, qui peut alors écrire : « *Les terroristes d'aujourd'hui et de qui je parle exposent volontairement leurs corps, la différence est là* (31). »
Qu'ils exposent également le corps de Juifs juste coupables d'être Juifs n'est pas le sujet.
Genet prend un soin particulier à raconter la toilette mortuaire des combattants qui partent mener une action terroriste. Il détaille ce «lavage-récurage (32) » du corps jusque dans le détail des ongles de pied et de main coupés soigneusement avec des ciseaux. Lavage, essuyage, nettoyage, récurage - on aura compris que les Palestiniens sont propres, lavés, et sont en odeur de sainteté musulmane.

Cette propreté du fedayin est à mettre en relation avec un autre portrait, celui d'un homme que tout le monde prend pour un fou et qui parle arabe avec un accent palestinien. Il est loufoque, les gens et les enfants se moquent de lui, comme Diogène, il braque sa lanterne sur le visage des gens, la nuit, il chante des chansons incompréhensibles. Lisons la suite:

« *Personne ne l'a approché de très près, car il puait de partout : des pieds, de la bouche - effroyablement - des mains, du cul, du sexe. [...] Il mendiait, et quand il jurait il disait beaucoup de mal des Israéliens. Le 15 septembre 1982, au petit matin, les chars israéliens étaient dans Beyrouth-Ouest. [...] Les Beyrouthins virent dans le premier char, le Fou. Cette fois il avait le visage dur. Il ne chantait pas. Il portait l'uniforme de colonel de l'armée israélienne. Je ne sais rien de plus sur lui, mais je suis sûr que sa mauvaise odeur était une ruse, une belle trouvaille, afin que personne ne s'approchât soudainement de lui* (33). »

On aura compris que le Juif pue, c'est un lieu commun de l'antisémitisme deux fois millénaire (34) alors que le Palestinien est exceptionnellement propre.

Genet en vient à la question palestinienne et écrit ceci : « *Imposant au monde entier la morale et ses mythes [sic], Israël se confondait avec le pouvoir. Il était le pouvoir* » avant de célébrer le fedayin assimilé au résistant. Il n'échappe à personne que parler des «mythes d'Israël » installe clairement l'auteur de la formule aux côtés des négationnistes.

Et puis ceci : « *L'État d'Israël au Moyen-Orient est un bleu, une ecchymose qui s'éternise sur l'épaule musulmane* (35). » Une ecchymose, c'est-à-dire un sang noir appelé à disparaître.

C'est dans le même style ampoulé et énigmatique, sentencieux et obscur, que Jean Genet entretient dans ce même livre d'Adolf Hitler:

« *Sous sa cagoule un lépreux est déjà en fuite devant le Cid. De la même façon, par courtoisie, un mort s'efface devant Antigone, le blessé devant son sauveur, le désespéré devant le maître nageur, le chien-loup devant Hitler, que dis-je, devant la main ou le seul auriculaire de Hitler qui frôla le poil de la bête mais où s'est effacée la bête quand seule demeure la caresse éternellement visible, c'est-à-dire, presque sans soutien, la grandeur d'âme, la preuve grâce à laquelle cette grandeur d'âme sera toujours vivante.* » Et plus loin: « *Hitler est sauf d'avoir brûlé ou fait brûler des Juifs et caressé un berger allemand. J'ai tout oublié de ce mendiant de ce matin sauf deux dirhams et que vient faire ici un berger allemand mordant les mollets d'un pâtre grec ? Évidemment sous mon récit un autre pousse et voudrait venir au monde(36).* »

Faut-il comprendre que Hitler est sauvé parce qu'il a caressé son chien-loup, ce qui effacerait la Shoah ? À entretenir ainsi le flou, Genet crée ici un loup - un loup antisémite.

Trois ans avant sa mort, en 1983, Jack Lang décerne le Grand prix national des lettres à Jean Genet. L'homme qui écrivait dans Pompes funèbres : « *On me dit que l'officier allemand qui commanda le carnage d'Oradour avait un visage assez doux, plutôt sympathique. Il a fait ce qu'il a pu - beaucoup - pour la poésie. Il a bien mérité d'elle. Mes morts rarement osent exprimer ma cruauté. J'aime et respecte cet officier* (37) », cet homme, donc, avait en effet bien mérité de la gauche

culturelle (38).

La déléguée générale de la Palestine en France pendant des années qui fut aussi ambassadrice de la Palestine auprès de l'Union européenne et de nombreux pays, Leïla Shahid – elle est également la petite-nièce du grand mufti de Jérusalem qui appelait les Palestiniens à collaborer avec Hitler -, rapporte que, sur le cercueil dans lequel il effectuait son dernier voyage vers le Maroc où il est enterré, une étiquette signalait : « Jean Genet. Travailleur immigré (39). »

Dernier mensonge, ultime imposture...

---

1. Pour ne prendre qu'un seul exemple de ce libertinage féodal, lire, de Bianca Lamblin, l'élève de 17 ans que Beauvoir met dans son lit avant de la glisser dans celui de Sartre, les Mémoires d'une jeune fille dérangée, éditions Balland, 1993. La dernière phrase de ce livre est : « Sartre et Simone de Beauvoir ne m'ont fait, finalement, que du mal », p. 207. Elle est nommée Louise Védrine dans leurs correspondances.
2. Sartre se trompe et écrit sept ans au lieu de sept mois, ce qui effondre grandement sa thèse ! Jean-Paul Sartre, Saint Genet, comédien et martyr, éditions Gallimard, 1952, p. 13 : «< Genet a sept ans. » Genet naît le 19 décembre 1910, il est abandonné le 28 mars 1911, l'abandon légal est daté du 28 juillet 1911. Dans Jean Genet, « Chronologie », Romans et Poèmes, coll. « La Pléiade », 2021, p. 31.
3. Je mets en italique ce que j'avais alors souligné...
4. Jean-Paul Sartre, Saint Genet, comédien et martyr, op. cit., p. 63. J'avais alors écrit une centaine de pages sur l'existentialisme et la psychanalyse existentielle sous forme de lettres envoyées à ma chérie du moment. Il y a quelques années, alors qu'elle m'avait remis le carton à chaussures qui les contenait, j'ai tout jeté au feu. Il y avait probablement un essai d'explication de ce point d'interrogation!
5. Première occurrence, ibid., p. 12, quatre pages après la première ligne de ce livre. 6. Edmund White, Jean Genet, éditions Gallimard, 1993, p. 382.
7. Tahar Ben Jelloun, Jean Genet, menteur sublime, éditions Gallimard, 2010, p. 197. Mais aussi ceci, en préambule à la question palestinienne à venir : « Quand Sartre et sa bonne femme de Beauvoir sont rentrés du Proche-Orient, juste avant la guerre des Six Jours en juin 1967, son ami Claude Lanzmann l'a menacé de se jeter par la fenêtre s'il prenait position pour les Palestiniens et les Arabes. Alors, ton Sartre, il n'est pas si courageux que ça ! et puis la Beauvoir, tu sais ce qu'elle pense des Arabes ? Elle ne les aime pas. Elle a écrit un article dans Le Monde sur la Syrie, qui pue le racisme anti-arabe. C'est normal, elle a les pieds plats, aussi plats que son cerveau. » Plus loin: « Edward Said, lors

d'un entretien à Beyrouth en 1972, avait essayé de parler avec Genet de l'engagement de Sartre aux côtés des Palestiniens. Voici ce qu'il lui répondit : "Sartre est un peu poltron, il craint que ses amis à Paris ne l'accusent d'antisémitisme s'il disait quoi que ce soit pour soutenir les droits des Palestiniens" », p. 113.
8. Ceci de Tahar Ben Jelloun: « Genet nourrissait une antipathie manifeste à l'égard de Simone de Beauvoir et de Claude Lanzmann. Genet considérait qu'ils empêchaient Sartre d'ouvrir les yeux sur le conflit palestinien. Il me disait même qu'ils lui faisaient du chantage. Je n'ai jamais réussi à vérifier ses affirmations, mais connaissant Lanzmann, il est évident que sa passion pour la Shoah [sic] n'a d'équivalent que son rejet, voire sa haine, des Palestiniens et par extension des Arabes et musulmans. Mais il n'est pas le seul dans la France d'aujourd'hui », c'est-à-dire celle de 2010, ibid., p. 129.
9. Georges Bataille, La Littérature et le Mal, éditions Gallimard, 1957, p. 127.
10. Ibid., p. 134.
11. On comprend que Georges Bataille, bibliothécaire cravaté et gominé le jour, puisse, la nuit, chercher à communier dans le mal. Par exemple, se masturber sur le corps de sa mère morte ou projeter de sacrifier un être humain, avant d'y renoncer, non pas faute d'avoir trouvé la victime, il y eut une volontaire à cela, mais par un reste d'humanité. Voir, pour la masturbation sur Le cadavre de sa mère le 15 janvier 1930, Michel Surya, Georges Bataille. La Mort à l'œuvre, éditions Séguier, 1987, p. 160. L'épisode onaniste n'est pas rapporté dans la chronologie de la Pléiade Georges Bataille, Romans et Récits, éditions Gallimard, 2004, au jour en question, p. CIIL. Pour le sacrifice, avec Colette Peignot comme volontaire, voir Georges Bataille, Lettres à Roger Caillois, éditions Folle Avoine, 1992, p. 59, note 4 : « La victime était trouvée, c'est le sacrificateur qui a fait défaut.… Bataille m'en proposa le rôle », écrit Caillois. Ces adorateurs du mal connaissaient quelques limites. Ainsi envisageaient-ils d'obtenir de la victime «un certificat destiné à la justice et innocentant d'avance le meurtrier », dans Odile Felgine, Roger Caillois. éditions Stock. 1994, p. 140. 12. Pour se rendre compte de la nature de ce bibelot aboli d'inanité sonore, voici le prière d'insérer de Glas, censé expliquer brièvement (1) ce que l'auteur s'est proposé dans ce livre : « D'abord : deux colonnes. Tronquées, par le haut et par le bas, taillées aussi dans leur flanc : incises, tatouages, incrustations. Une première lecture peut faire comme si deux textes dressés, l'un contre l'autre ou l'un sans l'autre, entre eux ne communiquaient pas. Et d'une certaine façon délibérée, cela reste vrai, quant au prétexte, à l'objet, à la langue, au style, au rythme, à la loi. Une dialectique d'un côté, une galactique de l'autre, hétérogènes et cependant indiscernables dans leurs effets, parfois jusqu'à l'hallucination. Entre les deux, le battant d'un autre texte, on dirait d'une autre "logique" : aux sunoms d'obséquence, de penêtre, de stricture, de serrure, d'anthérection, de mors, ete. Pour qui tient à la signature, au corpus et au propre, déclarons que, mettant en jeu, en pièces plutôt, mon nom, mon corps et mon seing, j'élabore d'un même coup, en toutes lettres, ceux du dénommé Hegel dans une colonne, ceux du dénommé Genet dans l'autre. On verra pourquoi, chance et nécessité, ces deux-là. La chose,

donc, s'élève, se détaille et détache selon deux tours, et l'accélération incessante d'un tour-à-tour. Dans leur double solitude, les colosses échangent une infinité de clins, par exemple d'œil, se doublent à l'envi, se pénètrent, collent et décollent, passant l'un dans l'autre, entre l'un et dans l'autre. Chaque colonne figure ici un colosse (colossos), nom donné au double du mort, au substitut de son érection. Plus qu'un, avant tout. L'écriture colossale déjoue tout autrement les calculs du deuil. Elle surprend et déraisonne l'économie de la mort dans tous ses retentissements. Glas en décomposition (son ou sa) double bande, bande contre bande, c'est d'abord l'analyse du mot glas dans les virtualités retorses et retranchées de son “sens” (portées, volées de toutes les cloches, la sépulture, la pompe funèbre, le legs, le testament, le contrat, la signature, le nom propre, le prénom, le sumom, la classification et la lutte des classes, le travail du deuil dans les rapports de production, le fétichisme, le travestissement, la toilette du mort, l'incorporation, l'introjection du cadavre, l'idéalisation, la sublimation, la relève, le rejet, le reste, etc.) et de son “signifiant” (vol et déportation de toutes les formes sonores et graphiques, musicales et rythmiques, chorégraphique de Glas dans ses lettres et fécondations polyglottiques). Mais cette opposition (Sé/Sa), comme toutes les oppositions du reste, la sexuelle en particulier, par chance régulière se compromet, chaque terme en deux divisé s'agglutinant à l'autre. Un effet de glue (colle, glue, crachat, sperme, chrême, onguent, etc.) forme le conglomérat sans identité de ce cérémonial. Il rejoue la mimesis et l'arbitraire de la signature dans un accouplement déchaîné (toc/seing/lait), ivre comme un sonneur à sa corde pendu. Que reste-t-il du savoir absolu ? de l'histoire, de la philosophie, de l'économie politique, de la psychanalyse, de la sémiotique, de la linguistique, de la poétique ? du travail, de la langue, de la sexualité, de la famille, de la religion, de l'État, etc. ? Que reste-t-il, à détailler, du reste ? Pourquoi ces questions en forme de colosses et de leurs phalliques ? Pourquoi exulter dans la thanatopraxie ? De quoi jouir à célébrer, moi, ici, maintenant, à telle heure, le baptême ou la circoncision, le mariage ou la mort, du père et de la mère, celui de Hegel, celle de Genet ? Reste à savoir — ce qu'on n'a pas pu penser : le détailler d'un coup ». Qui peut être contre ? Sûrement pas Genet. J'ai donné une trentaine de livres aux éditions Galilée qui ont publié cette œuvre. Michel Delorme, le patron de la maison, à qui je disais n'avoir rien compris de ce livre qui, entre autres coquetteries d'auteur, commence au beau milieu d'une phrase et se termine sur une phrase inachevée, m'a répondu que lui aussi n'avait rien compris, mais qu'on le comprendrait dans un siècle. On peut aussi imaginer qu'on en rira et peut-être même avant un siècle. 13. Tahar Ben Jelloun, Jean Genet, menteur sublime, op. cit. p. 130-132. 14. Ibid, p. 131 : « Ce fat moi qui lui appris que des universitaires cherchaient à faire de Genet un tisémite. Derrida se mit en colère et me dit que lui-même était considéré par certains sionistes comme un “traître” et un “mauvais Juif” du fait qu'il n'était pas d'accord avec la politique israélienne ». À mettre en relation avec le fait que, pour Genet, le seul bon Juif est celui qui trahit la cause des Juifs, p. 67. 15. Ibid. p. 178 16. Deux volumes de la Pléiade, Théâtre complet en 2002, Romans et Poèmes en 2021. sans toutefois Un captif amoureux, qui paraît en

1986 chez Gallimard — pour quelles raisons ? Une exposition à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), « Les valises de Jean Genet. Rompre, disparaître, écrire », dit le sous-titre, éditions de l'IMEC. 2020. L'exposition a bien sûr été présentée à l'Institut du monde arabe en 2023 dans le cadre d'une exposition dédiée à la Palestine. Une autre au MUCEM de Marseille en 2016, etc. Au milieu de ces hagiographies, un travail historique sérieux et documenté : Ivan Jablonka, Les Vérités inavouables de Jean Genet, Éditions du Seuil, 2004. 17. Son père, Jean-Baptiste, est polytechnicien, « sujet brillant, double bachelier et trois fois lauréat au concours général, fils de famille aisée », il est marin ; sa mère, Anne-Marie Schweitzer, cousine d'Albert Schweitzer, est une « jeune fille de bonne famille » qui joue du piano, coud, dessine. Voir Annie Cohen-Solal, Sartre, éditions Gallimard, 1985, p. 17 et p. 39. Veuve, la mère de Sartre se remarie, Sartre aura du mal avec ce beau-père qui lui vole sa mère. c'est le projet originaire sartrien : faire payer le bourgeois qui lui ôte sa mère ! Mais cette pièce rapportée a le bon goût de mourir elle aussi à son tour et de laisser le fils à sa mère ! Ce beau- père était polytechnicien et directeur d'usine. Lisons Danièle Sallenave, Castor de guerre : « Sartre pense de façon neuve, mais vit de façon traditionnelle. Un exemple. La mère et le beau-père de Sartre vivaient au 23, avenue de Lamballe, au pied de la colline de Passy, non loin de la maison de Balzac. Au printemps de 1945, quand Sartre revient de son premier voyage aux États-Unis, sa mère lui apprend le décès de son beau-père, mort le 21 janvier 1945. Ils achètent ensemble un appartement au 42, rue Bonaparte, où il vivra avec elle jusque dans les années 60 [sic], menant une vie confortablement bourgeoise entre son piano et ses livres », p. 289. Elle meurt le 30 janvier 1969, Sallenave aurait pu avoir l'honnêteté d'écrire que Sartre a vécu avec elle jusqu'à sa mort et que c'est après son décès seulement qu'il a déménagé rue Edgar-Quinet (voir Annie Cohen-Solal, Sartre, op. ci. p.621). 18. Annie Cohen-Solal, Sartre, op. ci., p. 14. 19. Jean-Paul Sartre, Saint Genet, comédien et martyr, op. cit. p. 26 : « L'enfant jouait dans la cuisine : ila remarqué tout à coup sa solitude et l'angoisse l'a pris, comme d'habitude. Alors il s'est “absenté” ; il s'est abîmé dans une sorte d'extase. À présent il n'y a plus personne dans la pièce : une conscience abandonnée reflète des ustensiles. Voici qu'un tiroir s'ouvre; une petite main s'avance...

Pris la main dans le sac : quelqu'un est entré qui le regarde. Sous ce regard l'enfant revient à lui. Il n'était encore personne, il devient tout à coup Jean Genet. Il se sent aveuglant, assourdissant: il est un phare, une sonnette d'alarme qui n'en finit pas de carillonner. Qui est Jean Genet ? Dans un moment tout le village le saura... Seul, l'enfant l'ignore ; il continue dans sa peur et la honte son tintamarre de réveille-matin. [...] Une voix déclare publiquement: "tu es un voleur". Il a 10 ans. Cela s'est passé ainsi ou autrement [sic !]. Selon toute vraisemblance [sic] il y a eu des fautes, des châtiments, des serments solennels et des rechutes. Peu importe [sic] : ce qui compte, c'est que Genet a vécu et ne cesse de revivre cette période de sa vie comme si elle n'avait duré qu'un instant. » D'un point de vue épistémologique, on appréciera: que les choses se passent ainsi, mais il n'est pas grave qu'elles se passent autrement pour valider

la démonstration ; que la vérité est affaire de vraisemblance plus que... de vérité ; et qu'il importe peu que les choses se soient passées à l'inverse de ce que prétend le philosophe, puisque Sartre est Dieu et que sa parole est performative.
20. Ivan Jablonka, Les Vérités inavouables de Jean Genet, op. cit., p. 44: selon Jean Cortet, le camarade de classe, « Genet était très choyé par sa mère, qui le laissait faire ce qu'il voulait à la maison. [...] Marie-Louise Robert, qui a vécu huit ans dans la maison des Régnier, affirme à son tour que Mme Régnier "adorait son Jean" (elle disait toujours "mon Jean"). Personne ne devait le toucher, elle le protégeait contre tout le monde ». Marie- Louise Robert de conclure à propos de Genet: « Il a vraiment eu une petite enfance dorée [...]. À la maison, il était comme un petit roi. » Ces témoignages, précise l'historien, concordent avec le sentiment de l'inspecteur qui écrit en 1913, soit deux ans après l'intervention de Genet dans l'agence de Saulieu : « Cette habitude de l'enfant assisté au foyer familial » fait des pupilles « les égaux » des enfants des nourriciers, « jouissant des mêmes attentions, des mêmes soins, de la même affection », p. 45.
21. Jean Genet, Romans et Poèmes, op. cit., p. XXXI. Tahar Ben Jelloun, Jean Genet, menteur sublime, op. cit., p. 180, écrit fautivement « Jean Blanc » - gens blancs, écrirait un lacanien. Sartre en eût fait un second volume de 1 000 pages avec un chapitre, peut-être, sur le lapsus de Tahar Ben Jelloun. 22. Ivan Jablonka, Les Vérités inavouables de Jean Genet, op. cit., p. 222-227, « Un fascisme de gauche ? ».
23. Jean Genet, L'Ennemi déclaré. Textes et entretiens, éditions Gallimard, 1991, p. 149.
24. Ivan Jablonka, Les Vérités inavouables de Jean Genet, op. cit., p. 167.
25. Car le compagnonnage entre la gauche et l'antisémitisme est ancien. Pour en rester au seul XXe siècle : la collaboration-de-droite et la résistance-de-gauche constituent l'avers et le revers d'une même pièce de fausse monnaie ; le pacte germano-soviétique et la politique même de Staline, le « complot des blouses blanches » par exemple, ont montré que la haine des Juifs ne fut pas conjoncturelle mais structurelle dans la Russie soviétique ; nombre de fascistes viennent de la gauche à l'évidence, le national-socialisme ne refuse pas l'épithète socialiste. Mussolini vient du socialisme anarchiste, Laval est issu de la SFIO, les deux fascistes français Marcel Déat (SFIO) et Jacques Doriot (PCF) aussi ; quant au négationniste Roger Garaudy, il fut membre du Comité central du Parti communiste français pendant des décennies avant de se convertir à l'islam et de devenir une vedette dans le monde arabe ; Paul Rassinier lui-même fut socialiste puis communiste, avant de devenir l'un des négationnistes les plus emblématiques de la planète avec Robert Faurisson qui, lui, a donné un temps de l'argent au comité Audin, pour soutenir un communiste engagé aux côtés des nationalistes algériens... Je tiendrai pour quantité négligeable le départ volontaire pour le Service du travail obligatoire pétainiste en Allemagne nazie, dans les usines Messerschmitt, de Georges Marchais pendant deux années, lui qui fut secrétaire général du Parti communiste français de décembre 1972 à janvier 1994; même remarque pour

le passé compagnon de route cagoulard, vichyste, pétainiste et maréchaliste de François Mitterrand élu président de la République française sous étiquette socialiste....
26. Ivan Jablonka, Les Vérités inavouables de Jean Genet, op. cit., p. 148.
27. Jean Genet, L'Ennemi déclaré, op. cit., p. 90. Ce texte date de mai 1971, dit l'appareil critique de ce livre. Celui de la chronologie de la Pléiade dit septembre 1972, voir Théâtre complet, op. cit., p. XCI. La biographie d'Edmund White également, Jean Genet, op. cit., p. 677.
28. Jacques Derrida, Glas, éditions Galilée, 1974, p. 45.
29. S'interrogeant sur la question du mal chez Jean Genet, Ivan Jablonka écrit : « Pour Derrida, Genet a mis en terre son nom propre, la fleur; en pourrissant, la fleur a empoisonné le sol de la vérité ontologique ; et le glas sonne "la fin de la signification, du sens et du signifiant". Cette interprétation n'est pas fausse, mais elle présente l'inconvénient de passer sous silence la sympathie de Genet pour le nazisme et pour la personne de Hitler, qu' Un captif amoureux exonère toujours de l'extermination des Juifs quarante ans plus tard. On peut, si l'on veut, juger que cet aspect de l'œuvre de Genet est mineur, mais qu'on ne dise pas que Genet exalte le mal pour le mal quand il ne fait que s'adonner au vol et à la sodomie. Le XXe siècle européen a connu le mal et l'a parfois célébré, mais celui-ci se commettait dans les centres de mise à mort de la Pologne occupée. En matière de crimes, d'abjection et de renversement des valeurs morales, c'est la criminalité d'État nazie qui gagne haut la main contre les petits délinquants français », Les Vérités inavouables de Jean Genet, op. cit., p. 390-391.
30. Jean Genet, Un captif amoureux, éditions Gallimard, 1986, p. 65.
31. Ibid., p. 21.
32. Ibid., p. 73.
33. Ibid., p. 200.
34. Schopenhauer parle du «< fœtor judaicus », de la «< puanteur juive », dans Fondement de la morale. Il utilise également cette expression pour stigmatiser Spinoza dans Parerga et Paralipomena. Voir Manon Raffard, << Fætor judaicus: antisémitisme et excrémentiel dans le récit français de la seconde moitié du XIXe siècle », dans Marie-Ange Fougère (dir.), L'Excrémentiel au XIXe siècle, Du Lérot éditeur, 2021.
35. Jean Genet, Un captif amoureux, op. cit., p. 199.
36. Ibid., p. 320.
37. Jean Genet, Romans et Poèmes, op. cit., p. 729.
38. « Dès que les résultats du premier tour furent connus, le 5 mai, Genet, accompagné de Paule Thévenin, se présenta au quartier général électoral des socialistes, tour Montparnasse, et proposa ses services à Régis Debray, Roland Dumas et Michel Rocard. Il était prêt, dit-il, à participer de quelque manière que ce fût à la campagne de Mitterrand. Ses interlocuteurs l'engageaient à écrire des articles en faveur de leurs candidats »>, Edmund White, Jean Genet, op. cit., p. 571. Il écrira contre Giscard dans L'Humanité. On est révolutionnaire ou on ne l'est pas !
39. Edmund White, Jean Genet, op. cit., p. 619.

BADIOU RASE AUSCHWITZ

« *Si l'on veut résoudre le problème de la guerre infinie au Moyen- Orient, il faudra arriver - et je sais que c'est quelque chose de difficile - à oublier l'Holocauste.* »

Alain Badiou, *Circonstances, 3*: *Portées du mot « Juif »*

Il semble convenu que les attentats du 11 septembre 2001 ouvrent le XXIe siècle ; j'ajoute pour ma part qu'ils ferment la civilisation occidentale et constituent le moment nihiliste toujours visible lors du passage d'une civilisation à une autre. C'est le temps des barbares, un temps de nettoyage éthique dans lequel l'actuelle grande santé musulmane expérimente sa puissance sans savoir, ruse de la raison, qu'elle travaille à faire place nette à autre chose qu'elle.

Car ce qui s'annonce dans la destruction des tours jumelles n'est pas le califat mondial mais la post-civilisation, le monde qui va vers la vie extraterrestre qui, en termes de millénaire, un ou deux, se révèle la seule chance de survie de l'humanité condamnée à mort par l'orgie démographique planétaire, l'épuisement des ressources de la terre, l'avènement de pandémies, l'inévitable réchauffement dû à la mort annoncée de notre système solaire.

Alain Badiou analyse l'événement non pas sous l'angle de l'affect, ce qui obligerait à des considérations empathiques ou antipathiques, donc morales, mais sous celui de la philosophie. Rusé comme un serpent, le philosophe demande : les attentats du 11-Septembre relèvent-ils du terrorisme? Réponse dire que le 11-Septembre est un acte terroriste, c'est reprendre les éléments de langage des États-Unis et de leurs amis. Or, « *la philosophie n'accepte pas sans examen critique, si communes qu'elles puissent être, les nominations dominantes. Elle sait qu'en général ces nominations sont sous le contrôle des puissances établies et de leur propagande* (1.) »

Donc, le 11 septembre 2001 n'est pas un acte terroriste, contrairement à ce que veulent faire croire les États-Unis qui ont besoin, après les communistes, de se trouver un nouvel ennemi : l'islam. Le 11-Septembre n'a pas eu lieu, seule existe l'islamophobie des Américains. On retrouve peu ou prou le sophisme sartrien : l'islamisme n'existe pas, c'est une création des islamophobes. Disons-le plus précisément l'islamisme des musulmans qui attaquent clairement le grand Satan, et qui revendiquent pourtant nettement cet acte, n'existe pas, seule existe

l'islamophobie sans objet de l'Oncle Sam !

Le terrorisme est le nom utilisé par un État pour stigmatiser ceux qui utilisent la violence contre lui afin de lutter, bien sûr, contre ce qu'ils estiment être sa violence, son illégitimité, son iniquité, son injustice. Terroriste le résistant antinazi selon Pétain, terroriste le militant FLN pour le gouvernement français, terroristes enfin, il fallait bien s'y attendre, « les combattants palestiniens pour l'État d'Israël (2)». Terroriste est une figure formelle de type kantien utilisée pour mener un combat contre ceux qui luttent contre l'impérialisme américain auquel est bien sûr associé Israël.

Ceux qui utilisent le mot terroriste pour qualifier des actes politiques dits de libération constituent « une bête (3)» à trois noms : l'Occident, les sociétés, les démocraties. Et l'on comprend que Badiou n'est pas là pour défendre l'Occident, les sociétés, les démocraties, lui qui, en passant, en profite pour célébrer Robespierre qui active la Terreur, certes, mais en opposant bien connu à la peine de mort - allez comprendre...

Badiou ne va pas chercher bien loin sa critique de la notion d'Occident. N'est-ce pas un mot utilisé par Oswald Spengler dans Le Déclin de l'Occident? C'est donc un mauvais mot en même temps qu'une mauvaise chose, puisque Spengler, qu'on n'est pas obligé d'avoir lu, le ouï-dire de gauche suffit, fait partie des méchants... Le mot qualifie l'impérialisme occidental, point, à la ligne.

À Normale sup, on sait comment régler son compte à un livre de mille pages avec un sophisme troussé à l'aide de quelques paralogismes parfumés de quelques formules.

Et puis le mot n'a-t-il pas servi aussi à des étudiants d'extrême droite qui, dans les années 1970, luttaient pour la défense de l'Occident contre le communisme qui, lui, a causé des millions de morts?... Mais voilà qui ne compte pour rien en face de « la valeur universelle de la révolution chinoise » - plus de cinquante millions de Chinois massacrés pour la seule Révolution culturelle. Encore un peu, l'Occident serait dit terroriste et le terrorisme vertu dans la terreur, terreur dans la vertu vieille scie robespierriste...

Pour la deuxième tête de l'hydre, les sociétés, Badiou estime qu'il s'agit d'un concept vide pour qualifier « un certain état de richesse objective », autrement dit un confort petit-bourgeois, les richesses accumulées par les nantis, des biens dont le philosophe maoïste estime qu'ils supposent la plupart du temps une exploitation de type capitaliste en amont - qu'ils sont donc illégitimes. D'où la Terreur de Robespierre, la grande révolution chinoise du président Mao, et la pensée d'Alain Badiou.

Enfin, troisième tête, les démocraties : ce sont elles que les Américains et leurs alliés opposent aux terroristes pour expliquer qu'elles seraient leurs cibles. On se doute que, pour Badiou, les démocraties ne sont pas démocratiques alors que la Chine du président Mao, elle, l'est - ou la Russie du camarade Lénine, sinon le Cambodge du commissaire politique Pol Pot! Car les utilisateurs de moyens non démocratiques pour détruire les démocraties sont, eux, les véritables démocrates.

Abracadabra !

Badiou examine ensuite l'association du terrorisme à l'islamisme. Il écrit que l'alliance de la politique et de la religion ne gêne habituellement pas les Occidentaux ; par exemple quand il s'agit des catholiques et des syndicalistes polonais désireux de faire tomber un régime communiste honni. De même quand la théocratie musulmane est le fait d'un pays ami des États-Unis, ainsi l'Arabie saoudite. La question n'est donc pas l'islam, mais le pétrole. L'islam n'est pas le problème, car cette religion (de paix, de tolérance et d'amour, bien sûr...) est instrumentalisée par les États-Unis.

Il l'est aussi, écrit Badiou, par l'extrême droite au même titre que « *la petite bourgeoisie intellectuelle, féministe ou sioniste* ». On comprend bien que, sous la plume du philosophe maoïste, l'électeur du Rassemblement national, le lecteur de Simone de Beauvoir ou le défenseur de l'État d'Israël, c'est du pareil au même - tous des islamophobes qui se trompent d'ennemi en ne voyant pas qu'il a bien plutôt pour nom l'*Occident judéo-chrétien sioniste* et, en passant, *féministe*... Voilà pourquoi le terrorisme islamiste n'existe pas.
Sous la plume du philosophe, le 11-Septembre dispose d'un autre nom, c'est « le crime de New York? ». Le recours à l'article « le » est étrange ! Il existe une quantité incroyable de crimes à New York chaque jour que Dieu fait : pourquoi et comment en isoler un qui s'en détacherait de façon significative? Et selon quels critères non visibles puisque non dits ? Et puis changer le signifiant, c'est modifier le signifié. *Le crime de New York* est une formule homicide, car elle tue celle du 11-Septembre et l'efface en tant que telle. Ce négationnisme lexical génère un efficace négationnisme sémantique.

C'est avec ce préambule concernant le talent du philosophe pour les tours de passe-passe sémantiques, un sport dans lequel excellent les normaliens, que je souhaitais aborder l'ouvrage qu'Alain Badiou fait paraître en 2005 sous le titre *Portées du mot « Juif »*, le tome III de ses recueils intitulés *Circonstances*. Car, en regard, les prestidigitations de *Circonstances, I* se révèlent de la petite bière !

Badiou avance sur la question juive, disons-le ainsi, avec la prudence du serpent, il sait que c'est la seule façon de se déplacer dans le magasin de porcelaine. Il endosse le costume du sémioticien, ce qui lui permet de faire disparaître l'uniforme du militant. Il s'agirait moins de s'interroger sur la réalité des Juifs que sur le mot Juif, comme si les deux instances étaient séparées, étanches, voire autonomes, puis indépendantes.
Quelle est la question posée par ce livre ?
Est-ce que « *le mot "Juif" constitue, oui ou non, un signifiant exceptionnel dans le champ général de la discussion intellectuelle publique, exceptionnel au point qu'il serait licite de lui faire jouer le rôle d'un signifiant destinal, voire sacré* (8) ? ».

Débarrassée du vernis universitaire, la question, formulée plus brutalement, est : les Juifs peuvent-ils tout se permettre du fait qu'ils ont connu la Shoah ? Ou

bien doivent-ils rentrer dans le rang, quitter l'historial pour l'histoire, sortir du sacré pour entrer dans l'immanence, et, plus directement encore, cesser d'occuper la Palestine au prétexte qu'ils auraient eu à vivre la Solution finale ?
Badiou refuse d'inscrire le judaïsme dans les trois mille ans de son histoire - on est philosophe platonicien ou pas !
Revendiquer ces racines-là, c'est tourner le dos au progressisme : « Israël est un pays dont la représentation qu'il a de lui-même est encore archaïque ».
Le serpent évite de parler de la Torah, du Talmud, pour mieux installer la question sur le terrain de la laïcité et de la démocratie - comme le marxiste-léniniste croit naïvement que la Palestine doit elle aussi inscrire son combat dans la laïcité et la démocratie ! Qui pourrait bien croire qu'on puisse aborder les guerres de Religion dans la France de Montaigne sans faire état des religions?

Cette opération de bonneteau permet ainsi de vider le judaïsme de sa substance historiale et sacrée, historique et transcendante, sinon transcendantale, grâce à un genre de Shoah sémantique : il suffirait aux Juifs de suivre la voie indiquée par les Israéliens progressistes propalestiniens, c'est-à- dire de renoncer à leur spécificité, pour entrer dans le grand bain universel créolisé où tous les chats sont gris ! En cessant d'être l'État juif et l'État des Juifs, Israël entrerait alors dans l'histoire - mais comme on entre dans une chambre à gaz (10)...

Après ce que Hitler en a fait en les envoyant partout pour les exterminer, le mot Juif est devenu inséparable de l'acte nazi de les nommer ! Variation sur le thème sartrien du Juif créé par l'antisémite (11), le nom Juif aurait été créé par le nazisme, autrement dit, les trois mille ans d'existence du peuple juif comptent pour rien en face de la rhétorique d'Adolf Hitler. Comme si Mein Kampf pouvait abolir Moïse, les Dix Commandements, la Torah, le Talmud, l'État d'Israël et trois mille ans d'existence par un effet de langue !

Et sans transition, or cette collision fait sens, Alain Badiou passe de la Solution finale d'Adolf Hitler à la politique menée par Israël envers les Palestiniens :

> « *J'affirme qu'à mes yeux, la politique de conquête, de liquidation physique des Palestiniens, de massacre de lycéens arabes, de maisons dynamitées, de tortures, que mène aujourd'hui l'État d'Israël (12), est la plus grave menace qui puisse peser sur le nom des Juifs. Ce nom aujourd'hui n'a de sens, dans la continuité même de ce qui en a fait la renaissance sacrée après la Deuxième Guerre mondiale, qu'à se désimpliquer radicalement de l'État d'Israël, et à poser que cet État, dans sa figure actuelle, ne tolère pas, ne mérite d'aucune façon, le nom de juif. Et que si trop et trop d'Israéliens sont organisés par cet État, il faut en conclure qu'Israël est un pays où il y a de moins en moins de Juifs, un pays en voie de dé-judaïsation, un pays antisémite !* »

Israël, pays antisémite, il fallait oser! À quoi il faut ajouter que, selon le philosophe communiste, en laissant leur terre aux Palestiniens, les Juifs seraient vraiment Juifs. Disons-le autrement : un bon Juif est un Juif qui réembarque sur l'Exodus - sinon un

Juif mort...

Badiou propose au Juif rien moins que « de céder sur son essence (13)», autrement dit : disparaître. Car « l'État d'Israël est la forme extérieure, de nature coloniale, qu'a prise la sacralisation du nom des Juifs (14) ». Le philosophe procède à une inversion des valeurs dont les militants antisionistes et antisémites usent sans modération : les Juifs intervertiraient leur rôle avec les Palestiniens! Badiou parle clairement du projet qu'auraient les Juifs : « un génocide des Palestiniens (15) ». Lisons :

> *« Déjà la volonté de les disperser à tout prix, de les chasser toujours plus loin, de les anéantir en toute occasion, de tirer sur leurs enfants, est affichée, menée avec esprit de système. Il se constitue dans le monde - terrible recommencement ! - une diaspora palestinienne. Faudra-t-il que le nom des Juifs devienne égaré au plus loin de son sens historique, ce dont procède, à l'ancienne place ainsi désertée, la nouvelle errance ? Et que "Palestinien" soit le nouveau nom des vrais Juifs (16) ? »*

Par ailleurs, Badiou refuse qu'on puisse parler de mal radical, de mal absolu, pour qualifier la Shoah. Il estime en effet que ce registre éthique, moral, moralisateur relève du religieux, mais pas de la philosophie. Pas question de souscrire à l'indicible, à l'ineffable, à l'inédit, pour qualifier la destruction des Juifs d'Europe. Il ne saurait y avoir d'extraterritorialité ontologique pour qualifier le projet national-socialiste d'exterminer les Juifs.

De sorte que Hitler ne saurait être la mesure du mal absolu. D'autant qu'un étrange paradoxe fait que notre époque est capable de dire en même temps que cet événement est ineffable, inédit, absolu, et de voir des Hitler partout - par exemple avec Saddam Hussein au moment de la guerre en Irak, ou Kadhafi, ou Bachar al-Assad, etc.

Cette idée d'Alain Badiou est d'autant plus faible et fragile qu'il recourt lui-même au nazisme pour stigmatiser la politique israélienne à l'endroit des Palestiniens! Quelques pages plus haut, il inverse les valeurs et fait des Palestiniens d'aujourd'hui l'équivalent des Juifs d'hier, il parle de génocide pour les Juifs persécutés par les nazis, puis pour les Palestiniens persécutés par les Juifs. Il n'y a que de la morale dans ce laïus... Une morale de gauche.

Ailleurs, Badiou défend un État à la fois juif et palestinien, laïc et démocratique. Et il donne le mode d'emploi de cette chimère : « Si l'on veut résoudre le problème de la guerre infinie au Moyen- Orient, il faudra arriver - et je sais que c'est quelque chose de difficile - à oublier l'Holocauste (17) ». Est-ce seulement difficile ? Ne serait-ce pas aussi le comble de l'abjection: raser Auschwitz ? Vraiment ?

Autrement dit, écho toujours à l'abbé Grégoire, si les Juifs renoncent à leur identité, s'ils renoncent à leur terre, s'ils renoncent leur religion, s'ils renoncent à leur histoire, s'ils renoncent à leur essence, s'ils renoncent à l'historial, s'ils

renoncent au sacré, s'ils renoncent à leur passé, y compris à leur passé le plus récent, le plus généalogique, celui de la création de l'État d'Israël : s'ils renoncent à se souvenir de l'Holocauste, alors ils pourront exister, ils seront légitimes à exister seront alors palestiniens.

Le serpent continue sa reptation dans le magasin de porcelaine. Un étrange magasin au demeurant. Car ce livre signé Alain Badiou a pour titre *Circonstances, 3* et pour sous-titre : *Portées du mot « Juif »*, comme on l'a vu. Il est composé de bric et de broc : des articles parus ici ou là, des extraits de l'œuvre même de Badiou, ici une fiction, là un morceau choisi de l'un de ses livres paru en 1997, *Saint Paul*. La fondation de l'universalisme, ailleurs un entretien donné à un journal israélien, l'ensemble tenant sur quatre-vingt-dix petites pages.
Et puis, en annexe, un texte d'une vingtaine de pages, ce qui n'est pas peu proportionnellement à la totalité de ce petit volume intitulé de façon énigmatique, il est vrai sous les auspices sémantiques de Lacan, Signifiant-maître des nouveaux Aryens, sous-titré « Ce qui fait du mot "Juif" une arme brandie contre la multitude des "noms imprononçables" », signé par Cécile Winter dont on apprend qu'elle est « médecin hospitalier, spécialiste du sida », mais dont on aurait pu aussi nous dire, c'était bon à savoir ici, qu'elle était également l'épouse d'Alain Badiou.

Médecin spécialiste du sida, probablement, mais aussi militante communiste révolutionnaire, puisqu'elle est l'auteur d'un livre intitulé *La Grande Éclaircie de la Révolution culturelle chinoise*. Ouverture à la politique communiste comme urgence et possible avec une postface d'un certain... Alain Badiou, publié aux éditions Delga.

Badiou écrit en marge de ce texte que, malgré ses interventions, il n'a pu trouver d'éditeur pour la totalité du texte de son épouse, qu'il a donc été obligé d'en choisir des extraits publiés sous son nom, que la totalité est disponible sur demande à son auteur, via son éditeur, qui aurait donc refusé d'en publier l'intégralité ! L'histoire semble bien plus compliquée que cela puisque Badiou n'assiste pas aux funérailles de son épouse en 2021 et explique pourquoi de façon publique (18). On peine à croire que, vu l'entregent du philosophe, il n'ait pu trouver, aux éditions *Delga* ou aux éditions *Lignes*, pour le moins, sinon chez n'importe quel éditeur où il a table ouverte, une maison capable de publier la totalité de ce texte. Que trouve-t-on dans ce qui n'est pas publié par Badiou de la pensée de son épouse?

On s'étonne qu'Alain Badiou n'ait pas partagé sa page de titre avec son épouse et compagne en combats maoïstes. On s'étonne également que le texte intégral de Cécile Winter n'ait pas été complètement publié dans ce même livre. On s'étonne d'autant plus que le philosophe ne répugne pas à associer son nom à d'autres personnes sur le principe du dialogue, de l'échange ou de la participation à un même ouvrage (19). On ne s'étonne pas si l'on connaît le tempérament du personnage (20) Trêve d'étonnements...

Ces pages de Cécile Winter effectuent des variations sur les thèmes de

Badiou. C'est en fait une variation sur le thème sartrien du: le Juif n'existe pas, c'est une création de l'antisémite. Ce genre de sophisterie de normalien est la signature du philosophe pour classes terminales (21).
Comme un disciple zélé, Badiou outre la thèse des *Réflexions sur la question juive.* Si le Juif est une création de l'antisémite, alors, osons la provocation, l'antisémite en chef qu'est Adolf Hitler devient le créateur du Juif transcendantal, un épouvantail au nom duquel les Juifs et leurs amis terrorisent tout le monde, les Palestiniens en premier lieu !

La chose se trouve clairement écrite :

« Avant Hitler il y avait des Juifs, bien réels, individus ou peuple, religieux ou athées, pauvres ou installés, chacun son Juif et chacun ses Juifs, aucun prédicat n'aurait pu distinguer ou rassembler un groupe entier de Juifs. C'est Hitler qui a fait du nom "Juif" une Idée, sa grande idée, et donc une totalité signifiante. C'est lui qui a fait le travail de touiller pour cela une bouillie mythico-communautaro-raciale. Et maintenant, à ce qu'il paraît [sic], tout un chacun se doit de l'accepter, même de la vénérer, de la trouver grandiose, intouchable et indiscutable. "Les Juifs", maintenant, c'est quelque chose, un mot qu'on est sommé de reconnaître et de respecter, devant lequel, paraît-il [sic], il faut s'incliner, un maître-mot en somme. Si l'on se permettait de demander: pourquoi cela ? eh bien, on ne trouverait pas d'autre raison que l'œuvre de Hitler (22) ! »

Cécile Winter, c'est du sous-Alain Badiou, qui est du sous-Jean-Paul Sartre, le tout cachant un véritable antisémitisme se dissimulant derrière le faux nez de l'antisionisme. Rappelons pour mémoire que le Sartre qui défend cette thèse de potache en 1946 dans ses *Réflexions sur la question juive* est le même qui, en 1972, justifie l'abattage des athlètes israéliens par un commando palestinien lors des Jeux olympiques de Munich en 1972 - avant, rattrapé par la sénilité, de se faire le perroquet de Benny Lévy dont Simone de Beauvoir a dit qu'il se rendait coupable d'un détournement de vieillard (23).

Comment peut-on imaginer que l'antisémite fasse le Juif et que le Juif contemporain ait été fait par le seul Adolf Hitler? Il faut penser dans le ciel des Idées, de façon totalement antihistorique – bravo le matérialisme dialectique et historique ! -, pour affirmer qu'un jour, un homme est devenu antisémite sans avoir même sous la main un seul Juif susceptible d'être détesté. Ou qu'avant Hitler les Juifs n'ont pas eu d'existence historique trois mille ans avant celui qui veut les exterminer tous ! Ce négationnisme dialectique et sémiologique était en germe chez Sartre ; il est devenu un monstre sous la plume bifide d'Alain Badiou et de Cécile Winter. Badiou et son épouse se révèlent les ingénieurs d'une Shoah sémantique. Ils ont de jeunes disciples dans cette ingénierie, notamment à l'École normale supérieure ou à Science Po.

Ce subterfuge intellectuel permet d'obtenir des serpents conceptuels en quantité : par exemple, cette idée que prononcer le mot *Juif,* c'est devenir un

compagnon de route de l'idéologie nazie ! Ou bien que le film de Claude Lanzmann *Shoah* exprime le point de vue nazi! Lisons:
«"J'ai fait ce film, a écrit Claude Lanzmann en parlant de *Shoah, pour montrer que les Juifs d'Europe ont été exterminés en tant que Juifs, parce qu'ils étaient des Juifs*". Les Juifs ont été exterminés en tant que Juifs! Saurait-on mieux exprimer le point de vue nazi ? C'était leur Idée même, le Juif, et puis ce fut leur œuvre, d'abord de donner corps à cette idée, à coups de décrets et de lois (24) » - les italiques sont dans le texte. Le film *Shoah* exprime donc le point de vue nazi...

On peine à imaginer que cette collection de sophismes, de paralogismes, sinon de sottises, puisse séduire sérieusement le lecteur ! On sait que la dialectique casse des briques, on voit bien la dialectique comme le pois chiche sur le visage du président Mao (25), mais aucune brique cassée.
Cécile Winter installe fallacieusement les choses sur le terrain de la logique, de la vérité, du jugement, de sa légitimité ; elle affirme, en passant, comme ça, sans avoir l'air d'y toucher : le tribunal de Nuremberg n'a-t-il pas été constitué par les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale ? Or il a jugé que le nazisme était coupable de crimes contre l'humanité. Question perfide : est-ce l'instance légitime pour énoncer un pareil jugement ? On comprend bien que poser cette question de cette façon, c'est délivrer sa réponse en sous-texte.
Par conséquent, s'il n'est pas légitime pour juger, seules le seraient les victimes qui, on connaît l'argument de Vladimir Jankélévitch, n'étant plus là, ne le peuvent plus. Donc personne ne peut légitimement juger les nazis de crimes contre l'humanité pour la Shoah.

Récapitulons: les Juifs n'ont pas d'existence historique depuis trois mille ans ; ils n'existent que parce que les antisémites les constituent comme réalités tangibles par le regard qu'ils portent sur eux; l'antisémite absolu, transcendant, disons-le ainsi, c'est Adolf Hitler; il est donc celui qui a constitué le mot Juif; voilà pour quelles raisons le IIIe Reich national-socialiste confère sa signification au mot *Juif*, il donne donc en même temps la substance des Juifs. Faisons plus simple: le Juif est la création du nazi, sans le nazi, le Juif n'est pas.

Cécile Winter disculpe les nazis de la responsabilité de la destruction des Juifs et flèche la responsabilité de la Shoah... sur les Alliés qui n'ont rien fait pour empêcher l'extermination des Juifs bien qu'ils aient été informés par des Juifs du ghetto que le Reich menait une politique d'extermination physique des Juifs d'Europe. Les nazis sont donc responsables de la construction du mot *Juif* comme d'un signifiant qui oblige à la génuflexion, mais pas coupables d'avoir détruit les Juifs d'Europe.

Revenons à nos boucs émissaires: Mme Badiou embraie de la manière suivante :

« Couvrir ainsi d'un voile épais l'histoire réelle du rapport des uns et des autres à l'extermination des Juifs d'Europe était tout particulièrement

bienvenu pour les sionistes ayant pris pied en Palestine. Leur but suprême était de créer leur État, et, dès les années de guerre, leur ligne de conduite, consciente et déterminée, fut claire : de cette malheureuse affaire, tirons le maximum de bénéfices (26). »

On a bien lu.......

Cécile Winter sait très bien ce qu'elle écrit quand elle choisit cette formule, tirer un maximum de bénéfices : c'est l'un des clichés majeurs de l'antisémitisme planétaire. Le goût de l'argent, la passion pour le business, la fascination pour les affaires, la domination de la finance, la mainmise sur les banques, etc. Elle file la métaphore : encaisser les bénéfices, monnayer le drame, passer à la caisse, payer des dédommagements, percevoir les intérêts, se prévaloir de l'héritage... Lequel ? Bien entendu, la création d'un État juif...

Israël est donc devenu, selon l'auteur, un « État du Moyen-Orient, puissance colonisante, ensuite puissance d'occupation (27) » à la faveur d'un jugement émis par le tribunal de Nuremberg dont elle conteste la pertinence parce qu'il est conduit par les vainqueurs.

Aurait-elle voulu que les débats soient menés par les vaincus pour juger les leurs ? Elle estime dès lors qu'il n'y a aucune pertinence à parler de crimes contre l'humanité puis, dans la foulée, à faire des Juifs des victimes dans un premier temps, puis des victimes emblématiques depuis.

Devenus victimes, on ne pourrait donc plus critiquer les Juifs, écrit-elle. Faudrait-il donc accepter qu'ils aient le droit d'être racistes, tortionnaires, « parachutistes28 » ? ajoute-t-elle. « Il est obligatoire de ne pas les critiquer et même de les approuver sous peine de lèse-signifiant-maître (29) ». Ce que Cécile Winter demande, c'est le droit de pouvoir être antisémite, une liberté interdite depuis les jugements du tribunal de Nuremberg - et acceptée, bienvenue, même, au temps béni d'Adolf Hitler, ce célèbre agrégé de sémantique nazie!

Quiconque ne souscrit pas à l'analyse de Cécile Winter qui allège l'Allemagne nazie transforme Hitler en linguiste, comme les staliniens le faisaient avec Staline (30); quiconque accable l'Occident charge les Américains, fait partie « des nouveaux Aryens (31) » - pour qui sait lire comme il faut lire : des nazis.

Personne n'a dit à Mme et M. Badiou qu'ils étaient aryens ?

---

1. Alain Badiou, « Sur le 11 septembre 2001 », dans Circonstances, 1: Kosovo, 11 septembre, Chirac/Le Pen, éditions Léo Scheer, 2015, p. 48.

2. Alain Badiou, « Sur le 11 septembre 2001 », op. cit., p. 50.
3. Ibid., p. 52.
4. Alain Badiou, « Sur le 11 septembre 2001 », op. cit., p. 53. 5. Idem.
6. Alain Badiou, « Sur le 11 septembre 2001 », op. cit., p. 59.
7. Ibid., p. 52, 54, 60, 61, 66, 67, 69, etc. À mettre en perspective avec le texte de Jean Baudrillard paru le 3 novembre 2001 dans Le Monde sous le titre : « L'esprit du terrorisme ». Voici comment le penseur des simulacres analysait le 11-Septembre: « Terreur contre terreur - il n'y a plus d'idéologie derrière tout cela. On est désormais loin au-delà de l'idéologie et du politique. L'énergie qui alimente la terreur, aucune idéologie, aucune cause, pas même islamique, ne peut en rendre compte. » L'attentat islamique n'étant pas islamique, ça n'était pas un attentat, d'ailleurs il n'y a rien eu, sauf du simulacre - voilà comment on peut résumer la thèse de Baudrillard.
8. Alain Badiou, Circonstances, 3: Portées du mot « Juif », éditions Lignes, 2005, p. 9. 9. Alain Badiou, Circonstances, 3: Portées du mot « Juif », op. cit., p. 15.
10. Rien de neuf sous le soleil, c'est tout bêtement le projet de l'abbé Grégoire, le contemporain jacobin de Robespierre, pour lequel le Juif n'est jamais aussi grand que quand il cesse de l'être. C'est la thèse de son Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs (1789) et je n'ai jamais compris que des Juifs puissent accorder un quelconque crédit à ce texte qui veut leur disparation, qu'il nomme régénération, ce qui en amont suppose donc qu'ils sont dégénérés physiquement, moralement et politiquement!
11. Éric Marty analyse très méticuleusement, et non sans humour, Circonstances, 3 dans Une querelle avec Alain Badiou, philosophe, op. cit. On peut y lire, parmi tant de choses justes : « L'une des raisons du succès de Badiou tient essentiellement [sic] à son immense talent dans l'art du pillage », p. 109.
12. Texte écrit en 1982.
13. Alain Badiou, Circonstances, 3: Portées du mot « Juif », op. cit., p. 25.
14. Idem.
15. Ibid., p. 26.
16. Ibid., p. 27.
17. Ibid., p. 98.
18. Voici le texte d'Alain Badiou: « Je constate enfin qu'une sorte de parodie musulmane semble devoir marquer cette "cérémonie", d'où disparaît ce qui a fait le centre de la vie de Cécile, à savoir l'action militante communiste, marquée encore récemment par la présentation, à la librairie Tropiques, de son livre sur la Révolution culturelle, livre dont, à sa demande et en plein accord avec elle, j'ai écrit la postface » https:// www.librairie-tropiques.fr/2021/08/a-propos-des-obseques-de-cecie-winter.html
Il semble que l'islam et le communisme fassent mauvais ménage chez les Badiou !
19. Par exemple, avec Jean-Claude Milner, Controverse. Dialogue sur la politique et la philosophie de notre temps, Éditions du Seuil, 2012; avec Alain Finkielkraut, L'Explication, éditions Lignes, 2010; avec Éric

Hazan, L'Antisémitisme partout, éditions La Fabrique, 2011; avec Jean-Luc Nancy, La Tradition allemande dans la philosophie, éditions Lignes, 2017, etc.
20. Après avoir été un fan de Badiou, Mehdi Belhaj Kacem publie un Après Badiou (éditions Grasset, 2011), dans lequel on découvre un homme qui n'est pas particulièrement féministe et qui, bien au contraire, n'est pas sans apprécier la bonne vieille misogynie, la bonne vieille phallocratie, le bon vieux sexisme marxiste- léniniste! Pas totalement guéri de la mania-Badiou, il écrit « Le nazisme ne fut rien d'autre [sic] qu'un nietzschéo-wagnérisme », p. 357 ou bien encore «le national-socialisme voulait réaliser exactement le programme de Nietzsche », p. 356 - y compris sa haine des antisémites qu'il voulait faire fusiller? On chercherait en vain chez Nietzsche et chez Wagner quoi que ce soit qui justifie la Solution finale qui reste, quoi qu'on en dise et quoi qu'on en pense, la signature nazie. Il est vrai que cette thèse est celle de Lacoue-Labarthe, dont il dit le plus grand bien partout dans ce livre et que le comparse de Jean-Luc Nancy se trouve instrumentalisé comme contremaître nouveau pour se défaire du maître ancien. Voir Philippe Lacoue-Labarthe, La Fiction du politique, op. cit., et Musica ficta: figures de Wagner, chez le même éditeur. Alain Badiou estime dans L'Express que Mehdi Belhaj Kacem est «< mentalement corrompu » (8 avril 2011). Par ailleurs, Mehdi Belhaj Kacem confond le philosophe Robert Misrahi avec le génial comique Raphaël Mezrahi, p. 368.
21. Contrairement à ce que pensait Jean-Jacques Brochier, auteur d'un regrettable Albert Camus, philosophe pour classes terminales paru chez Balland en 1970, un pamphlet qui a copieusement nourri le gauchisme culturel français. On doit également à cet homme une Anthologie de la bécassine et des petits échassiers (1990) et un Je fume, et alors ? paru en 1990 aux Belles Lettres, un chef-d'œuvre étonnamment absent de la bibliographie de sa notice Wikipédia. Il a bien sûr publié aussi un Pour Sartre. Le jour où Sartre refusa le Nobel, éditions JC Lattès, 1995.
22. Alain Badiou, Circonstances, 3: Portées du mot « Juif », op. cit., p. 104.
23. Voir plus haut les chapitres consacrés à Sartre et à Beauvoir.
24. Alain Badiou, Circonstances, 3: Portées du mot « Juif », op. cit., p. 103.
25. Mehdi Belhaj Kacem écrit que Badiou ne parle jamais de Mao sans dire «le président Mao », Après Badiou, op. cit.
26. Alain Badiou, Circonstances, 3: Portées du mot « Juif », op. cit., p. 112.
27. Ibid., p. 114.
28. Ibid., p. 116.
29. Id.
30. Staline a publié dans La Pravda du 20 juin 1950 un article intitulé « Du marxisme en linguistique ». On peut conclure à ce point de l'analyse que Hitler aurait pu écrire « Du national-socialisme en linguistique ». 31. Id.

CONCLUSION
Qu'est-ce que l'islamo-gauchisme ?

J'avoue qu'en commençant ce livre, je n'imaginais pas que je découvrirais autant d'ordures... Mais je comprends mieux aujourd'hui pourquoi l'antisémitisme revient porté par la gauche (1). Cette gauche est très douée pour fabriquer une mythologie à sa gloire en affirmant qu'elle s'est toujours trouvée du bon côté de l'histoire, nonobstant ses combats douteux, ses choix liberticides et ses millions de morts au compteur (2).

Ainsi, le PCF, qui a collaboré avec les nazis d'août 1939 à juin 19413, a réussi à faire croire après-guerre qu'il avait été le grand parti de la Résistance ! Le même qui, en 1945, traitait d'hitléro- trotskystes les Algériens qui fêtaient la Libération avec force youyous et des drapeaux algériens, a fini par s'imposer comme le parti de la décolonisation en Algérie.

C'est aussi le PCF qui refusait la pilule, la contraception, l'homosexualité au temps de Maurice Thorez qui se présente aujourd'hui comme le parangon de la révolution sociétale LGBTQ+. Quid de ce passé collaborationniste, colonialiste, misogyne, phallocrate et homophobe du PCF ? Il n'a pas eu lieu, il n'a jamais eu lieu..... Ainsi naissent les vocations négationnistes !

C'est cette même gauche qui a créé le mythe d'une Collaboration de droite et d'une Résistance de gauche, en oubliant que le premier des résistants, ce fut le général de Gaulle, le 18 juin 1940, et que le PCF a passé l'essentiel de son temps à le traiter de fasciste, sinon de nazi - Mitterrand fit de même, lui qui fut compagnon de route de la Cagoule, pétainiste, décoré de la Francisque, giraudiste, partisan de l'Algérie française, etc.

Or, les pleins pouvoirs offerts au maréchal Pétain l'ont été par les députés de la Chambre du Front populaire. Quelques défections n'ont pas empêché que Pétain devienne le Maréchal que l'on sait par le vote de la gauche : « 68% des parlementaires socialistes présents à Vichy ont voté pour le Maréchal, suivis par 82 % des radicaux-socialistes et par 90 % des autres parlementaires de gauche. »

La gauche, toujours elle, passe pour philosémite pendant que la droite serait antisémite. Or la gauche a été antisémite. C'est oublier que Jacques Doriot, le créateur du mouvement fasciste le Parti populaire français (PPF), puis de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme (LVF), et Marcel Déat, ancien élève d'Alain, le créateur de l'autre parti fasciste, le Rassemblement national populaire (RNP), étaient l'un et l'autre de gauche: communiste pour le premier, socialiste pour le second. Jacques Doriot, ancien député communiste de Saint-Denis, a porté l'uniforme nazi sur le front russe.

L'agrégé de lettres Claude Jamet, qui vient du socialisme, puis du communisme avant de collaborer, écrit : « *Dans le national-socialisme, après tout, il y a du socialisme; il y a peut-être le Socialisme*. » Ces collaborateurs de l'Allemagne nationale-socialiste étaient des antisémites rabiques.

Par ailleurs, le négationnisme est une affaire de gens de gauche. On vient de le voir avec Roger Garaudy qui invente l'islamo-gauchisme et tient dans une même main marxisme et islamisme, antisémitisme et antisionisme. Ajoutons à cela que Paul Rassinier, qui a inspiré Robert Faurisson, vient lui aussi de la gauche, il fut en effet communiste, puis socialiste. Il sera député SFIO de Belfort en 1946. Et un temps compagnon de Maurice Audin, un communiste porteur de valises du FLN torturé puis tué par l'armée française, pour lequel il versera de l'argent au Comité. Le journal Le Monde, autrement dit, la gauche comme il faut, publie une tribune de Faurisson intitulée « Le problème des chambres à gaz ou "la rumeur d'Auschwitz" » le 29 décembre 1978.
On a déjà le goût des vrais débats, dans ce journal! Nombre de négationnistes sont aujourd'hui à l'extrême gauche. Pierre Guillaume, le libraire de La Vieille Taupe qui diffusait les textes négationnistes et révisionnistes, venait de Socialisme ou barbarie. Noam Chomsky, homme de gauche s'il en est, préface le Mémoire en défense. Contre ceux qui m'accusent de falsifier l'Histoire. La question des chambres à gaz. Pierre Guillaume défend ce texte et obtient une écoute amicale dans... le journal *Libération*, où ce négationniste est invité au comité de rédaction par Serge July, en compagnie de jean-Gabriel Cohn-Bendit, frère de qui l'on sait, et de Guy Hocquenghem (10).

L'antisémitisme contemporain procède de l'islamo-gauchisme. Il faut donc ajouter une page, hélas, à l'histoire déjà très épaisse de l'antisémitisme.
Voici une périodisation de l'antisémitisme.

Premier temps.

La mort du Christ inaugure un long temps d'antisémitisme chrétien qui procède de l'idée selon laquelle les Juifs sont le peuple déicide, donc celui auquel on doit la condamnation à mort du Christ. L'invention du Juif errant au Moyen Âge ajoute à cela que cet homme nommé Ahasvérus a refusé d'offrir à boire au Christ assoiffé et martyrisé quand il cheminait vers le lieu de sa crucifixion. Cette damnation éternelle n'est pas trop dans l'esprit de Jésus, aimer son prochain et pardonner les offenses, mais elle coïncide bien avec ce qu'était devenu le christianisme : un césaropapisme qui impose la parole christique par le glaive. Une théocratie intolérante.

On a vu que Luther fut un antisémite forcené. L'homme qui écrit en 1543 : « *Ils nous maudissent publiquement, non pas en raison de notre méchante vie, mais parce que nous croyons que Jésus est le Messie, et parce qu'ils seraient prisonniers chez nous, alors qu'ils savent bien que cette affirmation est mensongère et que ce*

serait plutôt eux qui nous tiendraient prisonniers dans notre pays au moyen de leur usure, et que chacun serait ravi d'être débarrassé d'eux. [...] Si j'avais un pouvoir sur les Juifs comme nos princes et nos cités, je les punirais sévèrement pour les mensonges qui sortent de leur gueule (11)» incarne l'antisémitisme protestant qui a joué un rôle important dans la constitution de l'idéologie nazie.

Deuxième temps.

Avec les Lumières arrive un temps d'antisémitisme antichrétien - ou agnostique ou déiste ou athée... C'est celui qui n'oublie pas que Jésus-Christ était Juif et que, sans la Torah, il n'y aurait jamais eu d'Évangiles. L'antichristianisme des Lumières porte à bout de bras cet antisémitisme. Il n'est pas non plus totalement défait de l'antisémitisme chrétien.

Ce que les philosophes dits « des Lumières » reprochent aux Juifs, c'est d'avoir généré une religion détestable. Il n'est pas étonnant que le curé Meslier, le premier athée digne de ce nom, écrive dans son Testament :« ce vil petit peuple d'Israël (12) ». Qu' Helvétius, le philosophe matérialiste, parle des Juifs comme de « la lie d'une nation (13) » et assène : « c'est l'esprit de juiverie d'une métropole qui souvent porte le feu de la révolte dans les Colonies (14) ». Que D'Holbach, l'athée le plus forcené, entretienne de « la férocité judaïque », souligne que Moïse enseigne la haine, que les Juifs ont détruit le peuple cananéen, qu'ils pratiquent la théocratie (15). Ou bien, dans un autre livre, que les Juifs étaient « le peuple le plus aveugle, le plus stupide, le plus crédible, le plus superstitieux et le plus insensé qui ait passé sur terre » ; que le désir de Moïse était d'asservir son peuple ; qu'il était intolérant ; qu'il manifeste une « superstition abjecte » ; qu'il montre « une aversion insociable et farouche pour tout le reste des hommes » ; qu'à son nom sont associés massacres, guerres injustes, cruautés, usurpations, infamies; que « cette nation sauvage ne peut se civiliser » ; qu'ils se croient le peuple élu et qu'ils attendent la venue du Messie, d'où Jésus (16).

Que Voltaire, le plus emblématique penseur des Lumières, ait écrit des Juifs qu'ils étaient « le peuple le plus abominable de la terre (17) », qu'ils veulent dominer le monde, qu'ils ont les autres peuples en abomination, qu'ils sont les ennemis du genre humain, qu'ils estiment leurs semblables comme des êtres à assujettir, qu'ils égorgent les hommes et les vieux pour ne garder que les petites filles, qu'ils nous volent, qu'on les tolère à tort, qu'il faudra s'en venger, qu'ils trahissent, qu'il faut purger cette race de notre terre (18).

Quand dans la Bible il est mentionné que soixante-dix mille Juifs meurent à cause d'une épidémie, il dit à Mme du Deffand: « Il n'y avait pas grande perte (19) ».

On rappellera aussi que l'abbé Grégoire, auteur en 1789 d'un Essai sur la régénération physique, morale et politique des Juifs, estime que, s'ils doivent être régénérés, c'est que les Juifs sont physiquement dégénérés, moralement dégénérés et politiquement dégénérés. Sa solution? Qu'ils disparaissent en tant que Juifs pour

devenir des citoyens français.

Les philosophes des Lumières furent-ils aussi éclairés que la vulgate veut bien le dire ? S'il faut en juger par ce qu'ils disent des Juifs, sûrement pas : c'est bien plutôt en la matière l'obscurantisme le plus épais. En lisant cette pensée dite éclairée, on croirait lire les contre-révolutionnaires Joseph de Maistre, Louis de Bonald ou Blanc de Saint-Bonnet, sinon, plus tard, Charles Maurras.

Troisième temps.

Entre les Lumières et le nazisme, il y eut un antisémitisme socialiste - le socialisme regroupant ici tout aussi bien ce que l'on entend par ce mot que le communisme ou l'anarchisme. Pour rester en France, ce qui est ici mon propos, il s'agit de l'antisémitisme de Charles Fourier, d'Alphonse Toussenel, de Pierre-Joseph Proudhon, de Pierre Leroux, d'Auguste Blanqui.

Charles Fourier estime que la Révolution française n'aurait pas dû émanciper les Juifs. La vente des biens nationaux confisqués au clergé et à la noblesse a permis un enrichissement des bourgeois qui ont pris le pouvoir. Fourier attaque les Juifs, qu'il présente comme un peuple d'usuriers et de « patriarcaux improductifs (20) ». Dans ses Manuscrits, on lit aussi ceci : « *sans doute il est quelques exceptions, quelques Juifs honnêtes; mais leur probité ne sert qu'à faire ressortir les vices de leur secte. [...] Bref, les Juifs, en politique, sont une secte parasite qui tend à envahir le commerce des États aux dépens des nationaux, sans s'identifier au sort de la patrie* ».

Le Juif, étranger, est un parasite, fourbe, patriarcal, impossible à intégrer dans la communauté. Il incarne la Synagogue et ses pouvoirs secrets, mystérieux et complotistes. Il vole les chrétiens. Mais l'antisémitisme du philosophe ne va guère plus loin. On dirait aujourd'hui qu'il est un antisémitisme d'atmosphère. Pas question chez lui d'écarter les Juifs, de les persécuter, encore moins de les exterminer.

La révolution à laquelle il aspire, un mélange de poésie et de lyrisme, de rêve et d'utopie, effacera tout ça comme la rosée s'évapore au soleil... Mais retenons tout de même que, chez l'auteur du Nouveau Monde industriel et sociétaire, la révolution résout la question juive. L'idée fera son chemin au siècle suivant, notamment chez Sartre et les siens.

Son disciple Toussenel publie L'Esprit des bêtes. Zoologie passionnelle : mammifères de France, un gros livre dans lequel il effectue un classement des animaux selon un ordre très anthropomorphique : « les espèces ralliées à l'homme » avec, d'une part, les auxiliaires, chien, chat, cheval, âne, cheval, etc., d'autre part, les domestiques, le porc, le bouc, la chèvre, le lapin, etc. Puis « les bêtes insoumises à conserver », dont le sanglier, le cerf, le daim, etc., les ruminants des glaciers, les cétacés. Enfin, les « bêtes à détruire », dont le rat, le hamster, le loir, la taupe, la musaraigne, le hérisson et, pour finir, « les bêtes puantes » : le blaireau, le

renard, le chat sauvage, le lynx et l'ours. Ce délire n'est pas tant un délire que ça. C'est un projet de société à partir des bêtes, un genre de fable philosophico-poétique.

Bien sûr, dans la partie des bêtes puantes à exterminer, les Juifs sont convoqués au milieu de ces espèces destinées à l'abattage. Ces animaux qui puent, qui prolifèrent, qui égorgent pour boire le sang, qui dégagent une odeur pestilentielle, qui asphyxient et empoisonnent les autres, qui gâtent toutes les provisions qu'ils touchent, les nourritures solides autant que liquides, qui font le mal pour le plaisir de faire le mal, ces bêtes d'une avidité sans fin, elles sont parentes des Juifs.

Par exemple: « *La fouine est sans pitié ; elle égorge tout dans le poulailler, si elle peut. Ainsi le juif qui a soutiré la dernière goutte d'or des veines de sa victime la jettera sur la paille, l'enfermera à Clichy, fera vendre ses meubles, sans pitié pour une malheureuse famille que la détention de son chef va laisser en proie à la misère et aux terribles suggestions de la faim* (21) ».

Que le Juif fasse partie des bêtes puantes à exterminer est donc la thèse clairement exposée par Toussenel.

Le penseur fouriériste file sa métaphore animalière contre ces bêtes à exterminer : elles sont associées à l'usure, à la concussion, au parasitisme, à la chicane, à l'avarice, aux trafiquants, au négoce, à l'agiotage, au viol, à l'assassinat, autant de vices sécrétés par «*un corps social gangrené et pourri, [...] un corps social en puissance de juif, comme la France d'aujourd'hui* (22) ».

Toussenel pose la question des raisons de la servitude volontaire : «*Comment se fait-il que les travailleurs, qui sont les seuls êtres utiles, qui sont les plus nombreux et les plus dévoués, qui ont pour eux le droit et la force musculaire, comment ces travailleurs ont-ils pu se résigner à se laisser exploiter et assassiner, depuis que le monde est monde, par une imperceptible minorité de paresseux et de vampires ? Alors! voilà c'est que ceux-ci règnent par la terreur sur les âmes timides et ignorantes, comme la belette sur le lapin* (23) ». Plutôt que de se battre entre soi, ces victimes devraient attaquer les responsables de leurs maux. Il leur faudrait «se débarrasser des aristocraties oppressives qui les grugent et les saignent (24) ».

Toussenel écrira aussi Les Juifs, rois de l'époque : histoire de la féodalité financière, un ouvrage qu'Édouard Drumont porte au pinacle dans La France juive. Il cite tout particulièrement ce passage: « *le porc est l'emblème du Juif qui n'a pas honte de se vautrer dans la bassesse, dans l'ignominie, dans l'usure pour augmenter son capital, qui ne trouve pas de spéculation infâme dès qu'il y a du profit à faire (25) ». « Le Juif, écrit-il, a frappé tous les États d'une nouvelle hypothèque, et d'une hypothèque que ces États ne rembourseront jamais avec leurs revenus.* »

Le même a également plaisir à citer ceci de Toussenel: « *L'Europe est inféodée à la domination d'Israël ; cette domination universelle que tant de conquérants ont rêvée, les Juifs l'ont entre leurs mains, le Dieu de Juda a tenu parole aux Prophètes et donné la victoire aux fils des Maccabées. Jérusalem a imposé le tribut*

à tous les États; le produit le plus clair du travail de tous les travailleurs passe dans la bourse des Juifs sous le nom d'intérêts de la dette nationale (26). »

Cette animalisation des Juifs, cette bestialisation, entre dans l'imaginaire antisémite des plus primitifs. Une fouine qui pue, un renard qui empeste, un blaireau qui empuantit font partie des bêtes à exterminer - comme les Juifs. Les nazis les assimileront aux rats, on le sait. Le jour venu, il est plus facile d'exterminer un Juif quand on nous a dit qu'il n'était guère plus qu'une fouine ou qu'un blaireau qui sent mauvais (27).

Pierre-Joseph Proudhon lui aussi a donné dans l'antisémitisme... Dans ses Carnets, il écrit à la date du 26 décembre 1847:

> *« Juifs. Faire un article contre cette race qui envenime tout, en se fourrant partout, sans jamais se fondre avec aucun peuple. Demander son expulsion de France, à l'exception des individus mariés avec des Françaises; abolir les synagogues, ne les admettre à aucun emploi, poursuivre enfin l'abolition de ce culte. Ce n'est pas pour rien que les chrétiens les ont appelés déicides. Le Juif est l'ennemi du genre humain. Il faut renvoyer cette race en Asie, ou l'exterminer. H. Heine, A. Weill, et autres, ne sont que des espions secrets; Rothschild, Crémieux, Marx, Fould, êtres méchants, bilieux, envieux, âcres, et cetera et cetera, qui nous haïssent. Par le fer ou par le feu, ou par l'expulsion, il faut que le Juif disparaisse... Tolérer les vieillards qui n'engendrent plus. Travail à faire. Ce que les peuples du Moyen Âge haïssaient d'instinct, je le hais avec réflexion et irrévocablement. La haine du Juif comme de l'Anglais doit être le premier article de notre foi politique. Au reste l'abolition du judaïsme viendra avec l'abolition des autres cultes. Commencez par ne plus allouer de traitement au clergé et laisser ce soin au casuel puis, un peu plus tard, abolir ce culte* (28) »

Ces lignes terribles se trouvent dans des carnets à usage intime, privé, personnel. Il y consigne une multitude de choses. Il peut aussi bien raconter la mort de sa mère que noter ses comptes, ses dettes le plus souvent, rapporter des taux de Bourse, consigner un aphorisme, s'indiquer des pistes, rédiger une pensée, prendre date sur un travail à faire. Ici, il (se) dit qu'il va écrire un texte antisémite : il ne le fera pas. On trouve d'autres mentions antisémites dans son Journal.

Là aussi, là encore, ça n'est pas destiné à la publication. Mais c'est tout de même écrit : « Contre cette race entière, détestée à bon droit, des juifs, qui sont éparpillés sur la surface du globe, dont le roi actuel est Rothschild, peuple sangsue, peuple parasite, sans territoire, sans agriculture, sans loi et sans culte, sans gouvernement, n'adorant jamais que Jéhovah, c'est-à-dire l'égoïsme ou Mammon, c'est-à-dire l'argent (29). » Une autre fois : « *Juifs. Quand Crémieux parle à la tribune sur une question où le christianisme est engagé, directement ou indirectement, il a soin de dire: VOTRE foi, qui n'est pas la mienne; votre Dieu, votre évangile, vos frères du Liban. Ainsi font tous les Juifs: ils sont d'accord avec nous sur tous les points, à*

tant qu'ils en peuvent tirer parti ; mais ils ont toujours soin de s'exclure. — Ils se réservent ! — Je hais cette nation. Il faut accomplir le vœu de Voltaire, la renvoyer à Jérusalem (30). »
Cet antisémitisme est à mettre en perspective avec la relation que Proudhon entretenait alors avec Marx. La note antisémite date du 26 décembre 1847, Marx venait de faire paraître un terrible pamphlet contre lui intitulé Misère de la philosophie, en juin 1847.
Proudhon avait quant à lui écrit un Philosophie de la misère l'année précédente. Marx le traînait dans la boue, l'insultait, l'humiliait, le discréditait dans ce livre. Ces notes privées procèdent de la colère d'un homme humilié. C'est le sens de cette formule qui lui fut fatale: « Marx est le ténia du socialisme (31). » C'était l'indéfendable crachat d'un homme que Marx avait humilié (32).

Cessons là avec les exemples d'antisémitisme dans le socialisme français... Passons notre tour pour Pierre Leroux, Auguste Blanqui ou d'autres. Fourier estime que les Juifs sont une nation dans la nation, qu'ils sont donc inassimilables; Toussenel qu'ils ne sont rien d'autre que des bêtes puantes à exterminer ; Proudhon fait une affaire personnelle de sa rivalité avec Marx, donc avec le marxisme, et bestialise le philosophe allemand d'origine juive. Tout cela ne sera pas sans resservir dans le national- socialisme germanique.
On sait ce qu'il en fut d'Auschwitz...

Quatrième temps.
Après la Shoah, ce fut le temps de l'antisémitisme post-nazi. Haïr les Juifs ne pouvait plus se faire sur le principe de la vieille haine : peuple déicide selon les chrétiens, race dégénérée selon les philosophes des Lumières, fouines puantes ou ténias inhumains, sinon rats d'égouts selon les socialistes, il y avait eu six millions de morts exterminés dans les chambres à gaz et incinérés dans des fours crématoires. Dans une terrible lettre de 1944, Georges Bernanos écrit : « Hitler a déshonoré l'antisémitisme (33) ». Il fallut aux antisémites trouver en effet autre chose pour continuer de s'adonner à leur exécration : ce fut le temps de l'antisionisme (34). C'est celui dans lequel nous vivons.

C'est celui du Dieu en retrait selon Levinas, du Dieu qui s'est mis hors des choses humaines pour n'avoir rien à voir avec la Solution finale et exister tout de même, encore, malgré tout35. On comprend bien que ce soit l'argument d'un homme qui a la foi; mais pour qui ne l'a pas, cet hypothétique silence de Dieu cache tout bonnement l'absence de Dieu, sinon, c'est mon avis, l'inexistence de Dieu.
Ces temps nouveaux sont ceux de l'islamo-gauchisme dont seuls ceux qui l'incarnent disent qu'il n'existe pas - stratégie de dissimulation du guérillero ou, autre nom, du fedayin, en France : du nouveau collaborateur. On sait que la taqîya justifie le mensonge, le travestissement, la dissimilation, pourvu que le menteur soit

animé par un souci de faire triompher l'islam.

Nous sommes véritablement entrés dans l'ère de la post-vérité et l'on comprend que le déconstructionnisme se réjouisse de pouvoir embrigader le Nietzsche gauchiste de Deleuze et Foucault pour expliquer qu'il n'y a pas de vérité, sauf celle qui consiste à dire qu'il n'y a pas de post-vérité, mais aussi cette seconde vérité qu'il faut en finir avec la vérité occidentale, blanche, catholique, colonialiste, phallocrate, misogyne, homophobe – le fameux phallogocentrisme de Jacques Derrida fonctionnant comme un papier tue-mouches de ces questions...

L'islamo-gauchisme existe, nous venons d'en rencontrer les pères fondateurs !
Qu'est-ce qui le caractérise ?
Une série de dix volontés.
1). Créer un néo-antisémitisme post-nazi pour faire suite dialectiquement à l'antisémitisme pré-nazi devenu inutilisable depuis Auschwitz.
2). Adouber un lumpenprolétariat minoritaire racial, ethnique, sexuel, religieux, tribal, jeuniste et délinquant, comme nouveau moteur de l'histoire contre l'ancienne théorie marxiste des masses qui font l'histoire avec l'avant-garde éclairée du prolétariat.
3). Haïr l'Occident sous toutes ses formes: la rationalité, les Lumières, la science, l'histoire, l'art, la technique, les humanités, la culture, les classiques, le féminisme - les livres.
4). Réhabiliter la théocratie au détriment de la démocratie, la charia transcendante plutôt que le droit des hommes immanents.
5). Condamner le mâle blanc, judéo-chrétien, occidental assimilé au capitalisme, aux génocides, à l'impérialisme, au racisme, à la xénophobie – à l'antisémitisme !
6). Transformer Israël en bouc émissaire à égorger afin d'en finir avec l'Occident, l'Europe, les États-Unis, le Capital, le Capitalisme, l'Argent.
7). Combattre le sionisme investi de façon magique de toutes les misères de la planète.
8). Présenter le Palestinien comme l'idéal-type révolutionnaire, moteur de l'histoire, héros de la déconstruction de l'Occident, figure du salut politique mondial, guerrier du nouveau messianisme révolutionnaire.
9). User d'une sémantique de guerre en traitant de nazi, de fasciste, de pétainiste, de militant d'extrême droite, d'islamophobe quiconque refuse de collaborer à ce fascisme islamiste.
10). In fine: rayer Israël de la carte, et les Juifs avec eux, pour en finir avec l'Occident et réaliser l'Homme nouveau du projet jacobin, bolchevique et fasciste d'un homme élevé pour la tyrannie.

Ce programme désigne l'ennemi et ses collaborateurs. La résistance est possible. Elle se nomme *défense de l'Occident* - donc d'Israël et des Juifs.

1. C'est le ciment de La France insoumise qui pilote de façon autoritaire la coalition de gauche, dont les socialistes et les écologistes, qui, pour sauver leurs prébendes, ont agité le fantasme d'un Rassemblement national dangereux pour la République afin de créer un arc dit «< républicain » derrière un homme, Jean-Luc Mélenchon, qui prend fait et cause pour les massacres du 7-Octobre en Israël. Voter pour le Nouveau front populaire lors des dernières législatives, c'était donc voter pour le Hamas, puis pour le Hezbollah, puis pour l'Iran des mollahs, en prétendant que le danger pour la République venait d'un parti dont la dirigeante n'a pas été condamnée une seule fois pour antisémitisme.
2. Edgar Morin, De la Nature de l'URSS, éditions Fayard, 1983: « [L']échec du socialisme, dans les années 1920, a déterminé la réussite écrasante du stalinisme. Réussite écrasante au plein sens du terme, car elle fut payée par l'écrasement mortel de 70 millions d'hommes, compte non tenu des 32 millions de victimes de la Seconde Guerre mondiale », p. 42. Voir également p. 270.
3. Thierry Wolton, Staline et Hitler. Un couple maléfique, éditions Les Belles Lettres, 2024. C'est dans cet ouvrage qu'on apprend ce que Hitler dit devoir au marxisme « J'ai beaucoup appris de lui et je ne songe pas m'en cacher. Non pas des fastidieux chapitres sur la théorie des classes sociales ou le matérialisme historique, ni de ses absurdités sur la limitation du profit et autres sornettes du même genre. Ce qui m'a intéressé et instruit chez les marxistes, ce sont leurs méthodes [...]. Tout le national-socialisme est contenu là-dedans. Regardez-y de plus près : les sociétés ouvrières de gymnastique, les cellules d'entreprise, les cortèges massifs, les brochures de propagande rédigées spécialement pour la compréhension des masses. Tous ces nouveaux moyens de lutte politique ont été presque entièrement inventés par les marxistes. Je n'ai eu qu'à m'en emparer et à les développer et je me suis ainsi procuré l'instrument dont nous avions besoin. Je n'ai eu qu'à suivre logiquement les entreprises où les socialistes allemands avaient dix fois échoué, parce qu'ils voulaient réaliser leur révolution dans le cadre de la démocratie. Le national-socialisme est ce que le marxisme aurait pu être s'il s'était libéré des entraves stupides et artificielles d'un soi-disant ordre démocratique », p. 150-151.
4. Annette Wieviorka, Maurice et Jeannette. Biographie du couple Thorez, éditions Fayard, 2010, voir le chapitre XVIII intitulé « Les vices de la bourgeoisie », p. 561-598.
5. Ça n'est évidemment pas à un homme de gauche que l'on doit l'écriture de cette histoire, mais à Jean- Claude Valla, La Gauche pétainiste, Les Cahiers libres d'histoire, n°5 et 6, 2001: Le Ralliement du 10 juillet 1940, t. I; Paul Faure contre Léon Blum, t. II. Le travail de cet homme est factuellement redoutable.
6. Chez les socialistes par exemple... Ainsi, en avril 1895, lors d'un voyage en Algérie, Jean Jaurès écrit ceci à propos des Juifs: « [P]ar l'usure, l'infatigable activité commerciale et l'abus de l'influence politique, [ils] accaparent peu à peu la fortune, le commerce, les emplois publics [...]. Ils tiennent une grande partie de la presse, les grandes institutions financières, et, quand ils n'ont pu agir sur les

électeurs, ils agissent sur les élus. » Trois ans plus tard, dans son discours de Tivoli, il récidive « Nous savons bien que la race juive, concentrée, passionnée, subtile, toujours dévorée par une sorte de fièvre du gain quand ce n'est pas par la force du prophétisme [...], manie avec une particulière habileté le mécanisme capitaliste, mécanisme de rapine, de mensonge, de corset, d'extorsion. » De même, parlant de Léon Blum, Maurice Thorez, alors patron du PCF, écrit ceci : << le sang innocent qui ne tache jamais ses mains aux doigts longs et crochus ». Sinon Mitterrand, dont on sait le passé d'extrême droite, un passé auquel il était resté peu ou prou fidèle. Ce qui lui fit dénoncer « l'influence puissante et nocive du lobby juif en France » (Libération, 27 août 1999) lors de son dernier déjeuner à l'Élysée comme président de la République en compagnie de Jean d'Ormesson.
7. Jean-Claude Valla, Les Socialistes dans la Collaboration. De Jaurès à Hitler, Les Cahiers libres d'histoire, n° 13-14, 2008.
8. https://www.lemonde.fr/archives/article/1983/07/06/m-serge-july-est-condamne-pour-provocation-a-la-violence-raciale_2837730_1819218.html
9. Dans une déclaration publiée le 12 mars 1992 à Nantes, l'intéressé fera une autocritique : « Mon scepticisme viscéral, mon refus d'accepter que des thèmes ou des sujets soient tabous, le fait par ailleurs que l'historiographie des camps de concentration n'était pas à l'époque, du moins à mes yeux, toujours très fiable, m'ont en effet fait envisager l'hypothèse que l'on pouvait douter de l'existence des chambres à gaz. [...] J'ai effectivement émis des doutes sur l'existence ou, mieux, sur la nécessité des chambres à gaz pour expliquer le génocide, et je ne suis pas sûr que, sans la parution en France en 1988 du livre fondamental de Raul Hilberg, La Destruction des Juifs d'Europe, paru chez Fayard, je ne les aurais pas gardés. Soyons nets, je m'étais trompé. » Voir le texte de Philippe Corcuff, « Négationnisme d'ultraбgauche et pathologies intellectuelles de la gauche. À propos d'un texte de Jean-Gabriel Cohn-Bendit de 1981 » in Philippe Mesnard (éd.), Consciences de la Shoah. Critique des discours et représentations, éditions Kimé, 2000, p. 260-273.
10. Concernant Guy Hocquenghem et son La Beauté du métis, j'écrivais ceci : «On trouve [...] chez Hocquenghem des phrases qui constituent un vibrant plaidoyer pour la collaboration avec ceux qui veulent asservir, assujettir, dominer, posséder la France: "La France a décidément, pour son malheur, été frustrée d'invasions. [...] Elle n'est jamais tombée amoureuse d'un conquérant barbare et fertiliseur [sic]." Il parle du "viol raté de Poitiers" - sous-entendu du viol hélas manqué des méchants Français par les gentils Arabes arrêtés à Poitiers par le détestable Charles Martel. Il parle de "l'ivresse d'être conquis, remodelés, bâtards". Il ajoute : "Je soupire après une france [volontairement écrit sans majuscule...] dépecée, morcelée". Et, bien sûr, il fallait s'y attendre, il entretient de la "courte prise de possession allemande", c'est-à-dire nazie. S'ensuit un éloge des femmes rasées à la Libération et une célébration de la Collaboration tout court. Il écrit: "Non cette nation-là ne peut être la mienne. [...] Elle s'est levée contre un Genet amoureux des Allemands, des Arabes ou des révoltes noires, elle a communié en tondant les 'collaboratrices" - les guillemets sont de lui... Il avoue sa fascination pour les Arabes et l'occupant allemand « . « L'Europe

démystifiée», Front populaire, no 16, 2024, p. 58-59. 11. Martin Luther, Des Juifs et de leurs mensonges, op. cit., p. 183.
12. Jean Meslier, Testament.
13. Helvétius, De l'Homme, éditions Fayard, coll. « Corpus », 1989, p. 601.
14. Ibid., p. 599.
15. D'Holbach, Le Christianisme dévoilé ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne, in Euvres philosophiques, t. I, éditions Alive, 1998, p. 19-20.
16. Id., Histoire critique de Jésus-Christ ou Analyse raisonnée des Évangiles, chapitre II : «Tableau du peuple Juif et de ses prophètes. Examen des prophéties relatives à Jésus », in Œuvres philosophiques, t. II, éditions Alive, 1999, p. 663-670.
17. Voltaire, Lettres de Memmius à Cicéron.
18. Xavier Martin consacre un développement dense et substantiel à l'antisémitisme du philosophe dans Voltaire méconnu. Aspects cachés de l'humanisme des Lumières (1750-1800), éditions Dominique Martin Morin, 2006, p. 257-261.
19. Ibid., p. 262.
20. Charles Fourier, Le Nouveau Monde industriel et sociétaire, 1829.
21. Alphonse Toussenel, L'Esprit des bêtes. Zoologie Passionnelle mammifères de France, éditions E. Dentu, Librairie Phalanstérienne, 1858, p. 482.
22. Ibid., p. 483.
23. Ibid., p. 487.
24. Ibid.
25. Édouard Drumont, La France juive, t. II, éditions Marpon et Flammarion, 1889, p. 454.
26. Ibid., t. I, p. 346.
27. En 1941, Louis Thomas n'écrira pas par hasard un Alphonse Toussenel: socialiste national antisémite (1803-1885) pour le compte des éditions Mercure de France. C'est dans la même collection intitulée « Les Précurseurs » que le même publie un Arthur de Gobineau. Inventeur du racisme (1816-1882) et Henri Bachelin un P.-J. Proudhon. Socialiste national (1809-1865). Sur ce dernier livre qui figure dans ma bibliothèque, un ancien propriétaire avait écrit au crayon à papier le signe des correcteurs qui inverse les deux mots - ce qui donne national socialiste...
28. Carnets, t. VI.
29. Ibid., p. 175.
30. Carnets, t. V, p. 82-83.
31. Carnets, t. VI, 24 septembre 1847. Pierre Haubtmann, qui était évêque, a passé sa vie à étudier le philosophe bisontin, analyse cet épisode dans le détail dans Pierre-Joseph Proudhon. Sa vie et sa pensée (1809-1849), éditions Beauchesne, 1982, p. 739-752.
32. Marx écrit en avant-propos à son livre : « Monsieur Proudhon a le malheur d'être singulièrement méconnu en Europe. En France, il a le droit d'être mauvais économiste, parce qu'il passe pour être bon philosophe allemand. En Allemagne, il a le droit d'être mauvais philosophe, parce qu'il passe pour être économiste

français des plus forts. Nous, en notre qualité d'allemand et d'économiste à la fois, nous avons voulu protester contre cette double erreur. » Tout est dans le même esprit ironique et persifleur. Misère de la philosophie, Éditions sociales, 1972, p. 41.

33. Georges Bernanos, Essais et Écrits de combat, 2 vol., coll. « La Pléiade », Gallimard.

34. C'est ce que Jacques Givet appelle le « néo-antisémitisme » dans La Gauche contre Israël ? Essai sur le néo-antisémitisme, Jean-Jacques Pauvert éditeur, 1968, p. 12.

35. Emmanuel Levinas, Quelques Réflexions sur la philosophie de l'hitlérisme, éditions Rivages, 1997.

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr